
HN 2YK1 B



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN AGE,

PAR

M. SIMONDE DE SISMONDI,

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE PRUSSE,
DES ACADÉMIES ITALIENNE, DE WILNA,
DE CAGLIARI, DES GEORGOFILI, DE GENÈVE, DE PISTOIA, ETC.



TOME QUATRIÈME.



Bruxelles,

AUG. WAHLEN, LIBRAIRE-IMPRIMEUR DE LA COUR.

MÊME MAISON, LEIPZIG ET LIVOURNE.

M DCCC XXVI.

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN AGE.

CHAPITRE XXX.

Commencemens de Castruccio Castracani. — Révolutions dans les républiques de Toscane. — Tyrannie de l'abbé de Pacciana à Pistoia. — Déroute des Florentins à Altopascio.

1320 — 1325.

Les Italiens ne croyoient plus que la Lombardie pût échapper à un gouvernement despotique. Les princes qui la gouvernoient n'étoient pas reconnus comme souverains légitimes; et cependant on ne songeoit plus à l'oppression et à l'asservissement du peuple dont ils usurpoient les droits. Mais les villes de Toscane se considéroient toujours comme libres; presque toutes avoient conservé la pleine jouissance de leurs anciens priviléges : elles veilloient au maintien de leur indépendance avec cette même jalousie qui fit le caractère des peuples de l'antiquité; et elles ressentoient pour le pouvoir d'un seul une haine qu'augmentoit encore le spectacle de la tyrannie dans leur voisinage.

La cause du parti guelfe paroissoit en Toscane la même que celle de la liberté. Florence, Sienne, Pérouse et Bologne, unies par ce double intérêt, formoient une étroite ligue. Bologne, par ses alliances et la forme de son gouvernement, étoit censée appartenir à la Toscane, quoique située hors de ses limites. Pistoia, Prato, Volterra, San-Miniato et d'autres villes plus petites, suivoient le même parti et s'étoient attachées à la même ligue. Pise et Arezzo demeuroient fidèles aux Gibelins; la première étoit libre; la seconde obéissoit à son évêque, Guido de Tarlati, un des seigneurs de Piétra-Mala. Les villes de Romagne avoient toutes été asservies par de petits tyrans, qui s'attachoient à la cause gibeline : les Malatesti gouvernoient Rimini; les Ordélaffi, Forli; François de Manfrédi, Faenza; Guido de Pollenta, Ravenne. Mais, au milieu d'un équilibre apparent entre les forces des deux factions, il s'étoit élevé dans Lucques, à la tête du parti gibelin, un homme qui réunissoit la ruse et la dissimulation à la valeur et aux plus rares talens militaires; qui avoit l'art de se faire craindre du peuple et chérir des soldats; qui savoit apprécier les haines impuissantes qu'il pouvoit mépriser, l'amitié, la faveur qu'il lui importoit d'acquérir, et qui paroissoit toujours maître de nuire sans provoquer de vengeance, de se confier sans courir risque d'être trahi. Cet homme étoit Castruccio Castracani, seigneur ou tyran de Lucques.

Au moment où Uguccione et Néri de Faggiuola avoient été chassés de Pise et de Lucques, les habitans de la dernière de ces villes, qui devoient à Castruccio leur délivrance d'un joug étranger, le nommèrent capitaine annuel de leurs soldats; et, pendant trois années de suite, ils le confirmèrent dans cette charge. Castruccio, issu de la famille gibeline des Interminelli, avoit été exilé long-temps pour le parti de ses pères : pendant son bannissement, il étoit devenu frère d'armes de plusieurs chefs de la même faction, sous les drapeaux desquels il avoit combattu en

Lombardie; et le triomphe de cette faction, bien autant que son élévation personnelle, étoit le but de son ambition. 1320.
En 1320, Castruccio, assuré de la faveur populaire, fit exiler de Lucques les Avvocati et tout le parti guelfe; alors il se présenta au sénat, auquel il demanda le pouvoir souverain. Sur deux cent dix voix, il obtint deux cent neuf suffrages; et son élévation à la seigneurie fut confirmée presque à l'unanimité par le peuple (1).

La souveraineté de Lucques n'étoit pour Castruccio qu'un premier pas vers la grandeur à laquelle il prétendoit. Son alliance avec les Gibelins de Lombardie, et l'étroite amitié qui l'unissoit à la maison Visconti, lui faisoient un devoir de prendre part à la guerre qui désoloit le nord de l'Italie; et, par la guerre seule, il pouvoit s'élever à cette prééminence pour laquelle il se sentoit fait. Lucques étoit une ville riche et commerçante, quoique fort inférieure à Florence. Les gabelles de ses portes produisoient un revenu considérable que le seigneur mit à profit avec une extrême économie. Les citoyens, enorgueillis de la part

(1) *Beverini Annales Lucenses.* P. I, L. VI, p. 750 et 756.

Pour étudier cette époque, la plus brillante de l'histoire de Lucques, j'ai profité de deux manuscrits précieux conservés dans les archives lucquoises, et dont on m'a accordé la communication. Le premier est l'histoire de Giovanni Ser Cambi, lucquois, qui paroît être mort en 1409. La seconde partie de cette histoire, de 1400 à 1409, a été imprimée dans la grande collection des historiens d'Italie, T. XVIII, p. 793-898. Mais Muratori n'avoit point pu obtenir communication de la première. Le manuscrit est écrit correctement, relié in-4°, et orné de miniatures. Comme il n'y a ni pages ni nombre aux chapitres, je n'ai pu le citer; d'ailleurs Ser Cambi, dont nous parlerons de nouveau ailleurs, est un historien médiocre, et qui mérite peu de confiance. L'autre manuscrit est intitulé *Annales Bartholom. Beverini, ab origine Lucensis urbis,* 3 vol. in-fol. Bévérini ayant écrit après 1648 (*voyez* L. VII, p. 934), n'est pas une source historique; mais il a puisé dans Ser Cambi, qu'il avoit entre les mains, et dans tous les titres et monumens de la république, qui sont conservés aux archives de Lucques dans le plus bel ordre. Son érudition est respectable; et sa critique est juste toutes les fois que sa partialité pour Lucques ne l'égare pas. Son style latin est d'une grande élégance. L'ancien gouvernement de la république n'avoit pas permis l'impression de cette histoire.

1320. qu'ils avoient eue à la victoire de Montécatini, avoient pris le goût des armes ; et Castruccio, pendant les trois années précédentes, avoit eu soin de les former à la discipline, et de les encourager aux exercices militaires par des prix et des marques d'honneur. Les campagnes étoient cultivées par une race robuste et courageuse de montagnards propres à faire d'excellens soldats. Les châteaux des Apennins, ceux de la Versilia et de la Lunigiane, appartenoient à des gentilshommes qui avoient fait, du brigandage dans les montagnes ou de la piraterie sur les mers, la seule occupation de leur jeunesse. Castruccio les réunit auprès de lui ; il appela à sa petite cour les exilés et les aventuriers qu'on voyoit errer de ville en ville à la recherche des combats et des plaisirs. La valeur étoit à ses yeux la première des vertus ; il la récompensoit par la gloire et par la licence : mais il avoit l'art de faire plier sous les lois de la discipline ceux qu'il affranchissoit des règles de la morale.

Castruccio ayant ainsi formé lentement son armée, l'expédition en Italie de Philippe de Valois lui fournit l'occasion d'entrer en campagne. Les républiques guelfes, qui, depuis trois ans, étoient en paix avec lui, venoient d'envoyer mille gendarmes au prince français pour attaquer Mattéo Visconti. Les Gibelins considérèrent le départ de cette armée comme une infraction à la paix de Toscane. Les Pisans envoyèrent quelques secours à Castruccio (1) ; et celui-ci se rendit maître du pont de la Gusciana, rivière marécageuse qui sépare les plaines du val de Niévole et l'état de Lucques, d'avec le val d'Arno Florentin. Par ce passage, il pénétra à l'improviste dans le territoire de Florence, il s'empara de trois châteaux-forts, Cappiano, Montéfalcone et Sainte-Marie à Monté, et il ravagea le val d'Arno inférieur. Retournant ensuite en arrière, il tra-

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 104, p. 494. — *Beverini Annales Lucenses.* P. I, L. VI, p. 754.

versa tout l'état de Lucques, pour s'approcher de Gênes, 1320.
que les Gibelins assiégeoient, et il soumit plusieurs châteaux de la Garfagnane, de la Lunigiane et de la rivière de Levant (1). Les Florentins, qui pénétrèrent à leur tour dans le val de Niévole, rappelèrent bientôt Castruccio à la défense de ses états; mais les deux armées, séparées par des marais, s'observèrent sans se combattre, jusqu'à ce que l'hiver les forçât à la retraite (2).

L'année suivante, les Florentins, pour attaquer Castruccio par deux côtés à-la-fois, firent alliance avec le marquis Spinetta Malespina, que le seigneur de Lucques avoit dépouillé de ses fiefs dans la Lunigiane; et ils lui envoyèrent des troupes, tandis qu'avec une autre armée ils assiégeoient Montévetturini, à l'extrémité du val de Niévole. Tous les vassaux de Spinetta prirent les armes pour leur seigneur; mais dès que l'une ou l'autre armée voulut pénétrer dans l'état de Lucques, comme chaque village étoit fortifié, et que tous les hommes étoient soldats lorsqu'ils étoient appelés à défendre leur demeure, chaque mille de terrain coûta un siége ou une bataille. Castruccio cependant obtint le secours des Gibelins de Milan, de Plaisance, de Parme, de Pise et d'Arezzo. Avec leur aide, il forma une armée de seize cents gendarmes qu'il joignit à son infanterie; il força le capitaine florentin à lever le siége de Montévetturini : il ravagea à son tour, pendant vingt jours, les plaines ouvertes du val d'Arno, dont on ne pouvoit lui interdire l'entrée; et il revint ensuite en Lunigiane, reconquérir les châteaux que le marquis Spinetta lui avoit enlevés (3).

Castruccio avoit à peine remporté ces avantages avec l'aide de ses alliés gibelins, qu'il se montra disposé à en

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 109, p. 497. — *Leonard. Aretinus.* L. V, p. 150.

(2) *Ibid.* c. 112, p. 499. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 758.

(3) *Ibid*, c. 124, p. 504. — *Beverini Annal. Lucenses.* L. VI, p. 759.

1321. abuser, par son ingratitude envers les Pisans, auxquels il devoit en partie ses succès. Le comte Renier, ou Niéri de la Ghérardesca, que les Pisans avoient nommé capitaine des gens de guerre, après la mort de son neveu, avoit quitté le parti démocratique par la faveur duquel sa famille s'étoit élevée; et il s'étoit allié aux nobles, ennemis de tous ses ancêtres (1). La haine des deux factions plébéienne et patricienne, qui, depuis long-temps, divisoit la république, s'en étoit redoublée; et un nouveau démagogue, Coscetto de Colle, prenant la place de Ghérardesca, s'étoit mis à la tête des plébéiens. Enfin, la fureur du peuple,
1322. long-temps comprimée, éclata au moins de mai 1322: pendant deux jours de suite, on se battit avec un aha rnement inexprimable. Coscetto de Colle, fait prisonnier, eut la tête tranchée par ordre du comte Niéri, tandis que d'autre part quinze chefs des trois grandes familles Gualandi, Sismondi et Lanfranchi, furent condamnés à l'exil par le peuple, et leurs maisons furent rasées. Tout-à-coup la nouvelle fut portée à Pise que Castruccio, averti de ces combats, s'avançoit avec toutes ses forces pour s'emparer de la ville. Les deux partis se réconcilièrent à l'instant pour lui résister; et le seigneur de Lucques, à son arrivée, trouva les portes de Pise fermées, et les murs garnis de soldats (2). La sédition contre le comte Niéri, dont il venoit d'être témoin, lui fit sentir cependant combien le pouvoir d'un seigneur est peu assuré lorsqu'il dépend de la faveur populaire; et, dès son retour à Lucques, il jeta les fondemens d'une forteresse qu'il appela l'*Augusta* ou la *Gosta*, d'où il commandoit toute la ville (3).

Les territoires de Lucques et de Florence ne confinoient

(1) *Giov. Villanni.* L. IX, c. 119, p. 502. — *Marangoni Cronica di Pisa*, p. 644. — *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 997.

(2) *Ibid.* c. 151, p. 516. — *Marangoni Cronica di Pisa*, p. 647.

(3) Cette forteresse étoit située là où est aujourd'hui le palais du prince. *Beverini Annal. Lucens.* L. VI, p. 763.

l'un avec l'autre que par le val d'Arno inférieur; et, sur 1322.
cette frontière, les Florentins avoient fortifié Fucecchio, Castel-Franco et Santa-Croce, où ils tenoient leur gendarmerie, pour arrêter les incursions des troupes lucquoises. Castruccio, au lieu de poursuivre ses attaques de ce côté, tourna de préférence ses efforts contre le territoire pistoiais. Par le val de Niévole, dont il étoit maître, il pouvoit entrer tantôt dans la plaine, tantôt dans la montagne de Pistoia, sans que cette république, épuisée par ses guerres civiles, et par les différens siéges qu'elle avoit soutenus, fût en état de lui résister.

A cette époque, l'homme le plus considéré de Pistoia étoit *l'abbé* de Pacciana, nommé Ormanno de Tédici. Dans une ville affoiblie et qui avoit perdu la fleur de sa noblesse, ses richesses et ses soldats, ce moine se flatta de parvenir à la souveraineté. Il déclamoit sans cesse contre les malheurs de la guerre; il n'entretenoit le peuple que de la nécessité d'y mettre un terme par une trève avec Castruccio. Le mot de trève étoit un cri de ralliement pour son parti; les paysans de la plaine et de la montagne, qui soupiroient après la cessation des hostilités, regardoient l'abbé comme leur *sauveur* (1).

Il paroissoit cependant impossible que des ennemis aussi acharnés à se nuire que les Florentins et les Lucquois, voulussent accorder une trève particulière au territoire de Pistoia, qui se trouvoit entre eux. Mais Castruccio sentit quels avantages il pourroit retirer de l'élévation de l'abbé de Pacciana; il comprit qu'il recueilleroit seul le fruit de toutes les petites ruses de cet abbé devenu souverain, et qu'il mettroit à profit sa foiblesse. Ce moine lui promettoit secrètement de lui livrer la ville lorsqu'il en seroit maître: Castruccio feignit de le croire, et se montra disposé à traiter d'une trève avec lui. Les Florentins

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 415. — *Jannotii Manetti Histor. Pistor.* L. II, T. XIX, p. 1031. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 761.

1322. cependant envoyèrent aussitôt des députés à Pistoia, pour demander au peuple de cette ville de ne point entrer dans une négociation séparée, et de ne point s'exposer ainsi à être trompé par le tyran de Lucques. En même temps ils offrirent d'envoyer à Pistoia des forces suffisantes pour mettre cet état à couvert des incursions de ses ennemis.

L'abbé de Pacciana accueillit le premier les ambassadeurs florentins; il s'offrit pour médiateur entre eux et le peuple, comme entre le peuple et Castruccio : il sembloit s'occuper sans cesse de tout concilier; et mieux il jouoit son rôle de pacificateur, plus il gagnoit l'affection des paysans et du bas peuple. Comme celui-ci voyoit cependant que la trève ne se concluoit point, il prit les armes le lundi de Pâques, 10 avril 1322; et, conduisant l'abbé comme en triomphe, il s'empara des portes, du palais public, du clocher et des murs : partout les gardes furent relevées; et l'abbé mit à leur place des gens qui lui étoient dévoués. Il essaya ensuite à deux reprises de faire tuer Hector Taviani et Boniface Ricciardi, qu'il regardoit comme les plus dangereux de ses adversaires; mais n'ayant pu y réussir, il engagea Castruccio à s'approcher jusqu'à demi-mille de Pistoia, afin que les ambassadeurs, les soldats florentins, et tous ceux qui lui étoient contraires, se retirassent, dans la crainte d'être livrés à leurs ennemis. Il eut soin d'augmenter cette crainte, en les pressant lui-même artificieusement et avec instance de rester. Mais, dès qu'ils furent sortis, l'abbé fit fermer les portes après eux; il assembla un conseil où il n'appela que des artisans et des gens du bas peuple : par eux il se fit donner la seigneurie pour un certain nombre d'années. Il ne voulut point cependant habiter le palais public; et il déclara lui-même que tant de pompe ne convenoit pas à l'abbé d'un monastère (1).

Castruccio accorda à l'abbé de Pacciana une trève pour

(1) *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 417. — *Jannotii Manetti histor. Pistor.* L. II, p. 1032.

un temps limité; et cet abbé entreprit ensuite d'exercer la souveraineté dont il s'étoit emparé. Mais ses petites intrigues de couvent, quoiqu'elles eussent réussi à lui faire obtenir la première place, étoient insuffisantes pour l'y maintenir. Ses ruses ne pouvoient lui tenir lieu de profondeur, sa cruauté de caractère, ou son ambition de courage et de fermeté. « En tout ce qu'il faisoit, dit l'historien de » Pistoia, son contemporain, il se comportoit en homme » vil. Il ne savoit point être seigneur; il croyoit plutôt les » autres que lui-même; chacun de ses parens vouloit être » maître, et ne songeoit qu'à voler la communauté ou les » particuliers; rien enfin ne se faisoit dans Pistoia où les » *Tédici* ne voulussent trouver leur profit (1). » C'est ainsi que l'abbé de Pacciana gouverna pendant quatorze mois, durant lesquels il chassa de leur patrie les Rossi, les Lazzari et une partie des Cancellieri. Il promettoit toujours à Castruccio de lui livrer incessamment sa seigneurie; mais celui-ci ne se laissa pas jouer long-temps par les négociations du moine. Il entra inopinément à Pupiglio, et s'empara de cette forteresse; bientôt après il se rendit maître de cette contrée montueuse qui, entre Pistoia, Lucques et Modène, s'étend jusqu'au sommet des Apennins. De toute cette chaîne, c'est la plus riche en terre végétale, la mieux plantée en forêts de châtaigniers, et la mieux défendue par des châteaux bâtis sur tous les monticules, à la base des hautes montagnes: cette province est désignée par les écrivains toscans, sous le nom de montagne Pistoiaise (2). 1322.

Cependant celui des neveux de l'abbé de Pacciana qui avoit le plus abusé de son autorité, Philippe Tédici, conjura contre lui; non qu'il désirât acquérir plus de pouvoir que celui qu'il exerçoit déjà, mais enfin de réunir le titre

(1) *Istorie Pistolesi anonime*, p. 418.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 191, p. 531.— *Jannotii Manetti*. L. II, p. 1033.

1323. de seigneur à l'exercice des prérogatives de la seigneurie. L'abbé découvrit cette conjuration. Il n'avoit ni assez de grandeur d'ame pour mépriser les complots de ses ennemis, ni assez de clémence pour pardonner à son neveu; mais il n'avoit point non plus assez d'énergie pour se défendre ou se venger. Il essaya de faire assassiner son neveu, et n'osa point lui résister en face. Dans un moment où ses partisans étoient rassemblés en force autour de lui, et où les Florentins, qu'il avoit appelés à son aide, avoient déjà fait marcher leur armée jusque sous les murs de Pistoia, il n'eut jamais le courage de s'avancer vers la porte pour la faire ouvrir, et il perdit par sa lâcheté la seigneurie qu'il avoit acquise par ses ruses.

Pendant que Castruccio surveilloit les Pistoiais d'un œil attentif, pour profiter de leurs divisions, il attaquoit les Florentins d'une manière plus vigoureuse. Ceux-ci avoient fait venir de Friuli, Jacques de Fontanabuona, gentilhomme qui faisoit le métier de *Condottière*, c'est-à-dire qui conduisoit sa petite armée aux gages de ceux qui vouloient l'employer (1). Les Florentins se disposoient à envoyer ce capitaine avec les trois cent cinquante gendarmes qu'il avoit amenés, dans le val de Niévole, où ils avoient des intelligences, et où le château de Buggiano devoit leur être livré. Mais Castruccio découvrit ce traité secret : il fit pendre douze des conspirateurs de Buggiano; et il engagea Jacques de Fontanabuona, par l'offre d'une solde supérieure, à déserter avec toute sa troupe, et à passer à son service (2). C'est la première de ces trahisons de *Condottiéri* qui devinrent bientôt fréquentes dans toutes les guerres d'Italie, et qui rendirent si dangereux l'emploi des soldats mercenaires. Cependant on leur abandonnoit toujours plus le soin de défendre les états. Un général, s'il

(1) D'après le mot latin *conducere*, qui veut dire *louer*.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 207, p. 536. — *Beverini Ann. Lucens.* L. VI, p. 766.

n'avoit pas dans son armée un corps d'élite de ces troupes 1323.
mercenaires, n'osoit prendre aucune confiance dans le reste : les soldats des villes doutoient d'eux-mêmes et de leurs camarades, dès qu'ils ne voyoient point à leur côté une troupe plus exercée, pour diriger la première attaque ou former la réserve. Les *Condottiéri*, faisant de la guerre leur métier, et allant à la première paix chercher dans de nouveaux pays de nouveaux combats, n'avoient pas seulement l'avantage qu'on a reconnu en tout temps dans les troupes de ligne sur les milices ; ils formoient une troupe de ligne toute particulière, pour laquelle l'état de guerre ne cessoit jamais.

Castruccio, fortifié aux dépens des Florentins, par la désertion de Fontanabuona, se hâta d'en profiter pour porter la guerre chez eux. Le 13 juin 1323, il passa la Gusciana avec huit cents chevaux et huit mille fantassins ; et il entra dans le val d'Arno inférieur. Il ravagea le territoire de Fucecchio, de Castel-Franco et de Santa-Croce ; il passa ensuite l'Arno, et dévasta également les campagnes de San-Miniato de Montopoli, et de l'extrémité du val d'Elsa ; enfin il revint à Lucques sans avoir rencontré d'ennemis (1). Après avoir donné une semaine de repos à ses troupes, il se présenta inopinément devant Prato le 1er juillet, avec six cent cinquante chevaux et quatre mille fantassins. Cette petite ville, qui n'est qu'à dix milles de Florence, fut saisie d'une extrême terreur. Les habitans fermèrent, il est vrai, leurs portes ; mais ils firent dire aux Florentins que sans un prompt secours ils ne tarderoient pas à les ouvrir à l'ennemi.

Par la trahison de Jacques de Fontanabuona, la république se trouvoit dépourvue de troupes soldées ; mais la seigneurie appela les citoyens à marcher eux-mêmes à la défense de leur patrie. Toutes les boutiques furent fermées ; tous les Florentins prirent les armes : une garde nom-

(1) *Giov. Villani*, L. IX, c. 208, p. 536.

1323. breuse fut laissée aux portes et sur les murs; et quinze cents chevaux avec vingt mille hommes de pied se rendirent le 2 juillet devant Prato. On avoit cru l'armée de Castruccio deux fois plus forte qu'elle n'étoit en effet, et dans le premier moment de trouble, les prieurs avoient fait publier qu'ils accorderoient leur grâce à tous les bannis qui se rendroient à l'armée de Prato. Or, telle avoit été la violence des proscriptions, que quatre mille Blancs ou Gibelins exilés, habitués au métier des armes plus que les citoyens paisibles, se rassemblèrent à l'armée. Castruccio n'eut garde d'attendre jusqu'au lendemain l'attaque de forces si supérieures : il se retira dans la nuit à Serravalle.

Lorsque les Florentins s'aperçurent, le matin suivant, que Castruccio étoit parti, tout leur camp fut agité d'un mouvement tumultueux. Les bourgeois qui, la veille, avoient quitté leurs ateliers, ne respiroient plus que gloire militaire, et que vengeance contre Castruccio. « L'ennemi fuit devant nous, disoient-ils; il n'a pas osé attendre l'enseigne triomphante du lys florentin; mais » c'est notre tour aujourd'hui de le poursuivre, d'incendier ses récoltes, d'enlever ses bestiaux, et de punir » l'insolence avec laquelle il a déjà tant de fois insulté » notre territoire. Vingt mille soldats sont sortis hier de » Florence; ils ne doivent pas y rentrer sans avoir remporté une victoire. » Mais les nobles qui formoient la cavalerie de cette même armée, répondoient avec une amère ironie, que des citadins, pour s'être revêtus de leurs armes, n'étoient pas devenus des soldats; qu'ils avoient déjà obtenu le plus grand succès auquel ils pussent prétendre, qu'ils avoient effrayé l'ennemi par leur nombre, avant que l'épreuve eût fait voir combien ce nombre étoit peu redoutable; mais que, s'ils entroient une fois en pays ennemi, la faim et la fatigue, aussi bien que l'épée, leur feroient bientôt regretter la vie tranquille des boutiques qu'ils ve-

noient à peine de quitter. Les nobles pouvoient à bon droit 1323. redouter l'issue d'un campagne que l'on vouloit entreprendre sans troupes de ligne, avec une armée aussi mal disciplinée; mais le mépris qu'ils opposoient aux fanfaronnades de la bourgeoisie, étoit aussi imprudent pour eux-mêmes que peu patriotique : les railleries par lesquelles ils répondoient à l'enthousiasme du peuple, excitèrent la colère des moins irascibles. D'autres sujets de qûerelle avoient réveillé l'animosité des deux ordres l'un contre l'autre. L'autorité accordée au roi Robert, sur la république, avoit expiré avec la fin de l'année 1321, et l'ordonnance de justice avoit dès-lors été remise en vigueur contre les nobles : on les rendoit garans des fautes les uns des autres, et ils se plaignoient que, seuls défenseurs de l'état dans les armées, ils fussent seuls privés de la protection des lois. Le conseil de guerre, ne pouvant réunir les avis, résolut, pour apaiser la discorde qui agitoit le camp, de demander à Florence de nouveaux ordres. Mais la seigneurie et les conseils qui furent assemblés, se partagèrent comme le camp étoit partagé. Tous les nobles vouloient qu'on différât le combat; tous les bourgeois, qu'on marchât à l'ennemi; et comme la discussion se prolongeoit jusqu'à la nuit, la populace attroupée dans les rues, décida les conseils en demandant la bataille par des cris furieux : l'ordre fut envoyé au comte Guido Novello, qui commandoit les Florentins, de conduire son armée contre Lucques. Ce générale tarda quelques jours encore à se mettre en route : à chaque pas qu'il faisoit, les gentilshommes suscitoient de nouveaux obstacles; et il ne passa point au-delà de Fucecchio.

Jusque-là les exilés qui s'étoient réunis à l'armée, l'avoient accompagnée dans sa marche; mais au milieu des dissensions qui troubloient le camp, ils crurent devoir songer aussi à leur propre avantage; les nobles leur conseillèrent de s'assurer des effets de l'amnistie qu'on leur

1323. avoit promise. Ils quittèrent donc leurs drapeaux, et se présentèrent en corps d'armée, le 14 juillet, aux portes de Florence, pour rentrer dans leur patrie. La seigneurie, effrayée, fit fermer les portes, et envoya au comte Novello l'ordre de ramener l'armée, pour défendre la ville contre les rebelles. Ainsi se termina cette campagne, sans que les Florentins eussent vu l'ennemi (1).

Les exilés, toujours campés dans le voisinage de Florence, envoyèrent des députés à la seigneurie, pour se plaindre de ce qu'on les traitoit en ennemis, et pour réclamer l'exécution des promesses qui leur avoient été faites. Les gentilshommes secondoient de tout leur crédit ces réclamations : mais le peuple décida que, par leur tentative pour rentrer par surprise, les exilés avoient perdu le bénéfice d'une amnistie qui n'avoit été accordée qu'à leur soumission. Une conjuration des nobles, pour les introduire dans la ville, fut découverte; et ses chefs principaux furent condamnés au bannissement (2).

Ainsi des dangers sans nombre entouroient la république. Un ennemi puissant la harceloit sans cesse; il pilloit ses campagnes, il surprenoit ses forteresses, et il lui donnoit lieu de craindre la perte des villes dont l'alliance lui étoit le plus nécessaire : un parti nombreux d'exilés étoit sous les armes, et employoit tour à tour la force et l'artifice pour regagner ses foyers; enfin, des conjurations éclatoient dans la ville même, et les ennemis les plus dangereux pour l'état étoient peut-être renfermés dans l'enceinte de ses murs. Dans cette situation difficile, on redoutoit les secousses périodiques qu'occassionoit tous les deux mois l'élection de la seigneurie. Le corps électoral étoit alors composé des prieurs sortant de charge, des bons-hommes et gonfaloniers des compagnies, et d'un certain nombre

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 213, p. 539. — *Leon. Aretinus.* L. V, p. 153.

(2) *Ibid.*, c. 218, p. 542.

d'adjoints de chaque quartier. Ces électeurs étoient en quelque sorte les représentans du peuple; et dans leur choix ils se conformoient à son opinion, que les éligibles s'efforçoient de se rendre favorables. La cité étoit vivifiée par l'émulation de ceux qui prétendoient aux charges; mais elle étoit aussi fréquemment troublée par leurs brigues. Le retour des élections tous les deux mois laissoit à peine quelque repos à la nation; et six fois par année on avoit lieu de craindre des séditions ou des guerres civiles. 1323.

La seigneurie qui avoit régné dans les mois de septembre et d'octobre 1323, et qui avoit gagné la confiance publique par la découverte des complots des gentilshommes, prit sur elle de changer ce système d'élections, et de nommer en une fois, de concert avec des adjoints qui représentoient le peuple, tous les prieurs de quarante-deux mois à venir, c'est-à-dire vingt-une magistratures qui devoient entrer successivement en charge. Cette élection fut faite dans les formes accoutumées; les noms des élus furent ensuite inscrits dans des cédules cachetées qu'on enferma dans des bourses, d'où ces noms devoient être tirés au sort, jusqu'à ce que tous les billets fussent épuisés (1). Ainsi le renouvellement de la magistrature fut changé en une loterie; et le sort décida de la nomination des chefs de la république. Presque toutes les villes libres d'Italie s'empressèrent d'adopter cette innovation des Florentins; et l'usage s'en est conservé jusqu'à nos jours à Lucques, et dans les municipalités de Toscane et des états de l'Église.

La nouvelle manière de procéder aux élections, parut plus démocratique que la précédente; elle établissoit une plus grande égalité entre les candidats, et elle appeloit un plus grand nombre de citoyens aux honneurs publics. Ce dernier avantage fut même sans doute celui qui séduisit le

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 228, p. 546. — *Leon. Aretino.* L. V, p. 159. — *Macchiavelli stor. Florent.* L. II, p. 145.

1323. peuple ; il flatta la jalousie secrète des hommes médiocres, qui voyoient avec dépit un petit nombre de sujets distingués, toujours désignés par les suffrages du public. Les seules bourses des trois magistratures suprêmes (1) devoient, pour quarante-deux mois, contenir les noms de six ou sept cents candidats ; et toutes les élections ayant été bientôt soumises au même procédé, on vit enfin cent trente-six magistratures ou offices différens, auxquels on pourvoyoit par le sort (2). Il restoit ainsi peu de choix ; et tous les citoyens avoient la certitude d'obtenir quelque place. Les électeurs admettoient souvent des hommes incapables qui n'auroient jamais été élus, s'ils avoient dû entrer immédiatement en charge. La brigue fut supprimée ; mais avec la brigue on vit diminuer l'émulation, la crainte des jugemens d'un peuple qui condamnoit le vice, et le désir de captiver ses suffrages par des talens et des vertus. Plusieurs causes tendoient sans doute à corrompre les mœurs dans les républiques italiennes : mais il est digne de remarque qu'à l'époque de l'introduction du sort dans les élections, les citoyens renoncèrent au métier des armes ; les chefs de l'état abjurèrent l'étude de l'état militaire, et confièrent la défense de la liberté à des généraux et des soldats mercenaires. A la même époque, le luxe, la mollesse et la corruption s'introduisirent dans toutes les familles ; et la morale publique fut quelquefois souillée par l'adoption d'une politique fausse et perfide. Néanmoins les talens des républicains survécurent à leurs vertus : six ou huit cents citoyens, sans cesse changés par le sort, avant d'avoir eu le temps de faire l'apprentissage du métier d'hommes d'état, suivirent avec constance, et souvent avec habileté, les mêmes projets et les mêmes principes ; et Florence fit voir qu'elle contenoit seule un plus grand

(1) La seigneurie, composée d'un gonfalonier et six prieurs, le collége des douze bons-hommes, et celui des seize gonfaloniers de compagnies.

(2) Statuts florentins. L. V, Tract. 1, Rub. 233.

nombre de profonds politiques qu'on ne pourroit en rassembler dans le plus grand royaume. Ainsi Athènes élisoit tous les ans dix généraux; et Philippe croyoit être heureux d'avoir pu, dans toute sa vie, en trouver un seul en Macédoine (1). 1323.

Après cette réforme dans son administration intérieure, la république s'occupa de resserrer son alliance avec les villes guelfes, qu'un intérêt commun devoit unir pour leur défense. Mais Pérouse étoit engagée dans une guerre interminable avec les Gibelins d'Assise et de Città de Castello. Sienne étoit agitée par des troubles qu'excitoient les familles rivales des Salimbéni et des Toloméi, et plus encore par la jalousie que tous les ordres de l'état ressentoient contre les marchands qui, sous le nom de Mont des Neuf, s'étoient emparés de l'autorité souveraine (2). Bologne, enfin, plus puissante que les deux autres républiques, et plus étroitement liée avec Florence, étoit aussi ébranlée par de plus violentes convulsions.

Bologne devoit une partie de sa richesse, comme de sa gloire, à l'affluence des étudians qui suivoient les cours de son université. L'amour des sciences étoit devenu, pendant ce siècle, une vraie passion, et une passion généralement répandue. Avant l'invention de l'imprimerie, les livres étoient si rares et si chers, que l'instruction orale devoit suppléer à celle qu'on trouve dans les écrits. Quinze mille jeunes gens se rassembloient à Bologne, de toutes les parties de l'Italie et de l'Allemagne, pour suivre les leçons publiques de droit civil, de droit canon et de médecine. Ces jeunes gens prenoient, en toute occasion, la défense les uns des autres; en sorte qu'il n'étoit pas facile de les soumettre aux tribunaux et aux lois.

(1) Cet éloge, que Philippe accordoit à Parménion, étoit un sarcasme contre les Athéniens. Mais parmi les dix généraux de ceux-ci on comptoit Timothée, Iphicrates, Chabrias et Phocion.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 145, p. 513. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 63. — *Malavolti storia di Siena.* P. II, L. V, p. 82.

Un d'eux, nommé Jacques de Valence, que les charmes de sa figure, l'élégance de ses manières et la générosité de son caractère, rendoient cher à ses compagnons d'étude, rencontra dans le temple, un jour de fête solennelle, Constance de Zagnoni d'Argéla, nièce de Giovanni d'Andréa, le plus fameux de tous les jurisconsultes canonistes (1). Ce jeune homme en devint éperdument amoureux; et après avoir tenté inutilement tous les moyens honnêtes de lui plaire, il l'enleva de force de chez elle, pendant que son père étoit absent; et avec l'aide de ses amis, il défendit en désespéré la maison où il l'avoit conduite, lorsque le père de Constance vint l'attaquer à la tête de tout le peuple qu'il avoit appelé à son secours. Jacques de Valence fut enfin arrêté par le podestat; la violence dont il s'étoit rendu coupable ne parut susceptible d'aucune excuse : il fut condamné à perdre la tête; et dès le lendemain il subit son supplice sur l'échafaud. Mais les étudians prétendoient être indépendans des tribunaux ordinaires, ou plutôt, après toutes leurs fautes, ils réclamoient l'impunité. L'affection qu'ils avoient pour Jacques de Valence, augmenta leur ressentiment; sa condamnation, quelque juste et méritée qu'elle fût, excita l'indignation de l'université entière; et les étudians, avec leurs professeurs, partirent pour Sienne, après avoir fait serment de ne pas rentrer à Bologne qu'on ne leur eût donné satisfaction (2).

Il y avoit alors à Bologne un homme nommé Roméo de Pépoli, qu'on regardoit comme le plus riche particulier de l'Italie. La fortune que ses ancêtres et lui-même avoient acquise par l'usure, étoit évaluée à cent vingt mille florins ou un million et demi de francs de rente. Désormais il cherchoit à s'en servir pour se frayer un chemin à la souverai-

(1) Sur Giovani d'Andréa, voyez *Tiraboschi storia della Letteratura*. T. V, L. II, c. 5, §. 3, p. 324 et seq.

(2) *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XIX, T. II, p. 4. — *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 333. — *Matthæi de Griffonib. Memor. histor.* p. 140.

neté de sa patrie. Il achetoit la faveur du bas peuple par ses largesses; souvent il essayoit aussi de se le concilier, en protégeant les malfaiteurs, et en soustrayant les criminels aux tribunaux et aux lois : il se présentoit ainsi comme l'ami du malheureux et de l'opprimé. La même année il avoit déjà voulu sauver à force ouverte un notaire convaincu de faux. Avant le jugement de Jacques de Valence, il avoit voulu le défendre; après sa mort, il prit en main la cause des étudians, et s'annonça comme le protecteur de l'université. La désertion des écoliers avoit répandu la consternation dans la ville : on craignoit de voir Bologne déchue pour jamais de son antique splendeur; et Roméo de Pépoli, secondé par la faveur publique, détermina le sénat à sacrifier la rigueur de la justice à l'intérêt commun. Des députés furent envoyés aux écoliers réfugiés à Sienne; le podestat leur fit des excuses publiques : il renonça à toute juridiction sur eux; et le traitement des professeurs fut augmenté.

Les écoliers, apaisés par cette soumission, revinrent à Bologne; mais la conduite de Roméo, dans cette occasion, avoit excité vivement les soupçons des amis de la liberté. Presque tous les gentilshommes guelfes et les meilleurs bourgeois, plus éclairés que le peuple, démêloient les projets de Roméo, et se réunirent pour y résister. Leur parti prit le nom de *Maltraversa* (1); et les fauteurs des Pépoli furent désignés par le nom de faction *Scacchese* ou de l'échiquier. Cette dernière faction réussit, le 1er juillet 1321, à faire nommer un podestat entièrement dévoué à Roméo, et qui manifesta bientôt sa partialité par ses jugemens. Les Maltraversi accusèrent alors à haute voix Roméo de prétendre à la tyrannie; ils effrayèrent le peuple sur les conséquences

(1) Le nom de *Maltraversa* a été pris dans plusieurs républiques par le parti qui défendoit la constitution; sans doute comme qui diroit *che s'attraversa al male*, qui s'oppose au mal. Le nom de *Scacchese* venoit des armes des Pépoli, un échiquier.

de la faveur qu'il lui avoit accordée, et sur le prix auquel ce citoyen ambitieux vouloit vendre ses bienfaits : réveillant, par l'exemple des tyrans de Lombardie et de Romagne, la crainte et l'horreur du pouvoir d'un seul, le 17 juillet ils appelèrent aux armes les amis de la liberté ; ils attaquèrent, dans sa maison, Roméo, que tous ses partisans abandonnèrent, et qui s'enfuit par une porte dérobée, tandis qu'on répandoit par son ordre des sacs d'argent devant les citoyens armés, pour les arrêter dans leur marche. Toute la famille des Pépoli fut exilée de Bologne; ses biens furent confisqués, ses maisons rasées, et les principaux de ses partisans furent bannis dans un lieu déterminé, pour un temps plus ou moins long (1).

Mais la secousse que cette conjuration avoit occasionée, ou les dangers de la république, ne cessèrent point avec l'exil des Pépoli. Roméo entretenoit des intelligences dans la ville; et dès l'année suivante, une conspiration en sa faveur fut découverte : elle coûta la vie aux principaux de ses partisans (2). D'autre part, il avoit contracté alliance avec les seigneurs de Mantoue, de Vérone et de Ferrare; et les princes des villes lombardes étoient toujours prêts à seconder celui qui cherchoit à fonder une nouvelle tyrannie dans une ville libre. Les Florentins, de leur côté, se regardoient comme les défenseurs de la liberté; aussi envoyoient-ils des secours à Bologne bien plus souvent qu'ils n'en pouvoient demander à cette république.

1323. Castruccio, après avoir échappé à la vengeance des Florentins, à l'aide de la discorde qui éclata dans leur camp, avoit recommencé ses ravages dans le val d'Arno inférieur; mais la foiblesse de son état et de son armée ne lui permettoit point encore de suivre la guerre avec vigueur. Sou-

(1) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 334. — *Matthœi de Griffonibus Memor. histor.* p. 140. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 129, p. 506. — *Cherub. Ghirardacci stor. di Bologna.* L. XIX, T. II, p. 12.

(2) *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XIX, p. 30. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 150, p. 515.

vent, dans toute une campagne, il n'entroit que pour peu 1323.
de jours sur le territoire ennemi, afin d'aguerrir les citoyens de Lucques; et il les ramenoit ensuite dans leurs foyers. Il comptoit plus sur les stratagèmes et les surprises que sur la force des armes; et, dans ses projets d'agrandissement, il mettoit peu de différence entre ses amis et ses ennemis. Les Pisans, auxquels il étoit allié par l'intérêt du parti gibelin, se trouvoient alors engagés dans une guerre dangereuse avec le roi d'Aragon, pour la défense de la Sardaigne. Castruccio se flatta de pouvoir profiter de leur embarras pour les asservir. Il corrompit Betto des Lanfranchi, et quatre commandans de mercenaires allemands, qui lui promirent de lui ouvrir les portes de Pise, après avoir tué le comte Niéri de la Ghérardesca; mais le complot fut découvert: Lanfranchi perdit la tête sur un échafaud; et la république pisane, indignée de la trahison de Castruccio, renonça à l'alliance qui l'unissoit à lui, et mit sa tête à prix (1).

L'année suivante, la guerre entre Castruccio et la répu- 1324.
blique florentine se fit plus mollement encore; la dernière paroissoit uniquement occupée à réduire quelques gentilshommes du Mugello et du val d'Arno supérieur, auquel elle enleva successivement divers châteaux; le premier poursuivoit ses intrigues à Pise et à Pistoia. Cette dernière ville étoit toujours sous la seigneurie de Philippe de Tédici, qui cherchoit à maintenir son indépendance par la rivalité des deux peuples plus puissans entre lesquels il étoit placé, et qui, négociant sans cesse avec tous les deux, payoit des tributs à Castruccio pour éviter la guerre, et demandoit des subsides à Florence pour la soutenir. Mais le seigneur de Pistoia sentit enfin qu'il ne pouvoit pas tromper plus long-temps ses voisins par de feintes négociations, et que Castruccio, qui avoit bien voulu lui laisser épuiser

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 229, p. 546. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 772.

1324. épuiser toutes ses petites ruses, n'auroit pas de patience plus long-temps. C'est à lui qu'il se décida de vendre sa seigneurie. Ce prince lui en offroit dix mille florins, et pour gage de la protection qu'il promettoit de lui accorder, et de l'autorité qu'il s'engageoit à lui confier dans sa patrie, il lui donnoit une de ses filles en mariage. Tédici ouvrit
1325. secrètement, le 5 mai 1325, une porte de Pistoia à Castruccio, qui étoit en embuscade à la tête de ses hommes d'armes. Le seigneur de Lucques traversa les rues avec sa cavalerie, renversant et mettant en pièces les Guelfes et les soldats florentins qui cherchoient à lui faire résistance. C'étoit là ce qu'on appeloit *courir une ville*; et de cette manière on en prenoit possession (1).

La nouvelle de la prise de Pistona fut portée à Florence, pendant que le peuple y étoit rassemblé pour une grande fête. La république avoit, le matin même, armé chevaliers le juge exécuteur de l'ordonnance de justice, et un connétable allemand. Les prieurs, avec les nouveaux chevaliers, tous les magistrats et les principaux citoyens, étoient rassemblés à un repas; les tables étoient dressées dans l'église de Saint-Pierre Schiéraggio : on les renversa au moment où l'on reçut la nouvelle que Castruccio étoit maître de Pistoia; et comme on ne pouvoit croire que la ville fût entièrement perdue, et que la garnison qu'on y avoit envoyée ne défendît pas au moins une porte, chacun courut aux armes, et les compagnies de milice s'avancèrent le même soir jusqu'à Prato : mais là, les Florentins apprirent les détails de la trahison de Philippe de Tédici; et, voyant que Pistoia étoit perdue sans retour, ils revinrent sur leurs pas, avec une morne tristesse (2).

Le lendemain de la prise de Pistoia, le capitaine que les

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 779.

(2) *Giov. Villani*. L. IX, c. 294, p. 570.—*Istorie Pistolesi anonime*, p. 421. — *Jann. Manetti hist. Pistor.* L. II, p. 1035. — *Leonard. Aretinus*. L. V, p. 162.

Florentins avoient pris à leur solde fit son entrée dans leur ville. C'étoit ce même Raimond de Cardone qui avoit fait la guerre, en Lombardie, à Mattéo Visconti et à ses fils. Après avoir été obligé, en 1323, à lever le siége de Milan, il avoit été fait prisonnier par Galéaz Visconti; mais ce seigneur l'avoit relâché ensuite, afin de se servir de lui pour entamer une négociation avec l'Église; il lui avoit seulement fait prêter serment de ne plus porter les armes contre les Gibelins. Le pape ne se contenta pas de rejeter toutes les propositions que lui apportoit Cardone; il le releva de son serment, et l'envoya aux Florentins. 1325.

Ces derniers rassemblèrent sous les ordres de leur nouveau capitaine, l'armée la plus puissante qu'ils eussent encore mise en campagne. Mille Florentins servoient à cheval à leurs propres frais; on leur avoit joint quinze cents gendarmes mercenaires, et la plupart français : les fantassins étoient au nombre de quinze mille : et la solde de l'armée passoit chaque jour trois mille florins d'or (1). Raimond de Cardone la conduisit aussitôt contre Pistoia, où Castruccio travailloit à élever une forteresse.

Après avoir pris quelques châteaux, le général florentin, voyant que Castruccio ne sortoit point à sa rencontre pour le combattre, chercha à provoquer ce seigneur, en offrant des prix pour une course de chevaux, aux portes mêmes de la ville qu'il défendoit. Il entreprit ensuite le siége de Tizzana; mais pendant qu'il attiroit sur ce château toute l'attention de Castruccio, il détacha mille chevaux de son armée, qui passèrent la Gusciana sur un pont volant. Il fit aussitôt fortifier ce passage important, qui lui ouvroit le territoire de Lucques; et le même jour, 10 juillet 1325, il transporta toutes ses troupes de l'autre côté de la rivière. Il attaqua ensuite les châteaux de Cappiano et de

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 300, p. 372. — *Istorie Pistolesi anonime*, p. 423. — *Cronica Sanese di Andrea Dei*, p. 66. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 782.

Montéfalcone, et il s'en rendit maître en peu de temps (1). Cependant l'armée florentine se grossissoit des renforts que lui envoyoient toutes les villes guelfes (2). Ces auxiliaires formoient à eux seuls plus de quinze cents chevaux, tandis que Castruccio n'en avoit en tout pas davantage, quoiqu'il eût aussi obtenu des secours de ses alliés l'évêque d'Arezzo, les comtes de Santa-Fiora, près de Sienne, et les seigneurs gibelins de la Maremme et de la Romagne. Avec sa petite armée, il s'étoit campé à Vivinaio, dans le val de Niévole, pour observer les Florentins (3).

A l'extrémité supérieure du lac de Bientina, s'élève, au milieu des marais, un monticule, sur lequel on a bâti le château d'Altopascio, réputé très-fort à cette époque. On y comptoit cinq cents hommes en état de porter les armes; et Castruccio l'avoit approvisionné de vivres pour deux ans. Cardone en entreprit le siége le 3 août; et le 29 du même mois, ce château se rendit à lui, sur la nouvelle d'un échec que les troupes de Castruccio avoient éprouvé à Carmignano (4). Mais quelque importante que fût cette conquête, qui avoit coûté moins de temps qu'on ne s'y étoit attendu, elle ne compensoit pas le désavantage d'un séjour de plus de trois semaines, au milieu des marais, pendant les ardeurs de l'été. Des maladies s'étoient manifestées dans l'armée florentine; et les troupes, rebutées d'un service pénible, avoient perdu l'ardeur et la confiance avec lesquelles elles avoient commencé la campagne. Plusieurs cavaliers, ennuyés du siége d'Altopascio, avoient donné de l'argent à Cardone, pour obtenir leur congé.

(1) *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 784.

(2) Sienne, Pérouse, Bologne, Camérino, Agobbio, Grosséto, Montépulciano, Collé, San-Gémignano, San-Miniatio, Volterra, Faenza et Imola.

(3) *Giov. Villani.* L. IX, c. 301, p. 573. — *Jannotii Manetti histor. Pistor.* L. II, p. 1037.

(4) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 785.

L'avidité de celui-ci une fois éveillée par ce commerce honteux, il sacrifia de plus grands succès aux profits qu'il espéroit faire sur les congés qu'il pouvoit vendre. Il prit à tâche d'augmenter l'impatience des chevaliers et des riches marchands qu'il avoit dans son armée; et il retint encore huit jours ses troupes autour d'Altopascio, après la prise de ce château. Enfin, il se mit en mouvement le 8 septembre; et il alla camper à l'abbaye de Pozzévéro, toujours au bord du lac marécageux de Bientina, tandis qu'il auroit pu se rapprocher des montagnes, et y trouver un air plus pur.

Castruccio occupoit ces montagnes; et il avoit employé le temps que perdoit Cardone, à solliciter les secours de Galéaz Visconti, dont le fils, Azzo, commandoit huit cents chevaux, à San-Donnino, dans le Parmésan. Le seigneur de Lucques promit de payer dix mille florins, pour prix de l'assistance qu'il demandoit, et Azzo Visconti, ayant reçu un renfort de deux cents chevaux que lui envoya Possérino Bonacossi, se mit en marche vers Lucques, sans que le légat Bertrand du Poïet, qui étoit à Parme, avec des forces supérieures, fît aucune tentative pour lui couper le chemin (1).

Mais, long-temps avant que ce renfort fût arrivé à Castruccio, la guerre, conduite par un autre que Cardone, auroit pu être terminée. Ce général essaya enfin, le 11 septembre, de gagner les hauteurs, et au lieu d'attaquer Castruccio, avec toute sa cavalerie, il envoya contre lui, pour l'en déloger, une troupe beaucoup trop foible. Ses cavaliers furent rencontrés par un nombre supérieur de cavaliers lucquois: des renforts arrivèrent successivement aux deux troupes; et ceux de Cardone venoient toujours trop tard, en sorte que la moitié de sa cavalerie, après avoir été engagée, se retira du combat avec désavantage. Depuis ce

(1) *Chronicon Placentinum*. T. XVI, p. 494. — *Georgii Merulæ histor. Mediol.* L. I, p. 97, T. XXV.

1325. jour, l'armée florentine perdit la confiance qu'elle avoit eue jusque alors en ses forces, et elle ne combattit plus avec la même ardeur (1).

Castruccio apprit enfin qu'Azzo Visconti s'étoit mis en mouvement pour le joindre; mais en même temps, il eut lieu de craindre que les Florentins ne se retirassent avant l'arrivée dans son camp d'un auxiliaire qui lui coûtoit si cher, sans qu'il pût profiter de son secours pour leur livrer bataille. Afin de retenir Cardone, il fit arriver au quartier-général de ce dernier des habitans des divers châteaux du val de Niévole, qui lui proposoient de le rendre maître de ces forteresses. Cardone, pour suivre ces négociations simulées, demeura de jour en jour dans la même position, attendant en vain que les complots qu'il croyoit diriger éclatassent. Enfin, Azzo Visconti fit son entrée à Lucques, le 22 septembre; et la nouvelle en fut aussitôt portée aux deux camps. Les Florentins se mirent alors en mouvement pour se retirer vers Altopascio; et Castruccio, qui croyoit voir échapper une proie sur laquelle il avoit veillé si long-temps, courut à Lucques pour solliciter Visconti de combattre le jour même; mais celui-ci demandoit de l'argent et un jour de repos. La femme de Castruccio, à la tête de tous les dames lucquoises, se rendit auprès du seigneur milanais, et le supplia de marcher à la rencontre des ennemis; six mille florins lui furent présentés en même temps, pour qu'il les distribuât à ses troupes; mais ce fut en vain : Azzo déclara qu'il ne combattroit que le lendemain; et Castruccio revint à son armée, qu'il conduisit à la suite des Florentins, pour chercher à les arrêter (2).

Il étoit facile à Cardone de se retirer à Galléno, ou de passer la Gusciana, afin de demeurer maître d'accepter ou de refuser le combat : mais il crut qu'en le faisant il sem-

(1) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 790.

(2) *Idem.* p. 793.

bleroit fuir, et il voulut terminer la campagne par une 1325.
bravade. Le lendemain, lundi 23 septembre, il vint défiler en parade devant Castruccio, comme pour l'inviter au combat avant de se mettre en marche. Le seigneur de Lucques n'avoit encore que quatorze cents chevaux sous ses ordres; il n'hésita pas cependant à commencer l'action pour retarder ainsi les Florentins : mais il profita en même temps de la position avantageuse qu'il occupoit, pour ne point engager toute sa troupe à-la-fois et pour reculer après chaque escarmouche. Il se soutint de cette manière depuis le point du jour jusqu'à neuf heures du matin; enfin Azzo Visconti arriva à son aide, avec les mille chevaux qu'il conduisoit; alors toute l'armée gibeline descendit dans la plaine, et la bataille devint générale.

Malgré les pertes que les Florentins avoient éprouvées, leurs forces étoient encore au moins égales à celles de Castruccio; mais presque dès les premiers coups de lance, le maréchal de Raimond de Cardone s'enfuit avec une troupe de sept cents chevaux qu'il commandoit, et jeta ainsi le trouble dans toute l'armée (1). Les Florentins, ébranlés et découragés par cette défection, ne firent pas une longue résistance; la cavalerie fut presque aussitôt rompue : l'infanterie combattit avec plus de vigueur; mais les armes qu'elle portoit ne la mettoient pas en état de se défendre contre une bonne gendarmerie, elle prit donc aussi la fuite. Ceux qui avoient été commis à la garde du pont de Cappiano s'enfuirent des premiers, en sorte que Castruccio, devançant le reste des fuyards, s'empara de ce pont, et arrêta comme dans un filet ceux qui cherchoient à s'échapper. Un grand nombre de prisonniers de distinction tombèrent entre ses mains, entre autres Raimond de Cardone lui-même, avec son fils et plusieurs barons français. Cependant la perte de la bataille fut accompagnée de plus de honte que d'effusion de sang; beaucoup de fuyards trouvèrent

(1) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 794.

moyen de rentrer à Florence : mais les châteaux de Cappiano, de Montéfalcone et d'Altopascio, qui avoient été si péniblement enlevés à Castruccio, furent reconquis par lui en peu de jours ; il fit raser les deux premiers, et couper le pont de Cappiano (1).

La possession de Pistoia donnoit à Castruccio les moyens de pénétrer jusqu'au centre de l'état florentin. Après avoir uni dans cette ville ses milices à celles de Philippe de Tédici, il attaqua, le 27 septembre, Carmignano, qui se rendit lâchement à lui. Il transporta ensuite son camp à Signa, et il brûla Campi, Brozzi et Quarrata. Ces villages, bâtis dans la plaine florentine, étoient à peine fortifiés ou susceptibles de défense. Le 2 octobre enfin, il établit son quartier-général à Pérétola, gros village à deux milles de Florence, d'où ses soldats étendoient leurs dévastations jusqu'au pied des murs de la ville. Cette riche vallée étoit dès-lors couverte de superbes édifices, et plantée de jardins délicieux : l'opulence et le bon goût des Florentins n'étoient encore égalés par aucun peuple au monde et tandis que les soldats s'enrichissoient de leurs dépouilles, Castruccio faisoit enlever de ces maisons de campagne, et transporter à Lucques, les tableaux et les statues qui, depuis la renaissance des arts, faisoient le plus bel ornement des palais (2).

Le moment étoit venu où Castruccio pouvoit à son tour provoquer les Florentins par des jeux à leur porte, comme il l'avoit été lui-même à Pistoia. Un espace d'un mille de longueur, sur la route de Pérétola à Florence, avoit été destiné de tout temps, par les Florentins, aux courses de chevaux. Une corde est tendue au travers du *pont des signaux* (3), et derrière elle des chevaux barbes, ornés de

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 304, p. 576. — *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 425.— *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 66.—*Leonard. Aretin.* L. V, p. 165. — *Jannotii Manetti histor. Pistor.* L. II, p. 1038.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VI, p. 796.

(3) *Il ponte alle mosse*, à un mille en dehors de la porte qui conduit à Prato.

rubans et de fleurs, attendent en frémissant d'impatience 1325.
que cette corde, en tombant, leur ouvre la carrière : alors ils s'élancent seuls et sans conducteurs dans l'arène, et ils la parcourent avec une émulation, une passion pour la gloire, qu'on auroit cru réservées aux hommes. C'est dans ce même lieu, consacré par les fêtes de plusieurs générations, que Castruccio, le jour de saint François, fit disputer trois fois le prix de la course, d'abord à des cavaliers, ensuite à des fantassins, et enfin, pour insulter davantage encore aux vaincus, à des courtisanes. Il montroit ainsi que les êtres les plus foibles et les plus méprisés de son armée pouvoient, sans danger, braver ses ennemis. Quoique les Florentins eussent dans leurs murs des forces supérieures à celles de Castruccio, ils étoient tellement découragés par leur défaite, qu'ils n'osèrent jamais sortir de leurs portes, ou essayer de troubler la fête (1).

Azzo Visconti étoit retourné à Lucques après sa victoire; mais, après avoir reçu vingt-cinq mille florins pour la solde de ses troupes et leur récompense, il revint joindre Castruccio. Lui aussi vouloit prendre des répresailles pour les jeux donnés deux ans auparavant, par les Florentins, aux portes de Milan, lorsque Raimond de Cardone assiégeoit cette ville (2); et il recommença, le 26 octobre, les courses de chevaux au pied des murs. Les Florentins cependant ne pouvoient croire que le retour de l'armée n'eût pas d'autre motif : ils soupçonnoient les prisonniers de Castruccio d'avoir voulu acheter leur délivrance par quelque trahison ; et ils étoient en proie à de mortelles inquiétudes. De plus, tous les paysans se réfugioient dans la ville; et la foule y étoit si grande, qu'elle y causa bientôt une cruelle épidémie. La seigneurie défendit alors d'inviter aux obsèques des morts, pour ne pas occuper la ville entière d'un triste devoir qui se seroit répété toutes les heures, et pour

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 315, p. 583.
(2) *Ibid.* c. 210, p. 538. — *Istorie Pistolesi*, p. 428.

1325. ne pas effrayer les malades en leur faisant connoître le nombre de ceux qui périssoient chaque jour (1).

Après avoir ravagé toute la plaine de Florence, tout le territoire de Prato, et même une partie du val de Marina, en remontant de Prato vers l'Apennin, Castruccio fortifia Signa, où il laissa une garnison; et il ramena à Lucques ses prisonniers, avec un immense butin. Il fit choix pour son entrée à Lucques, de la fête de saint Martin, patron de la cathédrale de cette ville, et il donna à cette entrée tout l'appareil d'un triomphe. On conduisoit encore le carroccio dans les armées, quoiqu'on ne fît plus dépendre l'honneur ou le sort des batailles de la conservation de ce char sacré, depuis qu'il n'étoit plus défendu par une bonne infanterie. Celui de Florence avoit été pris à la bataille d'Altopascio; Castruccio le fit traîner à la tête du cortége. Les bœufs qu'on y avoit attelés, étoient couverts de branches d'oliviers, et de tapis aux armes de Florence; mais ces armoiries étoient renversées, ainsi que celles qui ornoient le char. La cloche *Martinelle* (2), qui devoit sonner pendant le combat, sonnoit aussi pendant cette marche humiliante. Derrière le char marchoit Raimond de Cardone, avec les principaux prisonniers florentins; ils portoient des cierges, qu'ils déposèrent devant l'autel de saint Martin. Cependant les dames lucquoises étoient sorties audevant de Castruccio, et elles félicitoient le vainqueur par leurs acclamations. Les prisonniers qui avoient orné ce triomphe furent forcés à se racheter ensuite de leur captivité; et le seigneur de Lucques tira de leur rançon près de cent mille florins, qui lui servirent à continuer la guerre (3).

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 316, p. 584.

(2) C'étoit une cloche suspendue au mât que portoit le carroccio.

(3) *Giov. Villani.* L. IX, c. 319, p. 587. — *Vita Castruccii Antelminelli a Nicolao Tegrimo.* T. XI, p. 1339. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 800.

CHAPITRE XXXI.

La Sardaigne enlevée aux Pisans par le roi d'Aragon. — Le duc de Calabre, seigneur de Florence. — Expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière. — Grandeur et mort de Castruccio Castracani.

1324 — 1328.

L'ATTACHEMENT que les Pisans avoient montré au parti gibelin; leur zèle pour Frédéric II, Conrad, Manfred et Conradin, leur dévouement à Henri VII, et les sacrifices qu'ils avoient faits à ce monarque, les avoient appelés à jouer une rôle important dans la politique continentale de l'Italie. Ils avoient été long-temps à la tête du parti gibelin en Toscane; les efforts qu'ils avoient faits pour cette cause avoient pleinement égalé, quelquefois même excédé, la mesure de leur puissance et de leur richesse : aussi, tandis qu'ils s'épuisoient en combattant sur le continent, s'étoient-ils vus obligés d'abandonner toujours plus le commerce et l'empire de la mer, auxquels ils avoient dû leur grandeur. Après la bataille de la Méloria, ils avoient renoncé à lutter contre les Génois; et l'antique rivalité des deux peuples étoit si bien éteinte, que les Pisans ne firent aucune tentative pour recouvrer leur supériorité pendant les guerres civiles qui désolèrent Gênes. Les possessions lointaines de la république furent peu à peu abandonnées. Les Pisans cessèrent de dominer à Constantinople et dans l'archipel de la Grèce; ils renoncèrent à leurs comptoirs de Syrie,

se sentant incapables de protéger leurs établissemens contre les Musulmans, ou leur navigation contre les corsaires; ils s'interdirent le commerce du royaume de Naples, d'où la maison d'Anjou les écartoit par haine pour le nom gibelin; ils ne purent soutenir avec avantage, dans le royaume de Sicile, la concurrence des Siciliens eux-mêmes et des Catalans, que le roi protégeoit: l'Afrique leur étoit encore ouverte avec les îles de Sardaigne et de Corse, qu'ils avoient autrefois conquises; mais au moment où Castruccio, après les avoir entraînés dans une guerre contre les Guelfes, avoit cherché à surprendre leur ville en y fomentant des complots, la Sardaigne étoit attaquée par un monarque plus puissant, qu'ils avoient jusqu'alors considéré comme leur allié.

Dès l'année 1295, Boniface VIII avoit accordé à Jacques, roi d'Aragon, l'investiture de la Sardaigne, pour engager ce monarque à abandonner son frère Fréderic de Sicile. Mais ce prix injuste d'un marché honteux n'avoit jamais été livré au monarque; et les secours que la république de Pise n'avoit cessé de donner aux princes aragonais de Sicile, avoient fait oublier ce projet d'usurpation, lorsque quelques feudataires des Pisans en Sardaigne sollicitèrent eux-mêmes Alfonse d'Aragon, fils du roi Jacques, d'entreprendre la conquête de leur île.

La Sardaigne étoit pour les Pisans une colonie de commerce; ils avoient fortifié quelques-unes de ses villes maritimes, et surtout Città-di-Chiésa et Castro de Cagliari, où ils entretenoient des garnisons pour défendre leurs comptoirs. Le reste de l'île étoit possédé par des feudataires qui relevoient de la république, mais qui montroient peu d'affection pour la métropole, d'où plusieurs d'entre eux étoient originaires, et moins encore d'obéissance à ses lois. Le plus puissant de ces feudataires étoit le juge d'Arborée, qui commandoit en même temps à Oristagni, et qui gouvernoit le tiers de la Sardaigne. Celui qui régnoit alors

étoit Hugues Bassi des Visconti (1). Il étoit bâtard de cette maison illustre de Pise; et la république, avant de consentir à effacer la tache de sa naissance, lui avoit fait payer dix mille florins pour prix de l'investiture de son fief (2). Visconti en conservoit dans le cœur un profond ressentiment; ce fut lui qui offrit aux Aragonais de leur livrer la Sardaigne, et qui engagea secrètement dans leur alliance les marquis Malespina et les Doria, possesseurs de vastes fiefs dans cette île. Lorsqu'Alphonse eut commencé ses préparatifs, le juge d'Arborée en donna le premier avis à la république, et il lui demanda des secours : mais il distribua les soldats qui lui furent envoyés entre ses divers châteaux; et le 11 avril 1323, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'approche 1323.
d'Alphonse, il fit massacrer tous les Pisans, soit soldats, soit marchands, qui habitoient ses états, et il ouvrit ses ports à la flotte aragonaise (3).

Le roi Alphonse avoit fait demander au pape des secours pour la conquête de la Sardaigne, comme s'il s'étoit agi d'une guerre sacrée; mais Jean XXII s'étoit contenté d'inviter l'Aragonais à faire valoir ses droits par-devant les tribunaux ecclésiastiques (4). Le roi avoit aussi ouvert des négociations avec un comte de Donoratico, qui avoit de grandes possessions en Sardaigne; il avoit séduit deux Visconti de la branche de Roccabertino; il avoit enfin réuni tous les moyens de corruption et de trahison à l'emploi d'une force supérieure. Le 30 mai il étoit parti des côtes d'Aragon avec soixante vaisseaux de guerre, vingt palandres pour la cavalerie, et trois cents bâtimens de transport. Sur cette flotte il conduisoit quinze cents chevaux et plus de douze mille fantassins. Le tiers de la Sardaigne fut livré aux Aragonais par le juge d'Arborée et

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Regibus Gestar. Hispan. illust.* T. III, p. 165.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 196, p. 533.

(3) *Ibidem.* — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1052.

(4) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Reg. Gest.* p. 165.

1323. par les Doria : mais les villes de Cagliari, Castro et Città-di-Chiésa, se préparèrent à une vigoureuse défense, ainsi que Terra-Nova, Aqua-Fredda et Gioiosa-Guardia, et les Sismondi d'Oléastro armèrent leurs vassaux pour seconder les troupes de la république (1).

Les Pisans, menacés par la ligue guelfe de Toscane, et par Castruccio, le seul Gibelin de cette contrée ; trahis par leurs sujets, et attaqués par la puissante maison d'Aragon, sans être en paix avec la maison rivale de Naples, les Pisans ne désespérèrent pas cependant de la défense de la Sardaigne. Ils armèrent trente-deux galères qu'ils envoyèrent dans le golfe de Cagliari ; mais ce golfe étoit occupé par une flotte catalane fort supérieure en forces, et l'amiral pisan s'estima heureux d'éviter le combat et d'effectuer sa retraite, après avoir débarqué Manfred, fils du comte Niéri de la Ghérardesca, avec trois cents chevaux allemands, et deux cents archers, qui se jetèrent dans Cagliari (2).

L'armée aragonaise avoit entrepris en même temps le siége de Cagliari, et celui de Città-di-Chiésa ; ces deux villes
1324. furent défendues pendant huit mois avec obstination : des chaleurs excessives, la corruption de l'air, et celle des eaux, engendrèrent d'affreuses maladies parmi les assiégeans, et douze mille hommes périrent d'une ou d'autre part entre ces deux siéges (3). Città-di-Chiésa se rendit enfin le 7 février 1324 ; la garnison en sortit avec les honneurs de la guerre, et eut la permission de se réunir à celle de Cagliari, pour continuer à défendre cette seconde place.

Manfred de la Ghérardesca, cependant, en étoit sorti pour aller chercher à Pise de nouveaux secours ; le 25 février il reparut dans le golfe de Cagliari avec une flotte de cinquante-deux vaisseaux qui portoient cinq cents hommes

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 209, p. 537. — *Zurita Indices.* L. II, p. 166. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 649. — *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 998.

(2) *Zurita Indices. Rer.* L. II, p. 166.

(3) *Giov. Villani,* L. IX, c. 209, p. 537.

d'armes et deux mille archers. Il débarqua sans opposition, 1324.
et marcha vers Castro de Cagliari, pour forcer les Aragonais à lever le siége de cette place. Alphonse, en effet, quitta ses retranchemens, et vint au-devant des Pisans jusqu'à Luco-Cisterna. Les deux armées s'y rencontrèrent le 28 février; la bataille fut longue et acharnée : mais les Aragonais, qui étoient fort supérieurs en nombre, remportèrent enfin la victoire. Manfred, quoique blessé, parvint, avec cinq cents soldats environ, à entrer dans Castro; le reste de son armée fut dissipé : les vaisseaux de transport qui accompagnoient sa flotte tombèrent au pouvoir des Aragonais; les feudataires qui tenoient encore le parti des Pisans, furent attaqués et soumis dans leurs provinces. Plusieurs d'entre eux perdirent à cette époque les petites souverainetés qu'ils possédoient depuis la conquête de l'île sur les Sarrasins; mais dans un pays à moitié sauvage, le pouvoir des seigneurs héréditaires est le seul qui soit respecté; les rois d'Aragon crurent plus sage et plus facile de faire leur paix avec ces capitaines indépendans, que de les dépouiller, et les noms des familles pisanes se retrouvent encore pendant de longues années dans les fastes de la Sardaigne (1).

Aussitôt après la bataille de Luco-Cisterna, Alphonse recommença la siége de Castro de Cagliari, et Manfred, à peine guéri de ses blessures, dirigea la défense de la place. Il essaya de troubler les opérations des assiégeans par une sortie vigoureuse; il surprit leur camp, et y jeta le désordre : mais bientôt les vieilles bandes de Catalans l'environnèrent et le serrèrent de toutes parts. De cinq cents hommes d'armes qu'il commandoit, trois cents restèrent sur le champ de bataille; lui-même, atteint d'une blessure mor-

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 236, p. 549. — *Zurita Indices.* L. II, p. 167. Il paroît qu'à cette époque les Sismondi furent dépouillés de leur fief d'Oléastro, dont ils avoient été en possession pendant deux cent soixante et quatorze ans. D'autre part, un ancien historien de Lucques rapporte, en 1404, la mort d'un Sismondi et de son fils Dragonetto, juges et seigneurs d'Arborée. *Cronica di Lucca di Giov. Ser Cambi.* T. XVIII, p. 838.

1324. telle, ramena le reste de ses soldats dans Castro, et il expira peu de jours après. Les assiégés perdirent alors l'espérance d'être délivrés, et ils demandèrent à capituler (1).

Alphonse, qui avoit déjà perdu quinze mille hommes dans la guerre de Sardaigne, et qui espéroit assurer sa conquête par la paix, accorda aux assiégés des conditions honorables. Castro de Cagliari devoit demeurer à la république pisane, à titre de fief relevant du roi; les possessions privées des Pisans dans l'île devoient leur être conservées : mais la république devoit reconnoître Alphonse pour roi de Sardaigne. Ces conditions ayant été acceptées par la seigneurie, la paix fut rétablie pour un peu de temps; et le roi d'Aragon en profita pour fortifier, à l'entrée du port de Cagliari, un château qu'il nomma Bonaria, ou Aragonetta, d'où il commandoit tellement l'entrée de Castro, que les vaisseaux, les vivres et les marchandises ne pouvoient plus parvenir aux Pisans que sous le bon plaisir des Aragonais.

1325. La garnison de Bonaria abusa bientôt avec arrogance de l'avantage que lui donnoit sa situation. Elle s'empara, l'année suivante, de quelques vaisseaux que les Pisans envoyoient à Cagliari (2); et la république se vit obligée de recommencer la guerre pour venger cette nouvelle injure. Épuisée comme elle l'étoit par ses précédentes défaites, elle eut recours à l'assistance des Gibelins génois qui, réfugiés à Savone, faisoient des armes leur unique métier. Les Pisans, avec leur aide, armèrent une flotte de trente-trois galères, dont ils donnèrent le commandement à Gaspard Doria. Cette flotte rencontra, le 29 décembre, les Aragonais dans les mers de Sardaigne, et la fortune fut encore une fois contraire aux Pisans. Huit galères furent prises, les autres ne se retirèrent qu'avec de grands dommages, et après avoir perdu beaucoup de soldats et de matelots. Les Génois guelfes et gibelins ressentirent avec une égale dou-

(1) *Zurita Indices Rer. ab Arag. Reg. Gest.* L. II, p. 167. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 250, p. 554.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 307, p. 580.

leur l'affront que reçut alors leur pavillon national; et 1325.
peu s'en fallut que le désir d'humilier les Catalans ne réconciliât les deux partis, et ne calmât une haine qui depuis si long-temps leur mettoit les armes à la main (1). Mais les Pisans ne purent point attendre cette réconciliation tardive. Le château de Castro, dernière possession de la république en Sardaigne, fut livré aux Aragonais; et l'année suivante, la paix fut conclue par l'entremise du pape. La république de Pise abandonna la Sardaigne au roi d'Aragon; et de part et d'autre les prisonniers furent relâchés sans rançon (2).

Une très-petite partie de la Toscane recouvroit la tranquillité en vertu de ce traité de paix. Tous les autres États de cette province étoient alors ébranlés par l'ambition de Castruccio; et le parti guelfe, abattu par la défaite des Florentins à Altopascio, comme il tentoit de s'en relever, reçut, peu de semaines après, un nouvel échec dans l'état de Bologne.

La ligue des seigneurs gibelins de Lombardie attaquoit Bologne avec un acharnement égal à celui de Castruccio contre les Florentins. Roméo de Pépoli étoit mort dans son exil; mais ses fils n'avoient point été abandonnés par les seigneurs de Lombardie: Passérino Bonacossi, Cane della Scala, et le marquis d'Este, étoient entrés sur le territoire bolonais avec une armée, à laquelle Azzo Visconti vint se réunir à son retour de Lucques. Les Gibelins avoient deux mille huit cents hommes d'armes. Les Bolonais ne pouvoient en opposer que deux mille deux cents; mais leur infanterie, qui se montoit à trente mille hommes, surpassoit de beaucoup celle de leurs ennemis. La défaite que les

(1) *Georgius Stella Annal. Genuens.* p. 1054.

(2) *Cronica anonima di Pisa.* T. XV, p. 998. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 665. — *Giov. Villani.* L. IX, c. 326, p. 591. — *Zurita Indices Rer. ab Ar. Reg. G.* L. II, p. 169. — *Mariana historia de las Espanas.* L. XV, c. 18.

La paix fut publiée à Pise le 10 juin 1326.

1325. Florentins venoient d'éprouver à Altopascio fut pour les Bolonais un motif de rechercher le combat; ils se persuadèrent que l'honneur de venger le parti guelfe étoit réservé à leurs armes. Malgré les instantes sollicitations des Florentins, qui leur avoient envoyé des troupes, ils offrirent la bataille aux Gibelins, le 15 novembre 1325, au pied de Montéveglio, et ils la perdirent. Cinq cents de leurs cavaliers et quinze cents fantassins furent tués ou faits prisonniers; leur général, Malatestino de Rimini, leur podestat, et les citoyens les plus considérés furent au nombre des captifs. Les Lombards, après leur victoire, entreprirent le siége de Bologne; mais ils virent bientôt que leurs forces ne suffisoient pas pour réduire une ville aussi puissante, et ils se retirèrent avec un immense butin (1).

L'ancien chef de la ligue guelfe en Italie demeuroit seul étranger à la guerre générale et aux défaites de son parti. Robert, roi de Naples, après avoir quitté Gênes, en 1319, avoit passé plusieurs années en Provence, pour soumettre à ses intrigues la cour d'Avignon, et assurer son crédit sur le pape. Il en étoit enfin reparti au mois d'avril 1324, pour se rendre à Naples, avec une flotte de quarante-cinq vaisseaux; mais il avoit relâché à Gênes, et à son passage il s'étoit fait confirmer la seigneurie de cette ville pour les six années suivantes (2).

Des ambassadeurs florentins arrivèrent à Naples, et exposèrent au roi les dangers que couroient ses anciens alliés les Guelfes de Toscane. Ils lui représentèrent quelles étoient l'ambition et les forces de Castruccio; quelle union il avoit su établir dans son parti; quels secours il avoit obtenus des Gibelins de Lombardie. Ils lui rappelèrent les services

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. hist. de rebus Bononiens.* T. XVIII, p. 142. — *Cronica Miscella di Bologna*, p. 338. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 386. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. T. XV, p. 586. — *Giov. Villani*. L. IX, c. 321, p. 588. — *Istorie Pistolesi*, p. 428.

(2) *Georgius Stella Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1053.

qu'eux-mêmes avoient rendus à la maison d'Anjou, lorsque les possessions du roi étoient menacées en Piémont, ou lorsqu'ils n'avoient pas craint de provoquer Castruccio, pour l'écarter de Gênes où Robert étoit assiégé. Enfin ils lui demandèrent, en vertu des traités qu'eux-mêmes avoient toujours observés fidèlement, les secours qu'il devoit à la ligue guelfe. Mais le roi de Naples connoissoit l'art de tirer parti des désastres de ses alliés autant que de leurs succès mêmes. Il attribua son refroidissement, et les échecs qu'avoient éprouvés les Florentins, à la faute qu'ils avoient faite en laissant expirer en 1321 la seigneurie qu'ils lui avoient accordée. Il assura qu'il étoit toujours prêt à les défendre; mais que sa dignité royale et le bien même du parti ne permettoient pas qu'il prît part à la guerre, autrement qu'en maître et en chef. Enfin, il demanda que lui-même, ou son fils, le duc de Calabre, fussent mis à la tête de la république avec des pouvoirs absolus. Les conseils de Florence, forcés d'acheter l'aide de leur allié à un si haut prix, choisirent de préférence, pour leur seigneur, le duc de Calabre, Charles, fils unique du roi; et ils s'efforcèrent, par leurs conventions avec lui, d'écarter tout arbitraire de l'autorité qu'ils lui confioient, et de conserver en leur entier les libertés de leur république. Ils demandèrent qu'il entretînt à sa solde mille cavaliers ultramontains, autant que dureroit la guerre, et qu'il laissât, à la paix, dans la ville quatre cents cavaliers sous les ordres de son lieutenant. Deux cent mille florins lui furent assignés pour ses revenus pendant la première période; cent mille pendant la seconde. La seigneurie du duc de Calabre devoit durer dix ans, et commencer le 13 janvier 1326, jour de la signature du traité (1).

1325.

1326.

Un lieutenant du duc de Calabre le précéda en Toscane, et vint prendre, pour lui, possession de la seigneurie de

(1) *Giov. Villani.* L. IX, c. 328, p. 592. — *Istorie Pistolesi*, p. 430. — *Leonard. Aretino.* L. V, p. 171.

1326. Florence; c'étoit Gauthier de Brienne, duc titulaire d'Athènes, et fils de celui qui avoit été tué en 1311 dans la grande bataille du Céphise, lorsque les Catalans firent la conquête de son duché (1). Quatre cents cavaliers français l'accompagnoient. Les Florentins lui prêtèrent serment de fidélité, et lui permirent de désigner, au nom du duc Charles, une nouvelle seigneurie (2).

Le duc de Calabre arriva lui-même en Toscane vers le milieu de l'été, avec l'intention de réunir sous son autorité toutes les communes guelfes. Il profita de son voyage à Sienne pour demander aussi la seigneurie de cette ville : elle lui fut accordée pour cinq ans seulement, et sous des conditions plus onéreuses que celles que les Florentins lui avoient imposées (3). Le 30 juillet il fit son entrée à Florence, entouré des plus grands seigneurs du royaume des Deux-Siciles, et de deux cents chevaliers à éperon d'or : il avoit sous ses ordres quinze cents gendarmes, qu'il réunit à ceux que le duc d'Athènes avoit amenés peu de mois auparavant (4).

Cette belle armée, qui fut bientôt grossie par les troupes auxiliaires de tous les Guelfes de Toscane, auroit pu tenter quelque entreprise éclatante, et profiter de ce qu'à cette époque même Castruccio étoit malade. Mais le duc se borna à faire révolter deux châteaux de la montagne de Pistoia, qui lui furent bientôt repris, et à engager Spinetta Malespina à une tentative sur la Lunigiane, d'où il fut repoussé avec perte (5). Cependant Charles de Calabre faisoit, sur ses alliés, les conquêtes qu'il ne savoit point faire sur les ennemis de l'état. Il engagea plusieurs villes sujettes des

(1) *Voyez* ci-devant, T. III, chap. XXVI.

(2) *Giov. Villani.* L. IX, c. 346, p. 598.

(3) *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 74. — *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. II, L. V, p. 84.

(4) *Giov. Villani.* L. X, c. 1, p. 601.

(5) *Giov. Villani.* L. X, c. 6, p. 603. — *Istorie Pistolesi*, p. 431. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 813.

Florentins, Prato, San-Miniato, San-Gémignano et Colle, 1326.
à se donner à lui (1). Il imposa des contributions nouvelles à la capitale, et coûta à la république quatre cent cinquante mille florins par année, au lieu de deux cent mille qui lui étoient accordés; il dépouilla les prieurs de presque toute l'autorité que leur donnoit la constitution; il abolit les lois somptuaires qu'on avoit portées contre le luxe des femmes; enfin il se rendit d'autant plus à charge, qu'il ne racheta ses vexations par aucun succès contre Castruccio (2).

La ville de Bologne suivit, au bout de quelques mois, l'exemple que lui avoient donné les Florentins; et elle chercha à s'assurer une protection puissante, en se soumettant à la seigneurie de l'un des chefs du parti guelfe. Elle appela à son aide le cardinal Bertrand du Poïet, légat du pape en Italie. Celui-ci, depuis l'année 1322, avoit été puissamment secondé par Vergusio Landi, auparavant chef des Gibelins de Plaisance, qui avoit passé du côté des Guelfes, pour tirer vengeance de Galéaz Visconti, le séducteur de sa femme. Tortone, Alexandrie, Plaisance, Parme, Reggio et Modène s'étoient successivement données à l'Église, pour tout le temps que dureroit la vacance de l'Empire. Bologne, à son tour, ouvrit ses portes au cardinal-
légat; et le 8 février 1327, elle lui conféra la seigneurie de 1327.
la ville et de son territoire (3).

Mais dans le même temps, il se formoit, à l'extrémité de la Lombardie, un orage qui pouvoit menacer tout le parti guelfe d'une entière destruction. Louis de Bavière, l'empereur élu, étoit arrivé à Trente, au mois de février 1327; il y avoit présidé un congrès des principaux Gibelins d'Italie. Marco Visconti, Passérino Bonacossi, Obizzo, mar-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 13, p. 609.
(2) *Ibid.* L. X, c. 9, p. 608.
(3) *Matthæi de Griffonibus Memor. historicum*, p. 143. — *Cronica Miscella di Bologna.* T. XVIII, p. 343. — *Chronicon Mutinense Bonifazii de Morano.* T. XI, p. 113. — *Ghirardacci Storia di Bologna.* T. II, L. XX, p. 75.

1327. quis d'Este ; Guido Tarlati, évêque d'Arezzo, et Cane de la Scala, s'étoient rendus auprès de lui, aussi bien que les ambassadeurs de Frédéric, roi de Sicile, de Castruccio, et des Pisans. Louis s'étoit engagé à venir à Rome prendre la couronne impériale ; et les Gibelins lui avoient promis un présent de cent cinquante mille florins, pour défrayer son armement (1).

Louis de Bavière paroissoit alors en état d'entreprendre des guerres étrangères, et de tirer vengeance du pape, qui l'avoit si cruellement traité. Son rival, Frédéric d'Autriche, après être demeuré long-temps prisonnier à Trausnitz, s'étoit enfin lassé de sa captivité. Louis lui avoit fait visite dans sa prison, en 1325 ; il lui avoit offert sa liberté, en demandant en retour son amitié et son alliance. Frédéric avoit été touché de cette conduite généreuse ; il avoit reconnu Louis pour son empereur ; il s'étoit engagé à le défendre, envers et contre tous, *même contre celui*, disoit-il, *qui se donne le titre de pape*. Plusieurs de ses barons s'étoient rendus garans de ses promesses ; et sa fille avoit épousé le fils de Louis (2). En vain Jean XXII annula ce traité ; en vain Léopold, frère du duc d'Autriche, continua la guerre : Frédéric fut fidèle à ses promesses, les deux rivaux, devenus des amis sincères, mangèrent à la même table, partagèrent le même lit, et furent sur le point de diviser entre eux la dignité impériale (3).

Pendant cinq ans qui s'étoient écoulés depuis la bataille de Muhldorf, Louis avoit forcé les autres princes de la maison d'Autriche à faire la paix, et il avoit déjoué les

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 15, p. 610. — *Alb. Mussatus Ludovicus Bavar.* T. X, p. 770. — *Istorie Pistolesi*, p. 442. — *Cortusiorum Historiæ.* L. III, c. 10, T. XII, p. 839. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 388. — *Georgii Merulæ Hist. Mediol.* L. II, p. 101, T. XXV. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 173.

(2) *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays.* §. 63, p. 156. — Schmidt, Hist. des Allemands. L. VII, c. 5, p. 440.

(3) *Olenschlager Geschichte*, §. 67, p. 165.

intrigues du pape, en Allemagne. Le désir de se venger 1327.
l'appeloit en Italie, autant que le projet de sanctionner ses droits à l'Empire, en se faisant couronner à Rome. Il est vrai qu'épuisé par de longues guerres, il manquoit d'argent et de soldats : mais le pays où il alloit entrer passoit pour une mine fort riche qu'il pouvoit exploiter ; et il comptoit sur la cupidité des Allemands, plus que sur leur obéissance, pour les entraîner en foule, à sa suite, dans ces contrées opulentes, dont il leur offroit les dépouilles à partager.

L'empereur élu, en se préparant à attaquer le pape, son ennemi le plus implacable, le désignoit déjà dans l'assemblée de Trente, comme un prêtre sacrilége et hérétique, usurpateur du pontificat suprême, que les chrétiens devoient désavouer. Un parti nombreux, dans l'Église, étoit révolté contre Jean XXII, et l'accusation d'hérésie n'étoit pas nouvelle pour lui. Ce pape, dont l'ambition et la cupidité sembloient si peu chrétiennes, étoit cependant animé d'un grand zèle pour la foi ; mais il croyoit en être l'oracle, et les opinions qu'il embrassoit se trouvoient souvent en contradiction avec celles de ses docteurs. Ainsi il s'étoit alors engagé avec les Franciscains ou frères Mineurs, dans une controverse sur la pauvreté de Jésus-Christ. Ces moines, qui, d'après leurs vœux, abjurent toute propriété, prétendoient que les alimens qu'ils mangeoient n'étoient point à eux, au moment même où ils les mangeoient, et que Jésus-Christ leur avoit donné l'exemple de cette pauvreté suprême. Le pape affirmoit, au contraire, que Jésus-Christ avoit eu des propriétés, soit personnelles, soit communes avec ses apôtres, et que les Franciscains ne pouvoient éviter que les choses appropriées à leur usage ne fussent aussi leur propriété. Les Dominicains soutenoient l'opinion du pontife : mais plusieurs fidèles paroissoient croire que, dénier au Christ une pauvreté suprême, c'étoit attenter à sa gloire ; et les

1327. Franciscains, s'obstinant dans leur croyance, avoient condamné le pape, comme hérétique et excommunié. Jean XXII attacha une cruelle importance à cette dispute de mots : il fit brûler les plus mutins de ces moines ; et il dépouilla leur ordre de tous ses biens, pour le réduire à cette pauvreté évangélique dont il se glorifioit tant (1).

D'autres théologiens encore, indépendamment des frères Mineurs, se rangeoient du parti de Louis de Bavière. C'étoient ceux qui, révoltés des dernières usurpations du Saint-Siége, soutenoient l'indépendance des autorités séculières, ou même leur supériorité sur le pouvoir des papes. Marsilio de Padoue, médecin de Louis, et Jean Jandun ou de Gand, un de ses conseillers, écrivirent sur ce sujet, avec beaucoup de force et d'éloquence ; mais leurs opinions indépendantes ont été condamnées comme hérétiques par la cour de Rome (2).

Encouragé par les exhortations de ses théologiens et des frères Mineurs, et assuré des secours des Gibelins, Louis de Bavière entra sans argent en Italie, avec une suite où l'on comptoit à peine six cents chevaux. Mais Cane de la Scala, seigneur de Vérone, Passérino de Bonacossi, seigneur de Mantoue, et le marquis d'Este, seigneur de Ferrare, vinrent se ranger auprès de lui, avec leurs hommes d'armes. Ils s'acheminèrent ensemble vers Milan, où le roi des Romains reçut, le 30 mai, la couronne de fer, dans la basilique de Saint-Ambroise. Elle fut imposée sur sa tête par les mains des deux évêques d'Arezzo et de Brescia, que le pape avoit précédemment déposés et excommuniés (3).

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* T. XV, ann. 1322, §. 53, p. 242 ; an. 1324, 1325, p. 285 et seq. — *Annal. Cæsenates.* T. XIV, p. 1148. Dans ces Annales, ouvrage d'un franciscain, on a inséré une longue lettre du général des frères Mineurs sur cette controverse.

(2) *Olenschlager Gesch.* §. 53, p. 136 et notes. — *Tiraboschi storia della Letter. Ital.* T. V, L. II, c. 1, §. 27, p. 161.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 18, p. 611. — *Chronicon Veronense.* T. VIII,

Depuis que Galéaz Visconti, seigneur de Milan, avoit vaincu Raimond de Cardone, dans une grande bataille, et l'avoit fait prisonnier, les attaques des Guelfes avoient peu troublé sa tranquillité. Sa puissance les écartoit de ses frontières, et d'ailleurs il entretenoit une négociation secrète avec la cour de Rome, à laquelle il faisoit espérer qu'il abjureroit le parti de l'Empire, pour reconnoître qu'il tenoit de l'Église son autorité. Mais Galéaz avoit trouvé dans sa propre famille de nouveaux ennemis. Lodrisio Visconti, son parent, le même qui l'avoit chassé, puis rappelé, en 1322, ne pouvoit ni se soumettre au gouvernement despotique de Galéaz, ni consentir au traité qu'il lui voyoit négocier avec le pape. Marco Visconti, frère de Galéaz, prétendoit partager avec lui la souveraineté que sa valeur et ses victoires avoient affermie, et la jalousie entre les deux frères s'étoit enfin changée en une haine déclarée. Les nobles milanais étoient humiliés de l'élévation d'une famille autrefois leur égale; le peuple lui-même n'avoit pas entièrement oublié son ancienne liberté; enfin les autres chefs gibelins de Lombardie, Cane, Passérino, et Franchino Rusca, tyran de Como, s'étoient éloignés de Galéaz, depuis que ses négociations avec la cour de Rome avoient excité leur défiance. Louis de Bavière, dans la conférence de Trente, et ensuite, durant son séjour à Como et à Milan, avoit entendu tous ceux qui l'entouroient accuser Galéaz, et demander sa ruine (1). 1327.

Tant que Louis de Bavière avoit fait la guerre en Allemagne, pour s'y faire reconnoître comme roi des Romains, sa conduite avoit été franche, honorable, et souvent gé-

p. 644. — *Annales Mediol.* T. XVI, c. 99, p. 704. — *Olenschlager Gesch.* §. 74, p. 182.

(1) *Georgii Merulæ hist. Mediol.* L. II, p. 102. — *Albert. Mussat. Ludov. Bavarus.* p. 771. — *Bonincont. Morigiæ Chron. Modoetiense.* T. XII, c. 35 et 36, p. 1148. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, c. 7, p. 311. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* T. XVII, p. 1056. — *Pauli Jovii Galeaz.* p. 288.

1327. néreuse. En Italie, au contraire, elle fut presque toujours, perfide et vénale. Ce dernier pays lui paroissoit en quelque sorte livré au pillage : il s'y voyoit entouré de tyrans qu'aucun scrupule n'arrêtoit; et il croyoit lui-même y être dispensé de toute vertu. On a presque toujours tourné contre les Italiens la politique perfide qu'on leur reproche; et leurs ennemis ont accrédité leur réputation de fausseté, pour n'être eux-mêmes obligés à aucun devoir envers ceux qu'ils accusoient. Louis de Bavière devoit reconnoître, dans Galéaz Visconti, le plus ancien et le plus intrépide champion du parti gibelin; il n'hésita pas cependant à le trahir, dans le temps même où il recevoit de lui l'hospitalité. Il séduisit les connétables des troupes allemandes qui étoient à sa solde; et, dans une assemblée publique, le 6 juillet, après lui avoir reproché amèrement de n'avoir pas encore payé la contribution qu'il avoit promise, il le fit arrêter avec son fils et deux de ses frères. Il lui arracha, par la crainte du supplice, les clefs de toutes ses forteresses; et il l'envoya avec sa famille, dans les affreuses prisons que Galéaz lui-même avoit fait construire à Monza (1).

Louis de Bavière rétablit ensuite à Milan un simulacre de république : il fit choisir par les vingt-quatre tribus de la ville un conseil de vingt-quatre membres, auquel il donna pour président Guillaume de Montfort, gouverneur impérial. Mais de fortes contributions perçues par les ordres du monarque, apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avoient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes. D'ailleurs les républiques fondées par des rois, et contenues sous leur protection, réussirent rarement à mériter l'affection des peuples. Nous verrons encore plus d'une fois dans cette histoire, et l'on a vu ailleurs des

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 30, p. 619. — *Galvan. Flammæ Man. Florum*, c. 365, p. 731. *Chronic. Modoetiense*, c. 37, p. 1150. — *Georgii Merulæ histor. Mediolan.* L. II, p. 104. — *Olenschlager Gesch.* §. 76, p. 186.

princes se déclarer les restaurateurs de la liberté, dans quelque ville qu'ils enlevoient à d'anciens rivaux : mais alors même ils redoutèrent toujours l'énergie du peuple, bien plus encore que l'animosité de leurs ennemis ; et ils se bornèrent tous, comme Louis de Bavière à Milan, à remplacer le pouvoir d'un seul par celui d'une oligarchie dépendante d'eux : ils ne donnèrent comme lui, aux républiques qu'ils constituoient, qu'une tyrannie à plusieurs têtes, défiante au-dedans, imbécille au-dehors, et propre seulement à déshonorer la liberté dont elle profanoit le nom. 1327.

Une trahison aussi insigne pouvoit avoir cependant de fâcheuses conséquences pour l'empereur élu, en détachant de lui les chefs gibelins, sur l'appui desquels il comptoit uniquement ; il crut donc nécessaire de la justifier dans une diète qu'il convoqua, pour cet effet, à Orci, dans l'état de Brescia. Il accusa Galéaz d'avoir voulu trahir la cause des Gibelins, en faveur de l'Église ; il produisit à l'assemblée des papiers du seigneur de Milan, qui prouvoient ses négociations avec le pape. Il réveilla l'animosité et la jalousie de ses auditeurs contre le chef de la maison Visconti ; et il se disculpa aux yeux des gens qui désiroient le trouver innocent. Il demanda et obtint ensuite des secours d'argent et de soldats ; et, après la conclusion de la diète, il se mit en route pour la Toscane, suivi de quinze cents cavaliers allemands, qui la plupart avoient appartenu à Galéaz, et de cinq cents gendarmes, fournis par les trois seigneurs gibelins de Lombardie (1). Le 23 août, il passa le Pô ; et le 1er septembre il parvint à Pontrémoli, sans que le cardinal-légat, qui avoit plus de trois mille chevaux dans l'état de Parme, osât se présenter pour arrêter sa marche.

Castruccio avoit été des premiers à solliciter la venue de Louis de Bavière en Italie ; et l'empereur élu comptoit sur

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 32, p. 620.

1327. les conseils, la valeur et les soldats de ce grand capitaine, dont la réputation surpassoit déjà celle de tous les autres seigneurs gibelins. Castruccio soupiroit après l'arrivée de l'empereur. Il avoit été pressé tour à tour par les intrigues et les armes de son puissant voisin le duc de Calabre, seigneur de Florence; et il avoit besoin de secours étrangers pour se défendre contre la supériorité de forces que l'arrivée des Napolitains donnoit aux Guelfes toscans. Une des plus puissantes maisons de Lucques, les Quartigiani, qui, Guelfes d'origine, avoient cependant contribué à l'élévation de Castruccio, s'étoient engagés contre lui dans un complot avec le duc de Calabre. De nouveaux projets d'ambition, ou peut-être le désir de rétablir la liberté de leur patrie, les avoient détachés du seigneur de Lucques. Celui-ci, ayant découvert leur conjuration, en fit périr vingt par un épouvantable supplice; on les enterra vivans, la tête en bas. Cent autres furent exilés; et Castruccio ne poussa pas plus loin ses recherches, de peur de découvrir un nombre de coupables plus grand encore (1).

D'autre part, une armée guelfe, de deux mille cinq cents chevaux et douze mille fantassins, avoit fait la conquête de Sainte-Marie-à-Monte et d'Artimino; elle menaçoit l'état de Lucques et celui de Pistoia, lorsqu'elle se retira tout à coup, sur la nouvelle que Louis de Bavière avoit passé les Apennins (2). Cactruccio, délivré de ce danger, courut aussitôt au-devant de l'empereur. Il lui fit porter, à Pontrémoli, de magnifiques présens; il lui ouvrit le château de Piétra-Santa; et de là, laissant Lucques à sa gauche, il lui fit prendre la route de Pise.

Les Pisans n'avoient point conservé dans sa première ardeur le zèle qui les animoit autrefois pour le parti gibelin. Ils étoient affoiblis par la guerre de Sardaigne, pendant la-

(1) *Beverini Annales Lucences.* L. VI, p. 821.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 28 et 29, p. 616. — *Leonard. Aretin.* L. V, p. 174. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 825.

quelle leurs anciens alliés les avoient abandonnés; ils avoient 1327.
été trahis par Castruccio, et ils désiroient conserver avec les Florentins la paix que ceux-ci leur avoient accordée. Ils craignoient aussi le courroux du pape, et ne vouloient pas attirer sur eux une excommunication; en sorte que les ambassadeurs qu'ils avoient envoyés au congrès de Trente, loin d'inviter l'empereur à venir dans leur ville, lui avoient offert soixante mille florins pour prix de la conservation de leur neutralité et de leur indépendance. La conduite de Louis de Bavière envers Galéaz Visconti, redoubla la défiance des Pisans: pour n'être pas trahis, comme le seigneur de Milan, par les Allemands qu'ils avoient à leur soldé, ils leur ôtèrent leurs chevaux et leurs armes. Cependant, à la persuasion de Guido des Tarlati, évêque d'Arrezzo, leur allié, ils envoyèrent à Ripafratta, frontière de l'état lucquois, trois nouveaux ambassadeurs au-devant du monarque (1).

Castruccio n'avoit point abandonné le projet de soumettre Pise à sa domination : il engagea l'empereur à ne pas accueillir les députés de cette république, à refuser leur argent, et à rejeter leurs offres; et, comme ces députés s'en retournoient, il les fit arrêter au passage du Serchio, et leur déclara qu'il les traiteroit comme ôtages, et les feroit mourir si leur patrie n'ouvroit pas ses portes au roi des Romains (2). L'évêque d'Arezzo, qui avoit engagé sa foi pour leur sûreté, vint réclamer, devant Louis de Bavière, leur élargissement. Par cette violation du droit des gens, disoit-il, sa parole étoit compromise: l'honneur même du monarque étoit sacrifié; et tous les anciens Gibelins, effrayés de ce manque de foi, abandonneroient la cause du

(1) Savoir : Lemmo Guinicelli de Sismondi, Albizzo de Vico, et Jacob de Calci. — *Giov. Villani*. L. X, c. 23, p. 614. — *Marangoni Cronica di Pisa*, p. 657.

(2) *Cronica Sanese di Andrea Dei*. T. XV, p. 78. Cette menace ne fut cependant point exécutée : les ambassadeurs furent remis en liberté le 10 octobre, après la prise de la ville.

1327. chef de l'Empire au lieu de s'exposer pour elle. Telles devoient être pour Louis IV les conséquences des conseils de Castruccio, auquel il s'abandonnoit trop. Le chef de l'Empire, ajoutoit l'évêque d'Arezzo, auroit dû se souvenir que sa politique ne pouvoit avoir rien de commun avec celle d'un usurpateur, qui immoloit tout à l'intérêt personnel et au besoin du moment, d'un tyran pour qui le bien public, l'honneur, la probité, même la reconnoissance et l'espérance, n'étoient que de vains noms. Castruccio, irrité, répondit avec violence qu'il n'appartenoit pas à un lâche de diriger des guerriers, ou à un traître de prêcher la vertu; que l'évêque d'Arezzo, par ses négociations avec Florence, étoit suffisamment convaincu de manque de foi ou de manque de cœur, et que, s'il avoit voulu attaquer cette république du côté des montagnes, tandis que lui, Castruccio, la pressoit du côté de la plaine, le parti guelfe seroit déjà écrasé en Toscane. Louis de Bavière, dans cette violente altercation, se décida pour le seigneur de Lucques (1). Guido des Tarlati sortit à l'instant du camp de l'empereur, et abjura sa cause : mais, le cœur brisé par l'indignité du traitement qu'il venoit d'éprouver, l'ingratitude de ses amis, et le remords de s'être armé contre l'Église, il fut atteint d'une maladie dont il mourut à Monténéro, au bout de peu de jours. Les Arétins, qui avoient vécu heureux sous son gouvernement, déférèrent la charge de capitaine de leur ville à un de ses neveux, Pierre Saccone Tarlati, seigneur de Piétramala, le plus vaillant parmi les gentilshommes qui conservoient leur indépendance dans les montagnes (2).

Comme les Pisans attendoient le retour de leurs ambassadeurs, Louis de Bavière et Castruccio, à la tête de l'armée gibeline, arrivèrent à leur portes. La seigneurie les fit fermer aussitôt, et refusa l'entrée de la ville à l'empereur :

(1) *Leonardo Aretino*. L. V, p. 175. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 807.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 34, p. 623. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo*, c. 4, T. XV, p. 827.

celui-ci résolut d'entreprendre le siége ; il traça son camp 1327.
à la gauche de l'Arno : Castruccio occupa la droite du fleuve ; et deux ponts de bateaux, au-dessus et au-dessous de la ville, unissoient les deux camps, et complétoient la ligne qui enfermoit Pise, tandis que des détachemens de cavalerie profitoient de l'attachement du peuple au parti gibelin, pour soumettre tous les châteaux de la république. Cependant la seigneurie se voyoit obligée à des ménagemens qui détruisoient ses ressources : elle n'osoit point demander des secours de troupes au duc de Calabre, pour ne pas renoncer par là au parti gibelin ; elle n'osoit point lever de nouvelles contributions, ni prendre des mesures vigoureuses qui auroient arrêté les menées de ses ennemis intérieurs. Après avoir soutenu le siége pendant un mois, lorsque Louis commençoit à se rebuter, le gouvernement fut forcé, par les clameurs de la populace, à demander la paix ; les chefs du parti démocratique l'avoient ameuté, pour se venger de ce que depuis sept ans on les avoit exclus de l'administration.

Les conditions accordées par Louis aux Pisans furent honorables : il promit que Castruccio et les exilés n'entreroient point dans la ville ; que lui-même n'apporteroit aucun changement au gouvernement, et que la contribution que Pise, ainsi que toutes les villes impériales, devoit lui payer pour sa bienvenue, demeureroit fixée à soixante mille florins, somme qui lui avoit été offerte dès le commencement. A ces conditions, et après avoir rendu la liberté aux ambassadeurs arrêtés par Castruccio, il entra pacifiquement dans Pise, le 10 octobre, et il fit observer à son armée la plus exacte discipline. Mais les mêmes hommes qui avoient forcé la seigneurie à faire la paix, savoir : le comte Fazio, fils de Gérard de Donoratico, et Vanni, fils de Banduccio Bonconti, n'étoient pas contens si le gouvernement n'étoit renversé ; ils assemblèrent, au milieu du tumulte, un parlement qui cassa la capitulation accordée par l'empereur, qui rappela les exilés, et qui permit à Castruccio l'entrée de

1327. la ville. Une contribution de cent cinquante mille florins, imposée aux Pisans, fut le premier acte de souveraineté de Louis de Bavière sur la république (1).

Louis visita ensuite Lucques et Pistoia. Pour récompenser le zèle et la fidélité de Castruccio, il érigea en sa faveur, en Toscane, un duché qu'il composa des villes de Lucques, Pistoia, Volterra, et de la Lunigiane : il donna l'investiture de ce duché à Castruccio, le jour de la Saint-Martin ; et en même temps, il lui permit de *partir* ses armes de celles de Bavière (2).

Le voisinage de l'empereur avoit excité à Florence une vive inquiétude; on ne doutoit guère qu'il ne fît ressentir son courroux à une république qui prenoit si ouvertement parti avec ses ennemis : cependant il n'y eut pas, entre lui et le duc de Calabre, un seul acte d'hostilité. Les deux ennemis s'observoient avec crainte, et ne recherchoient point l'occasion de mesurer leurs forces. Louis se mit en route à la fin de décembre, pour aller de Pise à Rome, en traversant les Maremmes; et le duc, pour se rapprocher de Rome et de Naples, en même temps que l'empereur, prit la route supérieure de Sienne, Pérouse et Riéti. Des fleuves débordés arrêtèrent la marche de l'armée allemande, et lui causèrent de grands embarras ; mais le duc n'osa point en profiter pour l'attaquer. Louis parvint enfin,
1328. le 2 janvier 1328, à Viterbe, où il fut accueilli avec affection, par Salvestro de Gatti, seigneur gibelin de cette ville : le duc, de son côté, rentra, par Aquila, dans le royaume de Naples. Il avoit laissé à Florence mille chevaux sous les ordres de Philippe de Sanginéto, son lieutenant (3).

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 33, p. 621. — *Istorie Pistolesi.* p. 444. — *Olenschlager Gesch.* §. 77, p. 187.

(2) *Istorie Pistolesi*, p. 448.— *Beverini Annal. Lucenses.* L. VI, p. 830. *Partir*, en terme de blason, c'est accoler deux écussons longitudinalement l'un à l'autre.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 49, p. 628.

Depuis que le séjour de Rome avoit été abandonné par les papes, le gouvernement de cette ville avoit dégénéré en une oligarchie irrégulière. Quelquefois les ministres du pape et du roi de Naples y exerçoient une grande autorité ; d'autres fois, les Colonne, les Savelli et les Orsini, se disputoient le pouvoir. Cependant la constitution de la ville auroit pu passer aussi pour républicaine et démocratique : un magistrat étranger, nommé sénateur, étoit chargé d'administrer la justice ; un conseil de cinquante-deux membres, dont quatre étoient élus par chaque quartier, se trouvoit à la tête de l'administration, et étoit présidé par le préfet de Rome : enfin, l'assemblée du peuple étoit fréquemment consultée ; et le sénateur, aussi bien que deux capitaines du peuple, qui le secondoient, étoient élus par la nation. Parmi les nobles, les Savelli étoient Gibelins, les Orsini étoient Guelfes ; et, des deux frères Colonne, Étienne avoit embrassé la cause du pape, et Sciarra, celle de l'empereur. Lorsqu'on avoit appris à Rome l'entrée de Louis de Bavière en Italie, un mouvement populaire avoit forcé Napoléon Orsini et Étienne Colonne à s'enfuir, avec leurs familles, à Avignon, tandis que Sciarra Colonne et Jacques Savelli avoient été nommés capitaines du peuple, par les Gibelins victorieux (1). 1328.

Les députés du sénat romain vinrent au devant du monarque, à Viterbe, pour régler avec lui les conditions de son entrée à Rome ; mais Louis, qui étoit assuré de la faveur des chefs du gouvernement, et qui ne vouloit ni les mécontenter, ni se lier d'avance par des traités, fit retenir honnêtement ces ambassadeurs, et arriva lui-même aux portes de la ville, le 7 janvier 1328, avant qu'ils fussent de retour. Il fut accueilli avec joie par les Romains, et logé au Vatican. Le cinquième jour, il fit assembler tout le peuple devant le Capitole ; et l'évêque d'Aléria, en Corse, remercia les Romains, en son nom, de l'attachement qu'ils lui mon-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 19, p. 612.

1328. troient. Il promit que Louis feroit prospérer la ville éternelle, et qu'il la rétabliroit dans son ancienne gloire. Ensuite, avec le consentement du peuple, il fixa le dimanche suivant, 17 janvier, pour le jour de son couronnement (1).

Quand ce jour fut venu, Louis de Bavière partit de Sainte-Marie-Majeure, avec sa femme, Marguerite de Hainaut, pour se rendre à Saint-Pierre du Vatican. Les capitaines du peuple, les conseillers et tous les barons de Rome, vêtus de drap d'or, ouvroient le cortége; derrière le monarque marchoient quatre mille hommes d'armes, qu'il avoit conduits avec lui : toutes les rues qu'il traversoit étoient tendues de riches tapis; un jurisconsulte accompagnoit Louis, pour veiller à ce que chaque cérémonie fût accomplie suivant les lois. Castruccio, créé chevalier et comte du palais de Latran, pour cette solennité, portoit l'épée de l'Empire, qu'il devoit ceindre lui-même au monarque. Ce capitaine étoit revêtu d'un habit de soie cramoisi; et deux larges écriteaux, en lettres d'or, sur sa poitrine et sur ses épaules, attribuoient sa grandeur à Dieu, et remettoient son avenir à la Providence (2). Jacques Alberti, évêque de Venise ou Castello, et Gérard Orlandini, évêque d'Aléria, qui, tous deux, avoient été déposés et excommuniés par le pape, attendoient Louis à Saint-Pierre, pour le sacrer. Après cette cérémonie, Sciarra Colonne mit sur sa tête la couronne de l'Empire, et Louis, comme pour prendre possession de sa dignité nouvelle, fit lire trois décrets par lesquels il prenoit l'engagement de maintenir la pureté de la foi catholique, de révérer les prêtres, et de conserver les droits des veuves et des pupilles. Tout le cortége revint ensuite au Capitole. Le peuple romain avoit déféré au monarque, par acclamations, la dignité de séna-

(1) *Giov. Villani*, L. X, c. 53, p. 631. — *Cronica Sanese di Andrea Dei*, p. 79.

(2) Sur sa poitrine étoit écrit : *Egli è come Dio vuole ;* et sur ses épaules : *E si sarà quello che Dio vorrà. Giov. Villani.* L. X, c. 58, p. 636.

teur de Rome; et celui-ci la transmit à Castruccio, pour qu'il exerçât cette charge en son nom (1). 1328.

Le nouvel empereur, aussitôt après sa consécration, auroit dû marcher contre Naples, avec les forces supérieures qu'il commandoit, et écraser son principal adversaire, qui n'étoit pas en état de lui résister; mais Louis sentoit que son couronnement avoit été invalidé par l'opposition du pape. Il se défioit de ses droits, et il cherchoit à les consolider par une soumission minutieuse à toutes les formes juridiques : toutes ses procédures cependant furent ridicules ou scandaleuses. Il intenta un procès contre le pape, qu'il désignoit par le nom de prêtre Jacques de Cahors; il le cita à son tribunal, le condamna, comme coupable d'hérésie et de lèse-majesté, à la déposition, et ensuite à la peine de mort (2). Il lui donna pour successeur un frère mineur nommé Pierre de Corvaria, qu'il fit élire par le peuple, et qu'il consacra sous le nom de Nicolas V (3). Et, tandis qu'il perdoit, à Rome, la saison d'agir, Castruccio, son plus ferme appui, étoit rappelé en Toscane, par une révolution qui menaçoit de lui ravir ses états.

Le lieutenant du duc de Calabre, à Florence, Philippe de Sanginéto, venoit de s'emparer, par escalade, de Pistoia, dans la nuit, du 28 janvier. Deux émigrés guelfes de cette ville lui avoient donné la mesure des fossés et des murs : les Guelfes de Pistoia avoient pris les armes, et ouvert une brèche pour faire entrer la cavalerie florentine; et la garnison de Castruccio, n'ayant pu tenir dans la forteresse, s'étoit retirée à Serravalle. Mais l'armée de Sanginéto, presque toute composée de Bourguignons, avoit cruellement

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 55, p. 632. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 833.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 68, p. 641. — *Olenschlager Geschichte des Rœmisch. Kays.* §. 82, p. 198.

(3) *Giov. Villani* L. X, c. 71, p. 644. — *Albert. Mussati Ludov. Bavarus.* p. 772. — *Vita Joannis XXII ex Amalrico Augerio.* T. III, P. II, p. 492. — *Rayn. Annal. eccles.* §. 8, T. XV, p. 338.

1328. abusé de sa victoire : pendant dix jours, elle avoit pillé la ville, sans épargner les Guelfes plus que les Gibelins; et elle avoit tellement dilapidé ses munitions et tous ses magasins, qu'elle s'étoit ôté à elle-même tout moyen de se défendre, si elle étoit attaquée à son tour (1).

Castruccio partit pour la Toscane, à l'instant où il reçut la nouvelle de la perte de Pistoia; et il y ramena, pour défendre ses états, mille hommes d'armes, et mille archers à pied, qu'il avoit conduits à Rome, à la suite de l'empereur. A son arrivée à Pise, il s'empara des gabelles et des revenus de la ville, et il lui imposa de nouvelles contributions (2). Louis, de son côté, avoit donné la souveraineté de Pise à l'impératrice; mais lorsqu'un lieutenant de celle-ci se présenta pour prendre possession de la seigneurie, Castruccio le força de se retirer, et *courut* la ville à la tête de sa cavalerie, pour la soumettre à son autorité (3). Cependant, il se préparoit à entreprendre le siége de Pistoia. Le 13 mai, il envoya mille chevaux et un gros corps d'infanterie, avec ordre de s'emparer des avenues de la place; il fit avancer ensuite la milice de Pise, et bientôt il se rendit lui-même au camp, avec le reste de ses forces.

Les Florentins, irrités des vexations de Philippe de Sangénito, du pillage de Pistoia, et de ce que la souveraineté de cette ville, au lieu de leur être acquise, avoit été réservée au duc de Calabre, avoient refusé d'approvision-

(1) *Istorie Pistolesi anon.* T. XI, p. 445. — *Giov. Villani.* L. X, c. 57, p. 634. — *Leon. Aretino.* L. V, p. 178. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VI, p. 835.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 58, p. 636.

(3) *Ibid.* L. X, c. 81, p. 648. — *Olenschlager Geschichte.* §. 85, p. 204.

Lorsqu'un capitaine vouloit s'assurer l'obéissance d'une ville, il en parcouroit les principales rues à la tête de sa cavalerie, le casque en tête et la lance en arrêt. Il surprenoit et renversoit toutes les barricades, avant que les bourgeois eussent le temps de se rassembler pour les défendre, et il prenoit possession de tous les lieux forts. Cette manière d'intimider les citoyens, et de les forcer à l'obéissance, s'appelait *courir une ville.*

ner, à leurs frais, une conquête dont le lieutenant du duc 1328.
venoit de consumer tous les magasins. Cependant lorsqu'ils virent Castruccio en entreprendre le siége, ils regrettèrent leur obstination; et ils rassemblèrent une forte armée pour ravitailler Pistoia, que trois cents cavaliers et mille fantassins, à leur solde, secondés par les Guelfes de la ville, défendoient avec vigueur (1). Le 13 juillet, l'armée florentine, composée de deux mille six cents gendarmes, et d'une infanterie que quelques-uns font monter à trente mille hommes (2), s'approcha de la ville assiégée, et envoya offrir à Castruccio le gage de la bataille. Le seigneur de Lucques accepta galamment le gant qui lui étoit envoyé, et il fixa le jour et le lieu du combat : mais comme il n'avoit que seize cents gendarmes à opposer à l'armée ennemie, loin de se préparer à la bataille, il mit à profit le délai qu'il venoit d'obtenir, pour se fortifier dans son camp, et en rendre l'attaque presque impossible. Lorsque les Florentins, au jour fixé, eurent attendu quelque temps l'armée lucquoise dans la plaine, et qu'ils virent qu'ils étoient joués, ils essayèrent de la forcer dans ses retranchemens; mais ils en furent repoussés avec perte. Ils imaginèrent ensuite qu'ils obligeroient Castruccio à lever le siége et à venir défendre ses foyers, en transportant la guerre dans l'état de Pise, qu'ils mirent à feu et à sang. Mais Castruccio, assuré que Pistoia n'avoit plus de vivres que pour quelques jours, laissa ravager les campagnes, et ne quitta point sa position. En effet, les assiégés, découragés par le départ de l'armée guelfe, capitulèrent, et ouvrirent leur ville au seigneur de Lucques, le 3 août 1328 (3).

(1) *Istorie Pistolesi*, p. 447. — *Giov. Villani*. L. X, c. 83 p. 649. — *Leonard. Aretino*. L. V, p. 181. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 843.

(2) *Beverini*. L. VI, p. 845.

(3) *Istorie Pistolesi*, p. 450. — *Giov. Villani*. L. X, c. 84, p. 650. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 81. — *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 848.

1328. « Lorsque Castruccio, dit Giovanni Villani, eut recouvré Pistoia, par sa grande prudence, sa persévérance et sa valeur, il retourna dans sa ville de Lucques, comme un triomphateur couvert de gloire. Il étoit alors au faîte de sa grandeur, plus fortuné dans ses entreprises, et plus redouté qu'aucun seigneur ou tyran italien qui eût régné depuis bien des siècles. Il étoit seigneur de Pise, de Lucques, de Pistoia, de la Lunigiane, d'une grande partie de la rivière du Levant de Gênes, et de plus de trois cents châteaux fortifiés. Mais Dieu, selon l'ordre de nature, égale le grand au petit, et le riche au pauvre. A la suite des fatigues excessives auxquelles il s'étoit exposé dans le siége de Pistoia, toujours couvert de son armure, tantôt à cheval, tantôt à pied, pour surveiller les gardes, exciter les travailleurs, élever des redoutes, ouvrir des tranchées, et commencer chaque ouvrage de ses propres mains, afin que chacun y travaillât malgré l'ardeur du soleil dans la canicule, il tomba grièvement malade, d'une fièvre continue, et une maladie semblable se manifesta dans l'armée qu'il conduisoit. »

Le personnage le plus considérable, parmi ceux qu'enleva cette épidémie, sous les yeux de Castruccio, fut Galéaz Visconti, autrefois seigneur de Milan. Louis de Bavière, à la sollicitation du duc de Lucques, lui avoit rendu la liberté, ainsi qu'à sa famille, le 25 mars précédent (1); et Galéaz servoit alors à la solde de son protecteur. Il fut atteint par l'épidémie, au château de Pescia; et là, cet homme, qui avoit été seigneur de Milan et de sept autres grandes villes, savoir, Pavie, Lodi, Crémone, Come, Bergame, Novare et Verceil, réduit à n'être plus qu'un pauvre soldat à la merci de Castruccio, mourut en peu de jours, misérable et excommunié.

Cependant la maladie du seigneur de Lucques faisoit des

(1) *Bonincont. Morigiæ Chron. Modoet.* c. 37, p. 1152. — *Georgii Merulæ Histor. Mediol.* L. II, p. 107.

progrès : lui-même, il sentit les approches de la mort, et il disposa de ses biens par son testament, laissant à son fils aîné, Henri, le duché de Lucques, tel que l'empereur l'avoit institué (1). Il ordonna qu'au moment où il mourroit, ce fils se rendît à Pise, avec sa cavalerie, et *courût* la ville, pour s'en assurer la possession, ne commençant à mener le deuil que lorsqu'il auroit établi sa souveraineté. Après avoir fait ces dispositions, il rendit l'ame le samedi 3 septembre 1328. 1328.

Castruccio étoit fort et adroit de sa personne; sa taille étoit grande et élancée, son visage agréable, mais maigre, pâle et presque blanc; ses cheveux étoient droits et blonds, sa physionomie gracieuse; il étoit âgé, à sa mort, de quarante-sept ans. Parmi les tyrans, il passa pour valeureux et magnanime (2) : on loua sa sagesse et l'habileté de ses stratagèmes; la promptitude de ses décisions, sa constance dans la fatigue, sa vaillance dans les armes, sa prévoyance à la guerre, et son bonheur dans ses entreprises, qualités qui l'avoient rendu la terreur de ses rivaux. Mais pendant quinze ans qu'il gouverna Lucques, il donna plusieurs preuves de la cruauté de son caractère. Il livra à d'effrayantes tortures ceux qui lui étoient suspects, et il punit ses ennemis par des supplices atroces. Toujours désireux de nouveaux serviteurs et de nouveaux amis, il ne conservoit point de reconnoissance pour ceux qui l'avoient assisté dans ses besoins passés; il paroissoit même sévir avec plus de cruauté contre eux, comme pour se décharger de la dette qu'il avoit contractée. Il devoit aux Quartigiani sa première élévation; et nous avons vu qu'il les fit périr par un supplice épouvantable. Une autre famille de Lucques,

(1) Castruccio laissoit trois fils légitimes encore en bas âge, Henri, Valérano, et Jean, sous la tutelle de Pina, sa femme. Il avoit aussi un bâtard nommé Ortino. *Beverini Annal. Lucens.* L. VI, p. 850.

(2) *Et quidem is erat Castruccius, ut quoniam ita ferebant tempora, nullius manu libertas honestius periret.* Beverini Annales Lucens. L. VI, p. 742.

1328. les Poggi, l'avoient délivré des mains de Néri de Faggiuola, et lui avoient frayé le chemin à la souveraineté; il saisit l'occasion d'une querelle privée dans laquelle ils étoient engagés, pour faire trancher la tête à deux d'entre eux (1).

La mort de Castruccio fut tenue cachée, selon ses ordres, jusqu'au dix septembre; et pendant ce temps, son fils aîné courut avec sa cavalerie les villes de Lucques et de Pise, et il mit en déroute les Pisans, partout où ceux-ci voulurent faire résistance. Il revint ensuite à Lucques pour les funérailles de son père, qui fut enseveli avec grande pompe, le 14 septembre, au couvent des frères mineurs de saint François (2).

La joie des Florentins fut extrême, lorsque la nouvelle de cette mort leur fut apportée. Louis de Bavière lui-même, sans les conseils et l'appui de Castruccio, ne leur paroissoit plus un ennemi redoutable. Ils savoient que, resté à Rome sans lui, il n'étoit plus occupé que de vaines et ridicules cérémonies; que, par ses invectives contre le pape et l'Église, il avoit aliéné ses plus zélés partisans, qu'il avoit perdu le moment convenable pour attaquer le royaume de Naples; que les troupes du roi Robert étoient venues l'insulter à Ostie; que des hommes d'armes à lui avoient été défaits entre Todi et Narni; que les Romains, lassés de son séjour, et irrités des contributions qu'il levoit sur eux, s'étoient battus avec ses Allemands, et qu'enfin lorsque, le 4 août, il étoit parti de Rome pour venir en Toscane, la populace l'avoit poursuivi avec des injures, ainsi que son antipape, avoit jeté les traîneurs dans le Tibre, et avoit accueilli, dès le lendemain, Bertoldo Orsino et

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VI, p. 761.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 85, p. 653. — *Stor. Pistolesi*, p. 451. *Vita Castruccii Antelminelli à Nic. Tegrimo*, p. 1342. — *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 83. — *Cronica di Pisa anon*. T. XV, p. 1000.

Stéfano Colonna, qui étoient rentrés dans Rome avec les Guelfes, et qui avoient été faits sénateurs (1). 1328.

Cependant l'empereur s'étoit avancé jusqu'à Todi avec deux mille cinq cents chevaux; et il se préparoit à suivre la route d'Arezzo pour traverser la Toscane. Son dessein étoit d'assiéger Florence avant qu'on y eût fait entrer les blés de la dernière récolte, et, s'il l'avoit exécuté, il auroit pu réduire cette république à de fâcheuses extrémités. Mais il en fut détourné par l'arrivée d'une flotte sicilienne sur les côtes de Toscane; elle étoit conduite par don Pédro, fils du roi Frédéric, et elle portoit onze cents cavaliers catalans ou siciliens. Don Pédro venoit rappeler l'empereur à l'entreprise qu'il avoit concertée avec le roi de Sicile contre le roi Robert; et il le fit solliciter de se mettre de nouveau en marche vers Naples. Louis retourna en effet en arrière, pour se rapprocher de la mer. A Cornéto, il rencontra don Pédro, et les deux princes s'abordèrent en se faisant des reproches mutuels. Louis accusoit le Sicilien d'être venu trop tard, et celui-ci reprochoit à l'empereur d'avoir trop tôt abandonné ses projets. Ils firent cependant quelques entreprises ensemble dans la Maremme. Mais pendant qu'ils étoient à Grosséto, Louis reçut, le 18 septembre, la nouvelle de la mort de Castruccio et de l'entreprise de son fils Henri sur Pise. Il partit aussitôt pour recouvrer cette ville, qui lui ouvrit ses portes avec empressement, pour se délivrer du joug des Lucquois (2).

Louis de Bavière avoit perdu, presque en même temps que Castruccio, un autre de ses conseillers et de ses confidens : c'étoit Marsilio de Padoue, le théologien controversiste qui avoit combattu l'autorité des papes, et qui avoit eu une grande part aux procès intentés à Rome contre

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 96, p. 659.

(2) *Ibid.* L. X, c. 102, p. 663. — *Cronica de Pisa.* p. 1000. — *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 84. — *Leon. Aretino.* L. V, p. 183.

1328. Jean XXII (1). Peu de jours après mourut aussi, le 9 novembre, Charles, fils du roi Robert, duc de Calabre, et seigneur des Florentins. Ce duc ne laissoit que deux filles (2); et le roi son père n'avoit point d'autre postérité masculine, en sorte que cette maison, long-tems l'appui du parti guelfe, sembloit déjà menacée d'une prochaine destruction. Aussi les Guelfes les plus zélés de Florence en ressentirent-ils une profonde douleur; mais le peuple se réjouit de voir terminer, avant le temps fixé pour son expiration, le gouvernement des Apuliens, déjà souillé par beaucoup d'actes arbitraires et de concussions. Il se trouva heureux d'être délivré d'un seigneur qui n'étoit distingué, ni par sa valeur ni par sa prudence, et qui, appelé à défendre Florence dans les circonstances les plus critiques, avoit épuisé les trésors de l'état, et n'avoit sougé qu'à son faste et à ses plaisirs (3).

La mort vient rarement apporter le repos au malheureux, lorsqu'il gémit dans l'excès de sa souffrance : plus rarement elle frappe celui contre lequel les hommes invoquent les vengeances du ciel. Ses arrêts inattendus atteignent le juste dont les vertus excitent les plus vifs regrets, tandis que le grand coupable ne périt que lorsque l'on commençoit à oublier ses crimes. Mais, dans l'histoire florentine, la mort s'est présentée fréquemment comme libératrice de la république. La mort de Henri VII sauva Florence de la colère provoquée de ce redoutable empereur; la mort de Castruccio la délivra du plus vaillant guerrier, du plus profond politique, de l'ennemi le plus redoutable qui eût encore porté les armes contre elle; la mort du duc de Calabre l'affranchit de la domination des Napolitains, au moment où leur secours avoit cessé de lui être nécessaire.

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 104, p. 665.

(2) La seconde de ces filles, Marie, ne naquit qu'après la mort de son père.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 109, p. 669. — *Cronica Sanese di Andr. Dei*, p. 84.

CHAPITRE XXXII.

Grandeur de Florence. — Retraite de Louis de Bavière ; ruine de ses anciens alliés. — Campagnes en Italie du roi Jean de Bohême.

1328 — 1333.

Une nouvelle époque de grandeur et de gloire commença pour la république florentine, à la mort de Castruccio : du moment où Florence fut délivrée de ce redoutable ennemi, elle domina sur tout le reste de l'Italie, par la vigueur de ses conseils et la profondeur de sa politique. Toujours prête à protéger les foibles et les opprimés, toujours prête à opposer aux usurpateurs une résistance indomptable, la seigneurie de Florence se considéra comme gardienne de la balance politique de l'Italie, et comme particulièrement chargée de conserver aux souverains leur indépendance, aux peuples des gouvernemens de leur choix.

Il faut chercher dans le caractère même d'une nation, les motifs de la conduite habituelle de son gouvernement, surtout s'il est démocratique. Les qualités distinctives des Florentins les rendoient propres au rôle brillant dont ils se chargèrent ; et l'Athènes de l'Italie rappelle celle de la Grèce, autant par le génie de son peuple que par les chefs-d'œuvre qu'on lui vit produire.

Le Florentin étoit reconnu pour avoir l'esprit le plus délié parmi tous les peuples de l'Italie : dans la société il étoit railleur, et saisissoit avec vivacité le ridicule ; dans les affaires, sa perspicacité lui faisoit découvrir avant les

autres la voie la plus courte pour arriver à son but, et apprécier mieux les avantages et les inconvéniens de chaque parti; dans la politique, il devinoit les projets de ses ennemis, il prévoyoit de bonne heure la suite de leurs actions et la marche des événemens. Cependant son caractère étoit plus ferme et sa conduite plus mesurée qu'une telle vivacité d'esprit n'auroit pu le faire supposer. Il étoit lent à se déterminer, il n'entreprenoit les choses hasardeuses qu'après une mûre délibération; et lorsqu'il s'étoit engagé, il persistoit dans ses déterminations, avec une constance inébranlable, malgré des échecs inattendus. Dans la littérature, le Florentin réunissoit la vivacité à la force du raisonnement, la gaîté et la philosophie, et la plaisanterie aux plus hautes méditations. La profondeur de son caractère avoit conservé chez lui la disposition à l'enthousiasme, et la raillerie avoit formé son goût: la sévérité du public, contre le ridicule, avoit établi sur les lettres et les arts une législation non moins sévère.

L'école florentine de peinture qui florissoit alors, porte l'empreinte d'un génie créateur; mais les écarts de ce génie lui-même étoient réprimés. Le peintre qui devinoit le ciel, et qui osoit représenter les élus dans leur gloire, consultoit cependant et craignoit la censure de la place publique. Giotto, vers cette époque travailloit à Florence. Fils d'un paysan des montagnes, il avoit reçu de la république le droit de cité et une pension considérable. Avec une diligence qui tient du prodige, il ornoit toutes les églises de tableaux bien supérieurs à ceux qu'on avoit vus avant lui; et cependant toutes les villes de l'Italie montroient aussi avec orgueil quelques-uns de ses ouvrages. C'étoit lui qui avoit donné le modèle du beau clocher de la cathédrale de Florence. De nombreux élèves auxquels il enseignoit son art, étoient destinés à perpétuer la gloire de son nom (1). Stéfano, André de Cione, Buffalmaco, et Taddéo Gaddi,

(1) *Vasari vita di Giotto.* P. I, p. 302.

formés par ses leçons, sont arrivées à une haute célébrité.

Mais ce qui distinguoit le peuple de Florence, plus que le génie des beaux-arts, plus que le talent littéraire, c'étoit son amour inébranlable pour la liberté. Sa jalousie du pouvoir le faisoit résister avec force à toutes les espèces d'aristocraties ; et son talent pour les combinaisons politiques le ramenoit toujours vers le même but, par vingt essais de constitutions différentes. Il savoit en même temps circonscrire le pouvoir des chefs, et se mettre en garde contre les orages des assemblées populaires.

La mort du duc de Calabre fut, pour les Florentins, une 1328.
occasion nouvelle de réformer leur constitution, et de balancer, les uns par les autres, les pouvoirs divers qu'ils devoient employer. Les parlemens ou assemblées générales des citoyens sur la place publique, avoient plus souvent servi à bouleverser les lois qu'à les maintenir : aussi les bons citoyens se proposoient-ils toujours d'appeler le peuple à exercer la souveraineté par des représentans légitimes, plutôt que par lui-même ; de consulter son opinion, plutôt que de compter ses suffrages : car l'opinion publique n'existe point, elle n'a pas le temps de se former, dans le pays où le régime démocratique la convertit immédiatement en loi ; et lorsque tous sont consultés sur ce qui n'a occupé la pensée que d'un petit nombre, la plupart décident avant d'avoir un avis à eux. Les Florentins, avec une jalousie égale à celle des citoyens d'Athènes, ne vouloient point reconnoître que la naissance, le rang, les emplois, rendissent dans la nation une certaine classe plus propre que les autres à gouverner. Mais ils n'exigeoient pas que la nation tout entière fût en même temps souveraine et sujette. Ils vouloient tous parvenir successivement à la magistrature ou aux conseils ; mais ils consentoient que la magistrature et les conseils, pendant la durée de leur règne, décidassent seuls au nom de la nation.

Même avec cet amour exagéré de l'égalité, ils étoient

1328. forcés de reconnoître que beaucoup de citoyens ne pourroient être appelés au gouvernement, sans l'avilir par leur basse condition, leurs manières vulgaires, ou leur manque de talens. Ils ne voulurent point cependant les écarter par des lois générales qu'ils auroient regardées en même temps comme humiliantes pour ceux qu'elles atteignoient, et comme insuffisantes : ils préférèrent n'accorder les places qu'à ceux qu'une autorité nationale indiqueroit comme dignes de les occuper ; ils demandèrent donc qu'avant tout, une liste générale de tous les citoyens éligibles, guelfes, et âgés de trente ans, fût formée par le concours de cinq magistratures indépendantes, dont chacune représentoit un intérêt national. Les prieurs, au nom du gouvernement, les gonfaloniers, au nom de la milice, les capitaines de parti, au nom des Guelfes, les juges du commerce, au nom des marchands, et les consuls des arts, au nom de l'industrie, indiquoient, chacun à leur tour, les citoyens qu'ils jugeoient dignes des honneurs publics. Des adjoints, tirés de la masse du peuple, secondoient ces électeurs, pour empêcher qu'aucun citoyen ne fût oublié ou exclu par surprise de cette présentation : mais celui que personne n'avoit cru assez recommandable pour l'indiquer, n'étoit jamais appelé aux magistratures.

La liste des éligibles étoit ensuite soumise à la révision d'une balie. On formoit ce corps électoral par la réunion de tous les magistrats, au nombre de quatre-vingt-dix-sept (1) ; et il falloit réunir soixante-huit suffrages pour être inscrit sur la liste des prieurs. Les bons-hommes, les consuls des arts, et les gonfaloniers de compagnies, étoient élus de la même manière. Enfin les quatre anciens conseils furent abolis, et on leur en substitua deux nouveaux : celui du peuple, composé de trois cents membres,

(1) Savoir, six prieurs, douze bons-hommes, dix-neuf gonfaloniers de compagnies, vingt-quatre consuls des arts, et six députés de chacun des six quartiers. La balie étoit présidée par le gonfalonier de justice.

qui devoient faire preuve qu'ils étoient guelfes et plébéiens; 1328.
et le conseil de commune, composé de cent vingt-cinq nobles, et d'autant de citoyens de l'ordre populaire. Tous les quatre mois, ces deux conseils étoient renouvelés (1).

Ainsi tous les grands intérêts de l'état furent représentés dans le gouvernement, la noblesse et le peuple, le commerce et les manufactures, chacun des corps militaires, chacun des métiers, chacun des quartiers de la ville. La souveraineté resta tout entière à la nation, sans que la nation fût assemblée : la volonté du peuple décida toutes les grandes questions, mais ce fut après avoir été préparée et mûrie par les délibérations préliminaires de la magistrature et des conseils.

Le même esprit de liberté qui avoit présidé à la formation de la constitution, présidoit à la conduite de l'état, dans ses relations extérieures. Les Florentins, après avoir échappé eux-mêmes au danger dont les menaçoit Castruccio, résolurent de délivrer du joug des tyrans les peuples leurs voisins. Après avoir vu le Bavarois menacer l'indépendance de l'Italie, ils résolurent de s'opposer à l'établissement de toute puissance étrangère en-deçà des Alpes.

Louis de Bavière étoit encore lui-même sur les frontières de la république florentine; et il avoit convoqué à Pise, pour le 13 décembre 1328, une assemblée des principaux chefs du parti gibelin : mais il ne sut les occuper que des procès intentés au pape d'Avignon, par son antipape Nicolas V (2), tandis que la cavalerie florentine vint, à deux reprises, l'insulter jusque sous les murs de Pise. En perdant Castruccio, Louis de Bavière avoit perdu son meilleur conseil et son principal appui. Il manquoit d'argent pour maintenir une armée si loin de son pays, et quelquefois il en cherchoit par les voies les plus perfides et les plus hon-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 110, p. 670. — *Leonardo Aretino.* L. V, p. 185.

(2) *Ibid.* L. X, c. 113 et 114, p. 672.

1328. teuses (1) : aussi se voyoit-il doublement décrié, pour sa pauvreté, et pour la tromperie et l'ingratitude auxquelles sa pauvreté l'avoit réduit (2).

Il venoit, pendant son séjour à Rome, de faire enlever et mettre à la torture Salvestro de Gatti, seigneur de Viterbe, pour lui faire révéler le lieu où il cachoit ses trésors. Ce seigneur gibelin étoit cependant le premier dans l'état de l'Église, qui eût ouvert volontairement une place-forte à l'empereur (3). Il tâchoit en ce moment de tirer de l'argent des Visconti, et de recueillir de nouveaux fruits de la trahison dont il avoit usé envers eux. Le 6 juillet de l'année précédente, il avoit arrêté Galéaz, qu'on lui dénonçoit comme ayant traité avec les Guelfes; mais il n'avoit pas même eu de prétexte pour faire saisir le fils et les frères de ce seigneur, qu'il avoit aussi jetés dans les cachots de Monza. Il avoit enfin cédé, après huit mois, aux sollicitations de Castruccio, en faveur des Visconti, et il avoit délivré ses prisonniers le 25 mars 1328 : mais il avoit laissé mourir le chef valeureux de cette famille, dans l'exil et la pauvreté. Après sa mort, il traitoit avec les survivans du prix auquel il leur rendroit la souveraineté qu'il leur avoit ravie. Il vouloit de l'argent; et en même temps il demandoit un gage de la fidélité future de ceux qu'il avoit si

(1) Sur la demande du duc Maximilien de Bavière, Jean-George Herwart, son chancelier, écrivit un ouvrage en 1618, pour défendre Louis IV contre les imputations de Guelfes, et surtout de Bzovius, continuateur des Annales ecclésiastiques. C'est un gros livre in 4°, de 1000 à 1200 pag. imprimé à Munich. Il est écrit avec plus d'emportement que de raison; et ne peut suffire à rétablir la réputation justement ternie de l'empereur.

(2) Prétarque fait allusion à cette ingratitude et à cette perfidie, dans la canzone *Italia mia*, composée lorsque les Florentins songèrent à rappeler en Italie Louis de Bavière, en 1341.

Ne v'accorgete ancor per tante prove
Del Baverico inganno
Che alzando 'l dito con la morte scherza.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 65, p. 639.

cruellement offensés. Pour lui complaire, Jean Visconti, le troisième des fils du grand Mattéo, accepta le chapeau de cardinal des mains de l'antipape Nicolas V; et, tandis que son neveu Azzo marchandoit sur le prix qu'il donneroit pour recouvrer Milan, un événement imprévu hâta la conclusion du traité (1). 1328.

Toutes les troupes de l'empereur se plaignoient de n'être point payées; mais les plus impatiens parmi ses soldats, étoient les Saxons et les habitans de l'Allemagne inférieure, qui déjà, dans l'état de Rome, avoient été sur le point d'en venir aux mains avec leurs compatriotes. Ils songèrent enfin à surprendre une place-forte, pour qu'elle leur servît comme de nantissement de leur solde; et le 29 octobre 1328, huit cents chevaliers de la Basse-Allemagne, avec beaucoup de gens de pieds, se dirigèrent tout à coup vers Lucques, pour s'en emparer (2). L'empereur eut à peine le temps de leur faire fermer les portes de cette ville. Après avoir pillé les faubourgs de Lucques et les villages du val de Niévole, ce corps de Saxons vint s'établir sur la montagne du Cerruglio, la plus haute des collines qui séparent la plaine du marais de Fucecchio, d'avec celle du lac de Bientina. Ils se fortifièrent dans cette position, à peine éloignée de quinze milles de Pise, et de douze de Lucques; de là ils dominoient les plaines du val de Niévole, et celles du val d'Arno Florentin, et ils commandoient l'entrée des territoires de Pise et de Lucques. Alors, menaçant également les Guelfes et les Gibelins, ils mirent à l'enchère leurs services et leur inimitié (3).

Louis de Bavière, inquiet de leur défection, et voulant les rappeler à lui, se détermina enfin à conclure sa longue négociation avec les Visconti, et à rendre à Azzo le titre de vicaire impérial, à Milan, en lui faisant ouvrir les portes

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 117, p. 674.
(2) *Ibid.* c. 107, p. 668.
(3) *Barth. Beverini Annal. Lucenses.* L. VII, p. 858.

1328. de cette ville. Azzo Visconti promit de payer cent vingt-cinq mille florins à l'empereur, pour prix de cette concession ; et son oncle Marc se rendit auprès des Allemands du Cerruglio, pour les instruire de ce traité, et leur faire prendre patience, jusqu'à ce que l'argent promis fût arrivé de Milan. Mais les Allemands, après avoir attendu quelques jours, arrêtèrent Marco Visconti lui-même, afin qu'il leur servît de gage de l'argent qu'il leur annonçoit (1).

L'empereur chercha d'autre part à tirer des contributions des pays que Castruccio avoit gouvernés. Ses enfans portoient, par la concession de Louis, le titre de ducs de Lucques, et cette ville leur obéissoit encore ; mais plusieurs familles républicaines, les Honesti, les Pozzinghi et les Salamoncelli cherchoient à rétablir l'ancienne forme du gouvernement (2). Louis de Bavière, sous prétexte de protéger les jeunes orphelins, dont il étoit le tuteur naturel, entra dans Lucques, où il fut admis sans défiance, le
1329. 16 mars 1329. Tout à coup il donna ordre à son maréchal de courir les rues avec sa cavalerie, en signe de prise de possession. Les Allemands attaquèrent les barricades qu'on éleva contre eux ; ils brûlèrent les maisons des Pozzinghi où on leur opposa de la résistance, et le feu, se communiquant aux édifices voisins, réduisit en cendres tout le quartier de Saint-Michel, le plus riche de la ville. L'empereur vendit ensuite Lucques, pour le prix de vingt-deux mille florins, à François Castracani, parent, mais ennemi de Castruccio et de ses fils (3).

Philippe Tédici, qui avoit vendu Pistoia à Castruccio, voulut au moins conserver la seigneurie de cette ville aux jeunes Castracani : mais les Panciatichi, anciens chefs du parti gibelin, s'y opposèrent par les armes ; et Tédici fut

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 117, p. 675.
(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 857-859.
(3) *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 453. — *Giov. Villani.* L. X, c. 125, p. 679.

chassé de Pistoia avec les soldats de Castruccio. Ainsi fut détruite en peu de mois la souveraineté fondée par ce prince si vaillant et si habile, qui avoit fait trembler tous les Guelfes de l'Italie. Ses fils, proscrits des villes où il avoit régné, furent obligés de se cacher dans les châteaux des Apennins, jusqu'au temps où, parvenus à l'âge de porter les armes, ils firent le métier de *condottiéri*. Les états divers qu'il avoit réunis en un seul, se séparèrent pour être successivement asservis; leur puissance passée n'avoit tenu qu'à une seule vie. Les peuples que Castruccio avoit animés de son ardeur guerrière, se trouvoient épuisés par les combats auxquels il les avoit conduits; leurs trésors étoient dissipés, leur jeunesse avoit péri sur le champ de bataille, et quarante ans d'esclavage furent, pour les Lucquois, la conséquence et la punition du rôle trop brillant qu'ils avoient joué. 1329.

Louis de Bavière, indifférent à la ruine qu'il avoit attirée sur les enfans de son plus fidèle serviteur, se détermina enfin, le 11 avril, à abandonner la Toscane. Chaque jour il voyoit diminuer son crédit dans cette province; il ne pouvoit ramener sous ses étendards les Saxons fortifiés au Cerruglio; il craignoit de les voir passer au service de la république florentine, et d'éprouver alors des revers plus humilians. Il confia la garde de Pise à Tarlatino de Piétra-Mala, un des seigneurs d'Arezzo; il lui laissa environ six cents chevaux allemands, et, avec le reste de ses troupes, il s'achemina vers la Lombardie (1).

Aussi long-temps que l'empereur avoit été en Toscane, les Florentins avoient eu besoin de garder chez eux toutes leurs forces, pour se mettre en garde contre lui; mais, dès qu'ils le virent s'éloigner, ils commencèrent à tirer parti de la haine que ce monarque avoit inspirée aux peuples. De toutes les conquêtes de Castruccio, aucune ne les avoit plus alarmés que celle de Pistoia, qui ouvroit aux

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 128, p. 680.

1329. Gibelins tous les passages des montagnes, et l'entrée dans la plaine même de Florence. Mais les Panciatichi, chefs des Gibelins de Pistoia, après avoir chassé les Tédici, qu'ils regardoient comme des traîtres, firent eux-mêmes des avances au gouvernement florentin, pour se réconcilier avec lui. Ils entamèrent la négociation avec la république, par le moyen de Pazzino des Pazzi leur parent; et, le 24 mai 1329, la paix fut signée entre Pistoia et Florence. Les Pistoiais abandonnèrent tous leurs droits sur Montémurlo, Carmignano, Artimino et Vitolino, forteresses que les Florentins leur avoient précédemment enlevées : ils s'engagèrent, à perpétuité, à tenir pour amis les amis de Florence, pour ennemis ses ennemis; et ils consentirent, pour sûreté de leur ville, à recevoir dans leurs murs un capitaine florentin avec une petite garnison (1). Depuis ce traité, Pistoia, quoique considérée toujours comme ville alliée et non sujette, cessa d'avoir une existence indépendante, et ses habitans cessèrent de se gouverner en peuple libre.

La province la plus riante de la Toscane, le val de Niévole, soumis par les Lucquois, en 1281 (2), avoit obéi à Castruccio. Deux rivières peu considérables, mais que les chaleurs de l'été ne tarissent jamais, la Pescia et la Niévole, répandent la fertilité dans le fond de cette belle vallée, qui se revêt, chaque année, des plus riches moissons. Les collines qui l'entourent, couvertes d'oliviers et de vignes, produisent l'huile la plus précieuse et les meilleurs vins de Toscane; elles sont couronnées par des forteresses, dont les vieilles tours, revêtues de lierres et de câpriers, s'élèvent entre les châtaigniers et les cyprès. Ces châteaux n'appartenoient point à la noblesse immédiate; mais les propriétaires de la vallée s'y étoient réunis

(1) *Istorie Pistolesi anonime*. T. XI, p. 456. — *Giov. Villani.* L. X, c. 130, p. 682.

(2) *Giov. Villani.* L. VII, c. 76, p. 288. — *Prosper Omero Baldasseroni, Istoria di Pescia;* un vol. in-8°.

pour leur sûreté; une enceinte commune servoit à la défense de leurs demeures et de leurs effets les plus précieux; et, sans sortir de leurs remparts, les habitans pouvoient, dans ce ravissant paysage, surveiller leurs moissons de la plaine ou les travaux de leurs laboureurs. Chaque bourgade avoit un gouvernement municipal; et, avant d'être assujettis aux Lucquois, ces petits peuples, si rapprochés, que d'un château on pouvoit être entendu dans le château voisin, s'étoient quelquefois fait la guerre, ou avoient conclu entre eux des alliances. Après la mort de Castruccio, désirant séparer leur sort de celui de Lucques, ils formèrent entre eux une ligue pour assurer leur indépendance : mais l'exemple des Pistoiais les engagea bientôt à rechercher l'alliance et la protection de Florence; et le 21 juin 1329, un traité de paix perpétuelle fut signé entre la république, d'une part, et les châteaux de Pescia, Montécatini, Buggiano, Uzzano, Colle, Cozzile, Massa, Monsummano et Montévetturini, de l'autre. Ceux-ci s'engagèrent à n'avoir d'autres amis que les amis des Florentins, d'autres ennemis que leurs ennemis, et à obéir au capitaine que la république leur enverroit (1). 1329.

L'occasion de faire une acquisition plus importante parut alors se présenter à la république florentine. On offrit de lui vendre la ville même de Lucques. Les Allemands qui avoient abjuré l'autorité de l'empereur, et qui s'étoient retranchés au Cerruglio, lorsqu'ils virent Louis de Bavière parti, jugèrent convenable de se donner un chef qui connût l'Italie et la politique italienne. Ils firent choix de Marco Visconti, que peu de jours auparavant eux-mêmes avoient arrêté, mais qui, dès long-temps, s'étoit rendu cher à plusieurs de leurs compatriotes, par sa bravoure et ses talens militaires, et que son caractère inquiet et entreprenant sembloit rendre propre à conduire une bande d'aventuriers.

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 135, p. 685. — *Beverini Annal. Lucens.* L. VII, p. 864.

1329. Marc Visconti, en effet, ne fut pas plus tôt à la tête de cette troupe redoutable, qu'il entama des négociations avec tous ses voisins, avec le gouvernement de Florence, avec les Allemands en garnison à Lucques, et avec les citoyens de Pise, qui étoient las de l'oppression.

Le premier effet de ses menées secrètes fut la prise de Lucques. L'empereur avoit laissé trois cents chevaliers allemands à François Castracani des Interminelli, son vicaire dans cette ville, mais ces troupes furent séduites par les Allemands du Cerruglio : d'autres gendarmes de la même nation, qui avoient servi sous Castruccio, et qui étoient demeurés en garnison dans la forteresse de Lucques, promirent de favoriser les fils de leur duc, que Marc Visconti fit venir dans son camp; et, dans la nuit du 15 avril, la ville et sa forteresse furent ouvertes aux Allemands du Cerruglio. Les citoyens furent désarmés ; et la seigneurie de cette nouvelle conquête, fut décernée à Marc Visconti (1). Cependant les Allemands, auxquels il devoit sa souveraineté, ne subsistoient que par le brigandage; le territoire de Lucques, qu'ils dévastoient, et la ville, épuisée par ses guerres précédentes, ne pouvoient suffire à les entretenir (2). Eux-mêmes désiroient retourner en Allemagne ; et ils étoient prêts à livrer Lucques à quiconque leur paieroit les soldes accumulées qui leur étoient dues par l'empereur, et qui, à les en croire, montoient à quatre-vingt mille florins. Pour ce prix, ils envoyèrent offrir aux Florentins la ville dont ils s'étoient rendus maîtres. Mais leur proposition fut rejetée, soit que les prieurs de la république ne voulussent pas enrichir de leurs trésors Marc Visconti et les fils de Castruccio, leurs ennemis (3) ; soit qu'une défiance mutuelle empêchât les Florentins et les

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 129, p. 681.

(2) *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 861.

(3) *Leon. Aretino stor. Fior.* L. VI, p. 187.— *Macchiavelli storia Fior.* L. II, p. 151.

Allemands de conclure, les uns ne voulant pas livrer l'argent avant d'avoir l'entrée de la ville, les autres ne voulant pas ouvrir la ville avant d'avoir reçu l'argent (1); soit enfin qu'une jalousie secrète contre le premier négociateur chargé de ce traité par la seigneurie, mît obstacle à son accomplissement (2). 1329.

Sur ces entrefaites, un second complot de Marc Visconti éclata dans Pise. Cette ville, si long-temps fidèle aux empereurs, et qui avoit fait pour leur cause de si énormes sacrifices, avoit été traitée par Louis de Bavière avec autant d'ingratitude que les autres états gibelins. Le droit des gens avoit été violé envers ses ambassadeurs, la ville avoit été assiégée, sa capitulation foulée aux pieds, la seigneurie conférée tour à tour à l'impératrice, à Castruccio, à Tarlatino de Piétra Mala; enfin, des contributions extraordinaires avoient été imposées sans mesure sur ses habitans, et elles avoient fait succéder une misère universelle à l'ancienne opulence. Marc Visconti traita des moyens de délivrer Pise avec le comte Fazio, ou Boniface de la Ghérardesca, chef du parti plébéien; il lui envoya une compagnie de gendarmes pour l'assister: par leur moyen, le comte Fazio chassa de Pise le vicaire impérial avec ses soldats, et rétablit, au mois de juin 1329, le gouvernement indépendant de la république (3).

Marc Visconti cependant ne se croyoit pas en pleine sûreté au milieu des Allemands qui l'avoient nommé leur chef; et il vint en personne à Florence pour renouveler le traité de la vente de Lucques. Pendant ce temps, ses lieutenans entamèrent avec les Pisans une négociation semblable; et ces derniers, empressés de prévenir les Florentins

(1) *Andrea Dei Cronica Sanese*. T. XV, p. 86. — *Beverini Annales Lucens*. L. VII, p. 863.
(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 129, p. 681.
(3) *Ibid.* L. X, c. 133, p. 683.

1329. dans une acquisition si importante, conclurent le marché pour le prix de soixante mille florins, et en livrèrent précipitamment treize mille pour servir d'arrhes, sans avoir eu la précaution de se faire donner des ôtages. Les Allemands se jouèrent de leur parole, et refusèrent d'ouvrir la ville : les Florentins, jaloux de la tentative des Pisans, firent immédiatement avancer leurs troupes pour y mettre obstacle ; et les Pisans, qui venoient de perdre une somme considérable, et qui avoient en même temps pour ennemis les Allemands de Tarlatino, qu'ils avoient chassés, et ceux de Lucques, qui les avoient trompés, furent obligés de faire la paix avec Florence, le 12 août 1329, et de renoncer à l'acquisition de Lucques (1).

Les Allemands renouvelèrent encore une fois leur offre de vendre Lucques aux Florentins ; et, comme la seigneurie n'avoit pas voulu accepter ce marché, plusieurs riches citoyens formèrent une société dans laquelle entra Giovanni Villani, notre historien, pour acheter Lucques de leurs deniers. Ils avoient trouvé entre eux cinquante-six mille florins : les marchands émigrés de Lucques, qui désiroient tirer leur patrie de l'oppression où elle gémissoit, en ajoutoient dix mille ; et l'on demandoit seulement à la seigneurie d'en fournir quatorze mille ; à cette condition on lui auroit remis la garde des murs et de la citadelle. Ceux qui avoient avancé l'argent se seroient ensuite remboursés sur les gabelles des portes de Lucques. Mais un inconcevable aveuglement frappa cette fois la seigneurie, pour l'ordinaire si sage, et lui fit rejeter ces propositions. Elle craignit le ridicule qu'on jetteroit sur une nation de marchands, qui, au lieu de soumettre ses ennemis par les armes, ne savoit que les acheter. « Sans doute, dit Villani, les péchés des » Florentins avoient mérité d'être châtiés, par une nou- » velle guerre, à l'occasion de Lucques : car quelle ven-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 136, p. 686. — *Cronica di B. Marangoni di Pisa*, p. 675. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 865.

» geance pouvions-nous tirer des Lucquois, et plus hono- 1329.
» rable et plus haute, que de les acheter comme esclaves,
» comme pis qu'esclaves, eux, leurs biens et leurs posses-
» sions, pour leur garantir ensuite la paix sous notre joug,
» leur pardonner, et les rendre de nouveau libres et nos
» égaux, comme ils l'étoient anciennement ? (1) »

Sur ces entrefaites, un émigré gibelin de Gênes, nommé Ghérardino Spinola, entra en traité avec les aventuriers allemands, pour l'achat de Lucques; et ces soldats, impatiens de retourner dans leur patrie, lui livrèrent enfin la ville, le 2 septembre, pour le prix de trente mille florins. Les Lucquois se soumirent à son autorité, moins insupportable pour eux, que celle de la soldatesque à laquelle il succédoit; et les Florentins, qui lui déclarèrent la guerre, loin de faire sur lui quelques conquêtes, se virent enlever par les Gibelins les deux châteaux de Collodi et de Montécatini (2).

A la réserve de cette guerre peu dangereuse, la paix et l'ordre étoient rétablis dans tout le reste de la Toscane. La république de Pise elle-même avoit cherché à se réconcilier avec le parti guelfe et le pape. Dans cette vue, elle avoit obligé l'antipape, Nicolas V, à se retirer loin de ses murs : ensuite elle le fit saisir dans un château de la Maremme, où il se cachoit, et elle l'envoya prisonnier à Avignon. Jean XXII pleura de joie d'avoir entre ses mains ce rival dangereux : il le retint, pendant le reste de sa vie, dans une prison honorable; et, pour prix du service important que les Pisans lui avoient rendu, il les admit de nouveau dans la communion de l'Église (3).

Mais la Lombardie, dans laquelle Louis de Bavière avoit conduit son armée, n'étoit pas exempte de révolutions; et

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 142, p. 689.
(2) *Ibid.* L. X, c. 143, p. 690. — *Leon. Aretino.* L. VI, p. 191. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 869.
(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 162, p. 702.

1329. les Florentins, qui ne cherchoient point à établir leur domination sur cette contrée, ne voyoient pas cependant sans inquiétude quelques princes s'y élever rapidement à un pouvoir menaçant, quelques autres tomber non moins rapidement dans la dépendance ou le malheur.

L'un des chefs les plus redoutés du parti gibelin, avoit déjà cessé d'exister, lorsque Louis de Bavière, à son retour de Toscane, rentra dans cette contrée. Passérino de Bonacossi, seigneur de Mantoue et de Modène, avoit perdu la dernière de ces deux villes par une sédition populaire, dès
1327. le 5 juin 1327 (1). Les Guelfes et le légat Bertrand du Poïet étoient accourus au secours des insurgés, qui leur avoient ouvert leurs portes. Mais Passérino étoit demeuré souverain de Mantoue : depuis plus de quarante ans cette ville étoit soumise à sa famille. Défendue contre une agression étrangère par les lacs au milieu desquels elle est située, Mantoue paroissoit aussi n'avoir à redouter aucune révolution intérieure. Le peuple avoit perdu depuis long-temps le souvenir d'une liberté qu'il avoit à peine connue ; les grands étoient soumis : ils étoient caressés par le seigneur, et admis à sa confidence ; enfin on connoissoit la prudence, la richesse et la valeur du prince, qui passoit pour le mieux affermi sur son trône, de tous les seigneurs lombards (2). Une offense privée, suite de l'arrogance du fils de Passérino, suffit pour causer sa ruine.

Les mœurs des jeunes gens, sévères dans les républiques, étoient licencieuses dans les principautés lombardes. Les seigneurs eux-mêmes auroient redouté l'austère indépendance d'un homme chaste et sobre. L'exemple de la cour invitoit à la mollesse ; et les gentilshommes, pour qui aucune carrière ne demeuroit ouverte, faisoient des plaisirs leur unique affaire. Les fils de Passérino avoit pour amis et pour

(1) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. T. XV, p. 588. — *Chron. Mutinense Bonifacii de Morano*. T. XI, p. 113.

(2) *Chronicon Modoetiense*. T. XII, L. II, c. 41, p. 1159.

compagnons de débauche ses trois cousins, les fils de Louis de Gonzaga; l'un de ceux-ci cependant ayant excité la jalousie du prince, le jeune Bonacossi, dans sa brutale colère, jura de venger, sur la propre femme de Filippino Gonzaga, l'infidélité supposée de sa maîtresse, et de la déshonorer sous les yeux de son mari (1). 1328.

Les trois frères Gonzaga, et leur ami le comte Albert Saviola, se concertèrent pour prévenir une si mortelle injure, ou pour punir le fils du tyran d'avoir osé les en menacer. Ils demandèrent secrètement des secours à Cane della Scala, seigneur de Vérone, et ils en obtinrent; car les princes voisins, toujours jaloux les uns des autres, étoient toujours prêts à se nuire mutuellement. Filippino Gonzaga s'étoit retiré dans ses terres, sous prétexte de soigner ses moissons; et il avoit choisi, pour y travailler, des ouvriers sur le courage et l'affection desquels il pouvoit compter. Dans la nuit du 14 août 1328, il leur distribua des armes; il les réunit aux gendarmes que Cane della Scala lui avoit prêtés, et il les conduisit devant la porte de Marmirolo, que son frère s'étoit fait ouvrir, sous le prétexte d'une intrigue de galanterie qui l'appeloit à la campagne. La garde de la porte fut surprise; et les conjurés traversèrent la ville en appelant le peuple à secouer le joug de Passérino et à détruire ses gabelles. Ce seigneur, qui accourut à cheval au-devant de ses ennemis, fut tué sur la place; son fils fut jeté dans une prison dans laquelle il avoit fait mourir le vieux seigneur de la Mirandola, et il y fut tué par le fils de ce gentilhomme. Louis de Gonzaga, beau-frère de Passérino et père des conjurés, fut proclamé par eux seigneur de Mantoue (2). Ses descendans ont conservé leur souveraineté sur cette ville, jusqu'au commencement du siècle dernier.

Louis de Bavière n'entreprit point de venger Passérino 1329.

(1) *Platina histor. Mantuæ.* T. XX, L. II, p. 727.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*, p. 349. — *Giov. Villani.* L. X, c. 99, p. 662. — *Bonifazio di Morano. Chr. Mutinense.* T. XI, p. 116.

1329. de Bonacossi : au contraire, il nomma Louis de Gonzaga vicaire impérial, comme l'avoit été son prédécesseur ; et il l'invita au congrès des seigneurs gibelins qu'il avoit convoqué pour le 21 avril 1329, à Marchéria. Cane della Scala, Gonzaga, et les seigneurs de Come et de Crémone, y assistèrent, ainsi que les autres chefs du parti, en Lombardie (1) : mais Azzo Visconti refusa de s'y rendre. Ce prince, allié des fils de Castruccio, réclamoit contre l'ingratitude avec laquelle l'empereur les avoit traités ; il voyoit dans leur sort l'image de celui qui lui étoit destiné, si Louis entroit dans Milan, et il préféroit être en guerre ouverte avec lui, plutôt que de se reposer sur un traité avec un homme sans foi. Dès qu'il apprit l'approche de l'empereur, il fortifia Milan et Monza, pour être en état de lui résister ; et il invita les citoyens à se défendre, leur annonçant que de quatre mille hommes d'armes qui suivoient Louis, deux mille, dans leur misère, avoient vendu leurs chevaux, et comptoient, pour se remonter, sur le pillage de Milan. Les Milanais, en effet, secondèrent leur seigneur de toutes leurs forces ; et Louis, après plusieurs tentatives inutiles pour les surprendre, accepta quelque argent que lui offrit Visconti, et alla porter la guerre dans la Lombardie d'outre-Pô (2).

Louis de Bavière remporta quelques avantages dans cette campagne, moins par son habileté que par l'imprudence de son adversaire, le cardinal Bertrand du Poïet. Celui-ci ayant fait arrêter comme ôtage Orlando de Rossi, un des seigneurs de Parme, et des chefs du parti guelfe, les villes de Pavie, de Parme, de Modène et de Reggio, indignées de cet acte tyrannique, abandonnèrent la cause de l'Église, et ouvrirent leurs portes à l'empereur (3). Mais Louis, à la fin de

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 128, p. 681.

(2) *Chronicon Modoetiense*, c. 40, p. 1158. *Georgii Merulæ histor. Mediol.* L. III, p. 111.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 141, p. 688.

l'année, se rendit à Trente, pour conférer avec quelques princes allemands, et tirer d'eux de nouveaux soldats. Tandis qu'il étoit dans cette ville, Frédéric d'Autriche mourut, le 13 janvier 1330; et ses frères Albert et Othon rassemblèrent des troupes pour attaquer la Bavière. Louis, averti de ces mouvemens, abandonna l'Italie pour défendre ses états héréditaires (1). 1329.

Azzo Visconti, en se brouillant avec l'empereur, se réconcilia avec le pape : il substitua le titre de vicaire de l'Église à celui de vicaire impérial; et il obtint l'évêché de Novare pour son oncle Jean, auquel il fit abjurer le cardinalat des schismatiques (2). Marc Visconti, l'aîné de ses oncles, et le plus distingué par sa bravoure et ses talens, mais le plus redoutable par l'inquiétude de son caractère, après avoir échoué dans sa négociation pour vendre Lucques aux Florentins, revint à Milan à la fin de juillet. Les bourgeois, qui l'avoient vu souvent rentrer dans la ville en triomphe, après de glorieuses victoires; les soldats, dont il avoit partagé les fatigues et qu'il devançoit dans les dangers; les paysans, dont il avoit défendu les récoltes contre le pillage des ennemis, s'empressoient sur son passage : ils répétoient son nom avec enthousiasme, et l'invoquoient comme le vengeur de la Lombardie, comme le prince dont ils attendoient la paix, la gloire et la liberté. Le seigneur de Milan ne vit point avec indifférence une si haute faveur populaire; cependant il invita son oncle avec tous ses parens, à un festin somptueux : comme Marc se retiroit après le repas, Azzo Visconti lui demanda un entretien secret, et l'ayant fait passer dans un autre appartement, des assassins se jetèrent sur lui, l'étranglèrent, et jetèrent par la fenêtre son corps sur la place publique. Ainsi périt le plus brave des fils du grand Mattéo Visconti,

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 146, p. 691. — *Bonifazio di Morano Chron. Mutinens.* p. 117. — *Olenschlager Gesch. des Rom. Kayserth.* §. 89, p. 213.
(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 144, p. 690.

1329. et celui que les vœux des Gibelins appeloient à commander leur parti dans toute la Lombardie (1).

Ils n'avoient plus rien à attendre, en effet, de Cane della Scala, le seigneur de Vérone, que, douze ans auparavant, la ligue des Gibelins assemblée à Soncino, avoit proclamé pour son chef. Cane, à une époque où la Lombardie fut riche en grands capitaines et en grands princes, mérita d'occuper le premier rang parmi eux. A une bravoure qui ne se démentit jamais, il joignit des qualités déjà plus rares, la constance dans ses principes, la franchise dans ses discours, la fidélité dans l'observation de ses engagemens. Il ne s'étoit pas seulement assuré de l'amour des soldats, il étoit chéri des peuples qu'il gouvernoit; il gagnoit même bientôt le cœur de ceux qu'il soumettoit par les armes. Le premier des princes lombards, il protégea les arts et les sciences: sa cour, l'asile de tous les exilés gibelins, avoit rassemblé les premiers poètes de l'Italie, les premiers peintres et les premiers sculpteurs; quelques monumens glorieux dont il orna Vérone, attestent encore aujourd'hui la protection qu'il accordoit à l'architecture. Les armes cependant étoient sa passion favorite; et la grande affaire de tout son règne avoit été la conquête de la principauté de Padoue, que les Guelfes avoient fondée, en 1318, en faveur de Jacques de Carrare. Jacques étoit mort en 1322; et son neveu Marsilio lui avoit succédé: mais ce prince, affoibli par les séditions de ses sujets et la révolte de ses parens, après avoir vu pendant six années ses campagnes ravagées par les Véronais, ses villages et ses châteaux incendiés, après avoir tour à tour imploré les secours du pape et du roi Robert, du duc d'Autriche et de celui de Carinthie, des républiques de Venise, de Florence et de Bologne, ouvrit enfin, le 10 septembre 1328, les portes de Padoue à Cane della Scala. Un mariage unit les deux

(1) *Chron. Modoetiense*, c. 42, p. 1159. — *Giov. Villani*. L. X, c. 133, p. 684.

familles ; et Marsilio demeura lieutenant de Cane, dans la ville où il avoit régné (1). 1329.

Les villes de Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Cividale étoient alors soumises au seigneur della Scala. Il entreprit, dans l'année suivante, d'y joindre encore celle de Trévise ; et cette ville, par laquelle il achevoit la conquête de la Marche Trévisane, lui fut en effet livrée, par capitulation, le 18 juillet 1329 : mais comme il y entroit, il se sentit atteint d'une maladie dangereuse ; il se fit transporter à l'église cathédrale, et il y mourut le quatrième jour, à l'âge de quarante-un ans. Cane n'avoit point de fils légitime ; ses deux neveux, fils de son frère Alboin, lui succédèrent. L'aîné, cependant, Albert, pour se vouer aux plaisirs, abandonna tout le soin des affaires à son frère Mastino, l'héritier des talens et de l'ambition, mais non des vertus de Cane (2).

Ainsi le moment où l'empereur retournoit en Allemagne étoit justement celui où tous les anciens chefs du parti gibelin, tous ceux qui avoient si long-temps et si généreusement défendu la cause de l'Empire contre le pape et le roi Robert, venoient d'être renversés. Mais cette cause avoit été plus compromise encore par la conduite de Louis, pendant son séjour en Italie, et par le souvenir qu'il y laissoit de lui. Protecteur né de la noblesse et des villes impériales, il avoit en tous lieux contribué à leur ruine; il avoit sacrifié, sans honte, tous ses partisans à son avarice, ou à l'intérêt d'un jour : il n'étoit demeuré fidèle à aucun principe, non plus qu'à aucun ami; et il avoit fait redouter autant sa foiblesse et son inconstance que sa cruauté. 1330.

Le parti de l'Église, qui lui étoit opposé, avoit, à la même

(1) *Cortusiorum histor. de Novitatib. Paduæ.* L. III, c. 6, p. 834, *usque ad* L. IV, c. 4, p. 845. — *Giov. Villani.* L. X, c. 103, p. 665.

(2) *Historia Cortusiorum.* L. IV, c. 8 et 9, p. 850. — *Giov. Villani.* L. X, c. 139, p. 687. — *Chron. Veronense.* T. VIII, p. 646.

1330. époque, des chefs également odieux. Le pape Jean XXII, qui avoit mieux aimé vivre sujet à Avignon que souverain à Rome, paroissoit bien moins le chef de la chrétienté que la créature et l'instrument du roi de France. Luxurieux, avare, vindicatif, il bouleversoit l'Empire par des prétentions ambitieuses, dont ses partisans eux-mêmes reconnoissoient l'injustice : il troubloit la paix de l'Église par des questions oiseuses qu'on le vit agiter avec les Franciscains, sur la pauvreté du Christ; avec ses cardinaux, et ensuite avec la Sorbonne, sur la vision béatifique (1). Il mettoit à l'enchère les dignités ecclésiastiques; il permettoit, il encourageoit peut-être par son exemple, la corruption des mœurs, qui faisoit de sa cour le scandale de la chrétienté. Cet homme, si peu fait pour porter le titre de père des fidèles, avoit nommé, pour le représenter en Lombardie, le cardinal Bertrand du Poïet, qui se disoit son neveu, mais qu'on croyoit être son fils. Ce légat, mauvais soldat et plus mauvais prêtre, cherchoit, sous le nom de l'Église, à se former une souveraineté en Italie. Il employoit les armes et les trésors du Saint-Siége, de même que les plus basses intrigues de la politique mondaine, à s'agrandir aux dépens des peuples qui s'étoient mis sous sa protection. Sa perfidie ayant occasioné la révolte des principales villes de la Lombardie cispadane, il jetoit à Bologne, dont il vouloit faire sa capitale, les fondemens d'une forteresse qui le mît à l'abri des insurrections d'un peuple poussé à bout (2). Les Italiens, indignés contre les deux chefs de la chrétienté, par lesquels ils étoient trahis, se détachoient de l'empereur et du pape, et conservoient cependant les noms de Guelfes et de Gibelins, qu'ils avoient pris en s'armant pour leur cause. Tandis qu'on les voyoit tour à tour renverser des tyrannies chancelantes, ou renoncer à une liberté qu'ils ne savoient pas établir, mépri-

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 228, p. 739.
(2) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 352.

ser un empereur pusillanime et perfide, et détester un pape 1330.
hypocrite et ambitieux; un prince chevaleresque, qui ne paroissoit occupé que de gloire et de bienfaisance, s'avança jusqu'aux frontières de la Lombardie, et tous les peuples se précipitèrent au-devant de lui pour se soumettre à sa souveraineté.

Henri VII, le dernier empereur, avoit fait épouser à Jean, son fils, Élisabeth, seconde fille de Wenceslas II, roi de Bohème, tandis qu'Anne, l'aînée, avoit été, du vivant de son père, donnée en mariage à Henri, duc de Carinthie. L'empereur avoit accordé à son fils le royaume de Bohème, comme un fief vacant de l'Empire : les Bohémiens, en 1310, avoient confirmé cette élection; et ils avoient aidé le roi Jean à chasser du royaume Henri de Carinthie, qui prétendoit aussi à la couronne (1). Mais Jean, brave, galant, passionné pour les fêtes et les tournois, et accoutumé, par l'éducation qu'il avoit reçue, aux manières élégantes, à la légèreté et à la grâce de la cour de France, étoit peu propre à commander dans un pays encore à moitié barbare, où les magnats chérissoient leur sauvage indépendance, et ne pouvoient être contenus dans la soumission que par l'adresse et l'artifice. Il fut, en effet, engagé dans plusieurs guerres civiles; et sa femme Élisabeth se mit plusieurs fois à la tête des révoltés (2). Jean, qui ne trouvoit en Bohême, ni sûreté, ni obéissance, confia le gouvernement de ce royaume à Henri, comte de Lippe (3), et choisit pour sa résidence ses états héréditaires de Luxembourg; mais de là il voyageoit sans cesse dans les cours étrangères, afin d'y trouver une considération dont il ne jouissoit pas chez lui (4).

(1) *Epitome Rer. Bohemicarum, auctore Boluslao Balbino.* L. III, c. 17, p. 316.

(2) *Ibid.* L. III, c. 18, p. 333.

(3) *Ibid.* c. 17, p. 325.

(4) Le roi Jean ne savoit probablement pas lire. Son fils Charles IV, dans le commentaire qu'il a écrit sur sa propre vie, dit de lui : «*Præcipit*

1330. Le roi Jean, comme nous l'avons vu, avoit porté Louis de Bavière sur le trône impérial; il avoit consacré toutes ses forces à l'y maintenir : c'étoit à sa bravoure que Louis devoit le gain de la bataille de Muhldorf, où Frédéric d'Autriche étoit demeuré prisonnier. Pendant l'absence de l'empereur, il s'étoit chargé de maintenir la paix en Allemagne, et de protéger la Bavière : dès qu'il vit les ducs d'Autriche se préparer à renouveler la guerre, il accourut auprès d'eux et les engagea à poser les armes. Après les avoir réconciliés avec Louis, il entreprit de régler et de pacifier l'Allemagne, et d'obtenir du pape l'absolution de l'empereur. Il n'avoit point l'ambition d'augmenter les états dont il avoit abandonné l'administration à ses ministres; la seule gloire et la seule puissance qu'il recherchât lui étoient personnelles; il vouloit être l'arbitre et le pacificateur de l'Europe; il la parcouroit sans cesse à cheval, avec la rapidité d'un courrier; et, dans les cours où il se présentoit, sa noble figure, son éloquence et son désintéressement lui assuroient un crédit dont aucun homme n'avoit joui avant lui. Il étoit déjà parvenu au plus haut terme de sa réputation, lorsqu'il se rendit à Trente, à la fin de cette année, pour y faire épouser à son fils l'héritière de ce même duc de Carinthie et de Tyrol, qui avoit été son rival (1).

Tandis que Jean étoit à Trente, il y reçut des ambassadeurs de la ville de Brescia, qui lui offroient, pour sa vie, la souveraineté de leur état, et qui lui demandoient

» *capellaneo meo ut me aliquantulum in litteris erudiret, quamvis prædictus rex ignarus esset litterarum. Ex hoc didici legere horas B. Mariæ Virginis gloriosæ et eas* aliquantulum *intelligens quotidie temporibus pueritiæ meæ libentius legi.* » Vita Caroli IV, p. 17, verso, in historia duorum priorum familiæ Luceburg imperatorum. Reinerii Reineccii Steinhemii. *P. II.* Helmestadt, 1585. (A la bibliothèque de Vienne.)

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VII, c. 6, p. 482. — *Olenschlager Geschichte des Rom. Kays. in XIV Jahrhund.* §. 94, p. 224.

de les protéger contre Mastino della Scala, avec qui ils étoient en guerre. Brescia, gouvernée par les Guelfes, avoit successivement passé sous la seigneurie de Philippe de Valois, du roi Robert et du légat Bertrand du Poïet : mais les émigrés gibelins avoient recouru à l'assistance du seigneur de Vérone, et ils avoient réduit leur patrie à de grandes extrémités (1). 1330.

Le roi de Bohême saisit avec joie l'occasion de briller sur un nouveau théâtre; il se rendit à Brescia le dernier jour de décembre 1330; il harangua le peuple avec dignité; il réconcilia les partis, et rappela les émigrés dans la ville: il détermina Mastino della Scala à retirer ses troupes; et il parut, par un seul acte de sa volonté, avoir rendu à une cité long-temps malheureuse, la paix et la prospérité (2).

Les Bergamasques, voisins des Bressans, et, comme eux, 1331.
gouvernés par le parti guelfe, suivirent les premiers leur exemple. Jean accepta aussi leur offre, et il choisit un lieutenant pour gouverner Bergame et y rétablir la paix (3). Crémone et Pavie, Verceil et Novare, se donnèrent ensuite au roi de Bohême (4). Azzo Visconti lui-même se crut obligé, par l'exemple de ses voisins, à lui offrir la seigneurie de Milan, et à ne s'intituler plus que son vicaire (5).

La Lombardie cispadane avoit plus besoin encore d'un pacificateur; car Louis de Bavière, à son départ, avoit laissé, dans les principales villes, des soldats qui ne vivoient plus que de pillage. Les portes de Parme furent ouvertes au roi

(1) *Jacobi Malvecii Chronicon Brixian.* Dist. VIII, c. 67 et seq. p. 1000. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 88.

(2) *Jacob. Malvecius in fine Chronici Brixiani*, p. 1002. — *Georgii Merulæ historia Mediol.* L. III, p. 119. — *Bon. Morigiæ Chron. Modoet.* L. III, c. 43, p. 1160.

(3) *Giov. Villani.* L. X, c. 168, p. 705.

(4) *Gazata Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 45.

(5) *Georgii Merulæ histor. Mediol.* L. III, p. 119. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 103, p. 706.

1331. Jean, par les seigneurs de Rossi (1); celles de Modène et de Reggio, par les chefs des familles gibelines. Chaque ville imposoit au roi la condition de ne point rappeler les exilés; et cependant c'étoit comme pacificateur qu'on imploroit son secours : mais la haine de parti étoit trop violente pour qu'on voulût faire des avances à ses anciens ennemis; et chaque ville se réjouissoit ensuite de voir le roi violer, comme il le faisoit toujours, cet article de la capitulation, et réconcilier les factions opposées, en rappelant les exilés (2).

Dès le mois de janvier, des ambassadeurs vinrent aussi porter à Jean de Bohême l'offre de la seigneurie de Lucques, de la part de Ghérardino Spinola. Ce seigneur qui, en achetant cette principauté, s'étoit vanté qu'il joueroit, en Toscane, le rôle d'un second Castruccio, avoit bientôt eu lieu de se dégoûter de sa souveraineté. A l'intérieur, il avoit été en butte à une suite de conspirations; au dehors, les Florentins l'avoient poursuivi par une guerre acharnée. Après un long siége, ils avoient repris le château de Montécatini que les Gibelins avoient vigoureusement défendu (3); et, depuis le 10 octobre 1330, l'armée florentine étoit aux portes de Lucques, dont elle formoit le blocus. Spinola n'eut pas plus tôt engagé le roi à accepter Lucques et à y envoyer des soldats, que lui-même il sortit de la ville et se retira dans ses terres, sans que Jean lui eût rendu l'argent qu'il avoit déboursé pour acheter cette souveraineté (4).

Les Florentins, qui avoient devant Lucques une armée considérable, à laquelle le roi Robert, les Siennois et les Pérousins avoient envoyé des renforts, et qui s'étoient crus sur le point d'entrer dans cette ville, d'après une né-

(1) *Cronicon Mutinense*. T. XV, p. 592. — *Gazata Chron. Regiense*. T. XVIII, p. 45.

(2) *Bonifazio di Morano Chron. Mutinense*. T. XI, p. 118-125. — *Joh. de Bazano Chron. Mutinense*. T. XV, p. 593.

(3) *Giov. Villani*. L. X, c. 157, p. 698. — *Istorie Pistolesi*, p. 459.

(4) *Beverini Annal. Lucenses*. L. VII, p. 880-884.

gociation entamée avec le seigneur et la commune (1), reçurent avec étonnement, le 12 février, les hérauts d'armes de Jean de Bohême, qui les sommoient de respecter le territoire des sujets de leur maître, et qui les prévenoient en même temps que le roi Jean, en paix avec tous les états d'Italie, n'avoit accepté la seigneurie de Lucques, que pour y établir l'ordre et la concorde, et pour réconcilier cette ville avec ses voisins (2). 1331.

Jean de Bohême étoit l'ami, le confident et le soutien de Louis de Bavière; en même temps il étoit respecté par Philippe de Valois et par Jean XXII, et il avoit des relations étroites avec les cours de France et d'Avignon. En Italie, il n'avoit point mis de différence entre les Gibelins et les Guelfes; il avoit été appelé alternativement par les uns et par les autres; il avoit traité avec tous, et les avoit tous ménagés. Si quelquefois le crédit dont il jouissoit excitoit quelque jalousie, sa franchise et ses manières confiantes dissipoient bientôt les soupçons, et lui conservoient l'amitié des partis les plus opposés. Les Florentins seuls ne se laissèrent point prendre à ce charme : ils virent que ce monarque, fils de Henri VII, leur ancien ennemi, avoit élevé en peu de mois une puissance colossale en Italie; qu'il ne tarderoit pas, si on ne s'opposoit à lui, à se rendre l'arbitre de toute cette contrée, et qu'alors il feroit connoître quel égoïsme se cachoit sous cette apparente impartialité; quelle dissimulation il avoit employée pour se concilier des adversaires acharnés les uns contre les autres dans les vues desquels il sembloit entrer; quelle ambition étoit le vrai mobile de tant de zèle pour le bien public. Ils résolurent de s'opposer par les armes au progrès de ses conquêtes, et ils refusèrent de lever le siége de Lucques. Cependant ils furent bientôt obligés de rappeler leur armée pour défendre leur frontiè-

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 166, p. 704.

(2) *Ibid.* L. X, c. 171, p. 707. — *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 89.

1331. res ; et des escarmouches dans le val de Niévole furent les premiers faits d'armes du roi de Bohême en Italie (1).

La protection que ce roi avoit accordée contre le légat, aux Gibelins de Modène et de Reggio, avoit excité le courroux de l'Église ; et les Florentins reçurent du pape une lettre, qui fut lue en présence de tout le peuple, par laquelle Jean XXII déclaroit que le roi de Bohême n'avoit point obtenu son consentement ou l'aveu de l'Église pour les révolutions qu'il opéroit en Lombardie (2). Mais, peu de jours après, on apprit que ce roi avoit eu, le 16 avril, entre Bologne et Modène, une conférence secrète avec ce même légat, Bertrand du Poïet : on remarqua les témoignages d'amitié que ces deux personnages ambitieux se donnèrent en se quittant ; et l'on ne douta pas qu'ils ne fussent convenus de se partager l'Italie, et de la réduire tout entière sous leur domination (3). Le cardinal, sous le nom du parti guelfe, étoit uniquement occupé à se former une principauté, dont Bologne devoit être la capitale. Déjà elle comprenoit la plupart des villes de Romagne; la même année, il enleva Rimini aux Malatesti, et Forli aux Ordélaffi, et il ne conserva les tyrans qui régnoient dans les autres villes de la même province, qu'après les avoir réduits au rang de vicaires subalternes (4).

La défiance que le roi Jean inspiroit aux Florentins, et la résistance de ces républicains, parurent donner à tous les princes de l'Europe un signal qui les appeloit à se mettre en garde contre ce monarque. Le roi Robert se rallia aux Guelfes, et Louis de Bavière aux Gibelins, pour attaquer le roi de Bohême. On vit avec étonnement l'empereur à la

(1) *Giov. Villani*. L. X, c. 172, p. 709. — *Istorie Pistolesi anon.* p. 461. — *Leon. Aretino storia Fior.* L. VI, p. 195.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 173, p. 710.

(3) *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 462. — *Giov. Villani.* L. X, c. 178, p. 711. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bologna.* L. XXI, T. II, p. 99.

(4) *Cronica Miscella di Bologna*, p. 353.

tête d'une confédération, dans laquelle entrèrent les deux ducs d'Autriche, auparavant ennemis acharnés du Bavarois, les comtes palatins, les margraves de Misnie et de Brandebourg, et les rois de Pologne et de Hongrie (1). 1331.

Jean avoit fait venir à Parme, son fils Charles, auparavant élevé à la cour de France. Lorsqu'il apprit de quel orage il étoit menacé en Allemagne, il lui confia le commandement de huit cents chevaux, pour tenir en respect la Lombardie, et il partit aussitôt pour la Bohême, où il parut au moment où on l'attendoit le moins (2). Il arrêta les Autrichiens, comme ils vouloient entrer en Moravie; il regagna complètement la confiance de Louis, qui oublioit en un instant ses projets et sa jalousie passée; puis, au lieu de songer aux préparatifs de la campagne suivante, il accourut en France pendant l'hiver, afin de négocier à la cour de Philippe et à celle de Jean XXII, et de poursuivre les nouveaux projets qu'il avoit formés sur l'Italie (3).

Les princes gibelins de Lombardie, qui n'avoient d'abord 1332.
opposé aucune résistance à Jean de Bohême, saisirent aussi cette conjoncture pour s'agrandir à ses dépens. Mastino della Scala et Azzo Visconti convinrent d'attaquer, de concert, les villes qui s'étoient soumises au roi, et de prendre pour limites de leurs états et de leurs conquêtes, l'Oglio, qui les séparoit (4). En effet, le seigneur de Vérone s'empara de Brescia, le 14 juin 1332, avec l'aide des Guelfes, aux vengeances desquels il abandonna les Gibelins, ses anciens alliés (5); et Azzo Visconti soumit Ber-

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VII, c. 6, p. 485. — *Epitome Rerum Bohemicarum*. L. III, c. 18, p. 334. — *Olenschlager Geschichte*, §. 97, p. 230.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 181, p. 713.

(3) *Epitome Rer. Bohemic*. L. III, c. 18, p. 336. *Giov. Villani*. L. X, c. 195, p. 719.

(4) *Georgii Merulæ hist. Mediol*. L. III, p. 121. — *Gazata Chronic. Regiense*. T. XVIII, p. 46.

(5) *Cortusiorum historia*. L. V, c. 2, p. 856. — *Giov. Villani*. Lib. X, c. 203, p. 723. — *Chronicon Veronense*. T. VIII, p. 647.

1332. game par la force des armes. Peu après Verceil lui fut livré volontairement par le parti gibelin, et son oncle, Jean Visconti, lui ouvrit par une ruse singulière, Novare, dont il étoit évêque. Jean Visconti feignit d'être tombé dangereusement malade; et les premiers citoyens de Novare vinrent le visiter, selon l'usage italien: Caccino Tornielli, qu'une faction avoit élevé à la seigneurie, y vint comme les autres, et Jean témoigna le désir de l'entretenir quelque temps en secret, avant de mourir; toute la suite du prince se retira: dans ce moment, l'évêque parut accablé par les angoisses de la maladie; Tornielli lui prit les mains pour le calmer: le faux malade les saisit aussitôt toutes deux avec violence; il appela ses domestiques, et il fit jeter dans un cachot celui qu'il avoit ainsi arrêté; il le força, par ses menaces, de lui livrer les clefs des portes de la ville, et il fit entrer les soldats de son neveu (1).

Les seigneurs de Lombardie, en attaquant le roi de Bohême, se trouvèrent avoir pour ennemis les ennemis du roi Robert et des Florentins. Les chefs les plus opiniâtres des partis guelfe et gibelin, combattoient en même temps un prince qui se donnoit pour allié de l'empereur et du pape. Le ressentiment des anciennes injures, et même la haine des républicains contre les tyrans, cédèrent à l'intérêt immédiat; et l'on vit, non sans étonnement, une ligue conclue au mois de septembre 1332, entre les seigneurs gibelins de Lombardie, la république florentine et le roi de Naples. Il importoit d'écarter du centre de l'Italie un prince qui venoit de faire avec l'empereur une nouvelle alliance, et qui pouvoit être tenté de céder à ce monarque des états qu'il ne lui convenoit pas de conserver. Il importoit aussi de régler le partage de ces états entre ceux qui faisoient la guerre à ce prince, afin qu'un seul ne profitât pas des efforts communs, et ne s'élevât pas subitement à une grandeur menaçante. Après la conquête, il falloit que

(1) *Georgii Merulæ hist. Mediolan.* L. III, p. 122.

les puissances d'Italie se trouvâssent de nouveau en équilibre, et que, chacune s'étant agrandie d'une manière proportionnelle, chacune fût également en état de défendre son indépendance. Le traité de partage décida donc que Crémone et Borgo San-Donnino appartiendroient au seigneur de Milan ; Parme, à celui de Vérone ; Reggio, à Gonzague, seigneur de Mantoue ; Modène, au marquis d'Este, seigneur de Ferrare ; et Lucques, aux Florentins (1). 1332.

Pavie n'étoit point comprise dans ce partage ; ce fut cependant la première ville qui chassa la garnison du roi. Les Beccaria, chefs du parti gibelin dans cette ville, s'y firent reconnoître pour seigneurs, sous la protection d'Azzo Visconti (2). Dans les états de Modène et de Ferrare, où la guerre éclata en même temps, les confédérés eurent du désavantage ; et le territoire de Ferrare fut abandonné au pillage par le prince Charles de Bohême (3).

Le roi Jean étoit à Paris, tandis que son fils combattoit en Italie ; et il venoit de resserrer son alliance avec la maison de France, en faisant épouser sa fille à l'héritier de la couronne, Jean, fils de Philippe VI (4). Le roi de Bohême vint ensuite trouver le pape à Avignon, quoique cette ville appartînt au roi Robert, son principal ennemi. Le pape fit, au premier abord, quelques reproches à Jean, sur ses entreprises en Italie : mais ce pontife avoit pour

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 203, p. 724. — *Istorie Pistolesi anonime.* T. XI, p. 462. — *Leon. Aretino.* L. VI, p. 198.

(2) *Gazata Chronic. Regiense.* T. XVIII, p. 47. — *Giov. Villani.* L. X, c. 210, p. 727.

(3) *Giov. Villani.* L. IX, c. 209, p. 727. — *Istorie Pistolesi*, p. 464.

(4) Cette fille, nommée Bonne ou Gutha, dont on fit Juditha, avoit d'abord été promise à Looktech, fils du roi de Pologne; puis à Frédéric, marquis de Misnie; puis au fils du comte de Bar, ensuite au fils de Louis de Bavière; enfin à Othon, duc d'Autriche. Après cinq mariages contractés et rompus par l'inconstance de son père, Gutha, toujours vierge, et brillante de beauté, entra enfin dans la maison de France. *Epitome Rer. Bohemic.* L. III, c. 18, p. 336.

1332. le cardinal de Poïet une affection toute paternelle; il voyoit dans le roi de Bohême l'allié du légat, et l'ennemi des chefs gibelins de Lombardie : il écouta donc son apologie avec indulgence; il l'accueillit avec faveur, et, après quinze jours de conférences secrètes, il lui promit tout l'appui de l'Église, et le renvoya comblé d'honneurs (1).

En quittant Avignon, Jean retourna encore une fois à Paris, pour rassembler les soldats que lui promettoit le roi
1333. de France; et, au mois de janvier 1333, il parut à Turin, à la tête d'une armée composée de la fleur de la cavalerie française. Philippe de Valois lui avoit prêté cent mille florins, pour mettre cette troupe sur pied (2). Le légat, encouragé par son approche, attaqua le Ferrarais avec une nouvelle vigueur; il défit, le 6 février, et fit prisonnier à Consandoli, le marquis Nicolas d'Este, et il entreprit le siége de Ferrare (3) : mais l'armée de la ligue, qui s'étoit assemblée lentement, fut introduite dans la ville assiégée, par une des portes, avant que le légat eût des nouvelles précises de son approche; elle sortit avec impétuosité par la porte opposée, le 14 avril 1333, et mit en déroute l'armée de l'Église, qui avoit déjà été renfoncée par six cents gendarmes languedociens, conduits par le comte d'Armagnac : ce comte fut fait prisonnier, ainsi qu'un grand nombre de gentilshommes bolonais, plusieurs seigneurs de Romagne, et quelques milliers de soldats (4).

Les marquis d'Este comptoient échanger le comte d'Armagnac, contre leur frère, fait prisonnier à Consandoli; mais le gascon vaniteux prétendit être de plus haute naissance que le marquis de Ferrare, et ne voulut pas être échange contre lui (5). Les seigneurs romagnols demandèrent quelques secours d'argent au légat, pour se tirer de

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 211, p. 728.
(2) *Ibid.* c. 213, p. 729.
(3) *Ibid.* c. 215, p. 730.—*Leon. Aretino.* L. VI, p. 199.
(4) *Ibid.* c. 217, p. 732.
(5) *Istorie Pistolesi*, p. 466.

leur captivité, et ne purent les obtenir. Lorsque les chefs de la ligue les virent vivement irrités de ce refus, ils les relâchèrent tous sans rançon, avec environ deux mille de leurs vassaux ou de leurs compatriotes (1). Ces seigneurs, en rentrant en Romagne, appelèrent les peuples à la révolte. François des Ordélaffi entra dans Forli, le 19 septembre, caché dans un char de foin; il rassembla, dans sa maison, ses amis et ses anciens serviteurs: à leur tête, il attaqua la garnison languedocienne que le légat avoit établie dans la ville; il la mit en fuite, et recouvra ainsi sa souveraineté. Malatesta se présenta, le 22 septembre, devant Rimini, avec deux cents chevaux; et les portes de la ville lui furent aussitôt ouvertes par ses partisans. Césène se révolta presque en même temps. Ostasio et Rambert de Polenta firent insurger Cervia et Ravenne. Toute la Romagne enfin étoit ébranlée; et le roi de Bohême, qui, à la demande du légat étoit venu à Bologne, loin de pouvoir arrêter ces révolutions, augmentoit plutôt, par sa présence, le mécontentement des Bolonais, et les disposoit à un mouvement semblable contre l'Église (2). 1333.

Lorsque le roi Jean s'aperçut que le légat se défioit de lui, il quitta Bologne pour retourner à Parme. Il fit aussi deux courses à Lucques; l'une, pour lever une contribution sur cette ville; l'autre, pour apaiser une sédition que les fils de Castruccio y avoient excitée: il exigea que tous les Lucquois lui prêtassent individuellement un serment de fidélité; et les ayant fait dénombrer, à cette occasion, il se trouva que les citoyens en état de porter les armes étoient réduits au nombre de quatre mille quatre cent cinquante-huit, tant la guerre et la tyrannie avoient dé-

(1) *Gazata Chronicon Regiense*, p. 48. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bologna*, T. II, L. XXI, p. 105.

(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 226, p. 737. — *Annales Cœsenates*. T. XIV, p. 1154. — *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 899. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bologna*. T. II, L. XXI, p. 107.

1333. peuplé cette ville autrefois si puissante (1). Jean remarquoit cependant, avec dépit, combien la fortune avoit changé pour lui en Italie; les peuples se défioient de tous ses mouvemens; chaque jour il apprenoit de nouvelles pertes éprouvées par ses alliés, ou de nouvelles défections sur ses sujets : aucun intérêt commun ne lioit ensemble ceux qui lui demeuroient fidèles; aucun esprit public n'étoit l'ame de son parti. Tout à coup il prit la résolution d'abandonner ses états d'Italie, après avoir tiré d'eux tout l'argent qu'il pourroit. Il entra donc en traité avec les chefs de parti, dans chaque ville, pour leur céder la souveraineté; et, en effet, il vendit aux Rossi, nobles parmesans, les villes de Parme et de Lucques, pour trente-cinq mille florins; de même, il vendit Reggio à la maison de Fogliano, Modène à celle de Pii, et Crémone à Ponzino Ponzoni. Alors, rassemblant ses soldats allemands, il envoya son fils gouverner le royaume de Bohême, et retourna lui-même à Paris, pour briller dans les fètes et les tournois. Il partit d'Italie, le 15 octobre 1333, après avoir eu pendant près de trois ans sur la politique de cette contrée une influence à laquelle la situation de ses états paroissoit bien peu l'appeler (2).

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 886.
Il n'y avoit, à cette époque, pas plus de trois cent quatre-vingt-quinze familles qui jouissoient du droit de cité, et de ce nombre, quarante-quatre seulement n'étoient pas éteintes au temps de Bévérini.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 227, p. 738.

CHAPITRE XXXIII.

Mastino della Scala s'élève sur les ruines du roi de Bohême et du légat Bertrand du Poïet. — Il est humilié par les républiques de Florence et de Venise.

1333 — 1338.

Les noms des partis guelfe et gibelin partageoient toujours l'Italie, deux siècles après l'origine de ces factions fameuses. Nous les avons vues passer d'Allemagne en Lombardie, au temps des guerres civiles entre Lothaire III et Conrad II. Alors les Guelfes étoient à la fois les défenseurs de l'Église et des priviléges du peuple. Les Gibelins étoient les champions des prérogatives du monarque et de la noblesse. Tous deux chérissoient la liberté et en invoquoient le nom; mais ils en cherchoient la garantie par deux routes opposées : les premiers vouloient affermir les constitutions des villes; les seconds, maintenir celle de l'Empire. En leur reconnoissant des intentions également libérales, nous nous sommes attachés de préférence, d'abord aux Guelfes, lorsque, dans le douzième siècle, ils opposèrent à Frédéric Barberousse une généreuse résistance; ensuite aux Gibelins, lorsque, dans le treizième, ils défendirent avec constance les princes héroïques de la maison de Souabe, contre des pontifes acharnés à les détruire. On nous demandera peut-être pour quel parti nous désirons intéresser nos lecteurs, dans la première moitié du quatorzième siècle; et nous sommes forcé des convenir de notre triste impartialité. C'est un mérite, dans un historien contemporain, de sa-

voir imposer silence aux passions qui s'agitent encore autour de lui, et de distribuer entre les partis une justice sévère, sans acception de personnes ; mais lorsque les peuples sont morts et les factions anéanties, lorsqu'aucun intérêt présent ne sauroit dépendre de questions abandonnées, la justice et la vertu peuvent seules décider le choix entre les partis; c'est alors que l'historien et le lecteur s'affligent également de demeurer impartiaux. Les noms de Guelfe et de Gibelin n'étoient plus, dans la première moitié du quatorzième siècle, qu'un héritage de haine. Les fils se combattoient parce que les pères s'étoient combattus, parce qu'ils avoient d'antiques offenses à venger, et du sang à laver par le sang. Ces haines se sont éteintes; les familles rivales, ou n'existent plus, ou ne se souviennent plus de leurs anciens combats; et l'histoire de leurs démêlés nous présente autant de crimes et de violences d'une part que de l'autre. Les Guelfes, alliés des Français, ne maintenoient pas plus que les Gibelins alliés des Allemands, l'indépendance de l'Italie. Dans chaque parti, on avoit vu un nombre à peu près égal et de tyrans et de républiques. Les marquis d'Este, à Ferrare; les Carrara, à Padoue; les Rossi, à Parme; et les Malatesta, à Rimini, appartenoient au parti guelfe. Le hasard, il est vrai, fit naître de plus grands hommes dans les familles gibelines : plus tard la puissance des maisons della Scala et Visconti fit associer la crainte de la tyrannie au nom du parti gibelin. A la fin de ce siècle, nous verrons cette longue lutte prendre de nouveau un caractère plus noble, et se confondre avec celle des républicains contre le despotisme. Florence, qui s'étoit mise à la tête du parti guelfe, unit de bonne heure la défense de ce parti à celle de sa liberté; et elle donna du lustre, par ses propres vertus, à une cause que le nom des papes et l'intérêt de l'Église ne rendoient plus recommandable.

Les Florentins, après avoir été deux fois alarmés par

l'expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière, et 1333. par la grandeur imprévue du roi Jean de Bohème, se croyoient arrivés au terme de leurs inquiétudes. Ils étoient encore, à la vérité, engagés dans une guerre; mais c'étoit de leur propre choix qu'ils l'avoient entreprise, et dans l'espérance de s'agrandir par des conquêtes. Les ennemis qu'ils attaquoient ne pouvoient devenir dangereux; et leur chute étoit prochaine et inévitable. A la réserve de la seule ville de Lucques, qu'ils entreprenoient de soumettre, toute la Toscane recherchoit leur alliance. Les Pisans étoient affoiblis par des dissensions entre la noblesse et le peuple; et ils venoient de choisir l'évêque de Florence pour arbitre, afin de terminer avec les Siennois, une guerre dans laquelle ils s'étoient engagés pour la possession de Massa de Maremme. Les Arétins vivoient en repos sous le gouvernement de Pierre Saccone de Tarlati. Les républiques de Pérouse et de Sienne, unies par l'intérêt du parti guelfe, étoient étroitement liées avec Florence. Les villes, plus petites, de Pistoia, Volterra, Collé et San-Gémignano, obéissoient à la seigneurie, en sujettes plutôt qu'en alliées. Au sein de tant de prospérités, les Florentins s'abandonnoient à leur goût pour les plaisirs. Deux compagnies d'artisans donnèrent, pendant un mois entier, des fêtes et des spectacles dans les rues. Tantôt on les voyoit parcourir la ville en habit uniforme, et la tête couronnée de guirlandes de fleurs, tandis qu'une musique brillante dirigeoit leur marche; tantôt elles disputoient des prix sur des places publiques, par des joutes et des tournois; tantôt enfin elles attiroient le peuple par des spectacles où la peinture, la poésie et la musique devoient parler ensemble à l'imagination, et préparer la renaissance du théâtre. Ainsi se développoient ce goût si vif pour les arts, et ce génie créateur qui devoient élever les Florentins si fort au-dessus des autres peuples de l'Italie (1).

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 218, p. 733.

1333. Mais ces fêtes furent bientôt suivies par une grande calamité : le 1er novembre 1333, il commença à pleuvoir, soit à Florence, soit dans toutes les vallées de l'Apennin qui versent leurs eaux dans les plaines que traverse l'Arno, avec tant d'abondance et d'impétuosité, que les cataractes des cieux parurent ouvertes, et que les peuples se crurent menacés de nouveau d'un déluge universel. Dans toutes les églises, on sonnoit la cloche qu'on nommoit de miséricorde; et dans toutes les maisons, pour accompagner les prières qu'on récitoit, on faisoit retentir tous les vases d'airain qui pouvoient imiter le son des cloches : on étoit tellement assourdi par ce fracas, qu'à peine pouvoit-on entendre les éclats du tonnerre, quoiqu'ils se succédassent sans interruption. Cette pluie désastreuse continua, avec la même violence, pendant quatre jours et quatre nuits. L'Arno, gonflé par un tel déluge, sortit le premier de ses digues, et inonda tout le Casentin, la plaine d'Arezzo et le val d'Arno supérieur. La Siéve se déborda avec non moins d'impétuosité, et inonda tout le Mugello. Chaque petit ruisseau étoit également gonflé par les eaux du ciel; chaque fossé qui débouchoit dans l'Arno, paroissoit un grand fleuve. Tous les moulins, toutes les maisons bâties le long des rivières, tous les arbres plantés sur leurs bords étoient enlevés et entraînés par les courans. Les eaux, qui s'élevoient déjà à huit ou dix bras (1) au-dessus des plaines, venoient frapper, avec une impétuosité extraordinaire, contre les murailles de Florence. Le quatrième jour, elles renversèrent enfin le mur, et entrèrent dans la ville par le *Corso de' Tintori*, après avoir fait aux fortifications une brèche large de cent trente bras. En même temps, trois des quatre ponts qui traversoient l'Arno furent emportés par le fleuve; celui de Rubaconte demeura seul de-

(1) Le *braccio*, ou bras de Florence, équivaut environ à vingt-deux pouces : il ne faut pas le confondre avec la brasse marine, qui est de cinq pieds.

bout. L'eau se répandit de toutes parts dans la ville, et s'y éleva à une hauteur prodigieuse ; un grand nombre de maisons, ébranlées par la violence des vagues, croulèrent et ensevelirent leurs habitans sous leurs ruines; celles qui demeurèrent debout, furent inondées et remplies d'un limon fétide. Les magasins de cette riche cité marchande furent presque tous détruits par les eaux : le dommage éprouvé par les particuliers fut incalculable ; celui qui retomba à la charge du trésor public, surpassa deux cent cinquante mille florins. Enfin, les eaux s'élevant toujours plus dans la ville, les murs ne purent plus soutenir leur poids ; et dans la nuit du 5 au 6 novembre, la muraille d'Ogni-Santi fut renversée, sur une longueur de quatre cent cinquante bras ; et, par cette énorme brèche, les eaux prirent leur écoulement vers la plaine du val d'Arno inférieur (1). 1333.

Toute la Toscane fut ravagée par cette terrible inondation ; les plaines furent couvertes par les eaux ; les collines et les montagnes furent dépouillées de leur terrain ; plusieurs villages furent entièrement rasés par la force des courans : toutes les semailles furent détruites ; et Pise, qui, plus basse que Florence, se trouvoit entourée d'un lac immense, n'échappa à un plus grand désastre, que par la direction que les eaux prirent au-dessus de la ville : une moitié se versa dans l'Arnaccio et vint déboucher proche de Livourne ; une autre moitié s'ouvrit une issue à droite, par le lit du Serchio (2).

Les finances de Florence étoient épuisées par la perte immense que l'état et les particuliers venoient de faire ; les citoyens étoient découragés par un fléau qui paroissoit un châtiment du ciel : la ville étoit ouverte par deux énormes

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 1, 2, 3, p. 741. — *Leonard. Aretin.* L. VI, p. 201.

(2) *Frammenti d'anonimo Pisano.* T. XXIV, p. 668. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 92.

1333. brèches, et les communications d'un quartier à l'autre étoient obstruées par les ruines des maisons, ou absolument interrompues par la chute des ponts principaux. Si, dans ce moment, un successeur de Castruccio avoit hérité en partie de son audace et de son activité, la ville même de Florence auroit pu être surprise avec facilité. Mais les seigneurs auxquels Jean de Bohême avoit vendu ses états, s'occupoient à se défendre chez eux, bien plus qu'à porter la guerre au-dehors; et les dangers mêmes de leur situation ne les laissoient point songer aux entreprises qui auroient pu les en tirer. Au mois de septembre, ils avoient signé une alliance avec le cardinal Bertrand du Poïet. Les seigneurs de Parme, Lucques, Reggio, Modène et Crémone, et le légat, s'étoient engagés mutuellement à se défendre contre les ennemis dont ils étoient entourés (1). Cependant le légat, chef de leur confédération, ne commandoit plus à l'esprit de parti; il ne disposoit plus de cette ancienne puissance d'opinion qui l'avoit si long-temps secondé en Italie. Tous les yeux étoient ouverts sur les motifs intéressés de sa conduite; tous les enthousiastes étoient détrompés; les peuples soupiroient après l'occasion de secouer le joug; la Romagne étoit révoltée, et le mécontentement des Bolonais croissoit chaque jour.

Bertrand du Poïet, en jetant à Bologne les fondemens de la citadelle par laquelle il vouloit asservir cette ville, avoit recouru à la ruse, pour que le peuple ne s'opposât pas à sa construction. Il avoit assuré que le pape, las du séjour d'Avignon, formoit le projet de revenir en Italie; c'étoit pour lui, disoit-il, qu'il bâtissoit un palais : mais lorsque les murs de ce palais commencèrent à être susceptibles de défense, il y logea ses soldats languedociens, et il appesantit son joug sur une république jalouse encore de sa liberté.

Deux factions existoient depuis long-temps dans Bolo-

(1) *Gazata Chronicon Regiense.* T. XVIII, p. 48.

gne ; l'une, qui avoit d'abord secondé les vues du légat, 1333.
étoit dirigée par Taddéo de Pépoli, le plus riche et le plus ambitieux citoyen de la république ; l'autre, plus favorable à la liberté, avoit pour chef Brandaligi des Gozzadini, et Colazzo des Beccadelli, avec leurs familles. Ceux-ci entreprirent les premiers de secouer le joug qui pesoit sur
leur patrie ; et, au commencement de l'année 1334, ils 1334.
concertèrent avec le marquis d'Este, chef de l'armée de la ligue, les moyens de soulever Bologne.

Le marquis d'Este, après s'être rendu maître du château d'Agenta, se dirigea sur Cento avec son armée, pour forcer le légat à marcher à sa rencontre. En effet, la garnison languedocienne, qui tenoit en respect les citoyens de Bologne, sortit, le 17 mars, pour combattre les Ferrarais. C'étoit le moment que Brandaligi et Colazzo attendoient pour appeler le peuple à la liberté. Ils parurent sur la place du Prétoire, l'épée à la main. « Aux armes, s'écrièrent-» ils, citoyens de Bologne, courez aux armes, et secon-» dez-nous ; le moment est enfin arrivé où notre cou-» rage peut suffire pour secouer le joug de la tyrannie. » Une armée étrangère traverse vos campagnes ; ces » soldats, ennemis de votre maître sont vos vengeurs. » Préférez-vous combattre ces soldats, ou les Languedo-» ciens qui vous oppriment ; exposerez-vous votre sang » pour vivre esclaves ou pour vivre libres ? Armez-vous, » car il faut choisir ; armez-vous, car le tyran va vous en-» voyer contre les Ferrarais, si vous ne marchez pas avec » nous. Voyez les cachots qu'il a construits dans sa forte-» resse ; voyez les potences qu'il a élevées sur vos murs : » ce sont là, si vous vainquez avec lui, les récompenses » qui vous attendent. Mais nous, si vous nous secondez, » nous ouvrirons au peuple ce palais où nos pères et les » vôtres, où nous-mêmes, avec vous, nous avons rendu » librement la justice, lorsque la république subsistoit » dans sa gloire, lorsque nous ne connoissions pas la

1334. » cupidité du prêtre français, ou la brutale insolence et l'impudicité de ses soldats. Nous, dont les demeures et les familles sont connues, dont les maisons seront brûlées et les propriétés confisquées, si nous sommes vaincus, nous exposerons joyeusement toute notre existence pour la liberté : faites de même, vous qui risquez moins que nous. »

Du milieu de la foule assemblée, le cri de *vive le peuple meure le légat; meure le tyran inique et cruel,* répondit à ce discours. Les Languedociens épars dans les rues furent mis à mort; les autres s'enfuirent vers la forteresse, abandonnant les portes qui furent ouvertes au marquis de Ferrare. Le peuple, conduit par Colazzò et par Brandaligi, livra un premier assaut à cette forteresse, où le légat s'étoit enfermé; et, comme les insurgés ne réussirent point à enfoncer les portes du château, ou à franchir ses épaisses murailles, ils en entreprirent le siége d'une manière plus régulière (1).

Les Florentins, cependant, ne furent pas plus tôt avertis de la situation où se trouvoit le légat, qu'ils envoyèrent à Bologne quatre ambassadeurs et trois cents hommes d'armes, pour prendre ce prélat sous leur protection. Bertrand du Poïet, comme seigneur de Bologne, avoit été leur ennemi : mais, dès l'instant qu'il fut en danger, ils ne virent plus en lui qu'un représentant de l'Église. Les ambassadeurs traitèrent entre lui et le peuple qui l'assiégeoit; le légat abandonna volontiers sa forteresse, qu'il ne pouvoit plus défendre long-temps, et qui, livrée aux Bolonais, fut aussitôt rasée par la populace. Les Florentins couvrirent la retraite du légat, qui prit la route de Toscane, avec ses

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. historicum.* T. XVIII, p. 150. — *Cronica Miscella di Bolog.* T. XVIII, p. 358. — *Cherubino Ghirardacci stor. di Bol.* L. XXI, p. 110. — *Gazata Chronic. Regiense*, p. 49. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, c. 1158. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 467.

soldats ; et la sauvegarde que lui donnoit la république put 1334.
seule le préserver de la rage des habitans des campagnes, qui s'attroupoient sur son passage, et qui vouloient se venger de sa longue tyrannie (1).

Bertrand du Poïet fut reçu à Florence avec une hospitalité qui auroit dû lui faire oublier ses précédens griefs contre la république ; on assure cependant qu'à son arrivée à Avignon, il mit tout en œuvre pour engager le pape, son oncle, à le venger de ceux qui venoient de lui sauver la vie : mais le règne de Jean XXII ne fut plus assez long pour que Bertrand pût mettre en usage tout son crédit sur ce pontife, et faire repentir les Florentins de la protection qu'ils lui avoient accordée.

Jean XXII mourut à Avignon, le 4 décembre 1334, après un long règne, pendant lequel il avoit été un objet de scandale pour toute la chrétienté. Son avarice avoit été telle, qu'il laissa en mourant un trésor de dix-huit millions de florins, en argent monnoyé, outre sept millions en joyaux et en vases d'église (2) ; il l'avoit amassé en retenant tous les bénéfices vacans dans toute la chrétienté, pour en percevoir les premiers fruits. Ce fut lui qui attribua au Saint-Siége le droit exercé auparavant par les églises, de nommer elles-mêmes leurs propres pasteurs ; et la simonie qui régnoit dans ces élections excita un mécontentement universel. Mais la conduite du pape en Italie, la perfidie et la cruauté de ses agens dans la poursuite de leurs vues ambitieuses, excitoient plus d'indignation encore. La persécution de Louis de Bavière avoit révolté toute l'Allemagne ; un cri universel s'élevoit contre tant d'injustice et de partialité, lorsqu'enfin, pour mettre le comble

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 6, p. 757. — *Leonard. Aretin.* L. VI, p. 202.

(2) Le frère de Villani, banquier du pape à Avignon, fut employé avec d'autres à compter ce trésor. *Giov. Villani.* L. XI, c. 19 et 20, p. 765. — Bonconte Monaldeschi, cependant, ne l'évalue qu'à quinze millions de florins. *Ann.* T. XII, p. 537.

1334. au mécontentement de l'Église, la foi même du pape fut soupçonnée d'hérésie, et les dévots réunirent leurs imprécations au déchaînement des mondains contre lui.

A ses passions politiques, Jean XXII avoit joint le goût des discussions théologiques, et un esprit très-subtil pour les suivre. L'Église n'avoit point encore décidé comme un point de dogme quel étoit l'état des ames des bienheureux, après leur mort, pendant que le monde subsistoit encore. Jean XXII, persuadé que le jugement dernier devoit seul les introduire dans la béatitude céleste, tenoit pour assuré que, jusqu'à ce grand jour, leurs ames ne verroient point Dieu dans toute sa gloire; il encourageoit les théologiens à discuter cette question, et il récompensoit par des bénéfices ceux qui soutenoient son opinion dans leurs écrits ou leurs prédications : mais il rencontra bientôt une opposition qui surpassoit de beaucoup celle à laquelle il s'étoit attendu. Sa croyance, qui paroissoit d'abord indifférente, pouvoit avoir sur les revenus de l'Église les conséquences les plus fâcheuses : comme il refusoit à la vierge Marie, aux apôtres et à tous les saints, l'entrée dans le ciel jusqu'à la fin du monde, la doctrine des indulgences, des messes pour le repos des ames, de l'invocation et de l'intercession des saints, enfin du feu du purgatoire, étoit attaquée par ses fondemens. Les Allemands et les Italiens saisirent avec empressement ce prétexte pour demander la convocation d'un concile général, qui auroit déposé le pape, comme coupable d'hérésie, et auroit en même temps soustrait l'Église à l'influence de la France (1). Philippe de Valois, pour prévenir leurs menées, crut devoir le premier forcer le pape à renoncer à ses opinions. Il obtint une décision des théologiens de Paris et des cardinaux, en faveur de la vision béatifique; et il la communiqua au pape, en lui donnant à entendre qu'au besoin il le forceroit à s'y

(1) *Olenschlager Geschichte des XIV Jahrhund*, §. 109, p. 252.

conformer (1). Il déclara même qu'il le traiteroit comme 1334.
un hérétique, et le feroit brûler, s'il ne se rétractoit pas (2). Jean XXII, effrayé, consentit à ce que son opinion fût réprouvée; et la veille même de sa mort il publia une déclaration, par laquelle il reconnoissoit la vision béatifique, qui dès-lors est devenue un des dogmes de l'Église (3).

Les cardinaux, rassemblés à Avignon, furent sur-le-champ enfermés au conclave, au nombre de vingt-quatre; ils étoient divisés en deux factions, et il étoit peu probable qu'ils s'accordassent de long-temps. Il est d'usage dans les conclaves que les cardinaux votent chaque jour au scrutin secret: mais aussi long-temps que l'élection n'est pas arrangée entre eux, ceux qui n'ont point d'espérance de l'emporter, cherchent seulement à perdre leurs voix, c'est-à-dire à les disséminer entre des sujets qui n'aient aucune chance de réunir la majorité des deux tiers des suffrages, requise pour faire un pape. Dès les premiers jours du scrutin, les cardinaux d'Avignon, bien déterminés à éviter une nomination, firent chacun en secret choix de l'homme qu'ils jugeoient le moins propre à réunir tous les suffrages; et par cette raison même, ils se trouvèrent unanimes pour désigner Jacques Fournier, fils d'un boulanger de Saverdun; on l'appeloit le cardinal Blanc, parce qu'il portoit toujours l'habit de moine de Cîteaux. Les cardinaux qui l'avoient nommé, le peuple à qui on l'annonça, et le candidat qu'on venoit adorer, furent également surpris de cette élection. Ce dernier ne put s'empêcher de dire à ses confrères que leur choix étoit *tombé sur un âne*. Benoît XII (c'est le nom que prit le nouveau pape) étoit en effet étranger à cette politique et à cette dissimulation qu'on avoit poussées

(1) Fleury, Hist. ecclésiastique. L. XCIV, c. 33.

(2) *Giov. Villani*. L. X, c. 228, p. 740. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, T. I, p. 254.

(3) *Giov. Villani*. L. XI, c. 19, p. 764.

1334. si loin à la cour d'Avignon, mais il montra, en revanche, plus d'amour de la paix, de bonté, de sollicitude pour son troupeau, qu'aucun de ceux qui depuis cinquante ans avoient occupé la chaire de saint Pierre (1).

La première pensée de Benoît XII fut de réconcilier Louis de Bavière à l'Église, et de terminer la scandaleuse querelle que son prédécesseur avoit suscitée au chef de la chrétienté. Louis, dès les premières avances qui lui furent faites, se soumit à toutes les conditions qui lui furent imposées; et la paix alloit être conclue, lorsque le roi de France et celui de Naples s'adressèrent, pour y mettre obstacle, à toutes les créatures qu'ils avoient dans le consistoire: Philippe de Valois fit même saisir, dans toute la France, tous les revenus des cardinaux, les menaçant de confisquer leurs biens, s'ils se réconcilioient avec le Bavarois. Une opposition invincible du consistoire arrêta en effet le pape; et la négociation fut rompue (2).

Cependant, la guerre entreprise par les Florentins, de concert avec les princes lombards, se poursuivoit avec succès; les seigneurs auxquels le roi Jean avoit vendu ses états, abandonnés par lui et par le légat, se soumettoient successivement, et entroient en traité avec les chefs de la ligue lombarde, pour leur céder leurs villes à des conditions avantageuses. Crémone fut ouverte à Visconti, au mois de mai 1334; les autres villes de Lombardie se soumirent successivement pendant l'été de 1335. Mais durant cette campagne, les Florentins, qui envoyèrent constamment et avec de grandes dépenses leur contingent à l'armée des confédérés, eurent beaucoup de peine à leur faire maintenir les conditions de leur premier accord. Les deux plus puissans parmi leurs alliés, Visconti et della Scala, tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer, par des négo-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 21, p. 766.

(2) *Olenschlager Geschichte*, §. 112, p. 258. — *Albertus Argentinensis*, p. 126.

ciations secrètes, des villes qui devoient tomber en partage à leurs moindres associés. Enfin, par l'entremise des Florentins, Plaisance, Crémone et Lodi furent livrées à Visconti; Parme, à Mastino della Scala; Reggio, aux Gonzague, et Modène, aux marquis d'Este (1). 1335.

Chacun des confédérés étoit parvenu au but pour lequel il avoit entrepris la guerre, à la réserve des seuls Florentins; ceux-ci, qui s'étoient réservé la conquête de Lucques, n'avoient cependant attaqué cette ville qu'avec mollesse, pour épargner une province qui devoit leur demeurer soumise, et qu'ils comptoient acquérir par une négociation. Les frères des Rossi, seigneurs de Parme et de Lucques, ayant vendu la première de ces deux villes à Mastino della Scala, étoient disposés à traiter aussi avec lui de la cession de la seconde; et les Florentins, avec une confiance imprudente, permirent au seigneur, leur allié, de poursuivre une négociation aussi importante pour eux : ils virent même avec joie cinq cents gendarmes de Mastino entrer dans Lucques, le 20 décembre 1335, du consentement de Pierre des Rossi, qui y commandoit; mais Mastino n'avoit jamais eu coutume de se proposer dans ses négociations, le seul avantage de ses alliés (2).

Les Rossi avoient traité avec Mastino seulement; et il leur étoit indifférent que ce seigneur gardât pour lui la ville qu'ils lui cédoient, ou qu'il la remît aux Florentins. Le prince de Vérone, dont les états s'étendoient alors des frontières de l'Allemagne à celles de la Toscane, connoissoit trop quel parti il pourroit tirer d'une ville forte dans cette dernière province, pour songer à la livrer à ses ri-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 30-31, p. 771. — *Gazata Chron. Regiense.* T. XVIII, p. 50. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 596. *Bonifazio di Morano Chron. Mutin.* T. XI, p. 126. — *Chronic. Estense.* T. XV, p. 399. — *Chronic. Placentin.* T. XVI, p. 496. — *Storie Pistolesi*, p. 468.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 40, p. 778. — *Chronic. Veronense.* T. VIII, p. 649.

1335. vaux. Il ne fut pas plus tôt maître de Lucques qu'il chercha à ranimer le parti gibelin en Toscane, et à étendre son influence sur les villes de Pise et d'Arezzo, qui étoient dès long-temps dévouées à cette faction.

Le parti démocratique dominoit à Pise, et il avoit placé à la tête de la république le comte Fazio, ou Boniface de la Ghérardesca. Les plébéiens et les hommes nouveaux qui composoient les conseils, n'avoient point hérité de ces vieilles haines de famille dont les nobles étoient encore animés; leur politique étoit fondée sur les cironstances présentes et les alliances nouvellement contractées, non sur les affections de leur enfance et les souvenirs : ils avoient fermé leurs portes à Louis de Bavière; ils avoient combattu et chassé de leur ville les fils de Castruccio; ils avoient enfin recherché l'amitié des Florentins, qu'ils savoient être les chefs de tout le parti guelfe. Mais les nobles, écartés des emplois, voyoient avec un sentiment d'indignation leur patrie entrer dans l'alliance de ses anciens ennemis. Ils attachoient toute leur gloire au souvenir de leurs précédens combats contre les Guelfes; la haine de ce parti étoit le plus vif de leurs sentimens : ils croyoient de leur devoir, de leur honneur, de la conserver, de la transmettre à leurs enfans, aussi implacable qu'ils l'avoient reçue de leurs pères; et pourvu qu'ils fissent triompher le nom gibelin, il leur importoit peu que leur patrie fût florissante ou abandonnée par le commerce, qu'elle conservât sa liberté, ou qu'elle reconnût un maître. Bénédetto Maccaroni (1) étoit à la tête de ce parti; il entra avec empressement dans les vues de Mastino della Scala, et il accepta avec reconnoissance les secours que ce seigneur lui offroit pour rendre aux nobles et aux Gibelins leur ancien pouvoir.

Maccaroni prit occasion d'une dispute qui éclata dans le conseil où l'on devoit élire un chancelier, pour appeler son parti aux armes. Il avoit voulu qu'un événement for-

(1) Maccaroni étoit le nom d'une branche de la maison Gualandi.

tuit préparât les esprits de ses partisans, afin de n'avoir pas à leur confier un complot ; et il comptoit assurer leur victoire par le prompt secours que lui avoit promis Mastino. Mais le comte Fazio, dans cette émeute inattendue, eut plus de célérité que les gentilshommes : il s'empara le premier de la place du palais public, et pour la défendre, il tendit les chaînes qui en fermoient l'issue; tandis que les gentilshommes ouvroient les prisons et brûloient les livres des créances de l'état, pour s'attirer la faveur de la populace. Les deux partis se livrèrent ensuite bataille sur la place Saint-Sixte, et les nobles eurent le désavantage. Ils se retirèrent lentement vers la porte de la place que Maccaroni comptoit défendre jusqu'à l'arrivée des troupes de Mastino. Il avertit ses compagnons de l'approche de ce renfort, pour relever leur courage; mais la nouvelle s'en communiquant aussitôt au parti opposé, un grand nombre de citoyens qui n'avoient point voulu prendre part au combat précédent, s'armèrent pour empêcher que leur patrie ne fût livrée à Mastino della Scala : ils se joignirent au comte Fazio, et, attaquant les gentilshommes avec une nouvelle vigueur, ils les chassèrent de la ville. Les Gualandi, Sismondi, et Lanfranchi, furent exilés à la suite de ce combat, avec presque toutes les familles de la haute noblesse (1). 1335.

Les Florentins, instruits de cette sédition à Pise, et informés en même temps que Pierre des Rossi s'étoit avancé jusqu'à Asciano, à la tête des soldats de Mastino, pour seconder les Gibelins, et qu'il les y avoit rencontrés dans leur fuite, reconnurent aisément les complots que le seigneur de Vérone étendoit sur toute la Toscane. Ils le sommèrent encore une fois de leur ouvrir les portes de Lucques, selon qu'il s'y étoit engagé; et pour ne laisser aucune ex-

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1002. — *Frammentino d'anonimo Pisano*. T. XXIV, p. 670. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 42, p. 779. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 684.

1335. cuse à sa mauvaise foi, ils consentirent à lui payer tout ce qu'il réclameroit pour dédommagement des frais que Lucques lui avoit occasionés. Mastino fit monter ses prétentions à la somme exorbitante de trois cent soixante mille florins; et lorsqu'à son extrême surprise, les ambassadeurs de la république lui répondirent qu'ils étoient prêts à la payer, Mastino s'écria qu'il étoit assez riche pour n'avoir pas besoin de leur argent, et qu'il n'évacueroit pas Lucques si les Florentins ne lui permettoient pas de s'emparer de Bologne. La négociation fut ainsi rompue le 23 février 1336, et les hostilités commencèrent aussitôt dans le val de Niévole (1).

Les Florentins se virent ainsi engagés dans la guerre la plus dangereuse, avec un tyran dont l'élévation étoit en partie leur ouvrage. Mastino se trouvoit alors seigneur de neuf villes, autrefois capitales d'autant d'états souverains (2); et il tiroit, des gabelles de ces villes, un revenu de sept cent mille florins par année. Aucun monarque de la chrétienté, à la réserve du seul roi de France, ne possédoit de semblables richesses. Tout le reste de la Lombardie étoit soumis à des princes gibelins, alliés naturels de la maison della Scala, et la cour de Mastino étoit l'asile de tous les exilés illustres : l'historien Cortusio, envoyé vers ce temps-là en ambassade auprès de lui, le trouva entouré de vingt-trois princes dépossédés, qui avoient cherché un refuge dans sa capitale (3). Le seigneur de Vérone, enflé d'orgueil par ses alliances, par ses richesses et par ses succès passés, ne prétendoit à rien moins qu'à la conquête de toute l'Italie; et les Florentins étoient les seuls qui osassent mettre obstacle à ses ambitieux projets.

La république de Florence étoit bien loin de pouvoir

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 44, p. 780.

(2) Vérone, Padoue, Vicence, Trévise, Brescia, Feltro, Bellune, Parme et Lucques. *Giov. Villani.* Lib. XI, c. 45, p. 782.

(3) *Cortusiorum histor.* L. VI, c. 1, T. XII, p. 869.

s'égaler à Mastino della Scala, par le nombre de ses places fortes, celui de ses sujets, celui de ses soldats, ou l'étendue de ses revenus publics. Cependant la richesse privée des Florentins, maîtres alors d'une grande partie du commerce du monde, leur faisoit tenir un rang distingué parmi les puissances, parce qu'ils sacrifioient toujours avec joie cette richesse au service de leur patrie. Au moment où la guerre éclata avec Mastino, ils formèrent un conseil de finance chargé de trouver de l'argent : toutes les caisses du commerce lui furent ouvertes ; et la république se vit en état de faire tête à son redoutable adversaire (1). Un conseil militaire, nommé l'office de la guerre, fut en même temps formé de six citoyens députés par les six quartiers de la ville, et la direction des opérations de l'armée lui fut remise sans partage, par une année, afin que la réélection plus fréquente de la seigneurie n'interrompît point la marche des affaires. 1336.

Les Florentins n'étoient pas seulement exposés à être attaqués du côté de Lucques : sur la frontière opposée, un chef audacieux des Gibelins leur causoit des inquiétudes non moins vives. Pierre Saccone des Tarlati, un des seigneurs de Piétra Mala, avoit succédé, dans le gouvernement d'Arezzo, à son frère qui avoit été évêque de cette ville. Élevé dans la région la plus sauvage des Apennins, où le château de Piétra Mala domine des déserts que de hautes neiges couvrent pendant une moitié de l'année, Saccone étoit accoutumé à braver tous les dangers, comme toutes les fatigues, et toutes les intempéries de l'air. Il conservoit, dans un siècle civilisé et au milieu des peuples amollis, les mœurs et les habitudes des conquérans du Nord, antiques auteurs de sa race. Il méprisoit le luxe et la mollesse de l'Italie; mais il s'étoit instruit dans sa politique, et il profitoit de ses artifices. Il étoit en même temps le plus redoutable soldat dans un champ de bataille, et le partisan

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 45, p. 782.

1336. le plus rusé et le plus ingénieux, lorsqu'il vouloit surprendre une place, ou tromper ses ennemis, par un stratagème. Attaché à ses montagnes, il sembloit prétendre plutôt à devenir le roi des Apennins, qu'à dominer sur les contrées fertiles qui sont à leur pied, comme l'aigle qui vole, dans les Alpes, de rochers en rochers, mais qui descend rarement dans les plaines. Il avoit entièrement soumis la famille de Faggiuola, qu'il avoit dépouillée de Massa Trebaria et de tout son héritage : il avoit de même assujetti les Ubertini avec tous leurs châteaux, les comtes de Montéfeltro, et ceux de Montédoglio (1); et son pouvoir s'étendoit sur toutes les hautes montagnes de la Toscane, de la Romagne, et de la Marche d'Ancône. De la seigneurie d'Arezzo, il avoit passé ensuite à celle de Città-di-Castello et de Borgo San-Sepolcro; et il avoit enfin attaqué Pérouse, qui ne se défendoit qu'avec peine contre lui.

Saccone cependant avoit observé la paix qui, vingt ans auparavant, avoit été conclue entre les républiques de Florence et d'Arezzo; et, quoique chef du parti gibelin, il avoit évité d'attirer sur lui les armes puissantes de la seigneurie. Mais lorsque Mastino della Scala porta la guerre en Toscane, Saccone accepta son alliance, et s'engagea à introduire dans Arezzo huit cents chevaux que le seigneur de Vérone fit avancer jusqu'à Forli. L'office de la guerre ne voulut pas demeurer plus long-temps exposé aux mauvais offices d'un voisin qui attendoit le moment favorable pour lever le masque. Les Florentins déclarèrent la guerre au seigneur d'Arezzo, le 14 avril 1336; ils firent entrer de la cavalerie en Romagne, pour arrêter celle de Mastino, et ils firent ravager par leurs troupes tout l'état Arétin (2).

Les villes de Sienne, de Pérouse et de Bologne, étoient,

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 25, p. 769.
(2) *Ibid.* L. XI, c. 48, p. 784. — *Leonard. Aretin.* L. VI, p. 205.

ainsi que le roi Robert, engagées par une antique alliance, 1336.
à défendre les Florentins, pour le maintien du parti guelfe. L'office de la guerre renouvela cette alliance, quoiqu'il n'en pût attendre que peu de fruit; car les républiques étoient affoiblies par des discordes civiles, et le roi Robert, par l'âge et le découragement. On ne pouvoit songer à demander aux Génois aucune assistance; depuis deux ans le parti gibelin dominoit dans leur république, dont toutes les forces étoient tournées contre elle-même (1). Le pouvoir de l'Église étoit presque détruit en Italie; les villes de la Romagne et de la Marche étoient soumises à de petits tyrans, dont toute la politique consistoit à s'unir au parti du plus fort, afin d'être ménagés par l'usurpateur, aussi long-temps du moins que celui-ci auroit quelque chose à craindre. Louis de Bavière continuoit à favoriser Mastino, qui se décoroit toujours du nom de vicaire impérial; et si quelque puissance ultramontaine devoit prendre parti dans la guerre qui alloit commencer, ce ne pouvoit être qu'en faveur du seigneur de Vérone.

Venise seule pouvoit être déterminée par une politique plus relevée, et pouvoit s'allier à Florence, pour défendre la liberté italienne. La puissante république de Venise, jusqu'alors uniquement occupée de ses conquêtes dans le Levant, de sa marine et de son commerce, n'avoit acquis aucune possession sur le continent, n'avoit jamais voulu y contracter des alliances, et n'avoit pris encore aucune part à la politique italienne. Les noms de Guelfes et de Gibelins étoient exclus des lieux de sa domination; elle ne relevoit point de l'Empire, et elle tenoit son propre clergé dans sa dépendance: néanmoins on la considéroit plutôt comme attachée au parti impérial; et une jalousie de commerce ou de puissance sembloit l'éloigner des Florentins.

Les seigneurs de la guerre de Florence ne se laissèrent

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 24, p. 768.

1336. point décourager par ces premières apparences. Pour ne pas éveiller l'attention de Mastino sur les négociations qu'ils entamoient, ils en chargèrent des marchands florentins établis à Venise; et ils trouvèrent, comme ils s'y étoient attendus, la seigneurie de cette ville disposée à leur prêter une oreille favorable.

Mastino della Scala avoit offensé, par plusieurs entreprises, la république, sa puissante voisine. Il avoit voulu enlever le château de Camino à la famille de ce nom, qui, une fois, avoit régné à Trévise, et qui, depuis, s'étoit fait aggréger à la noblesse vénitienne; il bâtissoit un château entre Padoue et Chioggia, pour empêcher les Vénitiens de faire du sel sur ses côtes, et pour assurer cette fabrication à ses propres sujets; enfin, il avoit fait fermer, par une chaîne, le Pô à Hostiglia, et il avoit soumis les vaisseaux qui remontoient la rivière, à un péage onéreux (1). Toutes ces innovations étoient contraires aux traités conclus par ses prédécesseurs avec la république; et celle-ci saisit avec empressement l'occasion de repousser une offense, et d'abaisser un voisin dont la grandeur devenoit menaçante.

Le traité d'alliance entre les deux républiques fut signé le 21 juin 1336. Florence n'y avoit recherché d'autre avantage que celui de susciter à Mastino un ennemi puissant: elle s'engageoit à entretenir la moitié de l'armée, à supporter la moitié des frais pour attaquer le seigneur de Vérone dans la Marche Trévisane; mais toutes les conquêtes faites par cette armée devoient appartenir aux Vénitiens: les Florentins se réservoient seulement l'acquisition de Lucques, qu'ils devoient faire à leurs frais et par leurs propres forces (2).

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VI, c. 2, p. 871. *Chronicon Veronense.* T. VIII, p. 650. — *Gazata Chronic. Regiense.* T. XVIII, p. 52. — *Marin Sanuto vite de' Duchi.* T. XXII, p. 601. — *Andrea Naugerio stor. Venez.* p. 1020. — *Sandi storia civile Venez.* P. II, L. V, p. 73.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 49, p. 784.

Un seul général devoit commander avec de pleins pouvoirs 1336. l'armée des deux républiques; la cupidité de Mastino leur fit trouver un capitaine qui méritoit une si haute confiance. La famille illustre des Rossi de Parme avoit été à la tête du parti guelfe, jusqu'au temps où la perfidie de Bertrand du Poïet l'avoit forcée à chercher un refuge parmi les ennemis de l'Église; à l'arrivée de Jean de Bohême, elle lui avoit cédé sa souveraineté; à son départ, elle l'avoit rachetée de lui. La guerre l'avoit enfin obligée à transférer à Mastino della Scala tous ses droits sur Parme et sur Lucques. La ville de Pontrémoli, et plusieurs châteaux avec des propriétés considérables, avoient été assurés aux Rossi, par Mastino; mais le seigneur de Vérone eut à peine recueilli les fruits de ce traité, qu'il songea à se dégager des obligations qu'il lui imposoit. Il excita, contre les Rossi, les Correggieschi, chefs de la faction opposée, dans Parme : bientôt il les dépouilla de tous leurs châteaux, et il les assiégea dans Pontrémoli, leur dernier asile. Pierre des Rossi, le plus jeune de six frères, passoit alors pour le cavalier le plus accompli de l'Italie. Dans les guerres civiles qui, depuis longtemps, désoloient son pays, il avoit donné des preuves éclatantes de sa bravoure, et jamais on ne l'avoit vue souillée par aucun mélange de cruauté. Les soldats allemands qui servoient alors en Italie l'avoient appelé leur seigneur, et lui montroient un attachement sans bornes. Libéral jusqu'à l'imprudence, avec ses compagnons d'armes, à peine se réservoit-il pour lui-même une tunique et un cheval. Sa haute stature et l'élégance de ses manières attiroient sur lui les regards de toutes les femmes; et la pureté virginale de ses mœurs, qu'on assuroit n'avoir pas été une seule fois démentie, donnoit encore un charme particulier à sa noble figure (1). Pierre des Rossi étoit retenu comme otage à Vérone; mais il s'échappa de sa prison et vint implorer les secours des Florentins qu'il excita à

(1) *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 4, p. 884.

1336. la vengeance. Après avoir donné une preuve de ses talens militaires dans une courte campagne sur le territoire de Lucques, il passa, le 1er octobre, au commandement de la grande armée de la ligue dans la Marche Trévisane (1).

Pierre des Rossi parcourut avec son armée les territoires de Trévise et de Padoue; il insulta les garnisons de ces deux villes; il livra au pillage les campagnes, et tint en échec, avec quinze cents chevaux qu'il commandoit, l'armée de Mastino, composée de quatre mille gendarmes. Cependant, les Vénitiens le voyant engagé dans le labyrinthe des rivières et des canaux qui coupent de mille manières l'état de Padoue, en conçurent d'autant plus d'inquiétude, que l'ennemi avoit abattu tous les ponts et fortifié tous les passages : mais Pierre feignit de rechercher la bataille; il en envoya offrir le gage, selon l'usage chevaleresque, au camp de Mastino; et le seigneur de Vérone, persuadé qu'il devoit trouver son avantage à éviter ce que son ennemi désiroit, laissa échapper l'occasion de l'attaquer, et lui permit de s'établir et de se fortifier à Bovolento, sur le Bachiglione, sept milles au-dessous de Padoue (2).

Pendant le temps que les Florentins entretenoient une armée dans la Marche Trévisane, et qu'ils combattoient en Toscane contre les Lucquois, et contre Pierre Saccone et les Arétins, ils savoient encore qu'ils devoient se tenir en garde contre les complots des Gibelins qui, dans les villes sujettes et même dans Florence, avoient des intelligences redoutables, et qui étoient sans cesse excités par les promesses de Saccone et les artifices de Mastino. Dans une situation aussi dangereuse, ils savoient que les Romains auroient créé un dictateur, et ils crurent, à leur

(1) *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 470. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 51, p. 788. — *Beverini Ann. Lucens.* Lib. VII, p. 901.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 53, p. 791. — *Cortusiorum Hist.* Lib. VI, c. 4, p. 874.

exemple, devoir élever un magistrat au-dessus des lois, 1336.
pour que le pouvoir redoutable qu'ils lui confioient contînt les ennemis secrets de la république, et que la rapidité de ses jugemens les atteignît à temps dans leurs complots. Mais les Romains, peuple tout militaire, faisoient du dictateur le général de leur armée. Les Florentins n'auroient pas trouvé parmi leurs concitoyens un général assez expérimenté pour qu'ils osassent le mettre à la tête de tout l'état : accoutumés à confier le pouvoir du glaive à des étrangers, ils auroient redouté encore davantage de réunir en des mains inconnues la puissance civile et militaire ; si jamais ils s'étoient ainsi donné un maître, ils auroient pu difficilement ensuite secouer son joug. Ils résolurent donc de ne revêtir leur magistrat nouveau que des pouvoirs d'un juge suprême ; ils le nommèrent conservateur : ils l'entourèrent d'une garde de cinquante cavaliers et de cent fantassins, et ils l'autorisèrent à porter sommairement ses sentences, et à les faire exécuter sans retard. Un étranger, Jacob Gabrielli d'Agobbio, fut appelé le premier à occuper cette charge. Le peuple devoit trembler devant lui ; mais la seigneurie qui demeuroit supérieure à sa juridiction, pouvoit le surveiller et mettre des bornes à son pouvoir. Cependant, Gabrielli se livrant sans contrainte à son caractère soupçonneux et cruel, fit répandre beaucoup de sang par ses bourreaux. Lorsqu'il sortit de charge, le peuple, indigné contre lui, porta une loi pour interdire de tirer à l'avenir des juges d'Agobbio ou de son territoire (1). Après lui, un autre conservateur, Accorrimbéne de Tolentino, fit succéder la justice vénale à la cruauté, et les Florentins, en abolissant cette charge, reconnurent enfin que la liberté ne se maintient jamais

(1) Une semblable ordonnance avoit été portée à Sienne l'année précédente, contre les habitans d'Agobbio. *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 95. Les gentilshommes de cette ville, et surtout les Gabrielli, se destinoient tous au métier de juges.

1336. par des moyens despotiques, et qu'élever un pouvoir au-dessus des lois, fût-ce pour leur défense, c'est préparer leur renversement (1).

1337. L'année suivante, les Florentins ouvrirent la campagne en Toscane par un succès éclatant. Pierre Saccone, pressé par les armées de Florence et de Pérouse, et ne pouvant maintenir de communication avec Mastino, qui ne lui envoyoit point les secours qu'il lui avoit promis, avoit perdu plusieurs de ses châteaux; il prit enfin le parti de négocier, et de vendre aux Florentins la seigneurie d'Arezzo. La république acheta séparément les droits de Pierre Saccone et ceux des comtes Guido : elle acquitta la solde des troupes assiégées; et elle déboursa environ soixante mille florins pour obtenir la possession de la ville, qui lui fut ouverte le 10 mars. Mais cette conquête coûta à la république plus que des trésors; elle compromit sa bonne foi : pour la première fois on l'accusa d'avoir mal observé ses traités, d'avoir combattu de concert avec les Pérousins, et d'avoir recueilli seule les fruits de leur sueur et de leur sang (2). Le parti guelfe fut rétabli dans Arezzo, après en avoir été exilé soixante ans; les Tarlati furent réduits au rang de citoyens; deux forteresses furent construites dans la ville pour la tenir dans la dépendance, et une magistrature nouvelle fut instituée pour veiller à la paix et au bon état des Arétins (3).

Les Florentins qui, dans la guerre précédente, avoient souffert de leurs ménagemens pour le territoire de Lucques, persistoient néanmoins dans le même système de politique: la guerre qui n'importoit qu'à eux seuls et qu'ils ne suivoient point de concert avec leurs alliés, étoit celle

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 39, p. 778.

(2) *Ibid.* L. XI, c. 58-60, p. 796. — *Istor. Pistolesi*, p. 471. — *Andrea Dei Cronica Sanesi.* T. XV, p. 96.

(3) *Giov. Villani.* L. XI, c. 59, p. 799. — *Cronaca di Ser Gorello d'Arezzo.* T. XV, c. 4, p. 829.

qu'ils poussoient avec le moins de vigueur. Ils se contentèrent, dans cette campagne, de piller Pescia, Buggiano, et quelques châteaux du val de Niévole et du val de Serchio, sans faire aucune conquête (1). 1337.

Mais, pendant le même temps, ils poursuivoient avec une redoutable activité leur projet de susciter en Lombardie de nouveaux ennemis à Mastino della Scala. De la même manière qu'ils avoient appelé les chefs des Gibelins à partager les conquêtes du roi de Bohême, ils abandonnoient à présent, à leur avidité, les états du seigneur de Vérone. Ils rappeloient à chacun l'arrogance insultante de Mastino; et ils offroient une récompense à quiconque voudroit se joindre à eux, pour l'en punir. Obizzo d'Este, Louis de Gonzague, et Azzo Visconti, entrèrent successivement dans la ligue des deux républiques. Ce dernier avoit profité de la guerre générale où ses voisins étoient engagés, pour se rendre maître, dans le même temps, des villes de Lodi, de Come et de Crême (2). Charles, fils de Jean de Bohême, et duc de Carinthie, se joignit aussi aux ennemis de Mastino, et lui enleva, au commencement de juillet, les villes de Cividale et de Feltre (3).

Tandis qu'une armée, conduite par Luchino Visconti, menaçoit au couchant les états de Mastino, et se retiroit ensuite sans combat (4), Pierre des Rossi demeuroit dans le voisinage de Padoue, et cherchoit les moyens d'enlever cette ville importante à Albert della Scala, qui y commandoit. Albert, frère aîné de Mastino, étoit son égal en autorité; mais il n'avoit ni ses talens ni son courage. Il

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 62, p. 801. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 904.

(2) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 400. — *Marin Sanuto vite de' Duchi.* T. XXII, p. 603. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 108, p. 710.

(3) *Cortusior. Historia.* L. VI, c. 9, p. 879. — *Istorie Pistolesi*, p. 472. *Chronic. Veronense.* T. VIII, p. 650.

(4) *Cortusior. Historia.* L. VI, c. 6, p. 876. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 63, p. 802.

1337. abandonnoit les affaires publiques pour ne songer qu'à ses plaisirs. Marsilio et Ubertino de Carrare, les anciens seigneurs de Padoue, et les chefs du parti guelfe, étoient ses uniques conseillers. Dans l'ivresse du pouvoir absolu, il avoit cependant fait violence à la femme d'Ubertino de Carrare; mais comme il avoit oublié cet outrage, il se figuroit que l'offensé l'ignoroit ou l'avoit oublié aussi. Ubertino n'avoit pas fait entendre une plainte, ni laissé deviner sa secrète rage; mais il avoit ajouté à la tête de Maure qui formoit le cimier de son casque, deux cornes d'or, en souvenir de sa honte et de la vengeance qu'il méditoit (1).

Mastino n'accordoit point aux seigneurs de Carrare une confiance si absolue : il écrivit plusieurs fois à son frère de les surveiller, de les arrêter, et même de les faire mourir. Albert montroit toutes ces lettres aux Carrare; et ceux-ci, qui, dès le mois de décembre, étoient entrés en traité avec le doge de Venise (2), cherchoient à réveiller, dans Padoue, le zèle de leurs partisans, en même temps qu'ils négocioient avec Pierre des Rossi, leur neveu, dont ils demandoient les secours. Mastino découvrit toutes ces intrigues; et il écrivit le 2 août, à son frère, de saisir sans retard les deux Carrare, qui le trahissoient, et de les faire mourir. Albert jouoit aux échecs lorsqu'on introduisit le messager qui avoit ordre de ne rendre sa lettre qu'au seigneur lui-même. Albert prit cette lettre, et, sans l'ouvrir, il la remit à Marsilio de Carrare qui étoit auprès de lui. Marsilio lut l'ordre de son supplice sans laisser paroître aucun trouble sur son visage. « Votre frère, dit-il ensuite » au seigneur, demande que vous lui envoyiez sans » retard, un faucon pèlerin dont il a besoin pour ses » chasses ». En même temps, il prévint Ubertino de tout préparer pour cette nuit même; et il ne perdit plus Al-

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro.* T. XVII, p. 21.

(2) *Naugiero storia Venez.* T. XXIII, p. 1028.

bert de vue, afin d'écarter de lui de nouveaux avis (1). 1337.

Au milieu de la nuit, les Guelfes qui étoient de garde à la porte de Ponte Curvo, l'ouvrirent à Pierre des Rossi qui entra dans Padoue à la tête de sa cavalerie. Les partisans des Carrare s'étoient rassemblés en silence autour du palais public : à la même heure, ils surprirent les gardes qu'ils désarmèrent, et ils saisirent Albert della Scala dans son appartement. Ce seigneur fut aussitôt conduit dans les prisons de Venise. Nicoletto, son bouffon, demanda à partager son sort, et, seul, il l'accompagna dans cette triste demeure ; un sentiment profond de dévouement s'étant conservé seulement dans un homme qui avoit fait de sa folle gaîté un trafic, et qui, dans la risée d'autrui, avoit cherché l'indépendance (2).

Pierre des Rossi fit observer à son armée une admirable discipline, en s'emparant de Padoue. Aucun pillage, aucun désordre ne troubla le contentement du peuple qui retournoit au parti de ses pères. Les seules propriétés de la maison della Scala furent saisies, comme appartenant au vainqueur. Marsilio de Carrare fut proclamé seigneur de Padoue, par ses concitoyens. Il fut admis dans la ligue des deux républiques ; et il s'engagea à fournir quatre cents gendarmes à l'armée qui faisoit la guerre à Mastino (3).

L'avantage signalé que la ligue venoit de remporter, fut bientôt compensé, il est vrai, par la mort de celui auquel elle devoit ses succès. Pierre des Rossi ayant entrepris le siége du château de Monsélice, y fut atteint, le 7 août, d'un coup de lance, et il mourut le jour suivant. Son frère, Marsilio, qui avoit un commandement dans la même armée, mourut de la fièvre sept jours après lui (4).

(1) *Istoria Padovana di Galeazzo Gataro*, p. 27.

(2) *Cortusiorum Histor.* L. VII, c. 5, p. 885.

(3) *Giov. Villani.* L. XI, c. 64, p. 803. — *Cortusiorum Hist.* L. VII, c. 1, 2 et 3, p. 881.

(4) *Cortusiorum Hist.* L. VII, c. 4, p. 884.—*Giov. Villani.* L. XI, c. 65, p. 804. — *Istorie Pistolesi*, p. 473.

1337. Par reconnoissance et par respect pour la mémoire de ces deux généraux, la ligue confia le commandement de leur armée à un troisième frère, Orlando des Rossi, qui n'avoit pas le talent de ses prédécesseurs.

Mais la situation de Mastino della Scala étoit devenue si dangereuse, qu'on n'avoit plus besoin d'un grand général pour suivre les avantages déjà obtenus. Tous les Guelfes qui avoient obéi à ce seigneur, tous les gentilshommes qui avoient quelques plaintes à former contre lui, saisissoient avec empressement l'occasion de se révolter, et découvroient, dans la conduite de l'homme puissant tombé dans le malheur, des offenses auparavant ignorées de l'offensé comme de l'offenseur. Brescia se révolta le 8 octobre contre Mastino: la garnison allemande du seigneur della Scala, après avoir défendu quelque temps encore la ville neuve, fut obligée à son tour de capituler; et cette nouvelle conquête passa au pouvoir d'Azzo Visconti, qui y avoit le plus contribué (1).

La guerre n'avoit pas encore été signalée par une bataille rangée, même lorsque les deux partis, à peu près égaux en forces, pouvoient ne pas craindre de se mesurer. Mais depuis l'abaissement du seigneur della Scala, on ne pouvoit plus s'attendre à aucune action d'éclat; car il se tenoit enfermé dans sa capitale; il défendoit ses châteaux, et il n'osoit se hasarder à aucun engagement. L'hiver se consuma
1338. en négociations infructueuses, et la campagne suivante fut consacrée au siége de divers châteaux. Les Florentins cependant distribuèrent des prix pour la course, sous les murs mêmes de Vérone. Ils prirent successivement Soave, Montecchino et Monsélice; et au milieu d'octobre ils s'emparèrent enfin des faubourgs de Vicence (2). Mastino avoit imploré les secours de l'empereur Louis de Bavière, au parti duquel il étoit toujours demeuré fidèle. Mais Louis

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 72, p. 809.
(2) *Ibid.* L. XI, c. 76, p. 812; et 81, p. 815.

étoit alors l'ennemi de la maison de Luxembourg, avec laquelle il avoit si long-temps fait cause commune; et le comte Jean Henri, second fils du roi de Bohême, s'empara du passage des montagnes, et arrêta, dans le Tyrol, l'empereur qui, avec six mille cavaliers, venoit au secours du seigneur de Vérone (1). Mastino, abandonné par tous ses alliés, redoutant d'être bientôt assiégé dans sa capitale, eut enfin recours aux négociations. Il avoit affaire à une ligue, et il employa contre elle l'art qui suffit presque toujours pour les dissoudre. Il offrit de satisfaire entièrement l'un des confédérés, et il le fit ainsi renoncer à défendre les intérêts de l'autre. Les Vénitiens traitèrent séparément avec lui; et ayant obtenu pour eux-mêmes tout ce qu'ils désiroient, ils signèrent, le 18 décembre 1338, un traité qu'ils communiquèrent seulement alors à la république florentine, afin qu'elle eût à s'y conformer (2). 1338.

Par ce traité, Trévise, avec les forteresses de Castel Franco et de Cénéda, étoient cédées à la seigneurie de Venise; Bassano et Castel Baldo, au seigneur de Padoue; Pescia et quelques châteaux du val de Niévole, aux Florentins (3). La navigation du Pô devoit demeurer libre; les Rossi devoient rentrer en possession de leurs biens dans l'état de Parme; et Albert della Scala devoit être délivré de sa prison sans rançon.

Ces conditions étoient bien différentes de celles que les Florentins avoient attendues, et que leurs alliés s'étoient engagés à leur faire obtenir. Ils ne recueilloient pour fruit d'une guerre qui leur avoit coûté six cent mille florins, que la possession de trois ou quatre châteaux que Mastino

(1) *Olenschlager Geschichte*, §. 130, p. 302.

(2) *Giov. Villani*. L. XI, c. 89, p. 821.

(3) Buggiano, la Costa, Colle, et Altopascio. De plus, Mastino renonçoit à ses droits sur d'autres châteaux déjà conquis, savoir: Fucecchio, Castel Franco, Santa-Croce, Santa-Maria a Monte, Montopoli, Montécatini, Monsommano, Montevettolino, Massa, Cozzile, Uzzano, Vellano, Sorana, et Castel Vecchio.

1338. n'étoit plus en état de défendre; tandis que, par la même guerre, la maison de Carrare avoit acquis la seigneurie de Padoue, que Visconti se faisoit confirmer la conquête de Brescia, et que les Vénitiens jetoient les fondemens d'un état nouveau en terre-ferme (1). Ils hésitèrent quelque temps s'ils ne demeureroient point seuls en guerre avec Mastino, plutôt que d'accéder à un traité si désavantageux, et de se laisser ainsi jouer une seconde fois par leurs alliés. Cependant ils avoient contracté une dette de quatre cent cinquante mille florins; ils avoient engagé leurs gabelles pour six années à leurs créanciers; et deux échecs terribles que leur commerce reçut à cette époque, achevèrent de les déterminer. Ils acceptèrent le traité de Venise; et la paix fut publiée en Toscane, le 11 février 1339 (2).

Un motif plus puissant pour mettre fin à la guerre, que l'abandon où se trouvoient les Florentins, fut la ruine qu'occasionoit à leur commerce la guerre de Philippe de Valois et d'Édouard III d'Angleterre. Ces deux monarques n'avoient pas été scrupuleux dans le choix des moyens qu'ils employèrent pour se procurer de l'argent. Philippe avoit altéré à plusieurs reprises la monnoie de son royaume; en sorte que le florin d'or de Florence, qui, au commencement de son règne, valoit dix sous de Paris, arriva bientôt à en valoir trente. Il fit ensuite arrêter en un seul jour, le 10 avril 1337, tous les Italiens qui commerçoient dans ses états; et, les accusant d'être des usuriers, il les contraignit à se racheter par des contributions énormes (3).

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 89, p. 821. — *Naugerio storia Veneziana*, p. 1030. — *Cortusiorum Historia.* L. VII, c. 18, p. 896.

(2) Les Guelfes émigrés de Lucques reçurent de Mastino la permission de rentrer dans leur patrie. D'autre part, plusieurs familles gibelines de Pescia et de Buggiano préférèrent l'autorité de Mastino à celle d'une république guelfe. Les Garzoni, Pucci, Vanni, Nuti, Puccini, Lippi, Orsucci, etc., s'établirent à Lucques, et y reçurent les droits de cité. *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 908.

(3) *Giov. Villani.* L. XI, c. 71, p. 808.

D'autre part, Édouard d'Angleterre avoit fait choix pour ses banquiers, de deux commerçans de Florence; et les emprunts qu'il faisoit par eux surpassoient tellement les remboursemens qu'il leur assignoit, que les Bardi se trouvèrent lui avoir avancé cent quatre-vingt mille marcs sterling, et les Peruzzi, cent trente-cinq mille, ou, entre eux, seize millions trois cent quatre-vingt mille de nos francs, dans un temps où l'argent étoit cinq ou six fois plus rare que de nos jours (1). Ces deux maisons furent obligées de suspendre leurs paiemens; et il en résulta par contre-coup un nombre infini de faillites dans Florence (2). C'est dans ces circonstances que la paix de Venise fut acceptée par la république, sans que sa publication causât aucune joie parmi le peuple (3). 1338.

(1) Le marc sterling valoit alors quatre florins et demi, ou environ soixante francs.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 87, p. 819.

(3) *Istorie Pistolesi*, p. 474. — *Joh. de Bazano Chron. Mutin.* T. XV, p. 598. — *Marin Sanuto vite de' Duchi.* T. XXII, p. 605. — *Leonard. Aretino.* L. V, p. 212.

CHAPITRE XXXIV.

Bologne asservie à Taddéo de Pépoli.— Guerre des mercenaires ou de Parabiago. — Les Génois se donnent un doge. — Célébrité de Pétrarque ; il est couronné au Capitole.

1338 — 1341.

La république de Bologne, située presqu'au centre de l'Italie, avoit paru long-temps disputer à Florence la première place dans le parti guelfe : non moins peuplée, non moins riche ou moins commerçante, elle avoit eu sur les villes de Romagne une influence aussi grande que Florence sur celles de Toscane ; Bologne, enfin, étoit illustrée par une université la plus ancienne, comme aussi la plus célèbre d'Italie. Inébranlable dans son attachement au parti guelfe, la république avoit acheté son premier triomphe par des combats longs et ruineux. Les Lambertazzi, et plusieurs milliers de leurs partisans, avoient été exilés en 1274 ; et leur départ avoit laissé la ville comme déserte(1). Mais les désastres de la guerre civile avoient été réparés par l'administration sage et vigoureuse du parti victorieux. Le gouvernement mieux affermi avoit eu le temps de mûrir ses projets et de les exécuter ; une brillante prospérité en étoit le résultat. Nous sommes arrivés à l'époque où cette prospérité eut un terme. La tyrannie du légat Bertrand du Poïet avoit porté atteinte au principe vital de la république ; les citoyens, corrompus par quel-

(1) *Voyez* ci-devant, chap. XXII, T. III.

ques années de servitude, n'étoient plus capables de se gouverner en liberté. Leurs haines, provoquées par des outrages plus graves, avoient pris un caractère plus féroce: elles n'étoient plus contenues par un antique esprit public; elles ne s'arrêtoient plus devant le salut de la patrie, ou la crainte de compromettre la liberté; et, après quatre ans de convulsions, elles soumirent Bologne à une nouvelle tyrannie. Celle-ci fut, il est vrai, renversée à plusieurs reprises; mais la liberté qui lui succédoit n'étoit pas de moins courte durée, ni moins vacillante et incertaine que le pouvoir des tyrans.

Les factions nouvelles de Bologne avoient éclaté lorsque Roméo de Pépoli, le citoyen le plus riche de cette république, et peut-être de l'Italie, avoit été exilé : il étoit mort loin de sa patrie; mais son fils, Taddéo, y avoit été rappelé pendant l'administration du légat. Les Pépoli avoient gagné beaucoup de partisans dans le bas peuple et parmi la noblesse pauvre, au moyen de leurs immenses richesses, dont ils faisoient un usage généreux. Ils avoient affecté un zèle outré pour le parti guelfe ; et ils étoient demeurés attachés au légat plus long-temps que les Maltraversi, leurs adversaires (1). Ils accusoient ces derniers de favoriser les Gibelins ; et cette accusation n'étoit pas sans influence sur l'esprit du peuple. Quelques familles illustres s'étoient attachées à leur fortune (2); et la plus distinguée parmi elles étoit celle des Bentivoglio, que ses généalogistes faisoient descendre de Henzius, le roi de Sardaigne, fils de Frédéric II, qui mourut dans les prisons de Bologne. Les ennemis de cette famille qui devoit un jour parvenir à la tyrannie, disoient, au contraire, qu'elle étoit issue d'un boucher (3).

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 360.

(2) Les Samaritani, Ghisiliéri, Bianchi, et Lambertini.

(3) Philippe Bentivoglio fut en effet, en 1336, bargello ou officier de police pour la compagnie des bouchers. *Cronica Miscella di Bologna*, p. 367.

Peu après l'expulsion du légat, il y avoit eu une émeute à Bologne, le 27 avril 1334 : les deux factions s'étoient combattues sur la place; les Maltraversi avoient été mis en déroute, les maisons des Sabbadini avoient été pillées, et tous les chefs des grandes familles de ce parti avoient été exilés (1). Les Gozzadini seuls avoient été soustraits à cette proscription, en reconnaissance de la part qu'ils avoient eue à l'expulsion du légat.

La faction des Pépoli, pour assurer sa victoire, ou pour en recueillir les fruits, sévit bientôt contre ses adversaires, par de nouveaux actes de rigueur. Tous les Gibelins qui avoient partagé l'exil des Lambertazzi, et qui étoient rentrés ensuite dans Bologne, par l'indulgence du gouvernement, furent exilés de nouveau, au nombre de trois cent cinquante-sept : leurs pères et leurs frères furent forcés d'établir leur domicile à la campagne; et lorsque quelques affaires les appeloient à la ville, il leur fut défendu de s'approcher de la place à la distance de cinquante brasses, sous peine de deux mille livres d'amende (2).

Les Pépoli se conduisoient déjà dans la ville comme s'ils en étoient les maîtres. Jacques, fils de Taddéo, avoit promis à un prêtre de ses amis, de lui procurer un bénéfice devenu vacant; et l'ayant vainement demandé à l'évêque, dans un accès d'emportement il outragea ce prélat par des soufflets : l'évêque saisit un couteau, et blessa Pépoli à la joue. De part et d'autre on courut aux armes, le palais épiscopal fut livré au pillage et à l'incendie; et le chef de l'église de Bologne ne put se dérober à la mort que par une prompte fuite (3).

Cependant la considération personnelle que Brandaligi des Gozzadini s'étoit acquise par l'expulsion du légat, ré-

(1) Les comtes de Panico, Beccadelli, Sabbadini, Rodaldi et Boattiéri.

(2) *Cronica Miscella di Bologna*, p. 362-365.

(3) Le 20 août 1336. *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 370. — *Matthæi de Griffonib. Memor. histor.* p. 158.

fléchissoit quelque lustre sur le parti Maltraversa, dont il étoit le chef. Taddéo des Pépoli, pour faire attaquer les 1337.
Gozzadini, s'adressa aux Bianchi, leurs ennemis particuliers; et lorsqu'il sut que ces deux familles étoient en armes et sur le point de se livrer bataille, il s'avança au milieu d'elles, sur la grande place, s'offrant pour être leur médiateur. Il prit Brandaligi par la main; il l'appela son frère et l'arbitre de Bologne; il le reconduisit chez lui, en lui prodiguant les témoignages et de son respect et de son dévouement: il fit poser les armes à ses propres fils, qui s'étoient associés avec les Bianchi; et il détermina toute la faction Maltraversa à quitter ses armes et à se disperser: mais à peine Pépoli s'étoit-il retiré, que ses partisans, rassemblés dans un autre quartier, fondirent sur les maisons des Gozzadini, les pillèrent, les brûlèrent, et forcèrent Brandaligi à s'enfuir. Les séditieux chassèrent ensuite de la seigneurie tous les magistrats attachés au parti Maltraversa; et ils contraignirent les autres à prononcer contre les Gozzadini et leurs partisans, une sentence d'exil (1).

Les Bolonais étoient entrés dans la ligue des Florentins et des Vénitiens contre les seigneurs della Scala; et la guerre où ils se trouvoient engagés les obligeoit à entretenir un grand nombre de gens d'armes à leur solde. Ces mercenaires, pour la plupart Allemands, préféroient avoir à traiter avec un seigneur plutôt qu'avec une république. D'autre part, les tyrans dont la puissance étoit fondée sur la force militaire, avoient tous étudié l'art de se rendre chers aux soldats. Taddéo de Pépoli avoit gagné ceux qui étoient assemblés à Bologne; il les engagea, par de secrets émissaires, à courir tumultuairement sur la place, le 28 août 1337, en criant, *vive messire Taddéo de Pépoli!* Les citoyens se rassemblèrent aussi au cri de *vive le peuple!* mais ils étoient sans chefs: les vrais républicains avoient été exilés avec la faction Maltraversa.

(1) Le 7 juillet 1337. *Cronica di Bologna*, p. 374.

1337. Taddéo animoit ses soldats : la garde de la seigneurie fut forcée ; et sans combat, presque sans résistance, Taddéo fut introduit dans le palais public. Les mercenaires qui lui en avoient ouvert l'entrée, le proclamèrent, les premiers, seigneur général de Bologne : quelques jours après, les compagnies de milices, et plus tard encore, le conseil du peuple, donnèrent leur assentiment à cette élection. Les amis de la liberté avoient perdu courage ; ils n'espéroient plus empêcher l'établissement du despotisme : ils s'absentèrent de ces assemblées, où il ne se trouva que dix citoyens qui eussent la fermeté de se prononcer contre Taddéo de Pépoli (1).

Le nouveau seigneur découvrit bientôt ou supposa des conjurations tramées contre lui, pour exiler, sous ce prétexte, les citoyens qui pouvoient encore lui donner quel-
1338. que ombrage (2). Il chercha ensuite à se réconcilier avec le pape, qui avoit mis sa capitale sous l'interdit ; il reconnut la souveraineté des pontifes sur Bologne ; il promit à l'Église un tribut annuel de huit mille livres bolonaises ; il s'engagea à faire marcher ses troupes toutes les fois qu'il en seroit requis par la cour d'Avignon, et il obtint, à ces conditions, que Benoît XII l'admît de nouveau dans le sein de l'Église, et reconnût la légitimité de son pouvoir (3).

La paix de Venise étoit postérieure à ces diverses révolutions de Bologne. Cette paix, en démembrant les états de Mastino della Scala, avoit mis le reste de l'Italie à couvert de son ambition ; mais une maison plus puissante s'étoit déjà enrichie de ses dépouilles : les talens et les vertus d'Azzo Visconti, qui avoit succédé en Lombardie à la prépondérance de Mastino, rendoient son ambition plus

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 375. — *Matth. de Griffonibus Memor. histor.* p. 161. — *Giov. Villani*. L. XI, c. 69, p. 806.

(2) *Cronica di Bologna*, p. 377.

(3) *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXII, T. II, p. 136 et seq.

dangereuse encore. Visconti étoit alors le seul seigneur qui 1338.
s'occupât de l'intérêt de ses peuples et qui sût s'en faire chérir. La douceur de son administration lui gagnoit en tous lieux des partisans; les sujets des tyrans se félicitoient d'être conquis par lui. Brescia s'étoit révoltée contre Mastino pour lui ouvrir ses portes, d'autres villes pouvoient être tentées de suivre cet exemple : mais le seigneur de Vérone, en faisant la paix avec Azzo, s'occupoit déjà de sa vengeance; et ce fut en posant les armes qu'il suscita au prince qui l'avoit humilié les plus dangereux ennemis.

Nous avons vu que les faubourgs de Vicence avoient été livrés à l'armée de la ligue; les Allemands que Florence et Venise avoient eus à leur solde, y étoient cantonnés. Ces troupes mercenaires gardèrent à la paix les faubourgs de Vicence, comme gages d'une indemnité à laquelle elles prétendoient; elles refusèrent de se séparer, et menacèrent également Mastino et les alliés, de qui elles avoient dépendu. Le seigneur de Vérone entreprit de s'en délivrer et de les déchaîner en même temps contre Azzo Visconti. Il chargea de cette négociation délicate ce même Lodrisio Visconti, qui avoit deux fois conjuré contre Galéaz, et qui, forcé à émigrer de Milan, étoit alors à Vérone.

Henri VII, Frédéric d'Autriche, Louis de Bavière, le 1339.
duc de Carinthie, et le roi de Bohême, avoient successivement amené en Italie de nouvelles armées allemandes; et rarement les aventuriers qui les avoient suivis étoient retournés en Allemagne : les souverains d'Italie les avoient attirés à leur solde, et leur avoient assuré des récompenses supérieures à celles qu'ils auroient pu trouver dans leur patrie. L'avantage prodigieux que la cavalerie pesante obtenoit dans les combats, tenoit bien moins au nombre des soldats qu'à l'habitude des armes, et à la pratique d'une vie entière : la solde du cavalier étoit proportionnée à la longueur de l'apprentissage aussi bien qu'aux dangers du métier; et, tandis que la paie du soldat est aujourd'hui

1339. inférieure à celle du dernier mercenaire, elle étoit alors supérieure à celle du plus habile et du plus riche ouvrier.

Les princes et les villes d'Italie n'étoient point en état de tenir constamment sur pied des troupes aussi dispendieuses : au moment de la guerre, ils appeloient les mercenaires qui avoient servi dans d'autres armées, et ils les licencioient de nouveau à la paix. Les Allemands arrivés en Italie à la suite de leurs princes, étoient bientôt séduits par une paie supérieure, et engagés dans un autre service; et, comme toutes les querelles des Italiens étoient indifférentes à ces étrangers, on les voyoit toujours, à l'enchère, combattre pour celui qui les payoit à un plus haut prix.

En général, il convenoit aux princes d'avoir des Allemands à leur solde, plutôt que des nationaux, parce que la différence de langue les rendoit plus étrangers à l'esprit de parti, et plus inaccessibles aux intrigues. Les troupes mercenaires parurent, au premier abord, avoir d'autres avantages encore. Les forces des états se proportionnèrent à leurs richesses, et non plus à leur population : tandis qu'elles s'augmentoient par l'industrie et l'activité, ou se perdoient par la nonchalance, le sang des sujets et des citoyens fut épargné; les soldats eux-mêmes prirent un caractère plus humain, et la guerre se fit avec moins de férocité, parce que les combattans étoient presque tous compatriotes, et qu'ils n'avoient aucun sujet de haine les uns contre les autres. Pendant la bataille, ils se ménageoient réciproquement : après la victoire, les vaincus étoient dépouillés de leurs armes et de leurs chevaux, et renvoyés ensuite sans rançon. On ne s'aperçut point d'abord que l'emploi des soldats étrangers faisoit perdre à la nation son caractère militaire, et lui ôtoit les moyens de repousser par elle-même le joug qui pouvoit la menacer : on ne prévit point que les mercenaires en qui elle mettoit sa confiance pourroient la trahir. La négociation de Lodrisio Visconti avec ceux qui occupoient les faubourgs de Vicence, apprit,

pour la première fois, ce qu'on avoit à craindre de pareilles troupes. 1339.

Lodrisio Visconti arriva auprès des Allemands qui occupoient les faubourgs de Vicence, avec l'argent que lui avoit fourni Mastino. Il leur fit remarquer qu'aucun souverain en Italie n'assembloit alors des troupes; et il leur proposa de marcher avec lui contre Azzo Visconti : au lieu de solde, il leur promit le pillage de la ville et du territoire de Milan. Il rappela à leur mémoire la grande compagnie de Catalans et Aragonais, qui, au commencement du siècle, avoit passé en Grèce et s'y étoit fait un établissement, et il les détermina à entreprendre la guerre pour leur propre compte. Les Allemands élurent pour généraux Lodrisio Visconti et un de leurs compatriotes, nommé Rénaud de Givres (1) : ils s'intitulèrent la compagnie de Saint-Georges; et, au commencement de février 1339, ils passèrent l'Adige, pour entrer sur le territoire milanais. La compagnie, en se mettant en marche, étoit formée de deux mille cinq cents chevaux, avec une nombreuse infanterie; et, comme elle avançoit, elle faisoit chaque jour de nouvelles recrues.

Azzo Visconti étoit alors retenu au lit par la goutte : il fut donc obligé de confier le commandement de son armée à son oncle Luchino Visconti. Cette armée, forte de trois mille chevaux et dix mille fantassins, sortit de Milan, le 15 février, pour aller au-devant de la compagnie qui s'étoit campée à Lignano, et qui ravageoit le territoire milanais.

Luchino partagea son armée en deux colonnes; l'une, sous les ordres de Jean de Fiéno et Giovanelli Visconti, établit son quartier à Parabiago; l'autre, sous le commandement immédiat de Luchino, fixa le sien à Nerviano. Lodrisio profita de cette division; et, dans la nuit du 19 au 20 février, il fondit à l'improviste sur la colonne de Parabiago, et la mit en pleine déroute. Il laissa ensuite quatre

(1) *Cortusiorum historia de Novitat. Paduæ*. L. VII, c. 20, p. 899.

1339. cents chevaux à Parabiago, pour garder son butin et ses prisonniers; il en envoya sept cents sur l'Olonne, pour couper le passage aux fuyards, et avec le reste, il s'avança contre Luchino Visconti. La bataille se renouvela avec une fureur que de long-temps on n'avoit vue dans les guerres d'Italie; l'espoir du pillage de Milan excitoit les soldats de la compagnie: ceux de Luchino étoient animés par la défense de tout ce qu'ils avoient de plus précieux, contre une troupe de brigands qui n'auroient connu aucune modération dans la victoire. Cependant les Milanais furent vaincus, mais après une résistance si vigoureuse, que les vainqueurs n'étoient guère moins affoiblis qu'eux. Luchino lui-même tomba au pouvoir de ses ennemis. Pendant le même temps, une autre colonne, composée de sept cents cavaliers, tous italiens, étoit sortie de Milan, sous la conduite d'Hector de Panigo: elle étoit entrée dans Parabiago, et elle avoit surpris et mis en pièces les quatre cents cavaliers que Lodrisio Visconti avoit laissés à la garde de ce château; elle s'étoit grossie de tous les prisonniers qu'elle avoit délivrés. De là, elle marcha sur Nerviano, et elle arriva sur le champ de bataille, comme les troupes de Luchino, déjà rompues, se défendoient cependant encore. Hector de Panigo fondit sur la compagnie, que la fatigue de deux combats et la poursuite des vaincus avoient mise en désordre: il fit un massacre effroyable de ces aventuriers; il délivra Luchino, et fit Lodrisio prisonnier.

Dans une seule journée, la compagnie avoit déjà remporté deux victoires; et le comte de Panigo, son adversaire, en avoit remporté deux aussi. Ce dernier ramena alors ses troupes victorieuses vers Milan. Au passage de l'Olonne, il rencontra le capitaine allemand Malerba, qui avoit été placé par Lodrisio sur cette rivière, pour couper la retraite aux fuyards: il le défit à son tour, après un combat obstiné; c'étoit le cinquième de la journée, et celui qui mit fin à la guerre de Parabiago, comme à l'existence

de la compagnie de Saint-Georges. Cette rapide campagne, terminée en moins de vingt jours, avoit attiré les regards de toute l'Italie; l'acharnement incroyable avec lequel les mercenaires combattirent dans cette occasion où ils étoient armés contre la société tout entière, inspiroit d'autant plus d'effroi, qu'on le comparoit à la mollesse avec laquelle ils soutenoient les autres guerres. L'expédition de Parabiago révéla leur secret. 1339.

On vit que leurs combats ordinaires n'étoient qu'un jeu, dans lequel ils cherchoient à gagner leur paie avec le moins de sang et le moins de fatigue possible; mais qu'ils ne mettoient en œuvre toutes leurs forces que lorsqu'ils les destinoient à la subversion de l'ordre social. Plus de quatre mille gendarmes, entre les deux armées, étoient restés sur le champ de bataille (1). Le nombre de morts, dans l'infanterie, étoit infiniment supérieur. Les Milanais seuls avoient perdu plus de cinq cents cavaliers et de trois mille fantassins (2). Lodrisio Visconti et ses deux fils furent enfermés dans les prisons de Milan. On renvoya sans rançon les autres prisonniers, après leur avoir ôté leurs chevaux et leurs armes, et avoir exigé leur parole qu'ils ne serviroient plus contre les Visconti. On n'auroit pu les retenir sans les condamner à une captivité perpétuelle, puisqu'aucune puissance n'auroit songé à racheter leur liberté (3).

Quoique la guerre de Parabiago eût enlevé à Visconti plusieurs de ses meilleurs soldats, elle avoit augmenté sa réputation et son pouvoir. A cette époque, il étoit souverain de dix villes de Lombardie, autrefois indépendantes (4), sans compter la seigneurie de Pavie, qu'il partageoit

(1) *Cortusiorum Historia.* L. VII, c. 20, p. 900.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 96, p. 831.

(3) *Chronicon Modoetiense.* L. IV, c. 2, p. 1174. — *Gualvanei de la Flamma opuscula.* T. XII, p. 1022. — *Istorie Pistolesi*, T. XI, p. 475.

(4) Milan, Como, Verceil, Lodi, Plaisance, Crémone, Crème, Borgo San-Donnino, Bergame et Brescia.

1339. avec la maison Beccaria. Il recherchoit une occasion d'acquérir aussi quelques droits en Toscane, afin d'ouvrir une carrière nouvelle à ses intrigues et à son ambition : bientôt cette occasion se présenta à lui. Sa mère, Béatrix d'Este, avoit eu de son premier mari, le juge Nino de Gallura, une fille unique nommée Jeanne, sœur de mère d'Azzo Visconti : cette sœur vint à mourir ; c'étoit la dernière héritière des Visconti de Pise, seigneurs d'une partie de la Sardaigne. Azzo se présenta aussitôt pour recueillir l'héritage de cette illustre et riche maison ; il demanda et obtint de la république de Pise les droits de citoyen : il entra en possession des biens de sa sœur ; et, pour faire connoître que ses prétentions s'étendoient aussi sur le tiers de la Sardaigne que les Aragonais avoient enlevé aux juges de Gallura, il écartela ses armes avec les leurs (1). Les Pisans recherchoient avec empressement son alliance, et leurs forces réunies auroient peut-être enlevé aux Aragonais cette île sur laquelle Pise avoit de si justes droits, et dont la possession étoit si nécessaire à sa puissance maritime. Mais Azzo Visconti fut arrêté par la mort au milieu de ses prospérités et des projets qu'il formoit. Il expira le 16 août 1339, âgé de trente-sept ans seulement (2) ; et, comme il ne laissoit point d'enfans, ses deux oncles, Jean, évêque de Novare, et Luchino, tous deux fils de Mattéo, furent appelés ensemble par l'élection de la noblesse et du peuple à la souveraineté de Milan (3). Le premier résigna bientôt sa part de la seigneurie à son frère, pour solliciter l'investiture de l'archevèché de Milan ; ce siége étant venu à vaquer, Jean Visconti obtint en effet sa nomination de la cour d'Avignon, moyennant cinquante mille florins qu'il paya comptant, et la réserve de dix mille florins de rente (4).

(1) *Gualvanei de la Flamma opuscul. de Gestis Vicecomitum.* T. XII, p. 1028.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 100, p. 833.

(3) *Gualv. de la Flamma opuscul.* p. 1030.

(4) *Giov. Villani.* L. XI, c. 100, p. 833.

Cette même année fut encore signalée par une révolution importante dans la république de Gênes. Depuis la levée du siége de cette ville, nous nous sommes contentés d'indiquer sommairement les événemens de la guerre civile qui déchiroit cette république : épuisée par des combats éternels, elle n'employoit plus, dans ses guerres intestines, des forces assez considérables pour fixer l'attention de l'Italie. Mais les nouvelles factions qui éclatèrent cette année méritent plus de détails, puisqu'elles produisirent, dans le gouvernement de la république, un changement durable, et qui fait époque pour elle. 1339.

C'étoit le temps où Philippe de Valois soutenoit, contre les Anglais, une guerre désavantageuse. En 1338, il avoit pris à son service vingt galères armées par les Gibelins de Gênes, et vingt autres armées par les Guelfes de Monaco. Ces quarante galères avoient été envoyées dans les mers de France, sous le commandement d'Antoine Doria. Les matelots génois, après une année de service, se plaignirent de ce que cet amiral ne leur payoit pas leur solde tout entière. Il y eut une sédition sur les galères ; Doria et ses capitaines en furent chassés, et les matelots se créèrent de nouveaux officiers (1). Le roi de France se déclara en faveur de l'amiral ; il fit jeter en prison Pierre Capurro de Voltaggio, qu'on regardoit comme le chef des séditieux, et avec lui quinze de ses compagnons. La subordination fut rétablie sur la flotte ; mais un grand nombre de matelots la quittèrent, et revinrent dans leur patrie, porter leurs plaintes contre l'amiral.

A leur arrivée, ces hommes inquiets trouvèrent leurs concitoyens déjà remplis d'animosité contre les Doria, les Spinola, les Fieschi, et les Grimaldi. Depuis soixante-dix ans ces quatre grandes familles avoient ébranlé la république par leur rivalité. Tour à tour victorieuses ou fugitives, elles avoient aussi tour à tour opprimé le reste de

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* T. XVII, p. 1071.

1339. la noblesse, autant que le peuple. Elles paroissoient aspirer à réduire Gênes sous le joug d'une oligarchie héréditaire ; elles s'attribuoient toutes les fonctions honorifiques, soit dans la capitale, soit dans les villes et les châteaux qui dépendoient d'elle, soit dans les flottes et les armées. Les habitans de Voltaggio prirent les premiers les armes, pour défendre ou venger leur compatriote Pierre Cappuro, le chef des séditieux de la flotte. Leur exemple fut suivi par les habitans des vallées de Polsévéra et de Bisagno, et enfin par les citoyens de Savone : dans cette dernière ville les séditieux se rassemblèrent à l'église de Saint-Dominique; un de leurs chefs monta dans la chaire des prédicateurs, et, rappelant au souvenir de ses auditeurs les injures et l'orgueil de la noblesse, il les excita à secouer le joug de cet ordre et à se venger de lui. « L'arrogance des nobles » est si grande, dit-il, qu'ils s'indignent de ce que le » peuple réclame des droits que toutes nos lois garantis- » sent. Celui qui lève les yeux sur eux, et qui, se souve- » nant qu'il est Génois, ose invoquer la liberté, est traîné » en prison ou puni de mort comme un rebelle. Qui de- » vons-nous cependant accuser d'une oppression si dégra- » dante ? est-ce la noblesse qui l'impose, ou nous-mêmes » qui la souffrons ? La noblesse, après tout, n'a rien fait » de nouveau, rien qui ne fût conforme à sa nature : » mais nous, par une foiblesse honteuse, par une impar- » donnable lâcheté, nous n'employons point à notre dé- » fense les armes qui de tout temps ont été réservées au » peuple. Ne le savons-nous pas ; à ceux qu'on opprime » il ne reste qu'une ressource, la révolte ; en elle seule se » trouve la garantie sacrée de nos droits. Espérerions- » nous qu'un jugement ou des poursuites juridiques nous » fissent rétablir dans nos priviléges? Que pourrions-nous » attendre des conseils que les nobles composent eux- » mêmes, des tribunaux qu'ils ont créés, des juriscon- » sultes qu'ils égarent par tous les subterfuges de la chicane?

» Le peuple a-t-il un moyen régulier d'obtenir justice 1339.
» quand il la demande contre ses magistrats ? Peut-il in-
» voquer l'ordre social à son secours, quand c'est l'ordre
» social qui lui-même est corrompu ? Ne craignez point,
» citoyens, les jugemens de tribunaux qui sont vendus à
» vos ennemis, l'opprobre dont ils voudroient vous cou-
» vrir, ou les supplices dont ils vous menacent ; ne crai-
» gnez point les noms de rebelles et de séditieux dont ils
» vous accablent; vous connoissez vos droits, les lois
» qui devoient vous protéger, et qu'ils violent sans pu-
» deur, vous les avez toutes gravées dans votre mémoire :
» ces lois mêmes ont fait de vos bras leur dernière garan-
» tie (1). »

Les habitans de Savone, échauffés par ce discours, formèrent le siége du prétoire, où Édouard Doria, gouverneur de la ville, s'étoit réfugié avec les magistrats et quelques gentilshommes. Après les avoir forcés à se rendre, ils les enfermèrent dans la forteresse de Sainte-Marie; ils nommèrent deux plébéiens capitaines du peuple, et leur formèrent un conseil composé de vingt matelots. Ils marchèrent ensuite contre Gênes ; tout dans cette ville étoit disposé pour une sédition semblable, et elle ne tarda pas à y éclater. La république étoit gouvernée par deux capitaines du parti gibelin, un Doria et un Spinola ; ces capitaines avoient dépouillé le peuple de l'élection de son abbé, magistrat qui, comme les tribuns de Rome, étoit spécialement chargé de la protection et de la défense des plébéiens. Les mécontents de Gênes, lorsqu'ils virent arriver à leur aide les insurgés de Savone, demandèrent qu'on leur rendît le droit d'élire eux-mêmes le magistrat du peuple ; et la justice de cette prétention fut reconnue par le gouvernement.

Vingt plébéiens, désignés par leurs concitoyens pour élire l'abbé du peuple, se rassemblèrent au prétoire, le 23

(1) *Uberti Folietæ Genuens Histor.* L. VII, p. 433.

1339. septembre 1339 (1). Les capitaines, la noblesse et le peuple, réunis autour d'eux, attendoient leur décision, lorsqu'un homme obscur, élevant la voix, proposa de conférer la place vacante à Simone Boccanigra, homme actif et plein d'expérience, qui unissoit une grande prudence à un courage éprouvé, et qui avoit toujours protégé les plébéiens, quoiqu'il fût lui-même issu d'une des plus anciennes familles de la noblesse. Ce nom fut répété avec enthousiasme; le peuple, unissant sa voix à celle des électeurs, proclama le nouvel abbé : malgré sa résistance, on le fit asseoir entre les deux capitaines du peuple, et on lui mit entre les mains l'épée de l'empire.

Cependant, dès que Boccanigra put obtenir un moment de silence, il s'écria : « Je sens, citoyens, toute la re» connoissance que mérite de ma part un si grand zèle et » tant de bienveillance : mais le titre que vous me déférez » n'étoit jamais entré dans ma famille, et je ne veux pas » être le premier à l'y introduire. Accordez donc, je vous » prie, cet honneur à quelque autre à qui il convienne » mieux qu'à moi (2). » Les citoyens sentirent alors que le titre d'abbé du peuple ne pouvoit appartenir qu'à un plébéien, et que Boccanigra, qui comptoit un capitaine du peuple parmi ses ancêtres, ne pouvoit, sans déroger, accepter une magistrature si différente (3). « Soyez donc » notre seigneur, soyez notre doge, s'écrièrent-ils; mais » c'est vous, c'est vous seul que nous voulons reconnoître » pour notre protecteur. » Les capitaines du peuple, eux-mêmes, craignant que la sédition ne devînt plus vio-

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1072.

(2) *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1073. — *Annales Mediolan.* T. XVI, c. 11, p. 716. Ce dernier, il est vrai, n'est qu'un misérable plagiaire, qui copie ici verbalement Stella, comme ailleurs Galv. Flamma, et Azario.

(3) Un Guillaume Boccanigra avoit, le premier, en 1257, porté le titre de capitaine du peuple : comme Simone, il avoit été élu par la faction démocratique. *Voyez* ci-devant, T. II, ch. XX.

lente, pressèrent Boccanigra d'accepter son élection ; et 1339.
comme le titre de doge, qui lui avoit été offert par hasard, rappeloit le doge de Venise, le chef d'un état libre et semblable à Gênes, la constitution nouvelle, établie au milieu des clameurs populaires, demeura libre et républicaine ; Boccanigra fut entouré de conseillers populaires, et ses pouvoirs furent limités par ceux que la nation s'étoit réservés (1).

Boccanigra fit un usage glorieux de l'autorité qui lui avoit été confiée, et qu'il conserva pendant cinq ans ; il réprima d'une main vigoureuse les excès auxquels le peuple se livroit dans les premiers momens de la révolution ; il sauva des mains des séditieux Rébella Grimaldi, quoiqu'il fût son ennemi personnel : il réprima les brigandages que les marquis de Carrèto, et d'autres feudataires, commettoient dans le voisinage de leurs fiefs ; et il soumit aux magistrats de la république toutes les forteresses et tous les châteaux des deux Rivières, à l'exception de Monaco, que les Grimaldi réussirent à défendre, et de Ventimiglia, où les émigrés des quatre grandes familles s'étoient réunis (2). Pendant son administration, les flottes de la république remportèrent aussi quelques avantages sur les Turcs, dans la mer Noire ; sur les Tartares, dans les environs de Caffa ; et sur les Maures, en Espagne (3).

Cependant Boccanigra eut sans cesse à se défendre contre les intrigues des quatre familles puissantes qu'il avoit exclues du gouvernement. Celles-ci avoient oublié leur haine passée, et les noms de guelfes et de gibelins, qui les avoient si long-temps divisées, pour se liguer contre lui : elles s'étoient réunies à Ventimiglia, et de là elles faisoient la guerre à la république et à son chef (4). Nous verrons ail-

(1) *Georgii Stellæ Annal. Genuens.* p. 1074.
(2) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 437.
(3) *Ibid.* p. 441. — *Georgii Stellæ Annales Gen.* p. 1076.
(4) *Uberti Folietæ Genuens. Histor.* L. VII, p. 438.

1339. leurs comment Boccanigra, lassé de cette lutte, déposa enfin de lui-même le commandement, et remit à d'autres le soin de protéger le peuple contre les nobles.

Ainsi, les états de l'Italie, monarchiques ou républicains, perdoient, par des convulsions intérieures, les avantages de l'ordre social : aucun repos ne consoloit les sujets, sous le gouvernement des princes, de la perte de la liberté ; aucune stabilité dans les républiques ne garantissoit les citoyens contre les craintes de l'avenir. Chaque année une révolution inattendue précipitoit un prince italien de son trône, ou privoit un parti, dans une ville libre, de l'autorité dont il jouissoit. Des brigands enrégimentés déclaroient la guerre aux souverains, et les faisoient trembler pour leur existence ; des aventuriers venus de France ou d'Allemagne, s'élevoient rapidement à une grandeur aussi rapidement détruite. Les états se formoient et disparoissoient ; et nous sommes forcés de présenter à nos lecteurs une scène mouvante, où de nouveaux personnages se pressent sans cesse les uns sur les autres, et attirent à peine un instant les regards. Sans doute le peuple souffroit de l'instabilité de toutes ses institutions ; mais sa souffrance nous paroît plus grande encore qu'elle n'étoit en effet, parce que, dans un récit, les événemens s'entassent et se confondent. L'Italie étoit agitée plutôt que malheureuse ; l'effort constant et énergique de tous les citoyens, relevoit la fortune nationale, que chaque désastre public sembloit détruire : la petitesse des états favorisoit la fuite des proscrits : la jalousie des souverains ouvroit de nombreux asiles aux émigrés ; et le courage des infortunés étoit soutenu dans l'exil, par leur espoir de se venger un jour. Une activité d'esprit, une énergie de caractère, une puissance de volonté, dont les temps modernes ne peuvent nous donner aucune idée, étoient, pour le peuple entier, le résultat d'une vie aussi agitée. L'homme n'atteint la grandeur à laquelle il fut destiné par la Divinité, qu'autant que chaque

individu se considère en lui-même comme un être indépendant, et vis-à-vis des autres, comme une puissance. L'ordre social est corrompu et la nature humaine dégradée, lorsque chaque homme n'est plus le but de sa propre existence, mais le moyen que le souverain emploie pour satisfaire son ambition. 1339.

Des passions plus fortes que de nos jours, entraînoient les hommes vers une carrière publique; mais moins de célébrité étoit attachée au pouvoir : dans l'agitation d'une vie aussi active, l'ambition avoit plus d'empire, et la vanité beaucoup moins. Le magistrat d'une république, le ministre d'un prince, pouvoient à peine espérer d'étendre leur réputation dans toute l'Italie : une célébrité européenne ne pouvoit être acquise que par l'empire de l'esprit. La considération étoit le prix d'une vie consacrée au bien public : la gloire étoit réservée aux lettres ; et ce partage étoit avantageux à l'administration comme à la science. La petitesse des états, si favorable à la liberté, en ôtant quelque chose à l'éclat des princes, assuroit à l'homme de génie un rang supérieur à celui du souverain.

Il étoit juste en effet d'accorder les plus hautes récompenses à ceux qui consacroient aux études un esprit et des talens qui auroient pu leur assurer le pouvoir. Jamais l'émulation n'avoit été plus vivement excitée : tout étoit à faire pour les lettres, tout se fit presque en même temps. La langue étoit à peine formée; le chef-d'œuvre du Dante donnoit seulement à connoître ce qu'elle pouvoit devenir. Les limites entre l'italien et le latin étoient mal tracées; la grammaire n'existoit pas encore, le caractère propre au nouveau langage étoit incertain. Les Villani, Boccace, Franco Sacchetti formèrent la prose ; et ils laissèrent des modèles d'élégance, de clarté, de naïveté et de goût, que les siècles suivans n'ont point surpassés. Cino de Pistoia, Cecco d'Ascoli, Pétrarque, Zanobi de Strata créèrent ou perfectionnèrent la poésie lyrique : dans leurs vers, ils

1339. firent parler tour à tour l'amour et la religion, l'imagination et l'enthousiasme; ils fixèrent pour l'italien le langage poétique, ce langage tout en tableaux, où les mots ne sont admis qu'autant qu'ils portent avec eux une image. L'antiquité étoit mal connue; et sur la terre la plus riche de toutes en souvenirs, le peuple pouvoit à peine profiter de l'expérience des siècles passés. Mais Albertino Mussato, Ferréto de Vicence, Jean de Cerménate, montrèrent comment il falloit étudier la langue des Romains pour la posséder comme la sienne propre. Colas de Rienzo, Pétrarque, Boccace, enseignèrent comment on devoit chercher l'esprit de l'antiquité dans ses monumens et dans ses écrivains, les expliquer les uns par les autres, et réunir en un corps les parties détachées de l'érudition classique. Jean Caldérin et Jean Andréa consacrèrent une érudition du même genre à l'explication des lois civiles et canoniques; Jean Jandun et Marsilio de Padoue éclairèrent des lumières de la philosophie les rapports entre l'autorité politique et l'autorité religieuse: la médecine, la physique, les sciences naturelles, commencèrent aussi à sortir des ténèbres qui les avoient couvertes. Le zèle des écoliers surpassoit encore celui des maîtres: chaque ville vouloit posséder une université; elle y appeloit les savans, et elle enchérissoit sur ses voisines, pour les attirer par de plus grands honneurs et de plus hautes récompenses. Et cependant, à Bologne seulement, dix mille écoliers suivoient les leçons des plus illustres professeurs. Jamais les lettres n'avoient été cultivées, jamais la science n'avoit été recherchée avec un zèle si passionné; jamais tant de gloire n'avoit été la récompense du mérite littéraire; jamais de pareils triomphes n'avoient été réservés aux poètes et aux philosophes.

Au milieu des hommes de génie qui décorèrent le quatorzième siècle, Pétrarque parut choisi par ses contemporains, pour recevoir, au nom de tous les poètes et de tous les savans, la plus brillante récompense qui eût encore

été accordée au mérite littéraire. Le 23 août 1340, il reçut 1340.
une lettre du sénat de Rome, qui l'invitoit à se rendre dans cette capitale du monde, pour y recevoir au Capitole la couronne de lauriers, que, dans les temps de la grandeur romaine, on avoit autrefois accordée aux poètes pendant les jeux capitolins. Le soir du même jour, Pétrarque reçut une seconde lettre de Robert de Bardi, florentin, chancelier de l'université de Paris, qui, au nom de cette université, alors la plus célèbre de l'Europe, l'invitoit, en des termes non moins flatteurs, à se rendre à Paris, pour y être également couronné de lauriers. François Pétrarque étoit âgé de trente-six ans; et il vivoit dans sa retraite de Vaucluse, près d'Avignon, lorsque les deux plus grandes villes de l'univers parurent se disputer l'avantage de lui préparer un triomphe (1).

Pétrarque est devenu, par son couronnement, un personnage tout-à-fait historique: il fut placé si haut dans l'opinion de son siècle, que nous le verrons désormais prononcer ses oracles sur la politique, comme sur la littérature; juger les pontifes et les empereurs, et obtenir un respect souvent exagéré de ceux mêmes qu'il condamnoit. L'influence de tant de gloire sur un caractère vaniteux, fut remarquable: Pétrarque, dans sa carrière politique, ne cessa jamais d'être un troubadour; tous les tyrans de l'Italie, en flattant son amour-propre, obtinrent de lui, en retour, une basse adulation. Quelques-uns l'engagèrent dans des actions contraires à ses principes, à ses devoirs, comme citoyen de Florence et comme Guelfe. Le mérite littéraire de Pétrarque peut lui-même être attaqué. Plusieurs critiques ont accusé ses poésies d'être recherchées, pleines d'affectation et d'un faux bel-esprit; plusieurs, dans ses épîtres et ses ouvrages latins, ont vu percer à chaque page une vanité fatigante, tandis qu'au travers des efforts continuels

(1) Mémoires pour la vie de Pétrarque, par l'abbé de Sade. T. I, L. II, p. 428.

1340. de l'auteur pour paroître, ils ne savent où chercher ses vrais sentimens et ses vraies pensées; plusieurs enfin lui reprochent sur toutes choses, d'avoir perverti le goût de sa nation, et d'avoir détourné les Italiens de la recherche du vrai beau, pour leur faire poursuivre le faux esprit et la fausse gentillesse. Mais ceux-là mêmes doivent convenir que Pétrarque a eu un talent et un génie dont peut-être ils ne sont pas juges : car on ne recueille point l'admiration de tout son siècle; on ne transmet point son nom aux nations les plus reculées, ou de générations en générations jusqu'à la dernière postérité, si de pareils défauts ne sont pas compensés par une vraie grandeur, digne d'obtenir une gloire si répandue et si durable.

Pétrarque étoit fils de Ser Pétracoo de l'Ancisa, notaire florentin, originaire du château d'Ancisa, sur la route d'Arezzo, à quatorze milles de Florence. Ser Pétracco étoit notaire des réformations (1) à l'époque de l'exil des Blancs de Florence. Il fut banni avec le Dante, en 1302 : il alla s'établir à Arezzo; et c'est là que naquit Pétrarque, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, presque à l'époque de la tentative mal dirigée que les Blancs firent, sous la conduite de Baschiéra de Tosinghi, pour rentrer à Florence (2).

Le nom de Pétrarque, qu'a porté le poète toscan, n'étoit qu'une altération du nom propre de son père, Pétracco ou Pierre. Il paroît que la famille de celui-ci n'avoit point encore de nom; ce qui, dans ce siècle, n'étoit pas rare parmi les plébéiens. Pétrarque, âgé seulement de huit ans, reçut à Pise les premières leçons de grammaire. Son père, perdant ensuite l'espérance de rentrer à Florence, transporta, lorsque Henri VII mourut, toute sa famille à Avignon. Cette ville, où les papes avoient fixé leur demeure, appar-

(1) C'est le nom qu'on donnoit à l'archiviste des délibérations de la seigneurie.

(2) Le 22 juillet 1304. *Voyez* ci-devant, T. IV, ch. XXVI. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. T. I, p. 16.

tenoit alors au roi Robert; mais le comté Vénaissin, près 1340.
duquel elle est située, étoit depuis trente ans soumis à la souveraineté du Saint-Siége. Philippe-le-Hardi, roi de France, avoit abandonné cette petite province à l'Église, en exécution d'un traité conclu dès l'an 1228, entre le pape et Raimond VII, comte de Toulouse.

Pétrarque retrouva à Carpentras, à quatre lieues d'Avignon, Convennole, le maître toscan qui avoit commencé son éducation à Pise (1). Il continua sous lui, pendant cinq ans, ses études de grammaire, de dialectique et de rhétorique. A quatorze ans, il fut envoyé à Montpellier pour y apprendre le droit. Il y passa quatre ans, pendant lesquels il négligea les travaux qui lui étoient imposés, pour lire Cicéron. Il prit, pour les écrits de cet orateur, la passion la plus vive: il se les proposa constamment pour modèles; et l'imitation du style de Cicéron fut, chez ses comtemporains, la première cause de sa gloire. En 1322, Pétrarque fut envoyé, par son père, à Bologne, pour continuer ses études de droit: il y suivit les cours de Giovanni Andréa, fameux canoniste, de Jean Caldérin, et de tous les professeurs les plus célèbres. Mais l'étude des classiques le détournoit tellement de la jurisprudence, que son père se crut obligé de faire exprès un voyage à Bologne, pour l'arracher à cette séduction, et jeter tous ses livres au feu (2).

D'autres maîtres cependant que des jurisconsultes, se trouvoient alors à Bologne, et pouvoient donner des leçons à Pétrarque. Il prit celles de Cino de Pistoia, et de Cecco d'Ascoli, les deux poètes les plus illustres parmi les contemporains du Dante, quoique l'un fût professeur de droit, et l'autre de philosophie et d'astrologie. Tous deux donnèrent à Pétrarque le goût de la poésie lyrique italienne, et des modèles qu'il a bien surpassés. Sous le gouvernement du duc de Calabre, en septembre 1327, le pro-

(1) Mémoires de Sade. T. I, p. 30.
(2) *Ibid.* T. I, p. 44.

1340. fesseur d'astrologie, Cecco d'Ascoli, qui alors même étoit astrologue du duc, fut brûlé à Florence, comme sorcier, par le tribunal de l'inquisition (1).

Cependant, en 1325, Pétrarque perdit sa mère; et l'année suivante son père mourut aussi: alors le jeune poète quitta Bologne, avec Gérard, son frère, pour aller recueillir à Avignon l'héritage bien modique de ses parens (2). Le délabrement dans lequel ils trouvèrent leur fortune, les engagea tous deux à embrasser l'état ecclésiastique. Pétrarque, dont les vers latins et italiens avoient déjà pénétré à la cour, fut accueilli par quelques grands seigneurs romains et quelques prélats. Il avoit un visage agréable: il recherchoit avec passion la société des femmes; et leur recommandation, alors puissante à la cour d'Avignon, conduisoit souvent à la fortune. Pétrarque leur adressoit beaucoup de vers, et il fit choix, pour elles, de la langue italienne. Ce n'est pas son moindre titre à la gloire, que d'avoir perfectionné cette langue, et de lui avoir donné plus d'harmonie (3).

La rime faisoit une partie essentielle de la poésie italienne, comme de la provençale; et le Dante, dans son immortel poème, avoit employé artistement des rimes qui se lioient les unes aux autres, de manière à soulager la mémoire de ceux qui chanteroient ses compositions, sans fatiguer l'oreille par une consonnance monotone. Pétrarque n'eut point autant de goût dans l'enchaînement de ses rimes; il rechercha dans la poésie, avant toute chose, la gène et la difficulté: il écrivit près de quatre cents sonnets; et il redoubla encore la torture de ce *lit infernal de*

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 39, p. 625.

(2) Mémoires de Sade. T. I, p. 54.

(3) « Ce jargon (c'est de l'admirable langage du Dante que M. de Sade » veut parler), ce jargon étoit encore bien grossier, lorsque Pétrarque lui » fit l'honneur de le choisir pour le langage de sa muse. » *Mémoires pour la vie de Pétr.* L. I, p. 80.

Procuste, ainsi que l'a ingénieusement appelé un poète italien (1).

Les *canzoni* sont les pièces de vers où Pétrarque s'est réservé le plus de liberté; et c'est aussi en elles qu'on trouve le plus souvent une grandeur lyrique qui rapproche le poète des anciens, ou du Dante, son maître. Les canzoni sont composées de plusieurs strophes de vers inégaux; mais chaque strophe doit être entièrement conforme à la première, pour l'ordre des rimes, pour celui des vers de pieds différens, et pour la distribution des repos. La canzone ne doit pas avoir plus de quinze strophes, et la strophe plus de vingt vers. Le poème finit par une *chiusa* ou envoi, dans lequel l'auteur adresse la parole à ses vers. Il est rare que cet envoi, qui ramène sur la scène le poète, sa petite vanité ou sa petite galanterie, ne détruise pas l'impression 1340.

(1) *In questo di Procusto arrido letto*
Chi ti forza ad entrar...?

Pétrarque n'employa, pour les quatre rimes des quatorze vers qui composent ce petit poème, que les désinences les plus riches et les plus sonores; ce qui lui fit souvent négliger les mots les plus adaptés au sens. Il imita aussi les sestines des Provençaux : ce sont de petits poèmes de six stances, chacune de six vers; chaque vers doit être terminé par un substantif de deux syllabes; mais les vers d'une même stance ne riment point entre eux. Au lieu de rimes, les mêmes six mots substantifs dissyllabiques doivent terminer seuls les vers des cinq stances suivantes, de telle manière que la rime qui finit la première stance commence la seconde, et ainsi de suite; et que chacun des six mots se trouve à son tour à la fin de chacun des six vers d'une stance. Quelques sestines sont doubles; en sorte que la même gêne se prolonge dans douze stances. Le poème finit par une reprise de trois vers, qui doivent se terminer par trois des six mots employés dans les strophes précédentes. Cet arrangement méthodique des mots ne présente aucune espèce d'harmonie à l'oreille; mais il n'en est pas moins difficile à exécuter, et il soumet le poète à une telle gêne, qu'il exclut presque absolument la pensée de sa composition.

Dans presque toutes les éditions de Pétrarque, les sestines sont imprimées sous le titre de *Canzoni*; mais la 3e, 21e, 32e, 36e canzone, sont des sestines. La canzone 46, *Mia benigna fortuna el viver lieto...*, est une sestine double, ou de douze stances.

1340. que le reste du poème a pu faire par un sentiment plus enthousiaste et une marche plus lyrique (1).

En 1326, Pétrarque obtint l'amitié de Jacques, fils d'Étienne Colonne, jeune homme de son âge, qui avoit comme lui étudié à Bologne, et que le pape nomma ensuite à l'évêché de Lombez. Pétrarque, admis à sa familiarité, fut introduit par lui chez les hommes les plus respectés de la cour d'Avignon; et ses talens brillèrent sur un plus grand théâtre (2).

La célébrité de Pétrarque augmenta depuis qu'il eut commencé à chanter son amour pour Laure. Il vit, pour la première fois, cette dame à l'église des religieuses de Sainte-Claire, le 6 avril 1327. Pendant vingt ans, et jusqu'à la mort de Laure, il n'a cessé, dans ses poésies, d'exprimer sa passion pour elle, et de se plaindre de ses rigueurs. Laure étoit fille d'Audibert de Noves, chevalier de la province d'Avignon; elle avoit épousé, au mois de janvier 1315, Hugues de Sade, fils de Paul, un des syndics de la ville d'Avignon (3); et, si nous devons en croire les vers de Pétrarque, elle fut scrupuleusement fidèle à son mari, quoiqu'elle ne fût point insensible à l'hommage d'un grand poète, et à la célébrité qu'il lui avoit acquise, et quoiqu'elle ne négligeât point les moyens que connoissent les femmes pour retenir un captif qui quelquefois vouloit lui échapper.

Dans la société d'Étienne Colonne, et pendant le séjour

(1) La canzone 5, *O aspettata in ciel beata e bella*, qui est destinée à encourager Charles IV à la croisade, peut servir d'exemple de ce manque de goût. Ce chant de guerre vraiment lyrique est terminé par ces mots :

Tu vedra' Italia e l'onorata riva
Canzon, ch' agli occhi miei cela e contende
Non mar, non poggio o fiume
Ma solo amor, etc.

(2) Mémoires de Sade. L. I, p. 96.

(3) *Ibid.* L. II, p. 130.

que Pétrarque fit à Lombez chez ce prélat, il continua 1340.
avec ardeur ses études, qui avoient surtout pour objet l'érudition classique. Il étoit passionné pour Rome, et il cherchoit à connoître à fond tous ses poètes, tous ses orateurs, et tous ses historiens. Pour acquérir une érudition semblable, il falloit, dans ce siècle, de bien plus grands efforts que dans le nôtre. Les manuscrits étoient très-rares, et d'un prix excessif : on ne les trouvoit point réunis dans un même lieu; mais il falloit faire des voyages pour lire Cicéron, dont quelques livres étoient conservés dans une province, d'autres, dans une autre. Pétrarque, qui cherchoit à réunir les ouvrages de cet auteur, qu'il mettoit au-dessus de toute l'antiquité, posséda le traité de Cicéron, *De Gloriá*, qu'il prêta à son maître Convennole, et qui, perdu par ce dernier, ne s'est point retrouvé, et n'est point parvenu jusqu'à nous.

Pétrarque, plein de la lecture des auteurs romains, ne croyoit pas qu'il y eût d'autres sciences que celles qu'ils avoient cultivées, d'autre grandeur que celle de leur patrie. Il avoit adopté tous les préjugés de l'ancienne Rome : cette ville étoit encore pour lui la seule maîtresse du monde; et tout ce qui n'étoit pas romain lui paroissoit barbare. Aussi ne pouvoit-il retenir son indignation contre les papes, parce qu'ils avoient transporté leur cour dans une ville obscure et hideuse de la Gaule; abandonnant pour elle la capitale de l'univers, et ses magnifiques palais. Les barbares de France ou d'Allemagne qui osoient porter leurs armes en Italie, n'excitoient pas moins sa colère. Il ne voyoit en eux que des esclaves révoltés; et il leur reprochoit sans cesse les fers qu'ils avoient brisés (1).

(1) C'est ainsi que, lorsque Jean de Bohême rentra en Italie, en 1333, avec le comte d'Armagnac, Pétrarque écrivit : « Où puiserai-je assez de » larmes pour pleurer la ruine de ma patrie? Affreux destin! quel joug » honteux nous allons subir! Des ennemis mille fois vaincus vont plonger » dans nos flancs des épées qui ont servi à nos trophées; la maîtresse du » monde gémira dans l'esclavage; elle portera des fers forgés par des

1340. Cependant Pétrarque crut convenable d'aller recueillir ce qu'il y avoit de science chez ces nations mêmes qu'il appeloit si souvent barbares. Il visita Paris en 1333, et ensuite les villes de Flandre, Aix-la-Chapelle et Cologne; de là il revint par Lyon à Avignon (1). Son protecteur, Étienne Colonna, faisoit pendant le même temps le voyage de Rome; en sorte que la réputation de Pétrarque étoit répandue dans toute l'Europe, par lui-même et par ses amis. En 1336, Pétrarque se rendit, par mer, en Italie; il y vécut quelques mois chez les Colonna, alors en guerre avec les Orsini: avant de retourner en Provence, il visita aussi les côtes d'Espagne (2), et ce ne fut qu'après avoir terminé ses voyages, qu'il acheta une petite maison à Vaucluse, pour s'établir dans cette solitude. Il entreprit, en 1339, d'y écrire un poème épique latin, dont Scipion devoit être le héros, et qu'il intitula *l'Afrique*. Il se flattoit que sa réputation future y demeureroit attachée; le succès a été loin de répondre à ses espérances (3).

Le poète, dans la retraite où il paroissoit enfoncé, ne négligeoit rien pour étendre sa célébrité. Les lettres qui arrivèrent en un même jour, pour l'inviter à Paris et à Rome, lui causèrent plus de joie que de surprise; il préparoit lui-même, de longue main, cet événement. Son ad-

» mains qu'elle a souvent liées derrière le dos; et, ce qui met le comble à » nos malheurs, ce que les peuples les plus féroces, et Annibal lui-même, » n'auroient pu voir d'un œil sec, la belle, la puissante Ausonie paiera un » tribut aux Gaulois, à ces barbares, dont César ne put réprimer la rage » qu'en rougissant leurs fleuves et la mer même de leur sang. » *Dans une épître en vers latins adressée à Énée Tolomei, de Sienne. Franc. Petrarcæ Carminum.* L. I, ep. 3. — De Sade, Mémoires. L. II, p. 197. Au reste, la terreur de Pétrarque ne fut point justifiée par l'événement. Nous avons vu que Jean de Bohême, après une campagne sans gloire, retourna en Allemagne; que le comte d'Armagnac fut fait prisonnier, et que l'Italie fut soustraite presque en entier à la domination des ultramontains.

(1) *Fr. Petrarcæ Familiares Epist.* L. I, epist. 3 et 4. — Mémoires de Sade. L. II, p. 206.

(2) Mémoires de Sade. L. II, p. 330.

(3) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, p. 403.

miration pour la grandeur romaine ne lui permit pas 1340.
d'hésiter long-temps entre les deux villes : mais, pour relever la gloire de son couronnement à Rome, il résolut de subir un examen qu'on ne lui demandoit point, avant de se ceindre du laurier qui lui étoit offert; et il s'adressa à Robert, roi de Naples, le souverain qui cultivoit le plus les lettres, et qui protégeoit le plus les savans, pour le prier de porter un jugement sur ses connoissances et sur ses talens. Après avoir obtenu l'agrément du monarque, Pétrarque s'embarqua pour Naples, où il arriva au milieu de mars 1341 (1).

Le vieux Robert, qui avoit plus de goût pour l'étude, 1341.
et de respect pour la science, que de talens militaires, sembloit payer enfin la peine des crimes de son aïeul, Charles l'Ancien, le conquérant de Naples et le bourreau de Conradin. En 1328, Robert avoit perdu son fils unique, Charles, duc de Calabre. Ce fils, en mourant, avoit laissé une fille, et sa femme étoit grosse d'une seconde fille. Le neveu de Robert, Charles Hubert, fils de Charles Martel, et petit-fils de Charles II, de Naples, régnoit alors en Hongrie. Robert, qui lui avoit enlevé le royaume de Naples, par la faveur de la cour de Rome, résolut, lorsqu'il vit s'éteindre sa descendance masculine, de faire rentrer la couronne dans la maison de Hongrie. Charles Hubert vint à Manfrédonia avec sa famille; et moyennant une dispense du pape, il fit épouser à André, son second fils, alors âgé de sept ans, Jeanne, fille aînée du duc de Calabre, qui n'en avoit que cinq. Ce mariage fut célébré le 26 septembre 1333; et André, qui fut laissé par son père à la cour de Naples, pour y être élevé, reçut dès-lors le titre de duc de Calabre, et fut reconnu comme héritier présomptif de la couronne (2).

D'un autre côté, le roi de Sicile, Frédéric, celui-là

(1) Mémoires de Sade, pour la vie de Pétr. L. II, p. 435.
(2) *Giov. Villani.* L. X, c. 224, p. 736.

1341. même qui, depuis l'année 1295, avoit défendu la Sicile avec tant de courage et de succès, contre toutes les attaques des Napolitains, des Français et de l'Église, Frédéric mourut dans un âge avancé, le 24 juin 1337; et il laissa la couronne à son fils aîné don Pédro, qui, bien éloigné des talens ou des vertus de son père, passoit presque pour insensé (1).

Robert essaya vainement de profiter de la foiblesse du nouveau roi de Sicile, et de la rébellion qui éclata dans ses états. Les Napolitains, après une campagne sans gloire, en 1338, furent obligés de se retirer (2). Gênes et plusieurs autres villes puissantes de Lombardie et de Piémont s'étoient soustraites à la seigneurie du roi Robert. La garnison qu'il avoit établie à Asti, voyant qu'il ne la payoit plus, vendit cette place importante au marquis de Montferrat (3). L'avarice et la foiblesse du roi livroient les provinces du royaume à de plus grands désordres encore. Les comtes de Minerbino et de San-Sévérino se faisoient la guerre; les villes de Barlette, Sulmone, Aquila, Gaète et Salerne, étoient divisées par des partis acharnés à se détruire. Les exilés s'adonnoient au brigandage, et le pays étoit infesté par des proscrits et des malfaiteurs (4). Ce n'étoit donc point à la prospérité de ses états ou à la gloire de ses armes, que Robert devoit la réputation dont il jouissoit, d'être le roi le plus sage de la chrétienté. Les gens de lettres qu'il combla de ses bienfaits, furent les seuls auteurs de sa renommée. Ils célébrèrent, comme des prodiges de science et de goût, les lettres du monarque, ses édits et ses compositions en différens genres; et son érudition pé-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 70, p. 807.

(2) *Ibid.* c. 78, p. 813.

(3) *Ibid.* c. 103, p. 834.

(4) *Ibid.* c. 79, p. 814. — *Dominici de Gravina Chron. de Rebus in Apulia gestis.* T. XII, p. 551.

dantesque pouvoit en effet fournir matière à de semblables 1341.
éloges (1).

Tel fut l'examinateur que Pétrarque choisit pour juger s'il étoit digne de recevoir la couronne au Capitole. Le poète adressa ensuite une épître à la postérité, pour l'informer de toutes les circonstances de son triomphe. « Robert, dit-il, fixa pour cet examen un jour solennel, » et il me retint à l'épreuve depuis midi jusqu'au soir; » mais, comme en traitant chaque matière, nous la voyions » s'accroître, il recommença l'examen pendant les deux » jours suivans. Ainsi, après avoir, pendant trois jours, » *secoué* mon ignorance, le troisième il me déclara digne » du laurier poétique (2). » Robert voulut alors engager Pétrarque à recevoir la couronne à Naples; mais, comme il ne put l'y déterminer, et que son grand âge l'empêchoit de se rendre lui-même à Rome, il députa Jean Barili, un de ses courtisans, pour le représenter dans cette cérémonie (3). Barili, qui, dans la route de Rome à Naples, s'étoit séparé de Pétrarque, fut dépouillé par des brigands, et obligé de retourner sur ses pas.

Il y avoit alors à Rome deux sénateurs, Orso, comte d'Anguillare, de la maison Colonne; et Jourdain Orsini. Le premier, ami et protecteur de Pétrarque, avoit sollicité pour lui les honneurs du couronnement. Il sortoit de charge le lendemain de Pâques; en sorte que le jour même de cette solennité religieuse, le 8 avril 1341, fut choisi pour la cérémonie (4).

Douze siècles s'étoient écoulés depuis que le Capitole ne voyoit plus de triomphe. Mais le peuple de Rome applaudit le poète qui montoit l'escalier sacré, avec le même trans-

(1) *Voyez* entre autres, dans Villani, sa lettre aux Florentins, à l'occasion de l'inondation. L. XI, c. 3, p. 750.
(2) *Franc. Petrarcæ epist. ad posteros.*
(3) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. II, p. 445.
(4) *Ibid.* L. III, T. II, p. 1.

1341. port qu'excitoit autrefois en lui le vainqueur des Barbares ou le libérateur de la patrie. Des jeunes gens vêtus de pourpre adressoient aux Romains, au nom de Pétrarque, des vers que le poète leur avoit enseignés pour cette cérémonie. Les familles les plus distinguées de la noblesse avoient sollicité pour leurs fils l'honneur d'entrer dans le cortége du grand homme (1).

Pétrarque, revêtu d'une robe de pourpre que le roi Robert lui avoit donnée, étoit annoncé par les fanfares des trompettes et des tambours. Arrivé dans la salle de justice, il se retourna vers la foule qui l'accompagnoit. « Que Dieu » conserve, s'écria-t-il, le peuple romain, le sénat et la » liberté ! » Puis il se mit à genoux devant le sénateur : ce dernier, qui portoit une couronne de laurier, la mit sur la tête de Pétrarque ; et la foule fit retentir le palais et la place de ses applaudissemens, en s'écriant : « Vivent le » Capitole et le poète (2) ! »

(1) Douze jeunes hommes, en habits de pourpre, étoient issus des maisons Forni, Trinci, Capizucchi, Caffarelli, Cancelliéri, Coccini, Rossi, Papazucchi, Paparési, Altiéri, Léni et Astalli. Six autres, en robes vertes, qui l'entouroient, portoient les noms illustres de Savelli, Conti, Orsini, Annibaldi, Paparési et Montanari.

(2) *Annali di Lodovico Boncente Monaldeschi.* T. XII, *Rer. Ital.* p. 540. Monaldeschi commence sa narration par déclarer que pendant les cent quinze années qu'il a vécu, et dont il veut écrire l'histoire, il n'a eu d'autre maladie que celle dont il est mort. Mais l'auteur, qui comptoit sur une si longue vie, et qui l'annonçoit déjà comme une vérité historique, n'a continué son journal que pendant un petit nombre d'années.

CHAPITRE XXXV.

Les Florentins achètent Lucques, tandis que les Pisans s'emparent de cette ville par les armes. — Guerre des deux républiques. — Tyrannie du duc d'Athènes à Florence.

1340 — 1343.

Les Florentins avoient accepté le traité de Venise, pour mettre fin à une guerre qui duroit en Toscane, presque sans interruption, depuis dix-huit ans. Les hostilités commencées par Castruccio en 1320, avoient été continuées contre Ghérardino Spinola, Jean de Bohême et Mastino della Scala, sans que les campagnes du val de Niévole, de l'état de Lucques et du val d'Arno pussent jouir d'une seule année de repos. Tour à tour dévastées par les ennemis ou par les soldats chargés de leur défense, elles étoient dépouillées de leurs richesses, et abandonnées par une partie des cultivateurs. Cependant les riches commerçans de Florence, propriétaires de plusieurs de ces campagnes, venoient au secours de leurs colons dépouillés, et réparoient, par leur générosité, les pertes de la guerre. Des richesses, que la rapacité de l'ennemi ne pouvoit point atteindre, voyageoient sans cesse pour le Florentin, d'une extrémité de l'Europe à l'autre. Dans les magasins d'Anvers et de Venise, sur les marchés de Paris et de Londres, dans les vaisseaux qui parcouroient la Méditerranée et l'Océan, dans les convois qui traversoient l'Allemagne, la France et l'Italie, on retrouvoit partout des propriétés florentines; et le marchand auquel elles appartenoient, contri-

buoit avec joie à la défense de la liberté, avec des biens qui n'étoient point soumis aux lois de son pays.

De même que les ravages de la guerre étoient bientôt réparés pour les Florentins, ses calamités étoient bientôt oubliées ; et l'état, après le plus court repos, étoit entraîné dans de nouvelles hostilités. Le rang qu'occupoit désormais la république parmi les puissances de l'Italie, ne pouvoit plus lui permettre de rester étrangère à aucune des révolutions de cette contrée ; son ambition étoit devenue plus active, en raison de l'augmentation de son pouvoir. Florence ne se contentoit plus de ses anciennes limites ; elle s'efforçoit, en toute occasion, de les étendre, et de soumettre toute la Toscane : aussi, la paix qui avoit été conclue à Venise dura-t-elle à peine trois ans ; et cependant, avant le renouvellement des hostilités, des calamités d'un autre genre, la peste et les dissensions civiles, ravirent à la république la tranquillité dont elle espéroit de jouir.

La peste se manifesta en 1340, après les mauvaises récoltes qui, pendant deux années consécutives, avoient fait souffrir au peuple une cruelle disette, et avoient affoibli le tempérament des pauvres. Dans le cours de l'été, l'épidémie frappa quinze mille victimes : à peine une famille put échapper à ce fléau. Cependant, pour éviter que l'imagination des citoyens ne fût trop effrayée du nombre des morts et de la procession presque continuelle des pompes funèbres, les magistrats défendirent au crieur public d'inviter aux enterremens, et aux parens, de rester assemblés à l'église après que le mort y auroit été apporté (1). Les froids de l'hiver arrêtèrent enfin la contagion : mais ce fléau terrible devoit recommencer au bout de peu d'années avec bien plus de violence, frapper à plusieurs reprises le

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 113, p. 840. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 477. — On fit des défenses semblables à Sienne, où la peste ne causa pas moins de ravages. *AndreaDei Cronica Sanese*, T. XV, p. 98.

quatorzième siècle, et enlever à la terre une moitié de ses habitans.

A cette première calamité succéda, presque sans interruption, celle de la discorde civile. Douze citoyens puissans avoient, à cette époque, attiré à eux toute l'autorité de la république florentine. Ce n'est pas qu'ils eussent changé les lois constitutionnelles ou les magistratures de l'état : mais ils avoient mis ces dernières dans leur dépendance ; et ils s'étoient assurés que l'élection et le tirage au sort ne tomberoient jamais que sur eux, sur leurs amis et leurs créatures. Pour conserver leur pouvoir oligarchique, qui étoit également odieux aux grands et au peuple, et pour empêcher que, par une surveillance plus exacte sur le scrutin des prieurs, on ne corrigeât les abus qu'ils avoient introduits, ils créèrent un nouveau recteur ou magistrat de justice ; et, au mépris de la loi qui avoit été portée pour rendre incapables les gens d'Agobbio d'exercer à Florence aucune seigneurie, ils appelèrent le même Jacob Gabrielli d'Agobbio, à l'occasion duquel cette loi avoit été portée, et ils le revêtirent du titre de capitaine de la garde : ils lui donnèrent une garde de cent cavaliers et deux cents fantassins à la solde de la communauté, et ils l'employèrent à maintenir, par une juridiction tout arbitraire, le pouvoir injuste qu'ils avoient usurpé (1). 1340.

Parmi ceux qui se trouvèrent les premiers en butte aux persécutions de Gabrielli, les familles nobles des Bardi et des Frescobaldi crurent avoir le plus à se plaindre : elles furent condamnées arbitrairement à des amendes qu'elles ne croyoient point avoir mérité de payer ; et elles furent forcées de remettre à la seigneurie les châteaux de Mangona, de Vernia, et d'autres encore qu'elles avoient achetés de leurs anciens comtes. Les Bardi et les Frescobaldi ne se soumirent pas sans résistance à l'oppression ; ils cher-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 117, p. 841.

1340. chèrent les moyens de se défaire de Gabrielli et de l'oligarchie qui gouvernoit ; ils engagèrent dans une conspiration les principaux chefs de la noblesse : ils entrèrent en même temps en correspondance avec les seigneurs de châteaux qui conservoient quelque indépendance, tels que les comtes Guidi, les Tarlati d'Arezzo, les Pazzi de val d'Arno, les Guazzalotti de Prato, les Belforti de Volterra, les Ubertini et les Ubaldini des Apennins, et ils leur demandèrent des secours. Tous ces gentilshommes devoient se rendre sous les murs de la ville, dans la nuit de la Toussaint ; et le lendemain, pendant l'office divin, les conjurés devoient prendre les armes pour se défaire de Jacob Gabrielli et de ceux qui l'avoient mis en place.

Mais, la veille de son exécution, ce complot fut découvert à Jacob Alberti, un des membres de l'oligarchie dominante : et, le soir même de la Toussaint, les amis du gouvernement se rassemblèrent au palais des prieurs : ils y firent sonner l'alarme : les compagnies du peuple se rendirent sur la place avec leurs gonfalons ; les portes furent fermées avant que les conjurés pussent recevoir les secours qu'ils attendoient de dehors. Les Bardi et les Frescobaldi, voyant leur complot découvert, se fortifièrent au-delà de l'Arno, dont ils essayèrent de couper les ponts : ils ne purent cependant se rendre maîtres de celui de Rubaconte ; et, la communication entre les deux parties de la ville étant rétablie, les conjurés traitèrent avec le podestat, et sortirent sans combat de Florence (1).

Le parti victorieux fit porter une sentence d'exil contre les Bardi, les Frescobaldi, et quelques autres gentilshommes. Il fit démolir leurs maisons, et prier les villes guelfes alliées de la république de ne point leur donner d'asile. Cette ardeur, que les chefs du gouvernement mirent à se venger, força les exilés à se réfugier à Pise, et à s'unir

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 117, p. 843. — *Istorie Pistolesi.* T. XI, p. 477.

aux ennemis de l'état, auxquels leur secours ne fut pas inutile (1).

Dès l'année suivante les Florentins ayant tenté d'acquérir la souveraineté de Lucques, purent éprouver quels obstacles leurs émigrés savoient apporter à leurs projets. Mastino della Scala avoit mis un grand prix à la possession de Lucques, lorsque cette ville lui ouvroit l'entrée de la Toscane. Elle communiquoit alors par le territoire de Parme avec ses états situés au-delà de l'Adige. L'état de Parme formoit comme le lien entre les divers pays soumis au seigneur de Vérone; et, pour s'assurer mieux de son obéissance, il l'avoit donné en fief à ses oncles maternels, les fils de Giberto de Correggio. Il croyoit pouvoir compter sur eux en raison des liens du sang, de la reconnoissance qu'il avoit méritée, et de la haine que la maison de Correggio nourrissoit contre celle de Rossi, que Mastino avoit dépouillée et exilée de Parme. Mais Azzo, le troisième des quatre frères de Correggio, n'étoit point content du rang de seigneur feudataire; il aspiroit à la souveraineté, et pour y parvenir, il ourdit un complot contre son bienfaiteur. Il demanda des secours à Robert de Naples, à Luchino Visconti et aux Gonzague de Mantoue; et, le 17 mai 1341, les portes de Parme lui ayant été ouvertes par ses frères, il courut la ville à la tête de la gendarmerie qu'il avoir rassemblée, et il s'en fit déclarer seigneur (2). Toute communication fut alors interrompue entre Lucques et les états de Mastino; et celui-ci, engagé dans une guerre dangereuse avec les seigneurs de Milan et de Mantoue, ne pouvant espérer ni de recouvrer Parme, ni de conserver Lucques, se résolut à vendre cette dernière ville aux Flo- 1341.

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 118, p. 844.

(2) *Giov. de Cornazano storia di Parma.* T. XII, p. 742. — *Giov. Villani.* L. XI, c. 126, p. 848. — *Istorie Pistolesi*, p. 479. — *Cortusiorum Historia.* L. VIII, c. 6, T. XII, p. 905. — *Chron. Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 600. — *Chron. Estense.* T. XV, p. 404.

1341. rentins ou aux Pisans, qui en désiroient également la possession.

Les Florentins avoient connu le complot d'Azzo de Correggio ; mais ils n'avoient point voulu y prendre part ; ils avoient refusé également l'alliance de Luchino Visconti, qui leur offroit mille chevaux pour attaquer l'état de Lucques (1), tandis qu'ils saisirent avec empressement les premières ouvertures que leur fit faire Mastino. On n'avoit cessé de reprocher à la seigneurie son refus d'acheter Lucques, lorsque les Allemands avoient voulu vendre cette ville à l'enchère : le gouvernement crut avoir trouvé l'occasion de réparer cette faute. Vingt commissaires furent nommés, avec une autorité illimitée, pour arrêter avec Mastino les conditions du marché, et lever l'argent nécessaire à son accomplissement (2). Ceux-ci, par l'entremise du marquis d'Este, convinrent de payer deux cent cinquante mille florins au seigneur della Scala, pour la possession de Lucques ; et cinquante otages furent envoyés à Ferrare par les deux parties contractantes, pour y être gardés jusqu'à l'entière exécution du traité (3).

Les Pisans, qui de leur côté étoient aussi entrés en négociation avec Mastino, mais qui n'avoient pu atteindre à un prix si élevé, apprirent avec effroi que leurs ennemis héréditaires alloient acquérir une ville aussi importante, et les resserrer ainsi de toutes parts. La seigneurie convoqua un conseil général dans l'église cathédrale ; et, lorsque le peuple fut assemblé, le prieur des Anziani se leva pour ouvrir la délibération.

« Seigneurs, dit-il, nous vous avons fait appeler auprès

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 126, p. 848.

(2) *Ibid.* c. 129, p. 850.

(3) Villani étoit au nombre de ces otages, comme il nous l'apprend lui-même ; et cependant on n'avoit choisi que *de' migliori uomini popolari, e de' piu ricchi di tutta Fiorenza*, dit Andrea Dei, *Cronic. Sanese.* T. XV, p. 99. Mais Villani étoit en même temps un riche marchand, un bon magistrat, et un grand historien.

» de nous pour vous annoncer que les Florentins ont 1341.
» acheté Lucques ; ils prétendent eux-mêmes que cette
» acquisition leur ouvrira bientôt les portes de Pise, et
» déjà ils nous menacent de mettre des barricades jusqu'au
» pied de nos murailles, de nous réduire à l'esclavage par
» les privations et la famine, et, lorsqu'enfin notre ville
» leur sera rendue, d'en abattre les fortifications, de dé-
» molir trois de ses quartiers principaux, et de n'en con-
» server qu'un seul, auquel ils donneront le nom de Fi-
» renzuola. Voyez vous-mêmes désormais ce qu'il vous
» convient de faire. »

A ces mots toute l'assemblée frémit d'indignation. En vain quelques orateurs essayèrent de la ramener à des sentimens pacifiques : « C'est à Lucques qu'il faut marcher, » répondoit-on ; pour la guerre, nous engagerons nos biens » et nos vies ; pour la guerre, nos femmes mêmes pren- » dront les armes, et Dieu donnera la victoire au bon » droit contre l'orgueil et la méchanceté ! » Les Anziani mirent alors aux voix la proposition de déclarer la guerre aux Florentins, et elle fut adoptée presque à l'unanimité (1).

Les exilés florentins, qui s'étoient réfugiés à Pise, procurèrent à cette république l'alliance de tous les seigneurs qui étoient entrés dans leur complot de l'année précédente ; leur ligue comprit les comtes Guidi, les Ubaldini, François des Ordélaffi seigneur de Forli, et tous les Gibelins de Toscane et de Romagne. Les ennemis de Mastino se joignirent aussi à eux, savoir : le doge de Gênes, les Gonzague, les Carrare, les Correggieschi de Parme, et surtout le seigneur de Milan, Luchino Visconti, qui leur fit passer deux mille chevaux, sous la conduite de Jean Visconti d'Oleggio, son neveu. Avant même l'arrivée de ces troupes auxiliaires, une armée pisane, formée des milices de deux quartiers de la ville, et soutenue par douze cents chevaux

(1) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1004. — *Bern. Marangoni Cron. di Pisa*, p. 688.

1341. et cinq cents archers, étoit entrée dans l'état de Lucques, au mois de juillet, et s'étoit emparée de Cerruglio, de Montéchiaro, de Porcari, et des ponts sur le Serchio (1).

Les Florentins ne s'étoient point préparés à une guerre à laquelle ils ne s'attendoient pas; les Lucquois ne pouvoient pas tenir la campagne; en sorte que l'armée pisane, après avoir occupé toutes les avenues de Lucques, enferma la ville elle-même par une ligne fortifiée de douze milles de tour, sans rencontrer presque aucune résistance. Cette ligne étoit formée de deux fossés profonds, garnis d'une palissade, avec des redoutes de place en place. L'armée s'étoit divisée en trois camps, vis-à-vis des trois portes de la ville; et le terrain, entre ces camps, étoit aplani et ouvert partout à la cavalerie. Après un service de peu de jours, les deux quartiers de Pise, dont les milices formoient le siége de Lucques, étoient relevés par les deux autres (2). Sur ces entrefaites, Visconti d'Oleggio arriva devant Pise, avec les troupes auxiliaires qu'envoyoit le seigneur de Milan. On assure que son dessein secret étoit de s'emparer de la ville qui l'avoit appelé à son aide : mais la seigneurie, qui en étoit avertie, avoit envoyé des officiers au-devant de ses gendarmes, pour leur payer une double solde, au moment où ils arrivoient aux portes, et les faire partir immédiatement pour l'armée.

Il avoit fallu près de deux mois aux Florentins, pour rassembler une armée capable d'attaquer les Pisans dans l'état de Lucques. Cette armée, qui fut composée de deux mille cavaliers à la solde de la république, de seize cents auxiliaires, fournis en partie par Mastino della Scala, et de dix mille fantassins, entra enfin en campagne vers le

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 130, p. 851.—*Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 912.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 130, p. 853. — *Cronica Pisana.* T. XV, p. 1006. — *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 99. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 491. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 913.

milieu d'août, sous la conduite de Mattéo de Pontécarali 1341.
de Brescia, qui étoit alors capitaine de la garde. Ce général n'étoit, ni par son rang, ni par son expérience, propre à une si haute entreprise; il en donna bientôt la preuve. Après avoir conduit son armée entre Pise et Lucques, dans un lieu d'où il pouvoit couper au camp des assiégeans la communication avec leur patrie, il se retira pour se mettre à couvert des pluies violentes qui le surprirent (1). Il entra ensuite sur le territoire lucquois, par le val de Niévole, conduisant avec lui les commissaires de Mastino, qui devoient le mettre en possession de Lucques. Le seigneur de Vérone, depuis que cette ville étoit en danger, avoit diminué de ses prétentions ; il la cédoit aux Florentins pour cent cinquante mille florins, et il l'auroit cédée pour bien moins encore, si ceux-ci avoient su profiter de leurs avantages. Pontécarali, s'approchant des lignes pisanes, s'ouvrit un passage sur un point qu'il attaqua de concert avec les assiégés; et il fit entrer dans la ville trois cents cavaliers et cinq cents fantassins, avec les commissaires des deux gouvernemens : mais, au lieu de poursuivre son avantage, et de livrer bataille à l'armée pisane, où son approche avoit jeté quelque confusion (2), il se retira sur les collines de Gragnano et de San-Gennaro, pour en déloger des postes pisans qui les occupoient.

La ville de Lucques ayant été consignée aux commissaires florentins, par ceux de Mastino, et la garnison gibeline ayant été congédiée pour faire place à une garnison guelfe, la seigneurie de Florence envoya l'ordre à son général de livrer bataille. Pontécarali fit en effet demander combat aux Pisans : ceux-ci l'acceptèrent pour le 2 octobre ; ils arrachèrent leurs palissades, pour n'avoir plus d'autre défense que leur valeur, et chaque armée apla-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 131, p. 853. — *Istorie Pistolesi*, p. 481.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 132, p. 855. — *Beverini Annal. Lucenses.* L. VII, p. 915.

1341. nit, de son côté, le terrain qui la séparoit de l'ennemi (1).

Des jeunes gens des maisons les plus nobles de Sienne, qui se trouvoient comme auxiliaires dans le camp florentin, se firent armer chevaliers le matin même du 2 octobre, avant la bataille, et se placèrent ensuite au premier rang, dans la première division que conduisoit Pontécarali. Cette division fit vaillamment son devoir; elle rompit les deux premières lignes des Pisans qui lui furent successivement opposées; elle fit prisonniers la plupart de leurs chefs, et entre autres Visconti d'Oleggio. Mais la seconde ligne des Florentins ne se mit point en mouvement quand elle auroit dû le faire; et, trompée par un faux rapport sur l'issue du combat précédent, elle s'enfuit sans avoir abaissé la lance. Ciupo de Scolari, commandant de la troisième ligne des Pisans, fondit alors sur la première division florentine, dont les soldats étoient harassés par les deux combats qu'ils avoient déjà livrés, et dispersés à la poursuite des fuyards: il les mit bientôt en pleine déroute; il recouvra tous les prisonniers, à la réserve de Visconti d'Oleggio qu'on avoit déjà envoyé à l'autre corps d'armée, et il prit aux Florentins leur général Mattéo de Pontécarali, avec mille soldats (2).

Après cette déroute, l'armée florentine se hâta d'évacuer le territoire de Lucques; et la seigneurie renonçant, pour cette année, à une attaque nouvelle, chercha du moins à se fortifier par des alliances, pour recommencer la guerre avec plus de vigueur, dans la campagne suivante. Avant tout, elle s'adressa au roi Robert de Naples, qui depuis long-temps ne remplissoit plus les obligations qu'il avoit contractées par ses alliances; elle consentit même,

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 133, p. 857. — *B. Marangoni Cron. di Pisa*, p. 692.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 133, p. 858. — *Istorie Pistolesi*, p. 482. — *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 100. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1007. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 918.

pour lui complaire, à reconnoître les droits prétendus de ce monarque sur Lucques (1) : mais comme Robert ne fit pas plus d'efforts pour soutenir cette prétention que pour défendre ses alliés, les Florentins mirent en oubli leurs anciennes haines, comme on oublioit à leur égard une ancienne amitié, et ils sollicitèrent l'alliance d'un homme dont ils s'étoient jusqu'alors montrés les ennemis acharnés. 1341.

Louis de Bavière, toujours excommunié par le pape, toujours dépouillé par lui de toutes ses dignités, continuoit cependant à régner, comme empereur, sur une grande partie de l'Allemagne. Il s'étoit uni intimement au duc d'Autriche, tandis que Jean, roi de Bohême, s'étoit déclaré son ennemi. La guerre que les Florentins avoient faite aux Bohémiens, étoit pour Louis un motif d'oublier la guerre qu'ils lui avoient faite à lui-même. D'ailleurs, après quatorze ans d'absence, l'empereur désiroit revoir l'Italie ; et il entama une négociation, pour conduire, moyennant un subside considérable, une armée au service des Florentins. Ses ambassadeurs arrivèrent, pour cet objet, à Florence, et ils y furent reçus avec pompe ; mais tandis que la négociation, qui par elle-même présentoit plusieurs difficultés, étoit encore retardée par de nouvelles affaires survenues en Allemagne à l'empereur, sa publicité fit un tort considérable aux Florentins ; on ne douta pas qu'ils ne fussent sur le point de changer de parti et d'entrer dans l'alliance des Gibelins. Les nobles napolitains qui avoient confié leur fortune aux marchands de Florence, craignirent une révolution qui mettroit leur monarque en guerre avec la république : tous redemandèrent leurs capitaux, et cette demande inattendue fit faillir un grand nombre des meilleures maisons de Florence (2).

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 136, p. 861. — *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 919. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1008.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 137, p. 863. — *Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 920.

Cependant Malatesta des Malatesti de Rimini avoit été mis
1342. à la tête de l'armée florentine. Le 27 mars 1342, il entra en campagne, et vint tracer son camp à Gragnano, sur les hauteurs qui séparent le val de Niévole de la plaine de Lucques. De là, il lia des correspondances dans le camp des Pisans, afin de séduire les Allemands qui étoient à la solde de ses ennemis. Mais les Pisans avoient pour général Nolfo de Montéfeltro, parent de Malatesta, romagnol comme lui, et non moins exercé que lui aux intrigues et aux complots dont la Romagne avoit toujours été l'école. Ils cherchèrent pendant un mois et demi à se tromper l'un l'autre, sans jamais en venir aux mains. Dans le même temps, les Florentins, soupçonnant les Tarlati, seigneurs de Piétra Mala, d'avoir formé un complot pour leur enlever Arezzo, firent arrêter les principaux chefs de cette famille. Les autres se réfugièrent dans leurs châteaux; ils les firent révolter contre la république, et arborèrent les drapeaux des Gibelins (1).

Sur ces entrefaites, Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, le même qui, en 1326, avoit été lieutenant du duc de Calabre à Florence, passa par cette ville, pour se rendre de France à Naples. Gaultier étoit né en Grèce; il appartenoit à cette race dégénérée qui, dans le Levant, avoit succédé aux premiers croisés, et qu'on avoit désignée par le nom injurieux de *Poulains*. Il étoit de petite taille, et d'une figure rebutante; son esprit étoit cauteleux et faux, son cœur perfide, ses mœurs corrompues; aucune morale, aucune religion ne mettoit des bornes à son ambition; l'avarice seule l'emportoit sur elle: enfin, de toutes les vertus qui avoient illustré ses ancêtres, il n'avoit hérité que la valeur; mais cette qualité si brillante, quoique si commune, s'allie souvent avec tous les vices, quelquefois même

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 138, p. 864. — *Istorie Pistolesi*, p. 483. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1010. — *Ser Gorello Cronaca d'Arezzo*, c. 5, p. 832.

avec la bassesse. Le duché d'Athènes avoit été enlevé à son père par les Catalans, en 1312 (1); celui de Lecce, en Pouille, lui restoit pour patrimoine. Depuis 1326, la compagnie des Catalans s'étoit soumise au roi de Sicile, et trois fils de Frédéric avoient successivement porté le titre de ducs d'Athènes, et gouverné cette principauté (2). Gaultier cependant jouissoit de la considération attachée à la faveur supposée des rois de France et de Naples : Robert, dans ses négociations avec la république florentine, avoit annoncé qu'il le mettroit à la tête des secours qu'il promettoit d'envoyer; et la seigneurie se flattoit de vaincre enfin l'irrésolution et l'avarice de son vieux allié, en confiant quelque emploi à l'homme qui avoit été le favori de son fils, et qu'il désignoit à présent comme son lieutenant (3). 1342.

Gaultier de Brienne se rendit en effet à l'armée florentine, que Malatesta tenoit campée à San-Piéro in Campo, proche de Lucques. Plusieurs barons de Louis de Bavière, qui venoient combattre, comme volontaires, sous les drapeaux de Florence, y arrivèrent vers le même temps. Des pluies violentes, qui tombèrent pendant tout le mois de mai, et qui gonflèrent le Serchio et rompirent ses digues, forcèrent l'armée à une inaction d'autant plus affligeante, que les Florentins avoient deux fois plus de forces que les Pisans. Cependant les barons allemands et le duc d'Athènes se distinguèrent tour à tour dans les escarmouches; et si Malatesta les avoit soutenus avec toutes ses forces, à plus d'une reprise, il auroit pu mettre l'armée pisane en déroute : mais il donna au contraire à celle-ci le loisir de fortifier ses lignes; et, lorsqu'il vit qu'il n'étoit plus temps de les attaquer, et que les inondations du Serchio arrêtoient ses convois de vivres, il s'éloigna de Lucques le 19 mai, et reconduisit son armée dans le val d'Arno. Ceux

(1) Ducange, Histoire de Constantinople. L. VI, c. 8, p. 118.
(2) *Ibid.* L. VII, c. 21 et 22, p. 124.
(3) *Giov. Villani.* L. XI, c. 137, p. 862.

1342. qui commandoient à Lucques pour les Florentins, voyant que l'armée dont ils avoient attendu leur délivrance n'étoit point en état de faire lever le siége, capitulèrent lorsque leurs munitions furent épuisées, et livrèrent la ville aux Pisans, le 6 juillet 1342 (1).

Le mécontentement du peuple éclata à Florence avec une violence effrayante, lorsqu'on y vit rentrer la puissante armée de Malatesta, qui avoit laissé prendre Lucques presque sous ses yeux : la clameur publique accusoit tour à tour l'impéritie ou la lâcheté du général, la présomption, l'ignorance ou la vénalité des seigneurs de la guerre. Le duc d'Athènes, disoit-on, s'il avoit commandé l'armée, n'auroit jamais souffert une inaction si déplorable, ou une retraite si honteuse ; mais, tandis que la bonne fortune de Florence lui avoit envoyé un général distingué, on l'avoit réduit au rôle de spectateur des fautes causées par l'ignorance d'un autre. Pour satisfaire le peuple, il fallut immédiatement donner au duc d'Athènes le titre de capitaine de justice ; et, au départ de Malatesta, dont l'office expiroit au 1er août, il fallut confier au duc le commandement général de l'armée. En vertu de cette double fonction, le droit de haute justice fut attribué à Gaultier de Brienne, dans la ville comme dans le camp (2).

Il y avoit à cette époque deux factions à Florence, qui tendoient à détruire la liberté publique. La première étoit celle de l'ancienne noblesse. Les grands étoient exclus du gouvernement par l'ordonnance de justice ; ils se voyoient exposés aux traitemens les plus arbitraires et souvent les plus injustes, si leurs noms seulement étoient prononcés dans quelque tumulte ; et la jalousie du peuple leur repro-

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 139, p. 867. — *Istorie Pistolesi*, p. 484. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1011. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 696. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 104. — *Beverini Annales Lucences.* L. VII, p. 923.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 1, p. 871.

choit encore la puissance dont elle les avoit dépouillés : 1342.
aussi étoient-ils disposés à tout entreprendre pour renverser une liberté qu'ils ne partageoient pas. Une autre faction, non moins dangereuse, se trouvoit alors même en possession du gouvernement. On désignoit ceux qui la composoient, par le nom de *popolani grassi* ; ceux-ci avoient trouvé moyen, dans une république dont les lois étoient toutes démocratiques, de s'attribuer exclusivement une souveraineté qui devoit appartenir au peuple. Leur oligarchie roturière étoit l'objet de la jalousie de tous ; on les accusoit d'imprudence et d'incapacité dans les affaires, de vénalité dans les emplois : Villani assure qu'ils s'enrichissoient d'une manière honteuse des deniers de la république, et que, dans le marché fait avec Mastino pour l'achat de Lucques, ils avoient payé de cette ville cinquante mille florins de moins qu'ils n'en avoient porté en compte. Pour détourner de leur administration la censure publique, ils projetèrent de livrer le peuple aux vexations d'un juge cruel, se flattant de cacher leurs propres entreprises à l'ombre de cette tyrannie subalterne. Ils crurent qu'ils dirigeroient le duc d'Athènes, comme deux ans auparavant ils avoient dirigé Jacob Gabrielli, et que ce ne seroit point eux cependant auxquels on reprocheroit les cruautés du capitaine-général. Ils excitèrent donc secrètement Gaultier à abuser des pouvoirs qu'eux-mêmes lui avoient confiés. Gaultier, plus habile qu'eux dans l'art de l'intrigue, plus indifférent qu'eux à la ruine publique et aux malheurs privés, consentit à se présenter comme l'instrument de ceux dont il vouloit être le maître ; et il promit de servir toutes les passions de ces chefs qu'il sacrifioit déjà à son avarice et à son ambition.

Mais les premières sentences capitales que prononça le duc d'Athènes, firent assez connoître qu'il n'avoit pas dessein de se contenter d'une autorité subalterne. Il fit trancher la tête à Jean de Médici, qui commandoit la forteresse

1342. de Lucques lorsqu'elle s'étoit rendue, et à Guillaume Altoviti, gouverneur d'Arezzo, qui, par quelques injustices, avoit provoqué la révolte des Tarlati : il soumit à des procès déshonorans Richard de Ricci, et Naddo Ruccellai, accusés de s'enrichir aux dépens du trésor ; il les condamna à des amendes ruineuses, et ne consentit qu'avec peine à leur faire grâce de la vie (1). Ces quatre familles, que le duc d'Athènes traita si durement dès le premier mois de son administration, faisoient partie de l'oligarchie dominante à laquelle Gaultier lui-même devoit son élévation. Les sentences qu'il venoit de prononcer répandirent une indicible terreur parmi les bourgeois ; tandis qu'elles réjouirent la noblesse et le peuple dont elles satisfaisoient la jalousie ou la haine : un vengeur des ordres opprimés paroissoit tenir le glaive de la justice ; le crédit ou la brigue demeuroient sans pouvoir sur lui, et les abus long-temps enracinés alloient être détruits. Gaultier ayant ainsi fait connoître quelle marche il vouloit suivre et quels partis il désiroit s'attacher, accueillit les avances qui lui furent faites, et s'unit aux ennemis du gouvernement par des liens plus intimes. Il promit aux grands de faire révoquer l'ordonnance de justice, si, par leur moyen, il pouvoit obtenir une domination plus stable : à ce prix, les plus considérables d'entre eux se dévouèrent entièrement à lui (2). Il s'adressa ensuite à quelques marchands dont le crédit étoit ébranlé, et qui se voyoient près du moment où ils seroient forcés de faillir ; il leur promit que le trésor public leur feroit des avances, et les mettroit en état d'attendre des rentrées éloignées : par cette assurance, il se concilia la faveur de plusieurs maisons considérées dans la bourgeoisie (3); enfin il ne se contenta pas de servir la haine et de

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 1 et 2, p. 871.—*Istorie Pistolesi*, p. 484.—*Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 104.

(2) Les Bardi, Frescobaldi, Rossi, Cavalcanti, Bondelmonti, Adimari, Cavicciuoli, Donati, Gianfigliazzi, et Tornaquinci.

(3) Comme les Péruzzi, les Acciaiuoli, les Baroncelli, et les Antellési.

satisfaire les vengeances du bas peuple contre la classe supé- 1342.
rieure, il le flatta aussi par une prévenance et une familiarité affectées, et par la promesse de lui faire partager les honneurs publics.

Cependant l'office des vingt commissaires ou seigneurs de la guerre qui avoient été créés pour l'acquisition de Lucques, étoit expiré dès le commencement de septembre; et les partisans du duc, délivrés de cette surveillance, osoient manifester plus ouvertement leurs projets : ils déclaroient que la république avoit besoin d'une réforme; que l'issue de la dernière guerre faisoit connoître toute la corruption du gouvernement; qu'une main vigoureuse pouvoit seule extirper les abus et réconcilier les partis acharnés l'un contre l'autre; que le duc d'Athènes enfin avoit déjà prouvé sa capacité pour un si haut emploi, et la fermeté autant que la justice avec lesquelles il l'exerceroit. Ces discours ayant été répétés dans les assemblées des corps de métier, et dans les tavernes où les soldats du duc se mêloient au peuple pour le corrompre, quelques grands portèrent aux prieurs la proposition de décerner au duc la seigneurie de Florence.

Le gonfalonier, avant de répondre, fit appeler le collége des douze bons-hommes et les seize gonfaloniers des compagnies de milice, pour délibérer avec la seigneurie : après avoir fait connoître à ces conseillers les dangers qui menaçoient la liberté publique, il s'adressa aux gentilshommes qui avoient porté la parole pour le duc. « C'est avec une » profonde douleur, leur dit-il, que nous vous voyons » oublier les vertus de vos ancêtres et les mœurs de votre » patrie; la république pour laquelle vous demandez un re- » mède extrême, ne connoît d'autre danger que celui que » vous lui faites courir. Allez cependant, et dites au duc » d'Athènes que, dans des temps plus calamiteux, vos an- » cêtres et les nôtres ont eu plus d'une fois recours à des » monarques étrangers : les Gibelins implorèrent les se-

1342. » cours de Frédéric et de Manfred; les Guelfes recherchè-
» rent l'assistance des deux Charles et de Robert; mais ja-
» mais, quelle que fût la dignité du monarque et le danger
» de l'état, jamais la liberté publique n'a été sacrifiée; jamais
» nos ancêtres n'ont donné à Florence un seigneur souve-
» rain; jamais nos femmes et nos enfans ne nous pardonne-
» roient la honte de l'esclavage; jamais nous-mêmes enfin
» nous ne renoncerons au bonheur de vivre libres (1). »

Le duc d'Athènes se hâta de calmer le mouvement d'enthousiasme que le gonfalonier avoit excité par ce discours, en assurant que lui-même il ne désiroit point un pouvoir subversif des libertés de l'état; qu'il demandoit seulement qu'on lui laissât les mains libres pour un peu de temps, afin d'opérer le bien qu'il sentoit pouvoir faire; que ce qu'il prétendoit n'étoit point inusité à Florence, et qu'un pouvoir dictatorial avoit plus d'une fois, dans des temps de calamités, été accordé à des princes dont l'affection pour la république ne pouvoit égaler la sienne. Pendant qu'il donnoit ces assurances aux conseillers de la seigneurie, ses hérauts d'armes répandus dans la ville appeloient le peuple à s'assembler en parlement sur la place de Sainte-Croix, pour délibérer sur les besoins de la république.

L'autorité souveraine du parlement étoit reconnue dans toutes les républiques italiennes : le gouvernement n'agissoit jamais que comme représentant de la nation; et son pouvoir cessoit lorsque la nation elle-même étoit assemblée. On n'avoit point pu faire entendre au peuple que le compte de ses suffrages n'est point l'expression de sa volonté; qu'en supposant même tous les citoyens égaux, ils ne veulent pas et ne sentent pas également, et que le peuple n'est souverain que lorsque l'intérêt de toutes ses classes est également sacré, non lorsque leur voix est confondue dans la clameur populaire. Cependant tous les gouvernemens savoient que l'intérêt national n'étoit jamais sacri-

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 873.

fié plus facilement par aucune assemblée que par celle de 1342.
la nation elle-même ; et que, tandis que les conseils demeuroient fidèles à leur devoir, les parlemens avoient souvent consenti à la ruine de la liberté, ou à la subversion de la constitution. Les prieurs de Florence tremblèrent que le parlement ne livrât la république au duc d'Athènes. Ils ne pouvoient empêcher sa convocation, que Gaultier avoit droit d'ordonner, comme capitaine du peuple : ils recoururent donc immédiatement à ce duc, et ils cherchèrent du moins à l'engager à confirmer d'une manière authentique les promesses qu'il venoit de leur faire. Gaultier y consentit aussitôt ; il convint de laisser les prieurs ouvrir les délibérations : ceux-ci devoient demander au peuple la prorogation, pour une année, de l'autorité du duc d'Athènes, avec les mêmes priviléges accordés, seize ans auparavant, au duc de Calabre, et sous les mêmes réserves et les mêmes restrictions. Gaultier s'engagea, sur sa parole de chevalier, à ne rien demander, à ne rien accepter par-delà, lors même que le peuple lui offriroit plus de puissance. Cette convention mutuelle reçut la forme d'un contrat authentique ratifié par des notaires, et confirmé par serment (1).

Le lendemain 8 septembre, jour de la fête de Notre-Dame, le peuple s'assembla sur la place du palais ; le duc y arriva, entouré de cent vingt gendarmes et de trois cents fantassins qu'on lui avoit accordés pour sa garde : mais tous les nobles, à la réserve de la famille de la Tosa, s'étoient armés, et avoient grossi son cortége. Les prieurs et les autres magistrats descendirent du palais, et se rangèrent auprès du duc, devant la balustrade de fer. François Rustichelli, l'un d'eux, fit, au nom de la seigneurie, la proposition convenue la veille, de proroger pour une année le pouvoir du duc. Des gens de la lie du peuple, apostés par Gaultier, interrompirent aussitôt le prieur par

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 873.

1342. des cris forcenés, et demandèrent qu'un pouvoir souverain fût accordé au duc pour toute sa vie. En même temps ils se serrèrent autour de lui; ils le soulevèrent dans leurs bras, tandis que ses gardes enfonçoient les portes du palais; et ils le portèrent sur le tribunal, dans les salles mêmes qui étoient réservées aux prieurs. La populace, enivrée du plaisir d'outrager ce qu'elle avoit toujours respecté, força la seigneurie à se réfugier dans une salle basse, et bientôt après à sortir du palais; elle livra aux grands le livre des ordonnances de justice, pour qu'ils le déchirassent; elle traîna le gonfalon de l'état dans la boue, et le brûla ensuite sur la place publique. Enfin, elle abattit partout les armes de la commune de Florence; et elle leur substitua les drapeaux du duc (1).

Peu de jours après, le duc profita de l'effroi des conseils, pour leur faire confirmer la seigneurie à vie, qu'il s'étoit attribuée de force. Au lieu de considérer les différentes villes conquises par Florence, comme des possessions dépendantes d'un même état, il se fit donner aussi successivement, par le peuple de chaque ville, la seigneurie d'Arezzo, de Pistoia, de Colle de val d'Elsa, de San-Gémignano et de Volterra, pour flatter ainsi la vanité de ces villes, et l'animosité qu'elles conservoient contre les Florentins. Le duc appela en même temps, auprès de lui, tous les Français et les Bourguignons qui servoient en Italie: il réunit ainsi, sous ses ordres, huit cents gendarmes, ses compatriotes; il fit aussi venir de France plusieurs de ses parens et de ses amis, auxquels il confia des commandemens militaires. Déjà il croyoit avoir affermi pour toujours sa domination; mais Philippe de Valois, à qui on rapporta la grandeur nouvelle du duc d'Athènes, dont le voyage à Naples avoit été annoncé comme un pèlerinage, se con-

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 3, p. 874. — *Istorie Pistolesi*, p. 486. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 105.

tenta de répondre; « Le pèlerin est hébergé, mais il a pris » mauvais hôtel (1). » 1342.

Les Florentins espéroient que leur seigneur les vengeroit du moins de l'affront qu'ils avoient reçu devant Lucques. Mais le duc d'Athènes étoit pauvre; et il vouloit, avant toute chose, amasser de l'argent pour affermir sa domination, s'il pouvoit la conserver, ou pour s'en dédommager, s'il venoit à la perdre. La guerre occasionoit une trop grande dépense pour pouvoir lui plaire; d'ailleurs, elle l'auroit obligé à s'éloigner de la ville qu'il venoit de soumettre, et elle faisoit dépendre toute son existence du premier échec qu'il éprouveroit. Il proposa donc aux Pisans, et à leurs alliés, une paix qui fut bientôt acceptée. Il leur abandonna, pour quinze ans à venir, la souveraineté de Lucques, en se réservant de nommer, pendant les mêmes quinze années, le podestat de cette ville. Au bout de ce terme, Lucques devoit être remise en liberté; tous les Guelfes émigrés devoient être rappelés et mis en possession de leurs biens : mais tous les exilés de Florence devoient également rentrer dans leurs foyers; les prisonniers devoient être rendus sans rançon; Pise s'obligeoit à un tribut annuel de huit mille florins, et accordoit pendant cinq ans aux Florentins, une franchise absolue dans ses ports (2).

Ce traité, qui fut publié le 14 octobre, dans les deux villes, n'effaçoit point, pour les Florentins, la honte de leurs dernières déroutes; aussi excita-t-il le mécontentement, même des partisans du duc. En vain celui-ci flattoit la populace, et n'appeloit aux emplois que des hommes de la plus basse classe, des artisans des métiers inférieurs, que l'on commença dès-lors à nommer *ciompi* à Florence, par corruption du nom de compères que leur donnoient

(1) *Giov. Villani.* L. X, c. 3, p. 875.

(2) *Ibid.* L. XII, c. 8, p. 878. — *Istorie Pistolesi*, p. 486. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1012.

1342. les soldats français dans leurs orgies (1) : ces places ne satisfaisoient plus la vanité même du bas peuple. Le duc avoit exilé les prieurs de leur palais, il les avoit relégués dans celui qu'habitoit auparavant le juge exécuteur ; il les avoit dépouillés de toute pompe et de tout pouvoir ; il avoit détruit l'office des gonfaloniers de compagnie, et leur avoit ôté leurs gonfalons ; enfin, il avoit lui-même anéanti la récompense qu'il paroissoit promettre à la populace. Il avoit ensuite annulé toutes les ordonnances sur les arts et métiers, et mécontenté successivement toutes les classes du peuple, à la réserve des bouchers, des marchands de vin, et des cardeurs de laine, dont il s'efforçoit de conserver l'affection par de basses flatteries.

Bientôt il augmenta le mécontentement général par de nouvelles entreprises ; il vouloit faire, du palais public qu'il habitoit, une forteresse qui lui assurât l'obéissance de toute la ville ; dans cette vue, il fit abattre un grand nombre de maisons dans son voisinage : il s'empara de plusieurs autres, sans donner aux propriétaires aucun dédommagement, et il y logea ses gens de guerre. Il ôta aux créanciers de l'état les gabelles, qui leur avoient été assignées en paiement, et il en prit le produit pour lui-même ; il augmenta la contribution foncière, qu'il porta de trente mille florins à quatre-vingt mille ; il soumit les citoyens les plus riches à des emprunts forcés, et il établit de nouvelles gabelles plus onéreuses que les précédentes ; de telle sorte qu'en dix mois et demi, il tira de Florence plus de quatre cent mille florins, et qu'il en fit passer plus de deux cent mille dans la Pouille ou en France (2).

Le duc d'Athènes n'ignoroit pas le mécontentement qu'il excitoit ; mais il s'assura les secours des étrangers contre ses sujets, ennemis naturels d'un tyran. Au prin-

(1) *Marchione de Stefani istoria Fiorent.* L. VIII, R. 575. T. XIII. — *Delizie deg. erud. Toscani.*

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 7, p. 881. — *Istorie Pistolesi*, p. 493.

temps de 1343, il conclut une alliance avec les Pisans, 1343.
Mastino della Scala, le marquis d'Este et le seigneur de Bologne. Les confédérés s'engageoient à maintenir mutuellement leur gouvernement, et à se défendre contre tous leurs ennemis. Une ligue parut se former entre tous les tyrans d'Italie, pour priver entièrement cette contrée de son antique liberté. Cependant, plus le duc d'Athènes se sentoit affermi dans sa domination, plus il lâchoit la bride à ses passions, et renonçoit aux ménagemens qu'il s'étoit d'abord imposés. Les femmes des citoyens les plus respectés étoient en butte aux séductions que leur préparoit son libertinage : les hommes qui élevoient la voix pour se plaindre, ceux qui réclamoient leurs anciens priviléges, ou qui excitoient seulement les soupçons du tyran, étoient livrés à des supplices atroces (1).

Le pouvoir d'un seul s'étoit élevé au moyen de la discorde entre les ordres de la nation ; mais chaque classe de citoyens éprouvoit à son tour l'oppression, et s'irritoit du joug qu'elle portoit. Les grands qui avoient procuré au duc d'Athènes la seigneurie, s'indignoient de son ingratitude, en voyant qu'il ne leur donnoit aucune part au gouvernement. La classe supérieure de la bourgeoisie qui étoit toute-puissante avant lui, le haïssoit mortellement ; elle avoit été trompée et dépouillée par lui : les bourgeois du second ordre n'étoient guère moins irrités de l'augmentation des impôts, du renversement de toute justice, et des traités honteux conclus au nom de leur patrie. La populace, enfin, qu'il avoit trompée par des promesses inexécutables, n'avoit pas pu demeurer long-temps dans l'erreur : la pitié avoit succédé à son irritation contre ses anciens magistrats ; et les supplices ordonnés par le duc excitoient autant d'horreur qu'ils avoient d'abord causé de joie. Une disette à laquelle Gaultier n'avoit peut-être aucune part, augmentoit encore le mécontentement du bas

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 7, p. 881.

1343. peuple. Florence ne peut s'ébranler, dit un des vieux proverbes toscans, que lorsqu'elle souffre tout entière (1). Heureuses les nations qui ont cette lenteur à se mettre en mouvement, sans rien perdre de leur énergie! Florence souffroit tout entière, et tout entière elle se souleva. Chaque classe étoit séparément opprimée; chacune à elle seule, et sans attendre le secours d'autrui, s'efforça de pourvoir à la délivrance de la patrie. Un grand nombre de conjurations se tramèrent à l'insu l'une de l'autre; mais on en distingua trois plus puissantes, et qui furent plus près que les autres d'exécuter leurs projets. A la tête de la première se trouvoit l'évêque de Florence lui-même, qui étoit de la maison Acciaiuoli; presque tous les grands y avoient pris part, mais surtout les Bardi, les Rossi, les Frescobaldi, les Scali, et quelques bourgeois puissans, comme les Altoviti, Magalotti, Strozzi et Mancini. Ces conjurés étoient entrés en traité avec les Pisans, les Siennois, les Péroussins et les comtes Guidi. Ils avoient dessein d'attaquer le duc d'Athènes dans son palais, lorsqu'il rassembleroit le conseil : mais le duc, qui devenoit tous les jours plus soupçonneux, se défit d'une partie de ses gardes parmi lesquels il y avoit des hommes gagnés; il leur substitua de nouveaux soldats plus sûrs et en plus grand nombre, de manière à se mettre à l'abri d'une attaque, et il fit fermer par des grilles de fer les passages par lesquels les conjurés, déjoués dans leurs projets précédens, pensoient à s'introduire dans le palais (2).

A la tête d'une autre conjuration étoient Manno et Corso Donati, avec les Pazzi, les Cavicciuoli, et quelques Albizzi. Ceux-ci avoient compté attaquer le duc d'Athènes le jour de la fête de Saint-Jean, comme il entreroit dans le palais des Albizzi pour voir une course de chevaux. Mais le duc eut quelques soupçons du danger qu'il courroit, et il ne se rendit point au palais Albizzi.

(1) *Firenze non si muove se tutta non si duole.*

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 15, p. 887.

A la tête de la troisième conjuration étoit Antonio des Adimari, avec les Médici, les Bordoni, les Oricellai, les Aldobrandini, et un grand nombre des plus riches bourgeois. Ces derniers, avertis que le duc avoit une intrigue de galanterie dans une maison des Bordoni, firent quelques préparatifs pour barricader la rue, et logèrent aux deux extrémités cinquante hommes déterminés qui devoient fermer le passage, dès que le duc seroit entré dans la maison qu'il visitoit : mais Gaultier, dont la défiance alloit chaque jour croissant, commença vers ce temps à se faire suivre, même dans ses rendez-vous de galanterie, par cinquante cavaliers et cent fantassins bien armés, qui restoient de garde devant la maison où il entroit, et qui suffisoient pour repousser une première attaque. 1343.

Les trois conjurations, quoique sans cesse déjouées par la crainte ou la prévoyance du duc, subsistoient toujours, et méditoient de nouvelles entreprises, lorsque la troisième fut découverte par l'imprudence de l'un des gendarmes qui avoient été gagnés. Dès les premiers soupçons que conçut le duc d'Athènes, il fit arrêter, le 18 juillet, deux citoyens obscurs qui étoient au nombre des conjurés, et il les fit mettre à la torture. Leur ayant ainsi arraché l'aveu de la conspiration, et le nom d'Antonio de Baldinaccio des Adimari, qui en étoit le chef, le duc fit arrêter celui-ci à son tour, et lui fit dire de se préparer à la mort (1).

Mais la nouvelle de l'arrestation de ce citoyen distingué, et du danger qu'il couroit, répandit dans la ville un effroi universel : chacun avoit trempé dans quelqu'une des conjurations, ou avoit du moins assisté à quelqu'un des conciliabules où l'on en préparoit de nouvelles : chacun se croyoit compromis, et, en cherchant à se mettre en défense, chacun laissa voir qu'il se sentoit inculpé. Le duc, à ce mouvement universel, s'aperçut que la ville entière étoit conjurée contre lui : il se sentit alors trop foible pour

(1) *Istorie Pistolesi*, p. 494.

1343. sévir sur-le-champ contre ceux qu'il avoit arrêtés; il voulut, avant tout, s'assurer les secours de ses alliés, et se mettre en état d'envelopper les chefs de toutes les conjurations dans une seule vengeance. Il fit demander à Taddéo de Pépoli, seigneur de Bologne, de lui envoyer quelques renforts; et, lorsqu'il sut que trois cents cavaliers étoient déjà entrés dans les Apennins pour venir à son aide, il envoya l'ordre à trois cents citoyens des premiers de la ville, de se rendre le lendemain 26 juillet, dans son palais, pour y délibérer avec lui sur le sort des prévenus. Pour assembler ce conseil, il fit choix d'une salle dont les fenêtres étoient fermées par des barreaux de fer; et il donna l'ordre à ses gardes de clore les portes du palais, dès que les citoyens y seroient réunis, et de se jeter sur eux pour les massacrer tous. Le pillage de la ville leur fut promis en récompense de cette exécution (1).

Parmi ceux que le duc appeloit à son conseil, se trouvoient les chefs principaux des diverses conjurations; ils avoient lieu de croire le tyran instruit, au moins en partie, de leurs complots, et ils n'avoient garde d'aller se mettre entre ses mains. D'ailleurs un bruit confus des préparatifs qui se faisoient au palais, avoit pénétré dans la ville, et il y augmentoit l'effroi. Jusqu'alors chacun avoit été retenu, par la crainte, dans le silence; une crainte plus grande encore fit rompre ce silence : chacun demanda conseil ou assistance à son voisin, à son ami; chacun fit connoître sa propre situation : pendant la nuit, tous les conciliabules différens communiquèrent ensemble, et les Florentins apprirent ainsi que trois conjurations, indépendantes l'une de l'autre, avoient été prêtes à éclater en même temps. L'occasion de surprendre le tyran ne pouvoit plus se présenter; mais les forces pour l'attaquer ouvertement étoient bien plus considérables que les conjurés eux-mêmes ne l'avoient jamais supposé. Tous ceux que

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 15, p. 888.

le duc d'Athènes avoit convoqués, convinrent, avant tout, 1343.
de ne point se rendre à son conseil; chacun se tint prêt dans sa maison avec ses armes, rassemblant auprès de soi ses cliens, ses serviteurs et ses amis. Les pelotons, après s'être formés, se réunissoient cependant en silence; mais aucun mouvement ne se faisoit apercevoir dans les rues : six cents gendarmes du duc étoient distribués dans les divers quartiers, pour y maintenir la tranquillité; et les secours qui lui arrivoient de Bologne et de Romagne, avoient déjà passé les gorges les plus élevées des Apennins. Tout à coup, quelques plébéiens obscurs donnèrent le signal à la révolution, en criant aux armes, sur la place du Marché-Vieux et à la porte de Saint-Pierre. A ce cri, tous les palais de Florence s'ouvrirent, toutes les troupes qui s'y étoient formées en silence marchèrent rapidement à leurs places d'armes, toutes les rues furent barricadées; partout les enseignes de la commune et du peuple furent déployées, et tous les citoyens s'appelèrent et se répondirent par les cris de *vive le peuple, la commune et la liberté!*

Les gendarmes, surpris dans les divers quartiers de la ville, s'efforçoient de faire leur retraite vers le palais, pour s'y réunir au duc; mais à peine trois cents d'entre eux purent y parvenir: plusieurs furent tués; d'autres, faits prisonniers, furent dépouillés de leurs chevaux et de leurs armes. Cependant le corps principal de la cavalerie du duc occupoit la place des Prieurs, devant le palais: le peuple s'y porta en foule; et, barricadant toutes les rues qui conduisent à cette place, il rendit impossible à cette cavalerie de charger les insurgés ou de parcourir la ville. Toutes les maisons qui bordent la place furent alors ouvertes aux citoyens armés pour la liberté; tous les toits furent couverts par les assaillans, qui passoient de l'un sur l'autre, et qui lançoient des pierres ou des tuiles contre les soldats; toutes les fenêtres furent garnies d'arbalétriers. La cavalerie du duc, emprisonnée sur la place publique et exposée

1343. à une grêle de traits, fut, à la fin du jour, contrainte de s'enfuir dans le palais, et d'abandonner ses chevaux au peuple, qui se rendit maître aussitôt de la place.

Le palais du podestat avoit été attaqué et forcé par d'autres corps d'insurgés; les prisons des Stinche et de Volognano étoient également enfoncées, et les prisonniers mis en liberté. De l'autre côté de l'Arno, les insurgés s'étoient rendus maîtres des portes, des murs et des ponts, et ils avoient fait de leur quartier comme une forteresse, dans laquelle ils comptoient défendre leur liberté, si leurs concitoyens succomboient ailleurs : mais le soir ils traversèrent eux-mêmes les ponts, ils abattirent les barricades, ils rétablirent la communication entre tous les quartiers de la ville, et ils s'avancèrent vers la place des Prieurs, en répétant les mots qui avoient servi de signal à l'insurrection : *meure le duc, vive la commune et la liberté!* Florence eut alors sous les armes mille citoyens à cheval, et dix mille qui, quoiqu'à pied, étoient armés de cuirasses et de barbues comme les cavaliers. Ceux qui n'avoient que des armes incomplètes, ou les instrumens que chacun avoit transformés en moyens d'attaque, n'avoient pas été comptés.

Le duc, assiégé dans son palais par des forces si supérieures, s'efforça d'apaiser le peuple. Il arma chevalier, de sa propre main, le chef des conjurés, Antonio des Adimari, qu'il avoit d'abord mis en prison; et il l'envoya vers les révoltés, pour tâcher de calmer leur colère. Déjà plusieurs agens de sa tyrannie avoient été arrêtés en différens lieux, et massacrés impitoyablement. Des secours arrivoient de toutes parts aux Florentins; et ceux-ci avoient déjà organisé un nouveau gouvernement composé de sept nobles unis à sept citoyens. Le duc, qui défendoit le palais avec environ quatre cents Bourguignons, commençoit à souffrir de la faim. Alors l'évêque de Florence, qui avoit conjuré contre la tyrannie, s'entremit entre le peuple irrité et le tyran, pour sauver la vie de celui-ci : mais le duc n'obtint

sa grâce qu'en abandonnant aux justes vengeances des Florentins, Guillaume d'Assise, le plus odieux de ses ministres, et le juge qui avoit prêté son ministère à toutes ses cruautés : cet homme féroce fut taillé en pièces, avec son fils, par la populace; ce dernier étoit âgé à peine de quatorze ans, et sa figure intéressante étoit faite pour toucher le peuple; mais on l'avoit vu assister à tous les supplices qu'ordonnoit son père, et lorsqu'on détachoit les malheureux de l'estrapade, il demandoit en grâce qu'on continuât plus long-temps une torture qui étoit son spectacle favori, et que, pour l'amour de lui, on donnât encore un tour d'estrapade à celui que le bourreau abandonnoit. 1343.

Par le traité dont l'évêque de Florence fut médiateur, le duc d'Athènes renonça solennellement à toute autorité sur Florence, et à tout droit qu'il pourroit avoir acquis par la précédente élection du peuple. Il promit de ratifier cette renonciation, aussitôt qu'il auroit été conduit sain et sauf hors du territoire florentin. D'autre part, l'évêque, les quatorze commissaires du peuple, les ambassadeurs des Siennois et le comte de Battifolle, qui étoient venus au secours des insurgés, s'engagèrent à protéger la retraite du duc et de ses soldats, et à les mettre à couvert des insultes de la populace, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la ville et de son territoire. Le duc d'Athènes ouvrit, le 3 août, le palais à ces négociateurs, après y avoir soutenu un siége de huit jours; il y demeura cependant encore lui-même par leur conseil, jusqu'à la nuit du mercredi 6 août, afin de laisser au peuple le temps de se calmer. Il sortit enfin pendant cette nuit, et du château et de la ville, sous l'escorte des citoyens les plus puissans de Florence, qui s'étoient rendus garans de sa personne; et il fut conduit, par la route de Valombrosa, à Poppi, fief indépendant, situé dans les montagnes. Sur ce territoire neutre il ratifia sa renonciation à tout droit qu'il pouvoit avoir sur Florence, son district, ou les villes qui lui étoient assujetties; et il

1343. promit de ne jamais chercher à tirer vengeance de leur rébellion. Il traversa ensuite la Romagne, et se rendit à Venise. Dans cette ville, il s'embarqua, lorsqu'on s'y attendoit le moins, pour passer dans la Pouille; et il frustra ainsi de leur salaire les soldats qui l'avoient suivi, et qu'il n'avoit pas payés. Le 26 juillet, jour de sainte Anne, où sa tyrannie avoit été renversée, fut consacré à Florence par une fête solennelle (1).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 16, p. 890.— *Istorie Pistolesi*, p. 494.— *Andrea Dei Cronica Sanese*, p. 108.

CHAPITRE XXXVI.

Florence après l'expulsion du duc d'Athènes. — Grande compagnie du duc Guarniéri. — La reine Jeanne succède à Robert, et fait mourir son mari. — Charles IV élu en opposition à Louis de Bavière.

1343 — 1346.

UNE tyrannie de quelques mois suffit pour détruire la prospérité acquise par les conquêtes de plusieurs années, et par la sage économie de plusieurs générations. Florence qui, en richesse et en puissance, égaloit Venise et surpassoit toutes les autres républiques d'Europe, perdit, durant la seigneurie du duc d'Athènes, tous les trésors qu'elle avoit amassés et tous les états qu'elle avoit conquis. Dans le temps de la guerre avec Mastino della Scala, la seigneurie tenoit garnison dans les villes d'Arezzo, Pistoia, Volterra et Colle de val d'Elsa; elle possédoit dix-neuf châteaux-forts sur le territoire de Lucques, et quarante-six sur le sien propre, sans compter tous ceux qui appartenoient aux nobles, sujets de l'état. Les revenus publics montoient alors à trois cent mille florins (1). Le seul roi de France, parmi les monarques de la chrétienté, étoit beaucoup plus riche; ceux de Sicile et d'Aragon étoient plus pauvres; celui de Naples avoit à peine un revenu égal à celui des Florentins (2).

(1) Poids pour poids, trois millions six cent mille livres; mais la valeur de l'argent étoit quadruple de ce qu'elle est aujourd'hui, et, de plus, presque tous les souverains étoient infiniment plus pauvres.

(2) *Giov. Villani.* L. XI, c. 91, p. 824.

Les dépenses de la communauté, en temps de paix, n'arrivoient pas au sixième de son revenu (1). L'état ordinaire

(1) Nous avons à cette époque un état des revenus et des dépenses de la république florentine, dressé par Giov. Villani, et copié ensuite, avec quelques variations, par Marchione de Stéfani. C'est un monument curieux pour l'économie politique et l'histoire des finances; le voici :

Revenus de la ville et république de Florence, de 1336 *à* 1338, *en florins d'or du poids de* 72 *grains, à* 24 *karats.*

Gabelle des portes, ou droits d'entrée et de sortie sur les marchandises et les vivres, affermée par année à.	fl. 90,200
Gabelle sur la vente du vin en détail, 1/3 de la valeur. . . .	59,300
Estimo, ou imposition foncière sur les campagnes.	30,100
Gabelle du sel, vendu 40 sols le boisseau aux bourgeois, et 20 sols aux paysans.	14,450
Revenus des biens des rebelles, exilés et condamnés.	7,000
Gabelle sur les prêteurs et usuriers.	3,000
Redevances des nobles possessionnés sur le territoire.	2,000
Gabelle des contrats (inscriptions en hypothèque).	11,000
Gabelle des boucheries pour la ville.	15,000
Gabelle des boucheries pour la campagne.	4,400
Gabelle des loyers.	4,050
Gabelle de la farine et des moulins.	4,250
Impôt sur les citoyens nommés podestats en pays étrangers. . .	3,500
Gabelle des accusations.	1,400
Profit sur le monnoyage des espèces d'or.	2,300
Profit sur le monnoyage des espèces de cuivre.	1,500
Rente des biens-fonds de la communauté, et péages.	1,600
Gabelle sur les marchands de bétail dans la ville.	2,150
Gabelle à la vérification des poids et mesures.	600
Immondices, et loyers des vases d'Orto San-Michele.	750
Gabelle sur les loyers dans la campagne.	550
Gabelle des marchands des campagnes.	2,000
Amendes et condamnations dont on obtient le paiement. . . .	20,000
Défauts des soldats (pour rachat du devoir des milices). . . .	7,000
Gabelle des portes de maisons à Florence.	5,550
Gabelle sur les fruitières et revendeuses.	450
Permission du port d'armes, à 20 sols par tête.	1,300
Gabelle des sergens.	100
Gabelle des bois flottés sur l'Arno.	100
Gabelle des reviseurs des garanties données à la communauté.	200
	fl. 295,800

ne montoit qu'à quarante mille florins d'or par an, sans compter, il est vrai, la solde des gens de guerre (1). Mais,

Transport. . .	fl 295,800
Part de l'état aux droits perçus par les consuls des arts. . . .	300
Gabelle sur les citoyens dont l'habitation est à la campagne. . .	1,000
	fl. 297,100
Gabelle sur les possessions de la campagne.	
Gabelle sur les batailles sans armes.	
Gabelle de Firenzuola.	
Gabelle des moulins et pêches.	
Le total surpasse. . . . . fl.	300,000

(1) *Dépenses de la république de Florence, de* 1336 *à* 1338, *en livres florentines, le florin d'or à* 3 *livres* 2 *sols.*

Salaire du podestat et de sa famille (ses archers et sbires). . . l.	15,240
Salaire du capitaine du peuple et de sa famille.	5,880
Salaire de l'exécuteur de l'ordonnance de justice.	4,900
Salaire du conservateur, avec cinquante chevaux et cent fantassins (office extraordinaire et bientôt aboli).	26,040
Juges des appellations sur les droits de la communauté. . . .	1,100
Officier chargé de réprimer le luxe des femmes.	1,000
Officier du marché d'Orto San-Michele.	1,300
Office de la solde des troupes.	1,000
Office des paies mortes aux soldats.	250
Trésoriers de la communauté, leurs officiers et notaires.	1,400
Office des revenus fonciers de la communauté.	200
Geôliers et gardes des prisons.	800
Table des prieurs et de leur famille au palais.	3,600
Salaire des douzels de la communauté, et des gardiens des tours du podestat et des prieurs.	550
Soixante archers et leur capitaine au service des prieurs. . . .	5,700
Notaire des réformations, avec son aide.	450
Lions, torches, lumière et feu au palais.	2,400
Notaire au palais des prieurs.	100
Salaire des archers et huissiers.	1,500
Trompettes de la communauté.	1,000
Aumônes aux religieux et aux hôpitaux.	2,000
Six cents gardes de nuit dans la ville.	10,800
Les drapeaux pour les fêtes et courses de chevaux.	310
Espions et messagers de la commune.	1,200
Ambassadeurs.	15,500
Châtelains et gardes des forteresses.	12,400
Approvisionnement annuel d'armes et de flèches.	4,650
Florins 39,119, à 3 liv. 2 s. pour 1 florin. . . . . . . l.	121,270

comme la république, dès qu'elle faisoit la paix, licencioit ses condottièri, elle se soumettoit à un régime économique, qui lui donnoit les moyens de payer rapidement ses dettes. Il y a, ce me semble, quelque chose de touchant dans les détails minutieux de ce compte de dépenses, lorsqu'on se souvient que c'est celui d'un des états alors les plus puissans de l'Europe, et qu'on y remarque que pas un des fonctionnaires publics n'est payé, à moins qu'il ne soit étranger. Dans une république, l'honneur de gouverner est une récompense suffisante pour le travail du gouvernement; mais lorsque la bonne renommée est la seule rémunération des magistrats, aucun d'eux ne néglige de l'obtenir : s'ils reçoivent au contraire un salaire, leur but principal est atteint, pourvu qu'ils soient payés; et leur emploi ne leur paroît pas infructueux, quoiqu'ils n'aient mérité ni l'amour du peuple, ni le respect de la postérité.

Toutes les classes de la nation avoient prospéré sous ce gouvernement paternel; et plus la fortune publique étoit administrée avec épargne, plus on avoit vu s'augmenter les fortunes privées. Le premier aspect de Florence annonçoit l'opulence de ses citoyens. Des jardins délicieux entouroient la ville; et dans cette campagne ravissante, chaque site pittoresque étoit orné par quelque édifice, chaque maison paroissoit un palais. L'architecture dans la ville étoit plus somptueuse encore : ces antiques monumens la décorent aujourd'hui; ils ont pour caractère la force et la majesté. Le luxe de nos ancêtres avoit cet avantage sur le nôtre, que les travaux qu'il encourageoit étoient destinés à une longue durée. L'émulation de ces hommes plus énergiques naissoit du désir de la gloire, elle avoit toujours en vue la postérité : la nôtre n'est que vaniteuse; c'est de

Les travaux aux murs, aux ponts et aux églises, forment la dépense extraordinaire, avec la solde des gens de guerre. En temps de paix, la république tenoit à sa solde de sept cents à mille gendarmes, et autant de fantassins.

nos seuls contemporains que nous cherchons à fixer les regards, et nos monumens se détruisent aussi rapidement que notre réputation s'évanouit.

L'on comptoit, dans la ville de Florence, vingt-quatre mille citoyens en état de porter les armes ; il est vrai qu'on étendoit l'obligation d'entrer dans la milice, depuis quinze ans jusqu'à soixante-dix : la ville contenoit environ cent cinquante mille habitans (1). Dans son territoire, on comptoit quatre-vingt mille hommes propres au service militaire; quinze cents familles nobles étoient soumises aux ordonnances de justice; soixante-cinq gentilshommes seulement étoient armés chevaliers. Dans les écoles, huit à dix mille enfans apprenoient à lire; douze cents, sous l'inspection de six maîtres, étudioient l'arithmétique; cinq ou six cents prenoient des leçons de logique ou de grammaire. On comptoit dans la ville cent dix églises, dont cinquante-sept étoient paroissiales; cinq abbayes; deux prieurés habités par quatre-vingts religieux; vingt-quatre couvens de femmes, où se trouvoient cinq cents religieuses; sept cents moines soumis à dix règles différentes; deux cent cinquante ou trois cents prêtres chapelains, et trente hôpitaux, avec mille lits pour les malades et les pauvres. Outre les citoyens, la ville contenoit habituellement au moins quinze cents étrangers.

La prospérité du commerce étoit proportionnée à cette population; il y avoit deux cents ateliers de fabricans de laine, d'où sortoient chaque année soixante-dix à quatre-vingt mille pièces de draps, valant un million deux cent mille florins. On estimoit que le tiers de cette somme servoit à payer le salaire de trente mille ouvriers qui vivoient de cette manufacture. Le commerce des draps

(1) En calculant sur cinq mille huit cents ou six mille baptêmes par année. Villani lui-même estime la population beaucoup plus bas; mais il mourut dans la peste de 1348 plus de monde à Florence que Villani ne donne d'habitans à cette ville.

étrangers étoit entre les mains de vingt négocians, réunis sous le nom de compagnie de Galimala; il rouloit annuellement sur dix mille pièces de drap, de la valeur de trois cent mille florins. Quatre-vingts comptoirs étoient destinés au commerce de banque; et la Monnoie frappoit chaque année trois cent cinquante à quatre cent mille florins d'or, et vingt mille livres en billon de cuivre (1). Trente ans auparavant, la manufacture de laine avoit occupé une centaine d'ateliers de plus, et produit jusqu'à cent mille pièces de drap; mais ces draps étoient beaucoup plus grossiers, et leur valeur inférieure de moitié, parce qu'on n'y employoit point encore la laine d'Angleterre.

1343. Telle étoit la prospérité de la république florentine, avant que l'ambition et la discorde de ses citoyens, leur jalousie et leur avarice, lui eussent donné un maître. Quand ils secouèrent le joug de ce maître, et que, par un généreux effort, ils rétablirent leur république, ils se trouvèrent dépouillés de toutes leurs conquêtes. Les Arétins, avertis que le duc d'Athènes étoit assiégé par le peuple, avoient pris les armes de leur côté, pour recouvrer leur liberté; ils avoient attaqué la forteresse bâtie dans leur ville par les Florentins, et forcé Guelfo Bondelmonti, son commandant, à la leur livrer. En même temps, les Tarlati, avec les Gibelins d'Arezzo, s'emparèrent de Castiglione Arétino (2). Les Pistoïais chassèrent la garnison florentine, et rasèrent le château qu'elle occupoit; ils reprirent Serravalle, la clef de leur territoire, et rétablirent le gouvernement de leurs pères, celui du peuple et de la

(1) *Giov. Villani.* L. XI, c. 93, p. 826. Le collége des juges étoit composé de quatre-vingts à cent personnes; celui des notaires en comptoit six cents. Il y avoit soixante médecins ou chirurgiens, cent pharmaciens ou droguistes, cent quarante-six maîtres maçons ou charpentiers, trois cents maîtres cordonniers; le nombre des merciers n'avoit pu être estimé, parce qu'ils avoient des boutiques ambulantes. *Ibid.*

(2) *Ibid.* L. XII, c. 16, p. 892.

liberté (1). Santa-Maria-à-Monte et Montopoli, deux châteaux autrefois conquis sur les Lucquois, se révoltèrent aussi, et résolurent de se gouverner comme des états indépendans; Colle et San-Gémignano en firent autant : Volterra enfin prit également les armes, à la persuasion d'Ottaviano de Belforti, qui avoit été seigneur de cette ville; mais, au lieu de recouvrer sa liberté, elle échangea la domination du duc d'Athènes contre celle de ce tyran domestique. 1343.

Cependant les Florentins, après avoir chassé le duc, s'occupèrent du rétablissement de leur république, et de la réforme de leurs lois. L'évêque, les ambassadeurs de Sienne, et les quatorze citoyens élus pendant la sédition, s'efforçoient de concilier les prétentions des factions opposées. Avant tout, ils changèrent la division de la ville; et, au lieu de six, ils ne conservèrent que quatre quartiers, égaux en population et en richesse, qui devoient être également représentés dans la magistrature suprême (2).

Il était plus facile de ramener à l'égalité les divers quartiers de la ville, que les divers ordres de citoyens. Les nobles étoient exclus du gouvernement, par l'ordonnance de justice. Les riches bourgeois avoient formé plus tard une nouvelle oligarchie, qui, non moins que l'ancienne noblesse, excitoit la jalousie du peuple. Comme les nobles, ils avoient des palais fortifiés, de grandes possessions à la campagne, des vassaux, des cliens, une famille nombreuse; ils élevoient dans leurs maisons une jeunesse orgueilleuse; ils réunissoient enfin tous les moyens de force et de résistance qui peuvent rendre dangereux un ordre de citoyens. L'usage qu'ils avoient fait de leur pouvoir passé en faisoit

(1) *Istorie Pistolesi*, p. 496.

(2) Dans l'ancienne division, les deux sestiers d'Oltr'Arno et de San-Pier'Schéraggio comprenoient seuls la moitié de la ville. Les quatre nouveaux quartiers furent San-Spirito (Oltr'Arno), Santa-Croce, Santa-Maria-Novella, et San-Giovanni.

1343. craindre le renouvellement; on leur reprochoit toutes les pertes que la république avoit éprouvées par la mauvaise foi de Mastino della Scala, la guerre de Lucques, et la tyrannie du duc d'Athènes. La jalousie et l'envie de dominer se manifestoient aussi dans les classes inférieures; et déjà l'on distinguoit, sous les noms de moyenne bourgeoisie et d'artisans, deux ordres différens de citoyens, dont les prétentions rivales seroient difficiles à concilier.

Vingt-cinq députés de chaque quartier, huit nobles et dix-sept citoyens furent appelés, par l'évêque et les commissaires du peuple, à former une *balie*, pour réunir les partis divers, et donner à la constitution une nouvelle forme. La balie décida que, puisque toutes les classes de citoyens avoient concouru à renverser la tyrannie, toutes devoient jouir en commun de la liberté. Elle ne voulut reconnaître que deux ordres dans la nation, le peuple et la noblesse; au premier, elle attribua les deux tiers des honneurs publics; au second, le tiers; et elle suspendit la rigueur de l'ordonnance de justice, afin que les délits des grands fussent punis d'après les mêmes formes et les mêmes lois qui régissoient les autres citoyens.

Mais les grands ne furent pas plus tôt affranchis de la contrainte sous laquelle ils avoient long-temps vécu, qu'ils songèrent à venger des injures jusqu'alors supportées en silence. Plusieurs de leurs ennemis furent massacrés par eux, non pas dans les campagnes seulement, mais jusque dans les rues et sur les places publiques; les lois communes n'avoient point assez de force pour réprimer ou punir tant d'audace. Une indignation générale seconda la jalousie des bourgeois: quelques transfuges de la noblesse se joignirent au peuple; et, le 22 septembre 1343, moins de deux mois après l'expulsion du duc d'Athènes, une sédition fut excitée sur la place des Prieurs, et les quatre nobles qui siégeoient dans la seigneurie furent forcés, par les menaces et la clameur publique, de

sortir du palais, et de renoncer à leur magistrature (1). 1343.

Les nobles n'abandonnèrent cependant point encore le combat. L'un d'eux, André Strozzi, s'efforça d'ameuter la populace contre la bourgeoisie, mais les séditieux qu'il avoit assemblés, ayant été dissipés, il fut obligé de s'exiler lui-même pour se dérober à une peine capitale (2). Ses confrères appeloient dans la ville leurs vassaux et leurs paysans, auxquels ils distribuoient des armes; on assuroit aussi qu'ils avoient demandé des secours à la noblesse immédiate des Apennins, aux Pisans et aux tyrans de Lombardie. Le peuple les prévint : appelé aux armes par les Médicis, dans le quartier de Saint-Jean, il attaqua les palais des Adimari-Cavicciuoli, qui étoient situés proche de la cathédrale, et après un combat long et acharné, il les contraignit à capituler : leurs barricades furent renversées, leurs cliens désarmés et dispersés; mais leurs personnes et leurs propriétés furent respectées. Après cette première victoire, le peuple entreprit successivement le siége de chacun des palais fortifiés : les forces de tous étoient tournées contre un seul, et la résistance ne pouvoit être longue; les Donati et les Cavalcanti se soumirent bientôt; les gentilshommes qui habitoient l'autre côté de l'Arno, et qui avoient fortifié les têtes des ponts, se défendirent plus long-temps : mais le pont de la Carraia ayant enfin été emporté, les Frescobaldi, les Nerli et les Rossi se rendirent; les maisons des Bardi furent prises d'assaut, et vingt-deux palais qui leur appartenoient furent pillés et réduits en cendres (3).

Après cette victoire, une nouvelle balie fut créée pour changer encore une fois la constitution. La seigneurie demeura composée d'un gonfalonier de justice, et de huit prieurs des arts et de la liberté, dont deux appartenoient à chaque quartier. De ces neuf magistrats, trois devoient

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 18, p. 897.
(2) *Ibid.* c. 19, p. 898.
(3) *Ibid.* L. XII, c. 20, p. 900.

1343. être tirés de chacune des trois classes de la bourgeoisie. Douze bons-hommes et seize gonfaloniers de compagnies furent donnés à la seigneurie pour conseillers (1).

L'ordonnance de justice fut remise en vigueur contre les grands, mais avec les modifications qu'exigeoit l'équité : l'obligation de répondre pour les malfaiteurs, autrefois étendue à tous les membres d'une famille noble, fut restreinte aux plus proches parens du coupable ; et cinq cent trente familles furent effacées, par un acte de faveur, du rôle de la noblesse, pour être inscrites dans celui de la bourgeoisie. Les unes, par leur appauvrissement, ou par l'extinction de plusieurs branches collatérales, avoient cessé d'inspirer de la jalousie; les autres avoient mérité, par leur conduite, la bienveillance du peuple. Quelques maisons des plus illustres de Florence, reçurent de semblables lettres de roture (2).

Pendant que le peuple florentin étoit ébranlé par ces révolutions intérieures, il lui importoit de conserver la paix au dehors, pour que les ennemis de l'ordre nouveau ne cherchassent pas de l'appui chez les ennemis de l'état : la république confirma donc, le 16 novembre, le traité que le duc d'Athènes avoit conclu avec les Pisans ; et elle y ajouta seulement quelques conditions nouvelles (3).

Depuis la conquête de Lucques, la république de Pise paroissoit tenir le premier rang en Toscane. Les villes de Pistoia et de Volterra s'étoient mises sous sa protection, en se détachant des Florentins (4) ; et l'alliance des Visconti pouvoit multiplier ses ressources. Mais la dernière guerre avoit coûté aux Pisans un million et demi de florins ; les anciennes disputes entre la noblesse et le peuple se renou-

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 21, p. 903.

(2) Comme les Spini, les Scali, les Brunelleschi, les Compiombesi, les Giandonati, les Guidi, quelques Tosinghi, et les comtes de Certaldo et de Puntormo. *Giov. Villani.* L. XII, c. 22, p. 904.

(3) *Ibid.* L. XII, c. 24, p. 906.

(4) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1014.

veloient, et Luchino Visconti, au lieu d'un allié, devoit 1343
bientôt paroître un ennemi redoutable.

Tandis que Betto des Sismondi avoit conduit au seigneur de Milan, des troupes auxiliaires que lui envoyoit la république de Pise, Jean Visconti d'Oleggio conspiroit à Pise, contre cette république, avec un autre Sismondi (1), et quelques chefs de l'ancienne noblesse. Ils vouloient rappeler les fils de Castruccio, et chasser le comte de la Ghérardesca, alors capitaine général. Mais ce complot fut découvert : l'un des conjurés perdit la tête sur un échafaud; les autres furent bannis et leurs maisons rasées; et Jean d'Oleggio fut obligé de sortir de Pise avec ignominie. Le seigneur de Milan, à cette nouvelle, fit jeter en prison les Pisans qui servoient dans son armée; et il renvoya Oleggio avec deux mille gendarmes en Toscane, pour se venger : cette armée, qui s'avança par Piétra Santa et l'état de Lucques, étant ensuite entrée dans la Maremme, y eut à combattre un climat plus redoutable que les ennemis. Aussi, après avoir perdu beaucoup de monde sans avoir livré de bataille, Visconti rappela-t-il ses troupes, et rendit-il, en 1345, la paix aux Pisans (2).

Ainsi cette guerre, entre deux des premières puissances d'Italie, ne fut signalée par aucun événement remarquable : elle ne se seroit pas terminée de la sorte, si les Pisans avoient gardé sous leurs ordres la brillante cavalerie avec laquelle ils avoient protégé le siége de Lucques; mais au moment où ils avoient signé leur traité de paix avec le duc d'Athènes, ils s'étoient hâtés de la licencier; et l'armée qui avoit été à eux, étoit devenue indépendante : c'étoit une puissance nouvelle, sans état ni sujets, et qui, pour

(1) Guelfo Buzzachérini, selon la chronique de Pise, et Berthélemy, selon celle de Pistoia.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1012-1015. — *Istorie Pistolesi anon.* p. 490-505. — *B. Marangoni Cron. di Pisa*, p. 697. — *Giov. Villani.* L. XII, c. 28, p. 908; et 37, p. 917.

1343. n'être composée que de soldats, n'en étoit que plus redoutable.

Un aventurier allemand, qui se faisoit nommer le duc Guarniéri (Werner), avoit proposé aux soldats que les Pisans licencioient, de rester unis, et de faire la guerre pour leur propre compte. Il s'engagea à payer une solde aux militaires qui voudroient servir sous lui, et il détermina bientôt ces hommes, pour qui combattre étoit un métier, jamais un devoir, à le reconnoître pour leur chef. Guarniéri ne se proposoit point de faire des conquêtes en Italie, mais seulement de lever des contributions sur tous les pays qu'il lui plairoit de traiter comme ennemis. En sortant de Pise, son armée, qu'il nomma la grande compagnie, étoit forte de deux mille chevaux : il la conduisit sur le territoire de Sienne, qu'il vouloit abandonner au pillage; et déjà, dans cette courte marche, de nombreuses recrues vinrent se joindre à lui (1).

Les républiques et les petits princes d'Italie ne pouvoient opposer qu'une foible résistance à ces redoutables compagnies, qui vers cette époque, commencèrent à menacer l'existence de tous les états. Leur formation étoit toujours inattendue; et comme aucun souverain ne tenoit sur pied, en temps de paix, un corps nombreux de troupes, aucun moyen de résistance n'étoit préparé contre elles. Lors même que les soldats assemblés en compagnie n'auroient pas eu la supériorité du nombre, l'habitude de la guerre leur auroit donné un immense avantage sur les milices qu'on auroit pu destiner à les combattre. Si d'autre part on leur opposoit d'autres mercenaires, ceux-ci étoient toujours prêts à quitter leurs drapeaux pour s'engager dans la compagnie : ils ne la combattoient jamais que mollement; et ils n'oublioient point qu'il pourroit leur convenir bientôt d'aller chercher un asile parmi ces frères d'armes, et

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 8, p. 883. — *Cronica di Pisa,* T. XV, p. 1012.

de partager leurs dangers et leurs profits. Une licence effrénée régnoit dans les camps de ces brigands; leurs chefs eux-mêmes applaudissoient à leurs excès, afin de gagner l'affection des soldats, et d'attirer un plus grand nombre de recrues sous leurs drapeaux. Ils ne rougissoient d'aucun crime ou d'aucune cruauté, et le duc Guarniéri joignoit au titre de seigneur de la grande compagnie, ceux d'*ennemi de Dieu, de la pitié, et de la miséricorde*. Il avoit fait graver ces titres odieux sur une plaque d'argent, dont il ornoit sa poitrine (1). 1343.

Les paysans siennois, qui ne s'attendoient point à voir troubler la paix profonde dont ils jouissoient, furent tout à coup assaillis par ces soldats féroces, qui, non contens de saccager leurs maisons et d'enlever leur bétail, cherchoient souvent à leur arracher de l'argent, en les soumettant à de cruelles tortures. Le gouvernement ne savoit comment protéger ses sujets, qui fuyoient devant les ravisseurs, emportant avec eux les effets qu'ils avoient pu soustraire au pillage. La ville se remplissoit de paysans, de femmes et de vieillards. Guarniéri, cependant, à qui la seigneurie fit demander raison de cette attaque, offrit de sortir aussitôt du territoire de Sienne, moyennant la modique somme de douze mille florins. Il vouloit pouvoir se vanter que la république de Sienne s'étoit rachetée de ses ravages, afin que les états moins puissans redoutassent davantage son approche, et se soumissent plus tôt aux termes qu'il voudroit leur imposer (2). Les Siennois lui payèrent en effet la contribution qu'il demandoit; et Guarniéri, en sortant de leur territoire, se jeta sur celui de Montépulciano, de Città di Castello et de Pérouse: ces trois villes, pour éviter de plus grands désastres, furent à leur tour obligées de se racheter.

Après avoir répandu la terreur dans le patrimoine de

(1) *Istorie Pistolesi*, T. XI, p. 489.
(2) *Ibid.* p. 487. — *Andr. Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 105.

1343. Saint-Pierre, Guarniéri tourna tout à coup sur la gauche, et il traversa la Romagne, en la mettant à feu et à sang. Cette province étoit alors divisée entre un grand nombre de petits tyrans ennemis les uns des autres, et cependant trop foibles pour se faire la guerre. Chacun de ces petits seigneurs offrit de l'argent au duc Guarniéri pour l'engager à nuire à ses rivaux, et bientôt après il fut obligé d'en payer de nouveau, pour se racheter à son tour. François des Ordélaffi, seigneur de Forli, engagea le duc à attaquer Rimini, où commandoit Malatestino des Malatesti : Ferrantin Malatesta profita de cette agression pour se révolter contre son parent; et pendant un mois, le territoire de Rimini fut pillé par les brigands de la compagnie : pendant le mois suivant celui de Céséna fut le théâtre de leurs dévastations, quoique cette ville appartînt à François des Ordélaffi, celui même qui les avoit appelés en Romagne (1).

Il ne convenoit point à Guarniéri de séjourner dans une même province jusqu'à ce que les habitans, réduits au désespoir, eussent pris en commun des mesures pour leur défense. Il avançoit toujours sans connoître la distinction d'amis ou d'ennemis; et déjà il étoit parvenu sur les frontières de l'état de Bologne. De quelques crimes qu'il eût souillé son passage, un ennemi paroissoit moins odieux aux républicains de Bologne, que le tyran sous lequel ils gémissoient : l'un frappoit les campagnes comme une tempête passagère; l'autre corrompoit le principe de l'existence, comme les miasmes pestilentiels d'un marais empoisonnent l'air. Les Gozzadini, les Beccadelli, tous les vieux amis de la liberté, se rendirent au camp du duc Guarniéri; ils lui promirent les plus riches récompenses s'il chassoit de Bologne, Taddéo de Pépoli, et s'il rendoit sa liberté à cette ville antique et puissante. Mais le général allemand préféroit aux promesses des exilés, les offres immédiates du seigneur de Bologne; il avoit trouvé celui-ci à la tête de

(1) *Cronaca Riminese*. T. XV, p. 900.

trois mille cinq cents chevaux, dans les environs de 1343.
Faenza. Le combat pouvoit être douteux, et la victoire ne valoit pas pour lui le sang qu'elle lui auroit coûté. Il accepta soixante mille livres de Bologne, que Taddéo de Pépoli lui fit compter pour solde de ses troupes pendant deux mois; il traversa pacifiquement le territoire de ce seigneur, et il conduisit la grande compagnie dans l'état de Modène (1).

Dans cette courte campagne, Guarniéri avoit déjà levé des contributions considérables; et ses troupes s'étoient enrichies par un immense butin. Le capitaine et les soldats désiroient également retourner en Allemagne, pour y jouir des richesses qu'ils avoient amassées. Mais la Lombardie, qu'ils devoient traverser, ne leur paroissoit pas si facile à intimider ou à vaincre, que les petits princes qu'ils avoient dépouillés jusqu'alors. Ils ravagèrent, il est vrai, une partie du territoire de Modène, de Reggio, et de Mantoue, jusqu'au moment où les marquis d'Este et les Gonzague se présentèrent à leur rencontre avec des forces considérables; ils étoient soutenus par Mastino della Scala, les Pépoli, et même Luchino Visconti. Guarniéri ne savoit pas encore tout l'avantage qu'une compagnie auroit eu sur les troupes qui lui étoient opposées : il n'avoit pas encore perfectionné, par une longue pratique, cet art de déprédation qu'il devoit exercer encore plusieurs années, et il consentit, moyennant une grosse somme d'argent qui lui fut payée par les princes lombards, à reconduire en Allemagne sa formidable troupe, et à la partager en détachemens assez foibles, pour ne plus inspirer d'effroi aux provinces qu'il traversoit (2). Jusqu'à ce que Guarniéri et ses soldats eussent dissipé, dans la débauche et les vices, l'argent amassé par le brigandage, ils ne reparurent pas en Italie.

(1) *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 387.

(2) *Istorie Pistolesi*, p. 490. — *Cortusiorum Histor.* L. VIII, c. 10, p. 909. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 408.

1343. Si les passions orageuses des républiques, si la foiblesse des petites seigneuries exposoient les premières à des révolutions fréquentes, et les secondes à des vexations cruelles, les grands états de l'Europe n'étoient, à la même époque, pas plus heureux ou plus tranquilles. Les uns étoient en proie à des guerres acharnées; les autres étoient ébranlés intérieurement par des révolutions violentes. L'Allemagne, troublée par les intrigues des papes, l'ambition et la jalousie des princes, ne voyoit aucun terme aux guerres civiles qui la déchiroient. Jean de Bohême s'étoit mis à la tête des ennemis de l'empereur; et son activité avoit redoublé la détresse de l'Empire et l'embarras de Louis de Bavière. La France, déchue de son ancien lustre sous le règne désastreux de Philippe de Valois, étoit ravagée par les Anglais; mais les victoires d'Édouard III n'étoient guère moins funestes à l'Angleterre, qu'elles épuisoient d'hommes et d'argent. L'Espagne consumoit ses forces dans les guerres civiles qu'avoient excitées les entreprises tyranniques de Pierre-le-Cruel de Castille, et du cérémonieux Pierre d'Aragon. Enfin le royaume de Naples, en perdant le vieux roi Robert, se trouvoit de nouveau exposé à l'anarchie et aux convulsions auxquelles le règne des princes d'Anjou l'avoit dérobé durant soixante ans.

Robert étoit mort à Naples, le 19 janvier 1343, à l'âge de quatre-vingts ans, après en avoir régné plus de trente-trois (1). Son neveu Caribert, ou Charles Hubert, roi de Hongrie, auquel Robert avoit soustrait le royaume de Naples, étoit mort six mois avant lui, le 14 juillet 1342, à Visgrade, après avoir régné quarante-deux ans (2). Le premier laissoit sa succession à une fille de son fils, nommée Jeanne, mariée à André, second fils de Caribert. Louis, fils aîné du roi de Hongrie, avoit succédé à son père.

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 9, p. 883.— *Dominici de Gravina Chronicon de Rebus in Apulia gestis.* T. XII, p. 553.

(2) *Anton. Bonfinii Rer. Hungar. Dec. II.* L. II, p. 254.

Peu de souverains ont joui d'une plus haute réputation 1343.
de sagesse et de vertu que Robert, roi de Naples; mais l'opinion publique, indulgente pour les princes, décore souvent du nom de grands hommes ceux qui seroient à peine médiocres comme particuliers. La protection constante que Robert accorda aux gens de lettres, et la justice de plusieurs de ses lois, lui méritèrent cependant, en partie, les éloges de son siècle. D'un autre côté, il faut reprocher à son avarice d'avoir autorisé les juges à laisser racheter tous les crimes pour de l'argent (1); il faut accuser son ambition d'avoir entretenu la haine des Guelfes et des Gibelins, lorsqu'elle n'avoit plus d'objet; d'avoir excité presque toutes les guerres qui, pendant son règne, déchirèrent l'Italie et l'Allemagne; et d'avoir attiré par elles, sur ses propres états, bien plus de revers que de succès. Le règne de sa petite-fille Jeanne fit oublier ses fautes, et fournit à l'Italie de puissans motifs pour regretter une administration plus ferme et plus heureuse.

La reine Jeanne n'avoit que seize ans lorsqu'elle succéda au roi son grand-père; et André, son cousin et son époux, n'étoit son aîné que de peu de mois. De nombreux princes du sang, fils des frères de Robert (2), rendoient la cour de Jeanne brillante et voluptueuse. Chacun d'eux s'efforçoit d'acquérir la faveur des deux jeunes époux, et de gouverner en leur nom. Ceux-ci étoient bien plus avides de plaisir que de gloire ou de pouvoir; cependant ils annonçoient déjà des prétentions rivales : ils étoient jaloux l'un de l'autre; et, incapables comme ils étoient d'administrer le royaume, ils souffroient impatiemment,

(1) *Voyez* dans ses Lettres arbitraires, la quatrième, *de componendo, et commutatione pœnarum*, par laquelle il autorise les juges *in certa quantitate pecuniæ componere pro curiæ nostræ parte*. Giannone L. XXII, c. 5, T. III, p. 251.

(2) Philippe de Tarente et Jean de Duraz, frères de Robert, avoient laissé chacun trois fils : Robert, Louis, et Philippe de Tarente; Charles, Louis, et Robert de Duraz.

1343. elle, que son mari, lui, que sa femme, voulussent régner en leur propre nom (1). André, fils de Caribert, petit-fils de Charles Martel, et arrière-petit-fils de Charles II, prétendoit être l'héritier légitime du trône. Son père, il est vrai, avoit été supplanté par Robert : mais il se regardoit comme rentré dans tous ses droits (2); et les Hongrois qu'il avoit conduits avec lui, surtout un moine, nommé le frère Robert, son principal conseiller, cherchoient à l'entretenir dans cette opinion, afin d'attirer à eux l'autorité royale. Jeanne, au contraire, et les princes du sang, ses cousins, soutenoient que la succession de Robert avoit été légitimée par l'approbation du pape Clément V, en 1309, et qu'un roi, reconnu pendant trente ans par son peuple, ne pouvoit plus être considéré comme un usurpateur. Robert, qui, avant de mourir, avoit déjà vu éclater cette jalousie, avoit pris à tâche de consolider les droits de sa petite-fille. Il avoit exigé que tous les barons, ses feudataires, et tous les officiers de la couronne, prêtassent à Jeanne serment de fidélité; et par son testament il avoit ordonné que le couronnement d'André fût différé jusqu'à ce que ce prince eût atteint sa vingt-deuxième année (3).

Dans cette cour, la plus policée, comme aussi la plus corrompue de l'Europe, le prince hongrois avoit conservé sa rudesse demi-sauvage. Orgueilleux et irascible, il croyoit voir une rébellion dans toute résistance, un outrage dans le sourire ou le silence même des courtisans de la reine. Il méprisoit les mœurs et les usages des Napolitains; et cependant il se croyoit sans cesse exposé à leur dérision : il s'indignoit de ne porter encore que le titre de duc de Calabre,

(1) *Dominici de Gravina de Reb. in Apul. gest.* p. 554.

(2) Le roi Louis de Hongrie, frère d'André, consentit, en 1344, à payer 44,000 marcs à la cour pontificale, pour obtenir de Clément VI qu'il couronnât André comme roi de Sicile par droit de succession. *Continuatio Chron. Hungaror. Joh. de Thwrocz. à Johanne archid. de Kikullew.* P. III, c. 4, p. 176. *Scriptores Rerum Hungaric.* T. III.

(3) *Matteo Villani Istor. Fiorent.* T. XIV, L. I, c. 9, p. 19.

de n'être roi que pour les courtisans, et de ne pouvoir exiger aucune obéissance (1). Souvent on l'entendit menacer ou la reine, ou les princes du sang, ou les principaux barons du royaume. De jour en jour, il attendoit une bulle du pape, qui permît son couronnement; et, sur l'étendard royal destiné à cette cérémonie, il fit peindre, au-dessus de ses armoiries, deux instrumens de supplice, le billot et la hache, comme pour annoncer que, dès qu'il régneroit, il feroit justice de ses ennemis, auxquels il eut soin de montrer d'avance cet étendard (2). 1343.

André soupçonnoit la reine d'avoir des intrigues criminelles avec Louis de Tarente, son cousin : l'opinion publique confirmoit ces soupçons, et accusoit la reine d'autres galanteries encore. Catherine, mère des princes de Tarente, qui portoit le titre d'impératrice de Constantinople, donnoit l'exemple du déréglement des mœurs : elle avoit tout crédit sur sa petite-nièce, et elle favorisoit ses intrigues avec Louis, dans l'espérance d'écarter André de la couronne, et de la faire ainsi obtenir à son fils. La reine Sancha, 1344.
veuve de Robert, avoit eu horreur de tant de corruption ; elle s'étoit retirée dans un couvent, où elle étoit morte un an après son mari. Aucun respect salutaire ne contenoit plus les débordemens de cette cour voluptueuse.

(1) *Oltraggio chiamo io l'alterigia, i modi*
Superbi usati a me dagli insolenti
Ministri, o amici, o consiglieri o schiavi,
Ch' io ben non so come a nomar me gli abbia
Quei ch' intorno ti stanno, e oltraggio chiamo
Quanti ogni giorno a me si fan; del nome
Appellarmi di re, mentre mi è tolto
Non che il poter, per fin la inutil pompa
Apparente di re; vedermi sempre
Più a servitù che a libertà vicino;
E i miei passi e i miei detti opre e pensieri
Tutto esplorarsi, e riferirsi tutto.

Alfieri in Maria Stuarda. *Att. II, Sc.* 3.

(2) *Dominici de Gravina Chron. Rer. Apul.* p. 559.

1344. Les intrigans qui entouroient la jeune reine ne se contentèrent pas de lui avoir inspiré de l'éloignement pour André; ils vouloient se défaire de ce jeune prince, dont ils redoutoient la vengeance et les emportemens; ils encourageoient la reine dans sa passion criminelle pour son cousin; puis tout à coup ils l'arrêtoient et la glaçoient d'effroi, en lui rapportant les soupçons et les menaces de son mari : quelquefois même ils lui parloient du bien de ses peuples, du tyran auquel elle alloit permettre de régner sur eux, et ils lui faisoient une vertu du crime qu'ils proposoient. Au milieu de ces séductions, Jeanne, entraînée, égarée par sa passion, permit à ses courtisans de la servir, et consentit à leur complot, sans vouloir en connoître les détails.

1345. Le comte d'Artusio, bâtard du roi Robert, et Philippine la Catanoise, confidente de la reine, se mirent à la tête de la conspiration (1). Ils engagèrent la cour à quitter Naples au mois de septembre 1345, pour s'établir dans un lieu solitaire, au couvent de Saint-Pierre de Morone ou des Célestins, proche d'Averse. La nuit du 18 septembre, comme André étoit au lit auprès de la reine, les camérières vinrent lui annoncer que des nouvelles de la plus haute importance étoient arrivées de Naples, et que ses conseillers l'attendoient pour suivre ses ordres. La reine parut troublée; elle essaya de retenir son mari : mais ce remords impuissant céda à la crainte (2). André sortit, et les camérières refermèrent sur lui les portes de la chambre de la reine.

Les conjurés attendoient André dans un corridor voisin : aussitôt qu'ils le virent venir à eux, ils se jetèrent sur lui; cependant, persuadés qu'un anneau que lui avoit donné sa mère étoit un talisman qui le préserveroit de

(1) Les autres conjurés étoient Bertrand, fils du comte d'Artusio, Thomas et Massolo de la Léonesse, camériers du roi; Caraffello Caraffa, les comtes de Tralizzo, et d'Éboli, Raimond de Catane, Jacques Capanno, grand-maréchal; les comtes de la Stella, Pace de Turpia, et Nicolas de Mérizzano.

(2) *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano.* T. XV, p. 612.

mourir par le fer ou par le poison (1), ils s'efforcèrent de passer autour de son cou un lacet de soie : André se défendit vigoureusement, et fit couler le sang de quelques-uns de ses assaillans; il fut enfin poussé hors de la fenêtre; d'autres conjurés, qui attendoient dans le jardin, le tirèrent en bas par les pieds, et achevèrent de l'étrangler (2). 1345.

La nourrice d'André, nommée Isolda, l'avoit accompagné à Naples; elle veilloit sur lui avec une tendre sollicitude, et ne le perdoit presque pas de vue. Éveillée en sursaut par les cris et le tumulte, elle entra dans la chambre de la reine, qu'elle vit seule, assise auprès du lit nuptial, la tête appuyée sur ses mains : elle lui demanda avec angoisse où étoit son maître; et plus effrayée encore de sa réponse, elle courut avec un flambeau vers une fenêtre : les conjurés s'enfuirent à sa vue, laissant le cadavre d'André étendu sur le gazon; et la malheureuse Isolda, appelant à grands cris à la vengeance la cour, le couvent et la ville même d'Averse, ne laissa aux conjurés aucun moyen de déguiser leur crime (3).

Jeanne, accablée de terreurs et de remords, revint aussitôt à Naples, conduisant avec elle le corps de son époux, qui fut enterré, avec peu de pompe, dans l'église de Saint-Louis (4). Ceux qui n'avoient pas trempé dans la conjuration, ne cachoient point l'horreur que leur inspiroit un si grand crime : chacun se mettoit en défense, comme s'il étoit personnellement menacé, ou comme si ce forfait avoit rompu tous les liens de la société. Robert de Tarente, frère de Louis, armoit ses vassaux, et fortifioit ses palais : Charles de Duraz excitoit le peuple à venger la mort de son roi; et, comme il avoit épousé la sœur de Jeanne, peut-être espéroit-il lui succéder, s'il la détrônoit. La reine enfin, et

(1) *Domin. de Gravina Chron. de Reb. Apul.* p. 560.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 50, p. 931.

(3) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 421.

(4) *Tristani Caraccioli opuscula Histor.* T. XXII, p. 12. — *Dominici de Gravina Chronicon Apul.* 562.

1345. son amant, Louis de Tarente, rassembloient leurs partisans, et se préparoient à la guerre civile, dont ils se voyoient menacés.

L'Europe entière parut se soulever d'indignation à la nouvelle de cet attentat. Le pape Clément VI, qui avoit succédé, le 7 mai 1342, à Benoît XII, mort le 25 avril, crut être appelé par sa haute dignité et sa suzeraineté sur le royaume de Naples, à punir des coupables que les juges ordinaires ne pouvoient atteindre. Il chargea Bertrand de
1346. Baux, grand justicier du royaume, d'instruire une procédure sur le meurtre du roi André, et de poursuivre le crime sans acception de personnes ou respect pour les dignités humaines (1). La reine, qui n'osoit point protéger les conjurés, pour ne pas avouer une honteuse complicité, vit soumettre à la torture Raimond de Catane, son grand maréchal : bientôt après, le grand justicier, faisant porter devant lui un drapeau sur lequel le meurtre d'André étoit représenté, vint, suivi de toute la populace de Naples, enlever, jusque dans le palais de la reine, ses amis, ses serviteurs les plus dévoués, et surtout la Catanoise, confidente de ses secrets les plus intimes. La reine essaya, il est vrai, quelque temps de les défendre; mais, craignant pour elle-même la fureur du peuple, elle les abandonna à leurs bourreaux (2).

Avant d'être conduits à la mort, les prévenus furent soumis à d'affreuses tortures, pour tirer d'eux la confession de leur crime; cependant une palissade, gardée par des soldats, les déroboit au peuple, et empêchoit que d'autres que les juges pussent entendre leurs aveux. La Catanoise mourut dans les horreurs de la question; les autres furent livrés à un supplice révoltant, pendant lequel on leur mit un ha-

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 51, p. 932. — Notes aux Mémoires pour la vie de Pétrarque. T. II, p. 23. — *Dominici de Gravina*, p. 564.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 422. — *Istorie Pistolesi*, p. 513. — Mémoires pour la vie de Pétrarque. T. II, L. III, p. 145.

meçon dans la bouche, pour les empêcher de parler (1). 1346.

Sans doute on redoutoit que ceux qu'on envoyoit au supplice n'accusassent publiquement la reine de complicité; mais les précautions qu'on prenoit pour l'empêcher, sembloient l'accuser plus ouvertement encore. Jeanne, cependant, écrivit au roi Louis de Hongrie, frère de son mari, pour se justifier du crime dont l'accusoit la voix publique. Elle reçut en réponse une lettre que son laconisme a rendue célèbre. « Jeanne, lui disoit Louis, les désordres de ta vie » passée, l'ambition qui t'a fait retenir le pouvoir royal, la » vengeance négligée et les excuses alléguées ensuite, prou» vent assez que tu as été complice de la mort de ton » mari (2). » Des ambassadeurs du roi de Hongrie s'étoient présentés dès le mois de mars 1346, à la cour du pape, pour demander que leur maître fût mis en possession du royaume de Naples, dont il étoit le plus proche héritier; et que Jeanne fût déposée, comme devenue, par son crime, indigne de régner. Louis, en même temps, en appeloit à un autre tribunal, celui des armes, et il invoquoit la bravoure de ses sujets : il fit faire un étendard sur lequel la mort d'André étoit représentée, et il le déploya lui-même aux yeux d'une diète hongroise, pour engager cette vaillante noblesse à venger le frère de son roi. A la tête de trente mille chevaux, il marcha ensuite vers Zara, en Dalmatie, espérant faire lever aux Vénitiens le siége de cette ville, qui s'étoit révoltée contre eux, et s'y embarquer ensuite pour passer dans le royaume de Naples (3).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 31, p. 932.

(2) *Johanna! inordinata vita præterita, ambitiosa continuatio potestatis regiæ, neglecta vindicta, et excusatio subsequuta, te viri tui necis arguunt consciam et fuisse participem.* — *Bonfinius de Rebus Hungaric. Dec. II.* L. X, p. 261. — *Chron. Estense.* T. XV, p. 445. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 408. — *Giannone Istoria civ. del regno di Nap.* L. XXIII, T. III, p. 301.

(3) *Bonfinius Rerum Hungaricar. Dec. II.* L. X, p. 259. — *Petri de Reva de monarchia et S. Corona regni Hungar.* Cent. IV. *In Script. Rer.*

1346. Les Vénitiens, à l'approche du roi de Hongrie, n'abandonnèrent point le siége de Zara : ils fortifièrent leur camp, ils dévastèrent le pays autour d'eux ; et, sans hasarder une bataille, ils empêchèrent le roi de communiquer avec la ville assiégée, ou de parvenir jusqu'à la mer. Bientôt les vivres manquèrent aux Hongrois : ils ne pouvoient pas même songer à traverser l'Adriatique en présence de la flotte vénitienne ; et Louis, renonçant pour cette année à son expédition, retourna en Hongrie, afin de négocier avec ses voisins et de s'assurer de leur amitié pendant qu'il s'éloigneroit de ses états (1).

Tandis que le roi de Hongrie s'engageoit dans une guerre lointaine, l'amitié des Polonois étoit de la plus haute importance pour lui : heureusement les deux nations étoient unies par une étroite alliance : Louis, par sa mère Élisabeth, étoit petit-fils de Loctec, roi de Pologne ; et son oncle, Casimir, n'ayant point d'enfant, l'avoit désigné pour lui succéder (2). Le roi de Hongrie étoit aussi allié de l'empereur Louis de Bavière ; et ce monarque, maître du Tirol, pouvoit ouvrir l'Italie aux Hongrois. Le nouveau pape, Clément VI, avoit renouvelé contre le Bavarois les excommunications lancées par Jean XXII ; il avoit rompu toutes les négociations entamées par Benoît XII ; il ne vouloit accorder à aucun prix l'absolution à l'empereur ; il rejetoit ses avances et ses humiliations ; il ne tenoit aucun compte de sa pénitence, et il vouloit le

Hung. T. II, P. II, p. 644. (Vienne, 6 vol. in-fol. 1726.)—*Joh. de Kikullew. Chron. Hungaror.* P. III, c. 8, p. 178. *Scr. Rer. Hungar.* T. I.

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 58, p. 938. *Istorie Pistolesi*, p. 515.

(2) La succession au trône de Pologne avoit été assurée à Louis, dès l'an 1338, au congrès de Visgrade. *Bonfinius, Decad. II.* L. IX, p. 254. Cependant Louis ne recueillit cette succession qu'en 1371, à la mort de Casimir. Il maria la plus jeune de ses filles, Adjuga, au prince de Lithuanie, qui prit le nom de Ladislas Jagellon, en se convertissant au christianisme. De là l'illustre famille des Jagellon, et les prétentions de la couronne de Hongrie sur la Pologne. *Bonfinius Rer. Hungar. Dec. II.* L. X, p. 273-275.

forcer à la guerre en dépit de ses scrupules (1). Louis de 1346.
Bavière, poussé à bout, accepta les propositions du roi de Hongrie : il promit d'entrer en Italie l'année suivante, avec son fils le margrave de Brandebourg, et son allié le duc d'Autriche; et il accueillit l'espérance de se venger enfin des Guelfes, de l'Église, et de cette maison d'Anjou, qui, pendant trente ans, l'avoit si cruellement persécuté.

Mais le pape ne pouvoit voir avec indifférence ce mouvement d'une moitié de l'Europe qui se dirigeoit vers l'Italie. Il avoit soumis la reine Jeanne à l'humiliation des procédures criminelles du comte Bertrand de Baux, afin de rabaisser ainsi les trônes au-dessous de la chaire de saint Pierre : il étoit loin cependant de vouloir permettre que cette reine, sa vassale, fût dépouillée par le roi de Hongrie, moins encore par l'empereur. Il redoubla d'activité pour susciter à celui-ci des ennemis nouveaux; et il résolut enfin de lui nommer un successeur, ce que le Saint-Siége avoit différé jusqu'alors.

Clément VI s'adressa, dans ce but, au roi Jean de Bohême, le même qui avoit procuré à Louis la couronne impériale, et qui, depuis plusieurs années, se montroit le plus acharné de ses ennemis. Jean étoit devenu aveugle, sans rien perdre de ses talens militaires, de sa rapidité qui confondoit tous les projets de ses ennemis, de son inconstance qui l'empêchoit de mettre de la suite dans les siens propres. On ne pouvoit songer à élever à l'empire un monarque aveugle : mais son fils, Charles, margrave de Moravie, paroissoit propre à remplir les vues du pape; et c'est pour lui que le roi de Bohême commença à solliciter les suffrages des électeurs.

Charles, qui consentoit à tenir sa couronne des prêtres, se rendit avant tout à Avignon, pour s'accorder avec le pape sur les conditions de son élection. Il signa une capitulation par laquelle il s'engageoit à abroger tous les actes

(1) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VII, c. 7, T. IV, p. 522.

1346. de Louis en Italie, à renoncer à toute autorité sur l'état ecclésiastique, à n'y entrer qu'avec la permission expresse du pape, et à ne demeurer qu'un seul jour à Rome à l'époque de son couronnement (1). A ce prix, Clément VI promit à Charles tout son appui; et, après avoir, par une nouvelle bulle, déclaré le Bavarois infâme, hérétique, schismatique, et incapable de régner jamais, il convoqua les électeurs à Rensé, pour lui donner un successeur.

Baudoin, frère de Henri VII, occupoit toujours le siége électoral de Trèves; et son suffrage étoit assuré à son neveu (2). L'électeur de Cologne étoit également dévoué à la maison de Luxembourg : mais Henri de Virnebourg, électeur de Mayence, lui étoit contraire; Clément VI le déposa de sa propre autorité, et lui donna pour successeur un jeune homme âgé de vingt ans, nommé Gerlach de Nassau. Rodolphe, duc de Saxe, à qui Louis de Bavière avoit enlevé le Brandebourg, se joignit à ses ennemis, pour se venger de lui. Le roi Jean apportoit enfin à la diète de Rensé le vote de la Bohême. On ne tint aucun compte de l'absence de l'électeur-palatin de Bavière et du marquis de Brandebourg, fils de Louis; et le 10 juillet 1346, Charles, margrave de Moravie, fut élu solennellement roi des Romains, et placé sur le trône.

Mais la majorité des suffrages dans le collége électoral ne décidoit point de celle des états ou des forces de l'Allemagne. Le nouveau roi des Romains n'étoit généralement désigné que par le titre d'empereur des prêtres. La maison de Bavière, qui s'étoit approprié successivement le Tirol, le margraviat de Brandebourg, les provinces de Hollande, de Zélande et de Frise, qui s'étoit fortifiée par l'alliance

(1) Le diplôme *apud Olenschlager Geschichte*, §. 93. — *Kayser. Karl der vierte von Franz. Martin. Pelzel.* Ie. *Theil*, p. 143. (2 vol. in-8°. Prague, 1780.) — Schmidt, Histoire des Allemands. L. VII, c. 7, p. 532. — La vie de Charles IV, écrite par lui-même, finit malheureusement à son couronnement. *Ap. R. Rein. Steinhemium.* P. II, p. 39 v.

(2) *Epitome Rer. Bohemicar.* L. III, 18, p. 348.

des rois de Hongrie et de Pologne, et des ducs d'Autriche, 1346.
pouvoit faire repentir Charles IV de sa hardiesse, d'autant plus que, six semaines après l'élection de celui-ci, Jean de Bohême, son père, avait été tué à la bataille de Crécy, le 26 août 1346 (1). L'état de l'Église lui-même, et tout l'équilibre de l'Italie, pouvoient être renversés par la manière imprudente dont Clément VI provoquoit un puissant monarque, et le collége des cardinaux l'avoit senti; car il n'avoit donné son consentement à l'élection de Charles IV, qu'après une altercation violente, dans laquelle on vit les cardinaux de Périgueux et de Comminges tirer leurs couteaux pour se battre (2). Mais la bonne fortune de l'Église la sauva des dangers où son chef l'entraînoit. Louis de Bavière, après avoir eu pendant une année des succès éclatans contre son rival, fut tué, quand on pouvoit le moins le prévoir, par une chute de cheval, le 11 octobre 1347. En vain son parti offrit alors la couronne à Édouard III d'Angleterre, et à Frédéric, margrave de Misnie. Sur leur refus, il proclama roi des Romains, Gonthier, comte de Schwarzembourg; mais celui-ci fut peu à peu abandonné par ses partisans: il renonça enfin lui-même à la couronne; et Charles IV fut reconnu comme monarque légitime, par l'Empire aussi bien que par l'Église (3).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 66, p. 948. — *Epitome Rer. Bohemic. Balbini.* L. III, c. 18, p. 348.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 59, p. 940.

(3) Schmidt, Histoire des Allemands. L. VIII, c. 8, p. 542.

CHAPITRE XXXVII.

Colas de Rienzo donne à la république romaine une constitution nouvelle. — Ébloui de sa propre grandeur, il aliène le peuple, qui l'abandonne.

1347.

TANDIS que les préparatifs du roi de Hongrie, pour tirer vengeance du meurtre de son frère, tenoient toute l'Italie en suspens; que la résistance des Vénitiens, en Dalmatie, fermoit à ce monarque le passage de la mer Adriatique, et que l'élection de Charles IV privoit le Hongrois des secours qu'il auroit pu attendre de Louis de Bavière; tandis enfin qu'on hésitoit entre la crainte d'une invasion de barbares, et le désir de voir punir un crime, une révolution inattendue attira sur l'ancienne capitale du monde, les yeux de toute la chrétienté. La ville de Rome, éveillée par un démagogue éloquent et enthousiaste, réclama ses anciennes prérogatives, et voulut soumettre à sa souveraineté le pontife et l'empereur, qui se partageoient les droits et les dépouilles du peuple romain.

Colas de Rienzo, l'auteur de cette révolution, étoit un homme de basse naissance (1). Cependant il avoit été destiné aux lettres, et ses talens distingués lui avoient fait faire de rapides progrès. Il s'étoit adonné à l'étude des historiens et des orateurs de l'antiquité : entouré des monumens de la gloire et de la puissance de Rome, il avoit cherché à se pé-

(1) Son père Rienzo (diminutif de Lorenzo, *Laurent*) étoit cabaretier; sa mère étoit blanchisseuse.

nétrer aussi de l'ancien esprit de ses citoyens. Aucun homme de son siècle n'avoit une plus haute vénération pour l'antiquité, une plus noble émulation pour faire revivre ses vertus, aucun homme n'avoit fait une étude plus approfondie des mœurs et des lois de la république romaine, et ne savoit mieux interpréter les inscriptions et les monumens que, jusqu'alors, le peuple avoit regardés d'un œil stupide, sans y trouver le souvenir des vertus de ses ancêtres; aucun homme n'étoit animé d'un zèle plus pur pour le bien de tous, d'un patriotisme plus exalté; aucun, enfin, ne communiquoit aux autres ses pensées et ses sentimens par une éloquence plus persuasive. Ce savant distingué, ce profond antiquaire, fut élevé par ses talens à la tête du gouvernement : alors seulement on put reconnoître que, pour ses nouvelles fonctions, il n'avoit ni le courage militaire nécessaire à la défense de son peuple, ni la modestie qui l'auroit préservé du tort d'être ébloui par sa grandeur inattendue; ni la connoissance des hommes, qu'on acquiert rarement dans les livres, et sans laquelle un savant n'est point un homme d'état. 1347.

Rome, pendant l'absence des papes, étoit livrée à l'anarchie la plus désastreuse; les barons romains avoient fortifié tous les châteaux de l'état de l'Église, et tous les palais qu'ils possédoient dans la ville : ils avoient mis des garnisons dans tous les monumens antiques qui s'étoient trouvés susceptibles d'être changés en forteresse; et, comme dans la vaste enceinte des murs d'Aurélien la moitié des quartiers étoient déserts, les barons romains se trouvoient seuls maîtres de plusieurs rues, où ils avoient établi leur repaire parmi les ruines. Ils n'étoient point assez riches pour maintenir à leur solde des troupes régulières; en sorte que c'étoit à des brigands et à des hommes poursuivis par les tribunaux, qu'ils confioient la garde de leurs forteresses. Ils leur accordoient une protection intéressée; et ils leur ouvroient un asile, où ils leur permettoient

1347. de mettre en sûreté les produits de leur brigandage (1).

On voyoit cependant encore à Rome les restes d'un gouvernement populaire: les treize quartiers de la ville nommoient chacun un chef; et l'assemblée de ces magistrats, nommés *Caporioni*, représentoit le souverain; mais l'autorité, ni la force, ne se trouvoient plus entre leurs mains. Le pape s'étoit attribué l'élection du sénateur, et il ne confioit cette haute dignité qu'à des nobles; ainsi le pouvoir judiciaire et la force armée étoient à la disposition de l'ordre contre lequel cette force et ce pouvoir auroient dû être employés.

Le sénateur fermoit les yeux sur les désordres des gentilshommes; on ne le voyoit guère s'armer pour punir leurs crimes, que lorsque le délinquant étoit son ennemi privé. Alors la vengeance nationale étoit exercée de manière à troubler davantage encore la paix publique. Les nobles s'abaissoient souvent jusqu'à des intrigues peu honorables, pour obtenir de la cour d'Avignon des grâces ou des bénéfices; mais ils ne reconnoissoient point dans le pape une autorité souveraine, et les feudataires de l'Église croyoient avoir droit à plus d'indépendance encore que ceux de l'empire. Ils en abusoient surtout dans leurs guerres civiles; la rivalité des deux maisons Colonna et Orsini divisoit toute la noblesse, et renouveloit chaque jour les hostilités. Colas de Rienzo, à chaque forfait qui se commettoit, à chaque rapt, chaque meurtre, chaque incendie, avoit de nouvelles raisons d'accuser les nobles de l'anarchie où vivoient les Romains; il se sentoit animé contre eux d'une haine qu'il confondoit avec ses souvenirs historiques, d'une haine héritée des Gracques; et il avoit plus de raison que les anciens tribuns de Rome, de trouver les patriciens de son temps dignes du courroux et de la vengeance du peuple.

(1) *Frammenti di storia Romana d'anonimo contemporaneo*. L. II, c. 5, p. 411. — *Antiq. Ital.* T. III.

Colas parut, pour la première fois, dans un caractère public, peu après l'élection de Clément VI. Il fut envoyé en députation à Avignon, en 1342, pour supplier le nouveau pape de ramener le Saint-Siége à sa résidence naturelle (1). Dans cette députation, on lui avoit donné Pétrarque pour collègue; cependant Colas porta la parole. Déjà son éloquence et son enthousiasme pour Rome lui avoient gagné l'amitié du poète. Clément VI ne soumettoit pas ses décisions politiques aux conseils des orateurs populaires; mais il remarqua le talent de l'envoyé de Rome: il le nomma notaire de la chambre apostolique, avec des appointemens considérables (2); et il le chargea d'annoncer à ses compatriotes, que, pour leur avantage et celui de toute la chrétienté, il publieroit un second jubilé, en 1350, avec les indulgences que Boniface avoit accordées à la fête séculaire, et qui devoient être rendues communes à toutes les générations. 1347.

Colas, de retour à Rome, s'attira le respect de ses concitoyens, par son intégrité dans l'exercice de sa nouvelle charge. Il essaya en vain de ramener ses collègues à la même pureté de conduite; bientôt il vit qu'il ne pouvait rien attendre d'eux, et que c'étoit au peuple même qu'il devoit s'adresser, s'il vouloit faire cesser l'anarchie, et rendre à Rome cette gloire et cette grandeur, cette justice et cette puissance, qu'il appeloit emphatiquement le BON ÉTAT.

Pour faire impression sur la multitude, il parla d'abord à ses yeux. Son emploi l'appeloit au Capitole; il y fit exposer un grand tableau, du côté de la place où se tenait le
» marché. « On y voyoit, dit l'historien de Rome, ano-
» nyme et contemporain, une grande mer fortement cour-
» roucée; au milieu, un vaisseau, sans timon et sans voi-
» les, sembloit sur le point de couler à fond. Une femme,
» à genoux sur le tillac, étoit vêtue de noir, et portoit

(1) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 1, p. 399.

(2) Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. III, T. II, p. 50.

1347. » la ceinture de tristesse; sa robe étoit déchirée sur la poi-
» trine; ses cheveux étoient épars, ses mains croisées,
» dans l'attitude de prier, comme pour obtenir d'échapper
» au péril. Au-dessus on voyoit écrit: C'EST ICI ROME. Au-
» tour de ce vaisseau, on en voyoit quatre autres qui déjà
» avoient fait naufrage; leurs voiles étoient tombées, leurs
» mâts rompus, leur gouvernail fracassé; sur chacun on
» voyoit le cadavre d'une femme avec ces noms: *Babylo-*
» *ne, Carthage, Troie*, et *Jérusalem*; et au-dessus: *C'est*
» *l'injustice qui les mit en danger, et qui les fit enfin pé-*
» *rir* (1). » Lorsque le peuple, attroupé autour de ce tableau, l'eut considéré quelque temps, Colas s'avança au milieu de tous; et, avec une éloquence vigoureuse, il tonna contre les forfaits des nobles qui entraînoient leur patrie dans l'abîme.

Quelques jours après, il fit placer dans le chœur de Saint-Jean de Latran une table d'airain, avec une belle inscription latine qu'il avoit découverte. Il invita les savans et le peuple à venir la déchiffrer; et lorsque l'assemblée fut formée, il s'avança pour faire lecture de cette inscription. C'étoit un sénatus-consulte par lequel le sénat conféroit à Vespasien les pouvoirs divers des empereurs de Rome; acte d'asservissement dans lequel les formes de la liberté étoient encore conservées. Colas, après en avoir achevé l'explication, se retourna vers le peuple assemblé. « Vous voyez,
» seigneurs, dit-il, quelle étoit l'antique majesté du peu-
» ple de Rome; c'est lui qui conféroit aux empereurs,
» comme à ses vicaires, leurs droits et leur autorité. Ceux-
» ci recevoient l'être et la puissance de la libre volonté
» de vos ancêtres: et vous, vous avez consenti que les
» yeux de Rome lui fussent arrachés; que le pape et l'em-
» pereur abandonnassent vos murs et ne dépendissent plus
» de vous. Dès-lors la paix a été bannie de cette enceinte;
» le sang de vos nobles et de vos citoyens a été versé inu-
» tilement dans des querelles privées; vos forces se sont

(1) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 2, p. 401.

» épuisées dans la discorde; et la ville, autrefois reine des 1347.
» nations, en est devenue la risée. Romains, je vous en
» conjure, songez que vous allez être le spectacle de l'uni-
» vers; le jubilé approche; les chrétiens des extrémités
» de la terre viendront visiter votre ville: voulez-vous
» qu'ils n'y trouvent que foiblesse et que ruine, qu'op-
» pression et que forfaits (1)! »

Les nobles, que Colas de Rienzo attaquoit d'une manière si véhémente, écoutoient avec une curiosité moqueuse les discours d'un homme qu'ils croyoient sans conséquence; les citoyens répétoient que ce n'étoit pas par des tableaux et des allégories qu'un harangueur de place changeroit l'état de Rome: mais le peuple commençoit à s'émouvoir, et les gens susceptibles d'enthousiasme étoient ébranlés comme la multitude. Colas jugea qu'il étoit temps d'aller plus avant; et il afficha, le premier jour du carême, à la porte de l'église de Saint-George, au Vélabre, un écriteau qui portoit seulement ces mots: *Dans peu de jours les Romains rentreront dans leur antique et bon état.* Ensuite il rassembla dans un lieu secret, sur le mont Aventin, tous les hommes qui lui parurent animés de sentimens patriotiques. Des négocians, des gens de lettres, et même des nobles du second ordre, assistèrent à ce conventicule. Colas de Rienzo, les voyant tous réunis, supplia cette assemblée de vrais Romains, de concourir, avec lui, à sauver la patrie; il leur représenta la misère, la servitude, les dangers auxquels leur ville natale étoit livrée; il rappela l'ancienne étendue de la domination romaine, la soumission fidèle des villes de l'Italie, qui, toutes aujourd'hui, étoient révoltées; il pleuroit en parlant; et tous ses auditeurs pleuroient avec lui: mais bientôt il s'efforça de ranimer leur courage; il les assura que Rome contenoit encore les antiques élémens de sa puissance; que les impositions seules qu'ils payoient chaque année, étoient suffisantes pour ren-

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 3, p. 405.

1347. dre de la force du gouvernement, et soumettre leurs sujets rebelles (1); que le pape approuvoit les efforts qu'il faisoit pour le rétablissement du bon état, et qu'ils pouvoient compter sur son assistance. Après les avoir entraînés par ces discours, Colas fit prêter, à chacun de ceux qu'il avoit convoqués au mont Aventin, le serment, sur l'Évangile, de concourir de toutes ses forces au rétablissement de la liberté romaine (2).

Il falloit saisir un moment favorable pour enlever aux nobles l'autorité souveraine. Colas, averti le 19 mai qu'Étienne Colonna avoit conduit un grand nombre de gentilshommes à Cornéto pour escorter un convoi de blé, n'attendit pas davantage : il fit publier à son de trompe, dans la ville, que chacun eût à se rendre, sans armes, le lendemain auprès de lui, afin de pourvoir au bon état de Rome. De minuit jusqu'à neuf heures du matin, il fit dire, en sa présence, trente messes du Saint-Esprit, dans l'église de Saint-Jean de la Piscine; et le 20 mai, jour de l'Ascension, il sortit de l'église armé, mais la tête découverte. Des jeunes gens l'entouroient, et faisoient retentir l'air de leurs cris de joie. Raimond, évêque d'Orviéto, vicaire du pape, à Rome, marchoit à côté de lui; trois des meilleurs patriotes de Rome portoient devant lui, les gonfalons, ou étendards allégoriques de la liberté, de la justice et de la paix. Cent hommes d'armes leur servoient d'escorte, et une foule innombrable de citoyens désarmés marchoit après eux. Ce cortége tout pacifique s'avança de cette manière vers le Capitole.

Parvenu au bas du grand escalier, Colas s'arrêta auprès du lion de basalte; et, se retournant vers le peuple, il lui

(1) L'historien romain fait dire à Colas, qu'outre la capitation, la gabelle du sel et celle des portes, les revenus de Rome montoient à trois cent mille florins; mais sans doute il y a dans son rapport de l'exagération : les revenus de Rome ne pouvoient égaler ceux de Florence.

(2) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 4, p. 409.

demanda d'approuver les réglemens pour le rétablissement 1347.
du bon état, qu'il fit lire à haute voix. Cette première ébauche de constitution pourvoyoit à la sûreté publique, plutôt qu'à la liberté des ordres de l'état. Une garde de vingt-cinq cavaliers et de cent fantassins étoit établie dans chaque quartier de la ville; des vaisseaux garde-côtes étoient stationnés dans le Tibre et près du rivage, pour la protection du commerce; le droit d'avoir des forteresses étoit enlevé aux nobles, tandis que le peuple et ses mandataires recouvroient la garde des ponts, des portes, et de tous les lieux forts. Des greniers devoient être établis dans tous les quartiers de la ville; des aumônes assurées aux pauvres; et la magistrature devoit garantir la punition des crimes et le prompt jugement des procès (1). Ces lois furent accueillies avec enthousiasme par le peuple assemblé, qui autorisa Colas à les mettre à exécution, et l'investit, pour cet effet, de son pouvoir souverain.

Le vieux Étienne Colonne, averti à Cornéto des mouvemens du peuple, revint en hâte à Rome, avec les gentilshommes qui l'avoient accompagné. Ce seigneur étoit en même temps le plus puissant parmi les barons romains, et celui qui jouissoit le plus de la confiance du pape. Colas, dès le lendemain de son arrivée, lui envoya l'ordre de sortir de la ville; et lorsqu'il sut que le vieux baron avoit déchiré cet ordre avec mépris, il fit sonner l'alarme au Capitole : tous les citoyens prirent aussitôt les armes; et Colonne eut à peine le temps de s'enfuir vers Palestrina, avec un seul valet. Les autres barons romains reçurent aussi l'ordre de sortir de la ville, et ils s'y conformèrent : tous les lieux fortifiés, toutes les portes et tous les ponts, furent consignés aux compagnies de milice. Les bandits les plus notoires, qui depuis plusieurs années bravoient la justice et les lois, furent envoyés au supplice; et le peuple assemblé en parlement conféra le titre de tribun et de li-

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 6, p. 413.

1347. bérateur de Rome à Colas de Rienzo. Les mêmes titres furent donnés à l'évêque d'Orviéto, vicaire du pape, qui, entraîné comme les autres par l'éloquence de cet homme extraordinaire, concouroit de bon cœur à l'abaissement de l'ancienne oligarchie et au rétablissement du *bon état*(1).

Le tribun, après avoir fait reconnoître son autorité dans l'enceinte de la ville, s'occupa de ramener les campagnes à l'obéissance du peuple romain. Ces campagnes étoient dans la dépendance absolue de la noblesse, qui les avoit hérissées de forteresses, et qui pouvoit compter sur l'obéissance des paysans, ses vassaux. Cependant Colas envoya l'ordre à tous ces gentilshommes de venir au Capitole prêter entre ses mains le serment de concourir au bon état de Rome. Un jeune Colonne se présenta en effet à lui, moins par empressement à lui obéir que pour observer ce qui se passoit dans la ville : mais lorsqu'il vit le tribun, entouré au Capitole d'un peuple immense, auquel il rendoit la justice, et qui étoit prêt à exécuter ses moindres ordres, Colonne prêta, sur l'Eucharistie et l'Évangile, le serment qui lui étoit demandé. Bientôt on vit arriver trois Colonne, un Orsini, un Savelli, et plusieurs autres barons distingués, qui prêtèrent le même serment. Tous s'engageoient à envoyer des vivres au marché de Rome, à veiller à la sûreté des routes, à protéger les veuves et les orphelins, à comparoître au Capitole, armés ou sans armes, toutes les fois qu'ils en seroient requis. D'un autre côté, ils promettoient de ne point attaquer les tribuns et le peuple de Rome, de ne point donner refuge aux brigands et aux malfaiteurs, enfin de ne rien soustraire des revenus de la communauté. Les gentilshommes, les juges, les notaires, et enfin les marchands, furent appelés à leur tour à prêter serment de maintenir le bon état (2).

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 7, p. 415. — Le vicaire du pape à Rome représente en son absence son autorité spirituelle, non son pouvoir temporel.

(2) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 8, p. 417.

Après une anarchie violente, pendant laquelle des hom- 1347.
mes souillés de forfaits épouvantables avoient osé marcher le front levé, et avoient fait trembler leurs concitoyens paisibles, les Romains crurent avoir recouvré leur liberté, lorsqu'ils virent que les meurtres, les rapines, les adultères, ne restoient plus impunis. Des sentences prévôtales et arbitraires, mais justes, remplissoient les criminels de terreur; et l'ordre étoit rétabli dans la ville. On ne distinguoit point la justice d'un despote d'avec celle d'un peuple libre; et la sûreté du plus grand nombre faisoit oublier le pouvoir arbitraire qui pesoit sur quelques-uns.

Cependant Colas de Rienzo avoit envoyé des ambassadeurs à la cour d'Avignon, pour rendre compte au pape de ce qu'il avoit fait, et pour lui demander son approbation. Les protestations d'obéissance et de soumission du tribun calmèrent un peu la terreur extrême, occasionée à la cour pontificale par les premiers bruits de la révolution nouvelle (1). C'étoit le siècle de l'érudition et de la pédanterie; ces mêmes idées sur les droits éternels des Romains, leur ancienne puissance, l'obéissance qui leur étoit due par les papes, les empereurs et le monde entier, ces idées qui remplissoient Colas de Rienzo, et qui lui faisoient trouver un défenseur et un ardent enthousiaste dans Pétrarque, étoient plus ou moins répandues par tous les lettrés dans toute l'Europe : elles procuroient à Colas des partisans, et faisoient attendre de lui de grandes actions. Ainsi que Pétrarque le disoit avec orgueil, le nom seul de Rome étoit alors quelque chose. La sûreté rendue aux grands chemins, dans le voisinage de cette capitale, étoit aussi considérée dans toute l'Europe comme un bienfait public, parce que la passion des pèlerinages duroit encore, et que le jubilé annoncé pour l'année 1350 devoit attirer bientôt la foule des fidèles dans la capitale de la chrétienté.

(1) *Petrarcæ Epistolæ*. Editio Basileæ, fol. 1071. — Mém. pour la vie de Pétrarque. L. III, p. 328.

1347. Les courriers de Colas portoient une baguette argentée, avec les armes du peuple de Rome, du pape et du tribun; on les reconnoissoit à cette marque distinctive qui leur assuroit partout le respect. « J'ai porté cette baguette, » disoit l'un d'eux, dans les rues des villes comme dans » les forêts; des milliers de personnes se sont mises à ge- » noux devant elle, et l'ont baisée avec des larmes de » joie, en reconnoissance de la sûreté des grandes routes » et de l'expulsion des brigands (1). »

Les courriers de Colas avoient, en effet, traversé presque toute l'Europe; ils avoient été envoyés aux villes et aux communautés de Toscane, de Lombardie, de Campanie et de Romagne, au doge de Venise, aux seigneurs de Milan et de Ferrare, aux princes de Naples, au roi de Hongrie, au pape et aux deux empereurs élus, pour leur annoncer le rétablissement à Rome du bon état de paix et de justice. *Nicolas, sévère et clément, tribun de liberté, de paix et de justice, libérateur illustre de la sainte république romaine* (ce sont les titres qu'il prenoit) (2), les invitoit par ses lettres, à envoyer à Rome des députés, munis d'instructions suffisantes, pour délibérer avec lui, dans un conseil européen, sur le bon état de l'Europe. Tous les chemins, ajoutoit-il, étoient désormais libres et assurés, et les pèlerins, aussi bien que les ambassadeurs des princes, pouvoient entreprendre sans crainte le voyage de Rome (3).

Ces messages du tribun furent bien accueillis, surtout en Toscane; les Florentins furent flattés de ce que Rienzi les appeloit fils de Rome et colonie des Romains; ils lui envoyèrent cent cavaliers, et promirent de lui en faire passer

(1) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 11, p. 421.

(2) Il prit ensuite des titres plus pompeux et plus ridicules : *Candidatus Spiritus Sancti, Miles Nicolaus, severus et clemens, liberator urbis, zelator Italiæ, amator orbis, et Tribunus Augustus.* — *Istorie Pistolesi*, p. 520. — *Cronica Sanese*, p. 118. — *Chronic. Estense*, p. 441.

(3) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 438.

un plus grand nombre dès qu'il en auroit besoin (1); les Pérousins lui envoyèrent soixante hommes d'armes; les Siennois, cinquante (2); et toute l'Italie parut disposée à le seconder, peut-être à recevoir bientôt ses ordres. 1347.

Mais la tête du tribun n'étoit pas assez forte pour résister au vertige que cause une élévation inattendue. Peu d'hommes sortis d'une classe subalterne demeurent vraiment grands au milieu des succès. Colas de Rienzo avoit fait impression sur le peuple de Rome par des allégories; il suivoit en cela le goût du siècle, et l'esprit d'une nation avide de spectacles : il continua, dans sa puissance, à vouloir frapper les yeux par de semblables moyens; ses habits, les couronnes, les étendards qu'on portoit devant lui, les inscriptions sur la croix et sur le globe qu'il avoit en main dans les processions, tout étoit symbolique et destiné à donner certaines leçons aux Romains. Cependant le tribun lui-même étoit plus enivré de cette pompe, que le peuple aux yeux duquel il l'étaloit. Déjà il multiplioit les fêtes et les cérémonies, moins dans une vue de politique, que par goût pour le plaisir et par vanité : oubliant que sa grandeur consistoit à n'avoir point de pareil, et à ne pouvoir être comparé à personne, il s'efforçoit d'imiter les autres souverains, et de rivaliser avec eux par les titres dont il se décoroit, ou la pompe dont il vouloit être entouré. Il se plaisoit à être servi par de grands seigneurs; et dans leur humiliation il trouvoit une jouissance. Sa femme étoit environnée de dames de cour; ses parens étoient élevés à de hautes dignités, et, lui-même, il cherchoit à s'allier à l'ancienne noblesse, en mariant sa sœur à un baron romain (3).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 89, p. 969.

(2) *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 118.

(3) L'historien anonyme de Rome nous a laissé, dans son langage naïf, une description curieuse de cette cour. « *Puoi se faceva stare denanti a* » *se, mentre sedeva, li baroni tutti in piedi, ritti, co le vraccia piecate,* » *e co li capucci tratti. Deh! coma stavano paurosi! havea quesso Cola* » *una sia moglie moite iovene, e bella, la quale quanno ieva a Santo-*

1347. Le succès inouï des entreprises de Colas, et l'approbation de l'univers, qui sembloit attendre ses ordres, ajoutoient encore à la présomption du tribun. Jean de Vico, seigneur de Viterbe et préfet de Rome, avoit été obligé de se soumettre à lui : assiégé par les Romains, dans Viterbe, il en étoit sorti moyennant un sauf-conduit, et il étoit venu au Capitole se jeter aux pieds de Colas, pour implorer sa grâce et la clémence du peuple romain, qui lui conserva son gouvernement (1). Toutes les forteresses du patrimoine de Saint Pierre avoient été livrées aux lieutenans du tribun ; et il voyoit arriver successivement à Rome des ambassades solennelles de Florence, Arezzo, Sienne, Todi, Terni, Spolète, Riéti, Amélia, Tivoli, Vellétri, Pistoia, Foligno et Assise. Le peuple de Gaète lui envoya dix mille florins ; les Vénitiens lui offrirent leurs personnes et leurs biens, pour la défense du bon état. Luchino Visconti de Milan lui écrivit pour rechercher son alliance. Il est vrai que les autres tyrans d'Italie, Taddéo de Pépoli, le marquis d'Este, Mastino della Scala, Filippino Gonzaga, les seigneurs de Carrare, les Ordélaffi et les Malatesti avoient répondu d'une manière injurieuse à ses lettres : mais, comme le tribun avoit annoncé le projet de délivrer l'Italie de ses tyrans, leur inimitié pouvoit être pour lui compensée par l'affection de leurs peuples. Louis de Bavière, qui vivoit encore et qui sentoit sa conscience troublée par les excommunications dont il avoit été frappé, lui avoit écrit pour le supplier de le réconcilier avec l'Église. Le duc de

» *Pietro, ieva accompagnata da ioveni armati. Delle Patricie la sequitavano. La fantecche colli sottili pannicielli nanti a lo visaio li faceano viento, e innustriosamente rostavano, che soa faccia non fosse offesa da mosche. Havea uno sio Zio, Janni Barbieri avea nome, Barbieri fò, e fatto fò granne signiore, e fò chiamato Janni Roscio; jeva a cavallo, forte accompagniato da cittatini romani. Tutti li siei parenti ievano a paro; havea una soa sorella bedoa, la quale voize maritare à barone de Castella*, etc. » Frammenti di storia Rom. c. 20, p. 439.

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 439.

Duraz, le prince Louis de Tarente et la reine Jeanne, l'avoient appelé dans leurs lettres leur *très-cher ami ;* la dernière avoit fait des présens à la *tribunesse ;* enfin, le roi Louis de Hongrie lui envoyoit une ambassade pour lui demander de tirer vengeance des meurtriers de son frère. Le tribun conduisit les hérauts d'armes de cette ambassade devant le peuple assemblé; et, mettant la couronne tribunitienne sur sa tête, il leur répondit : « *Je jugerai le globe de la terre selon la justice, et les peuples selon l'équité* (1). » Bientôt, en effet, la cause de la reine Jeanne et du roi Louis fut débattue devant son tribunal, par des ambassadeurs nommés de part et d'autre (2) : mais Colas ne prononça jamais entre eux. 1347.

Cependant la vanité toujours croissante du tribun l'engagea à se faire armer chevalier ; comme si cette distinction, qui le mettoit dans les rangs de la noblesse, ne le ravaloit pas au-dessous de ceux dont il étoit auparavant le maître. Cette cérémonie se fit le 1er août, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Elle fut précédée par une cour plénière, où les festins les plus splendides furent donnés à tous les ambassadeurs, à tous les étrangers, et à tous les Romains de distinction, dans les trois palais du Latran. La veille de la fête de saint Pierre-aux-liens, le tribun se baigna dans la conque de porphyre, où la tradition rapportoit que Constantin s'étoit baigné, après avoir été guéri de la lèpre par le pape saint Sylvestre. Colas dormit ensuite dans l'enceinte du temple ; le lendemain, il se présenta, revêtu d'écarlate et de vair, devant le peuple, et il se fit ceindre l'épée de chevalier par messire Vico Scotto, chevalier et gentilhomme romain (3). Il entendit ensuite la messe dans la chapelle du pape Boniface, et au milieu de cette fonction il s'avança vers le peuple. « Nous vous citons, s'écria-t-il, messire

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 22, p. 443.
(2) *Ibid.* c. 24, p. 447.
(3) *Ibid.* c. 25, p. 449.

1347. » pape Clément, à venir à Rome, siége de votre Église, » avec tout le collége de vos cardinaux (1). Nous vous citons, vous, Louis de Bavière et Charles de Bohême, » qui vous dites rois et empereurs des Romains, et avec » vous, tout le collége des électeurs allemands, pour qu'ils » aient à nous faire voir quel droit ils ont à l'Empire, et sur » quels fondemens ils prétentent en disposer. Nous déclarons cependant que la ville de Rome et toutes les villes » d'Italie sont et doivent demeurer libres; nous accordons » à tous les citoyens de ces villes le droit de citoyens ro- » mains, et nous prenons le monde à témoin que l'élection » de l'empereur romain, la juridiction et la monarchie, » appartiennent à la ville de Rome, à son peuple et à toute » l'Italie. » Puis, tirant son épée, il en frappa l'air du côté des trois parties du monde, et il répéta : *ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi*. Il envoya aussitôt des courriers porter ses citations à la cour d'Avignon et aux deux empereurs (2). Le vicaire du pape, évêque d'Orviéto, qui avoit assisté à toute cette cérémonie, demeuroit interdit d'une hardiesse si inattendue. Il appela cependant un notaire pour protester devant lui, et en présence du peuple, que c'étoit sans son consentement et sans l'aveu du pape que le tribun s'attribuoit tant de pouvoir. Mais Colas fit aussitôt sonner toutes les fanfares, pour que les Romains ne pussent entendre ces protestations (3).

Le vicaire néanmoins ne refusa point, dans le festin qui suivit cette cérémonie, de manger seul avec le tribun, à la table de marbre; tandis que la femme de Colas présidoit, au palais neuf, à la table des dames nobles. D'autres

(1) M. de Sade met en doute que Rienzi ait cité le pape, et il allègue d'assez bons motifs pour invalider le témoignage de l'anonyme de Rome.

(2) Des lettres envoyées à cette occasion, par le tribun, à toutes les villes d'Italie, sont rapportées par Joh. de Bazano, *Chron. Mutinense*. T. XV, p. 609.

(3) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 26, p. 451. — *Cortusiorum Historia*. Lib. IX, c. 12, p. 923. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 440.

tables, au palais vieux, étoient servies, sans distinction, 1347.
pour les hommes de tout ordre, abbés, moines, chevaliers, marchands, qui avoient été invités à la cérémonie; et nulle part on n'avoit encore vu autant de luxe et de magnificence déployés dans un banquet (1).

Ce faste épuisoit les revenus de Rome, et les gens sensés commençoient à le reconnoître. Dans un repas que Colas de Rienzo donna, quelques semaines après, aux principaux seigneurs de la noblesse romaine, le vieux Étienne Colonna mit en question, s'il convenoit mieux à un peuple que ceux qui le gouvernoient fussent prodigues ou avares. Après quelque discussion, Étienne souleva le bord du manteau du tribun, qui étoit garni de franges d'or et de broderies, et lui dit, en le lui présentant: « Toi-même, tri» bun, ne devrois-tu pas porter les vêtemens modestes de » tes égaux, plutôt que ces ornemens pompeux? » Colas se troubla en entendant un reproche qui sembloit le confondre avec le vulgaire: il sortit de la salle sans répondre; et, dans un premier mouvement de colère, il donna ordre qu'on arrêtât tous les nobles qu'elle contenoit. Pour justifier cette rigueur subite, il déclara, bientôt après, avoir découvert une conspiration qu'ils tramoient contre le peuple et contre lui (2). Il fit convoquer au Capitole le parlement ou assemblée générale, pour le lendemain 17 septembre; et il annonça que, pour délivrer à jamais le peuple du joug de l'oligarchie, il alloit faire trancher la tête à tous les nobles dont il avoit reconnu les trahisons. Tout parut préparé pour cette exécution terrible; la salle des jugemens fut tendue d'un drap de soie blanc, avec des raies

(1) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 27, p. 453.

(2) Dans cette salle furent arrêtés le vieux Étienne Colonna, Pierre-Agapit Colonna, seigneur de Génazzano; qui étoit alors sénateur; le comte Bertold Orsino, son collègue; Jean Colonna, Jourdan, Rainaud et Nicolas Orsini, et Bertold de Vicovaro. *Frammenti di storia Rom.* L. II, c. 28, p. 453.

1347. couleur de sang; un frère mineur fut envoyé à chaque baron, pour le confesser et lui porter la communion, et les cloches du Capitole sonnèrent pour rassembler le peuple. Le vieux Étienne Colonna, qui n'avoit aucune envie de mourir, renvoya le prêtre et la communion, déclarant qu'il n'étoit point prêt, et que les affaires de son ame ou celles de sa famille n'étoient ni arrangées ni près de l'être (1).

Peut-être le tribun n'avoit-il eu d'autre dessein que d'effrayer les nobles, peut-être fut-il fléchi par les supplications de leurs amis : lorsqu'il vit le peuple assemblé, il monta à la tribune aux harangues; il prit pour texte ces paroles de l'Oraison dominicale, *dimitte nobis peccata nostra*, et il intercéda auprès du peuple, pour les barons prisonniers : il déclara, en leur nom, que ces gentilshommes se repentoient de leurs erreurs, et que dorénavant ils serviroient le peuple romain avec fidélité. Les prisonniers parurent l'un après l'autre devant le peuple, et reçurent leur grâce la tête baissée; ensuite, comme si leur dévouement étoit désormais hors de doute, Colas leur distribua des charges importantes, des préfectures et des duchés en Campanie et en Toscane (2).

La clémence qui succède à une colère injuste, ne mérite jamais de reconnoissance : les nobles ne furent pas plus tôt hors des prisons du tribun et des murs de Rome, qu'ils songèrent à se venger. Les Colonna et deux Orsini entreprirent de fortifier le château de Marino; ils y rassemblèrent des hommes d'armes et des munitions, sans que Colas se mît en devoir d'arrêter ces préparatifs hostiles: bientôt ils levèrent l'étendard de la révolte, ils s'emparèrent de Népi, ils brûlèrent un grand nombre de châteaux, et ils étendirent leurs dévastations jusqu'aux portes de Rome (3).

(1) *Frammenti di storia Roman.* L. II, c. 28, p. 455.
(2) *Ibid.* c. 29, p. 455.
(3) *Ibid.* c. 30, p. 457.

Le restaurateur de la république romaine n'étoit rien 1347.
moins qu'homme de guerre ; il ne trouvoit point en lui cette valeur qu'il admiroit chez les anciens, et qu'il vouloit faire revivre : aussi le contraste, entre le courage d'esprit qu'il avoit déployé dans son entreprise, et l'absence complète du courage militaire qu'il laissa voir ensuite, peut-il paroître à l'observateur, ou ridicule ou affligeant. Longtemps il essaya d'intimider ses ennemis par des citations en justice ou des menaces, avant de prendre les armes contre eux. Enfin, les clameurs du peuple, qui voyoit impatiemment désoler ses campagnes, l'obligèrent à mettre la milice romaine en mouvement : huit cents chevaux et vingt mille hommes de pied, sous la conduite de Colas de Rienzo, marchèrent contre les Colonna ; ils dévastèrent le territoire de Marino, comme celui de Rome avoit été dévasté. Après huit jours de bravades plutôt que de combats, le tribun ramena son armée dans la ville : il se fit revêtir au Vatican de la dalmatique, manteau jusqu'alors réservé aux empereurs, et il reçut, dans ce costume, un légat que le pape envoyoit à Rome, pour y maintenir son autorité (1).

Cependant les Colonna avoient, de leur côté, fait révolter Palestrina : et plusieurs de leurs partisans les rappeloient à Rome, les assurant qu'ils étoient prêts à leur ouvrir les portes, dès qu'ils les verroient arriver avec des forces suffisantes. Les Colonna, en conséquence, rassemblèrent à Palestrina six cents hommes d'armes et quatre mille fantassins, et ils s'avancèrent jusqu'à un lieu nommé le Monument, à quatre milles des portes. Mais la valeur romaine étoit éteinte dans les nobles comme dans le peuple ; et la lutte pour défendre ou pour renverser le bon état, la liberté et la république, se soutenoit de part et d'autre avec une pusillanimité indigne de noms si glorieux. Quoique le tribun eût des forces considérables, il n'osoit point sor-

(1) *Frammenti di storia Roman.* L. II, c. 31, p. 459.

1347. tir de la ville; mais il faisoit sonner chaque matin la cloche du parlement; et pour donner du courage au peuple assemblé, il lui racontoit les songes qu'il avoit eus la veille, et les promesses de secours que lui avoient données le pape saint Martin, fils d'un tribun de Rome, ou Boniface VIII, ennemi des Colonna (1).

Les nobles, de leur côté, s'occupoient aussi de leurs songes; et Pierre-Agapit Colonna vouloit engager ses compagnons d'armes à se retirer, parce qu'il avoit vu, dans ses rêves, sa femme en habit de deuil. Malgré ce présage, le vieux Étienne Colonna se présenta devant une des portes de Rome, avec un seul domestique, et il demanda qu'on la lui ouvrît : les gardes le refusèrent et le menacèrent, sans cependant chercher à l'arrêter, ce qui leur auroit été facile. L'armée des nobles s'étoit avancée du côté de Monte Testacéo (2), jusque près de la porte de Saint-Paul. De là les Colonna pouvoient entendre la cloche du Capitole, qui sonnoit sans cesse aux armes; ils en conclurent qu'ils étoient attendus, et ils renoncèrent à attaquer le peuple, dès qu'ils ne pouvoient plus le surprendre. Mais, sans vouloir en venir aux mains, ils résolurent, avant de se retirer, de défiler devant les portes, comme pour défier le tribun. Leur troupe étoit divisée en trois bataillons; les deux premiers passèrent sans être inquiétés, et la porte resta fermée; on l'ouvrit cependant comme le troisième s'avançoit, afin de rendre ainsi bravade pour bravade. Le jeune Jean Colonna, lorsqu'il vit cette porte ouverte, espéra que ses partisans s'en étoient rendus maîtres; il piqua son cheval, et entra dans la ville, où il s'avança à une portée d'arc. Avec une égale lâcheté, ses compagnons d'armes le laissèrent seul, et les citoyens s'enfuirent à son approche. Lorsque Jean se vit abandonné, il voulut retourner en arrière, mais son cheval le renversa, et le peuple, revenant

(1) *Frammenti di storia Romana*. L. II, c. 32, p. 461.
(2) *Storia Pistolesi*. T. XI, p. 521.

en foule sur lui, le tua tandis qu'il demandoit grâce. Son père, le vieux Étienne Colonna, arrivé à son tour devant la porte, voulut entrer pour secourir son fils, puis ressortir lorsqu'il reconnut la grandeur du danger : mais, blessé d'une pierre qu'on lui lança comme il fuyoit, il fut arrêté et tué à la porte même, sans avoir pu seulement se servir de ses armes. Les autres gentilshommes n'essayèrent pas de soutenir le combat ; poursuivis dans leur fuite par un peuple furieux, plusieurs d'entre eux tombèrent entre ses mains ; Pierre-Agapit Colonna fut tué dans une vigne où il se cachoit, ainsi que le seigneur de Belvédère ; les autres jetèrent leurs armes, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent arrivés dans leurs châteaux (1). 1347.

La joie du tribun, après cette victoire, à laquelle il avoit eu si peu de part, fut d'autant plus immodérée, que sa peur avoit été plus grande. Il revint en triomphe au Capitole, et déposa devant l'image de la Vierge à l'église d'Aracéli, sa baguette tribunitienne et sa couronne d'argent à feuilles d'olive. Il harangua ensuite le peuple, et se vanta d'avoir abattu des têtes que, ni les empereurs, ni les papes, n'avoient jamais pu faire courber. Enfin il ne permit point que l'on rendît les honneurs funèbres aux cadavres des Colonna (2). Mais, au lieu de poursuivre sa victoire et de mettre le siége devant Marino, que les nobles auroient abandonné dans leur première terreur, il perdit un temps précieux à s'occuper de pompes et de cérémonies ridicules, il arma son fils chevalier de la victoire, sur la place même

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 34, p. 467. — J'ai suivi le récit de l'anonyme de Rome, qui étoit présent à cet événement, et qui ne paroît pas avoir dessein de rendre ses compatriotes méprisables. Il est juste cependant de dire que d'autres contemporains, plus éloignés de Rome, ont raconté qu'on avoit combattu de part et d'autre avec vaillance et obstination. — *Istor. Pistolesi*, T. XI, p. 521. — *Giov. Villani.* L. XII, c. 104, p. 981. — *Andrea Dei Cronica Sanese.* T. XV, p. 119. — *Chron. Estense*, p. 444.

(2) *Frammenti di storia Rom.* L. II, c. 35, p. 469.

1347. où Étienne Colonna avoit été tué; il augmenta les impositions pour payer les soldats et il en consuma le produit par un faste insensé. Cependant les esprits étoient aliénés, et le peuple voyoit Jourdan Orsini étendre ses ravages jusqu'aux portes de Rome; il jugeoit que le tribun étoit incapable de faire respècter son gouvernement, et il l'accusoit également des fautes qu'il lui voyoit commettre, et des outrages que lui faisoient ses ennemis.

Le légat que Clément VI avoit envoyé à Rome, se nommoit Bertrand de Deux : il avoit des liaisons avec la noblesse romaine; et dès son arrivée en Italie, il étoit rempli de préjugés contre le tribun. A son passage à Sienne, il avoit déclaré aux magistrats qui gouvernoient cette ville, que Colas de Rienzo étoit un ennemi de l'Église, que le pape alloit faire instruire un procès contre lui, pour crime de rébellion, et qu'il prioit la république de lui retirer les troupes auxiliaires qu'elle lui avoit fournies jusqu'alors (1). Néanmoins le légat, à son entrée à Rome, avoit été reçu, par Colas de Rienzo, avec les marques du respect le plus profond, pour lui-même et pour le pontife; il avoit été présenté au peuple en plein parlement, et assuré de l'obéissance de la république et de son chef. Mais Bertrand de Deux ne se contenta point de ces démonstrations extérieures de soumission; il vouloit enlever au peuple l'autorité, pour la rendre à la noblesse romaine, en faveur de laquelle le pape et le collége des cardinaux s'intéressoient: il conclut une alliance avec Lucas Savelli et Sciarretta Colonna; et, ouvrant contre le tribun une enquête d'hérésie, il le frappa d'une sentence d'excommunication.

Un autre ennemi plus dangereux encore et plus entreprenant, s'armoit en même temps contre Colas de Rienzo: Jean Pepin, comte de Minorbino, exilé du royaume de Naples, où il avoit essayé de venger, par des brigandages,

(1) *Cronica Sanese di Andrea Dei.* T. XV, p. 119.

le meurtre du roi André (1), s'étoit réfugié à Rome, avec quelques-uns de ses compagnons d'armes, qui, comme lui, étoient accoutumés à mépriser l'ordre et les lois. Le tribun, averti des désordres qu'ils commettoient et des meurtres dont ils se rendoient coupables, voulut les arrêter, ou les forcer à quitter Rome : mais le comte de Minorbino s'étoit fortifié par l'alliance du légat et des Colonna; il s'établit, avec cent cinquante cavaliers, dans le quartier où les Colonna avoient leurs palais, et où ils comptoient le plus de partisans; il s'y fortifia par des barricades, et il renvoya avec mépris ceux qui lui portoient les ordres du tribun. 1347.

Colas de Rienzo fit attaquer, par une compagnie de cavalerie, les barricades du comte de Minorbino; en même temps il fit sonner la cloche d'alarme à Saint-Ange-Pescivendolo. Mais, pendant un jour et une nuit, le peuple entendit le tocsin sans vouloir prendre les armes. Les Romains se refusoient également et à combattre le comte de Minorbino et à le défendre; cet étranger ne leur inspiroit aucun intérêt; ils ne songeoient ni à imiter sa résistance, ni à saisir cette occasion pour se révolter : mais ils étoient devenus indifférens à ce *bon état*, si pompeusement annoncé, et qu'ils avoient trouvé si peu stable; ils étoient las des représentations théâtrales, et des déclamations du tribun : désormais ils vouloient attendre les événemens au lieu de les déterminer.

La foule s'étoit cependant rassemblée au Capitole, mais désarmée; la curiosité, non la passion, l'attiroit; le tribun la harangua, et ce fut inutilement; il fit le tableau de son administration, du bien qu'il avoit fait, de celui qu'il vouloit faire encore; il accusa l'envie qui mettoit obstacle à ses projets bienfaisans; il pleura, il soupira, et son éloquence accoutumée sut encore trouver le chemin des cœurs; en sorte que les soupirs et les gémissemens du peuple répondirent aux siens; mais aucun mouvement courageux ne se

(1) *Domin. de Gravina Chronic. de Reb. in Apul. gestis.*

1347. manifesta parmi ses auditeurs, aucun ne lui annonça une victoire qui n'auroit pas été bien difficile à obtenir. « Après » vous avoir gouvernés sept mois, dit-il enfin, je vais donc » renoncer à mon autorité. » Et aucune voix ne s'éleva pour lui faire une douce violence, pour l'engager à rester encore à la tête du gouvernement. Alors Colas de Rienzo fit sonner ses trompettes d'argent; et, revêtu de toutes les marques de sa dignité, accompagné par tous ceux qui s'étoient attachés à sa fortune, et par ses soldats, il descendit du Capitole, il traversa en pompe Rome, dans presque toute sa longueur, et il alla s'enfermer au château Saint-Ange. Sa femme se déguisa pour le suivre; et, trois jours après sa retraite, les barons exilés rentrèrent dans Rome. Cette ville, à leur retour, retomba dans un état d'anarchie pire que celui qui avoit précédé le règne du tribun (1).

La révolution qui renversa Colas de Rienzo, s'opéra le 15 décembre 1347, moins de 7 mois après qu'il s'étoit mis à la tête de la république. Dans ce court espace de temps, cet homme avoit donné au monde un grand exemple du pouvoir de l'éloquence, et de l'enthousiasme que le nom et les souvenirs de Rome excitoient dans toute l'Europe, comme aussi de l'enivrement et du vertige auxquels s'expose un savant qui de sa bibliothèque est porté sur le trône, et qui n'a pu que par les livres se préparer au pouvoir souverain.

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. II, c. 38, p. 475. — *Giov. Villani.* L. XII, c. 104, p. 981. — *Chronicon Estense.* T. XV, p. 446.

CHAPITRE XXXVIII.

Famine et peste en Italie. — Nouvelles factions de Pise. — Guerres du roi de Hongrie et de la reine Jeanne. — Second jubilé.

1347 — 1350.

Le quatorzième siècle est une époque brillante pour l'Italie : dans aucun temps les lettres n'ont été cultivées avec plus d'ardeur, les savans accueillis, honorés avec plus d'enthousiasme ; dans aucun temps de plus grandes lumières n'ont été acquises et généralement répandues parmi les hommes ; dans aucun temps de plus nobles monumens du génie créateur, ou du travail opiniâtre de l'homme, n'ont été transmis à la postérité. Le renouvellement des lettres grecques et latines, la création de la langue italienne et de la poésie moderne, l'art d'enseigner la politique dans l'histoire, et de présenter aux hommes, par le récit des événemens, une leçon non moins attrayante qu'instructive, le perfectionnement de la jurisprudence, les progrès rapides de la peinture, de la sculpture, de l'architecture et de la musique, sont dus plus particulièrement aux hommes du quatorzième siècle. Mais cette période, qui, à tant de titres, mérite une étude particulière, ne fut point heureuse pour l'humanité. Plusieurs des vertus qui relèvent le caractère des hommes, qui, en s'alliant à leurs passions, les ennoblissent, avoient presque absolument disparu : et des vices rebutans, des vices qui dégradent l'histoire que nous

1347. écrivons, avoient pris leur place. Dans les cours des princes, la bassesse rampante, la lâche flatterie, l'intrigue et le vice, étoient les moyens les plus assurés de parvenir. Les petits souverains donnoient l'exemple de tous les crimes; une débauche grossière régnoit dans l'intérieur de leurs palais; le poison et l'assassinat étoient employés chaque jour par eux, comme les sauvegardes de leur gouvernement: des troupes d'assassins étoient entretenues à leurs gages; et une protection entière étoit assurée aux brigands, en retour des services qu'ils rendoient. Dans les familles des princes, la passion de régner n'étoit arrêtée par aucun crime; et elle excitoit des révolutions fréquentes, presque toujours préparées par une noire perfidie, et accomplies par des forfaits atroces, ou prévenues par une effrayante cruauté. Dans les tribunaux, un pouvoir arbitraire et souvent injuste faisoit de la punition des crimes un revenu pour le prince: soupçonneux par avarice, il acquéroit des preuves par la torture, et punissoit les coupables par d'horribles supplices. Dans la politique, une ambition qui employoit la trahison plutôt que les armes, comme moyen de vaincre, détruisoit toute confiance dans les traités, toute sûreté dans les alliances, tout lien d'amitié entre les peuples. Dans la guerre, des troupes mercenaires, perfides et cruelles, sacrifioient leur souverain à l'ennemi qui vouloit les acheter, mettoient leur honneur à l'enchère, et, épargnant les armées qu'elles avoient à combattre, ne ruinoient que les campagnes paisibles et les citoyens innocens.

Le mépris de toute loi et de toute morale qu'affichoient les princes, donnoit un exemple d'autant plus pernicieux, que dans chaque ville on trouvoit une petite cour, et que cette cour étoit pour les citoyens une école d'immoralité, de corruption et de crimes. Plus rapprochés de la vie privée, les tyrans avoient, par leur exemple, une influence plus pernicieuse sur les mœurs de leurs sujets:

plus multipliés, ils corrompoient davantage la morale publique, parce que les crimes politiques devenoient fréquens, à proportion du nombre des souverains; le sentiment des lois immuables de la morale et de la religion étoit détruit par l'histoire de chaque jour, et par les révolutions de chaque état.

Les républiques elles-mêmes n'étoient point à l'abri de cette corruption générale. Dans leur lutte avec les princes dont elles étoient entourées, et aux piéges desquels elles étoient sans cesse exposées, elles avoient adopté plus d'une fois leur politique tortueuse; et on les avoit à leur tour soupçonnées de perfidie. D'immenses richesses, accumulées par le commerce, avoient altéré la pureté des principes républicains; l'argent étoit un moyen trop assuré d'obtenir le respect du peuple et de parvenir au pouvoir. On faisoit peu d'attention aux voies par lesquelles cet argent avoit été acquis; et celui qui malversoit dans une administration publique, ou qui détournoit les deniers de l'état, savoit trop qu'il trouveroit toujours assez de moyens de couvrir ses concussions, pourvu qu'elles lui procurassent une grande opulence. Des vols scandaleux furent commis à Florence, pendant la lutte de cette république avec Mastino della Scala; et les peines infligées par le duc d'Athènes au commandant d'Arezzo et à celui de Lucques, étoient peut-être méritées, quoique arbitraires. Nous ne parlerons pas de la violence des dissensions civiles, et des révolutions qui donnoient et arrachoient le gouvernement aux diverses classes de citoyens; c'est le sort nécessaire des républiques, et le prix auquel elles paient ces talens multipliés, cette énergie des caractères, et ces passions généreuses qu'on ne trouve que chez elles. Mais nous reprocherons à ces républiques d'avoir abandonné entièrement l'art et l'esprit militaire; d'avoir laissé la valeur italienne s'éteindre chez les citoyens et chez les sujets; et de s'être ainsi mises dans la dépendance, d'abord des soldats mercenaires allemands

qui les trahissoient, plus tard de ces compagnies d'aventure qui les mettoient à contribution d'une manière si honteuse.

Tandis que l'Italie souffroit déjà de tant de désordres et de tant de maux, elle fut frappée coup sur coup des plus redoutables fléaux que le ciel ait en réserve pour châtier la terre. Elle éprouva une famine cruelle, puis la peste la plus terrible dont l'histoire ait gardé le souvenir; et ce fut encore pour elle un troisième fléau, que la découverte de l'artillerie, qui date précisément de cette époque calamiteuse. L'invention des armes à feu a eu, pour l'espèce humaine, des conséquences bien plus désastreuses encore que la peste ou que la famine : elle a soumis la force de l'homme au calcul; elle a réduit le soldat au rang d'une machine; elle a privé la valeur de ce qu'elle avoit de plus noble, de ce qui tenoit le plus au caractère personnel; elle a augmenté la puissance des despotes, et diminué celle des nations; elle a ôté aux villes leur sûreté, et aux remparts, la confiance qu'ils inspiroient. Mais les effets impérissables de cette funeste découverte tardèrent encore long-temps à se manifester. Les bombardes, dont les historiens font mention, pour la première fois, lorsqu'elles furent employées, le 26 août 1346, à la bataille de Crécy, entre les Anglais et les Français, ne parurent d'abord que des machines propres à lancer des traits, dont tout l'avantage étoit d'effrayer les chevaux par leur explosion, et par le feu qui la produisoit. Le roi d'Angleterre, qui seul avoit des bombardiers dans son armée, les avoit placés avec ses archers sur les chars dont il avoit entouré son camp. « Leurs bombardes, dit Jean Villani, lançoient de » petites balles de fer, avec du feu, pour épouvanter et » confondre les chevaux (1). Les archers anglais, dit-il, » plus loin, tiroient trois flèches, tandis que les arbalétriers » génois, au service de France, en tiroient une. A cet

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 65, p. 947.

» avantage, se joignoient les coups de bombardes, qui 1348.
» causoient tant de bruit et de tremblement, qu'on auroit » dit que Dieu tonnoit; le tout, en tuant beaucoup de » monde et mettant les chevaux en désordre (1) ». Villani mourut deux ans après la bataille de Crécy, en sorte qu'on ne peut le soupçonner d'anachronisme; et les bombardes dont il parle sont bien évidemment une arme à feu de la nature des nôtres (2); mais il n'a point cru leur invention assez importante pour nous donner sur elle de plus grands détails; et en effet les changemens que l'artillerie devoit apporter dans l'art de la guerre, ne se firent sentir d'une manière bien marquée qu'un siècle et demi plus tard.

La même année, l'intempérie des saisons fut la cause première de la famine. Dès l'automne de 1345, des pluies excessives, dans les mois d'octobre et de novembre, empêchèrent les semailles ou firent pourrir en terre le blé qui commençoit à germer. Au printemps suivant, les pluies recommencèrent avec une égale obstination; et, pendant les trois mois d'avril, mai et juin, la terre fut sans cesse ou inondée, ou tellement détrempée, que les semailles des grains de printemps et des millets (3) ne réussirent pas mieux que celles de l'automne. Cette calamité ne s'arrêta pas à une seule province; elle fut générale dans toute l'Italie, dans toute la France, et dans plusieurs autres pays encore : aussi n'avoit-on jamais vu une plus mauvaise récolte que celle de 1346. Le vin, l'huile

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 66, p. 948.

(2) L'historien de Pistoia, qui mourut aussi en 1348, parle de bombardes à la même époque, T. XI, p. 516; et l'anonyme romain dit qu'au siége de Calais, l'année suivante, « *Odoardo getta fuoco ne la terra,* » *bombarde spingarde e altre horribili cose.*» *Antiq. Ital.* T. III, p. 389.

(3) Les historiens florentins emploient le mot de *brada* pour désigner tous les grains semés au printemps, pour la nourriture de l'homme, qui ne sont pas des céréales; aujourd'hui ils entendent surtout par ce mot le blé de Turquie; mais les botanistes assurent que ce grain n'étoit pas connu avant la découverte de l'Amérique.

et tous les produits de la terre manquèrent également. On fut bientôt forcé de détruire presque tous les oiseaux de basse-cour; parce qu'on n'avoit plus de nourriture à leur donner (1). La viande de boucherie renchérit aussi considérablement : mais le blé, plus que tout le reste, manqua d'une manière vraiment effrayante; car les terres ne rendirent que le quart, ou même le sixième de ce qu'elles avoient coutume de produire. Dès la récolte, le boisseau de blé valut, à Florence, trente sols, et il augmenta chaque jour, de manière qu'au 1er de mai 1347, il avoit déjà plus que doublé : l'orge et les fèves augmentoient aussi de prix; et le son lui-même étoit d'une cherté effrayante, ce qui indiquoit combien de malheureux cherchoient à se repaître de cet aliment grossier et insalubre (2).

Cependant le gouvernement de Florence fit des efforts inouis pour se procurer un approvisionnement suffisant; il fit acheter des blés en Calabre, en Sicile, en Sardaigne, à Tunis, et dans toute la Barbarie : il donna des arrhes d'avance, sans se laisser rebuter par la cherté des denrées; et il crut être assuré de quarante mille muids de froment, et de quatre mille muids d'orge (3). Mais les marchands pisans et génois, avec lesquels il étoit obligé de contracter, pour faire débarquer le blé à Pise ou à Gênes, ne purent tenir leurs engagemens, parce que, dans ces deux villes, comme l'on éprouvoit une disette non moins cruelle, les

(1) La paire de chapons se vendit d'un florin d'or à 4 livres, ou 12 à 15 livres tournois; les poulets et les pigeons, 10 à 12 sols florentins la paire, 40 à 48 sols de France; la viande inférieure, 7 à 8 sols de notre monnoie, et la meilleure 12 sols. Ces prix sont poids pour poids; mais l'argent valoit, à cette époque, quatre fois plus qu'aujourd'hui.

(2) Le boisseau de blé ou statio de Florence pèse 36 livres poids de marc; le florin d'or, valant 12 liv. tournois, s'estimoit alors à 3 liv. 2 s. Le quintal de blé vint donc à valoir 36 livres poids pour poids, et 144 francs, eu égard au changement que les mines d'Amérique ont occasioné dans la valeur des espèces.

(3) Le muid ou moggio de Florence équivaut à vingt-quatre boisseaux, et doit peser 864 livres poids de marc.

magistrats commencèrent par se pourvoir eux-mêmes, 1347.
avant de laisser sortir du blé, en sorte qu'il n'en arriva pas à Florence plus de la moitié de ce que le gouvernement avoit acheté. Les Florentins tirèrent aussi quelques provisions de la Maremme et de la Romagne, quoique dans ces provinces, de même qu'à Bologne, les vivres fussent aussi rares et aussi chers qu'à Florence (1).

La seigneurie envoyoit chaque jour au marché, de soixante à quatre-vingts muids de blé, qu'elle faisoit vendre au prix courant, d'abord quarante sols, et ensuite cinquante sols le boisseau. Mais, comme cette quantité ne se trouvoit point suffisante, parce qu'un nombre prodigieux de paysans, accoutumés, dans les autres années, à vendre leur blé au marché, venoient au contraire en acheter; la seigneurie fit faire des fours, où l'on employoit chaque jour de quatre-vingt-cinq à cent muids de blé, pour faire des pains du poids de six onces, où le son n'étoit point séparé de la farine; on en distribuoit ensuite chez les boulangers deux par tête, à raison de quatre deniers florentins la pièce. Lorsqu'on vit ensuite se former, à la porte des boulangers, des attroupemens qui augmentoient le sentiment de la misère publique, et répandoient l'effroi parmi le peuple, le gouvernement se détermina à envoyer, de maison en maison, porter à chaque famille les deux pains par tête qui étoient assignés à tous les individus qui la composoient. Au mois d'avril 1347, il se trouva, d'après les registres, que quatre-vingt-quatorze mille personnes, à Florence, recevoient ainsi leur pain de l'état; et cependant tous les bourgeois un peu aisés n'étoient pas compris dans ce rôle, parce qu'ils avaient fait leurs provisions, ou qu'à un prix plus élevé ils se procuroient de meilleur pain chez les boulangers. Tous les pauvres et tous les religieux mendians qui vivoient d'aumônes, n'y étoient pas compris non plus, quoique leur foule fût innombrable;

(1) *Cronica Miscella di Bologna*. T. XVIII, p. 404.

1347. car on les avoit congédiés de toutes les terres et les villes voisines; et la misère ou la faim les avoient tous réunis à Florence. Telle fut cependant la générosité, la charité chrétienne des Florentins, que, pendant la durée de cette famine, aucun pauvre, aucun étranger, aucun paysan ne fut renvoyé de la ville, aucun ne fut laissé sans secours, tous furent entretenus par les aumônes publiques ou particulières. « Aussi, dit Villani, devons-nous espérer en » Dieu, qu'il ne regardera point les péchés énormes de nos » concitoyens; hélas! nous l'avons dit, notre ville n'en » est que trop souillée; mais si c'est son bon plaisir et sa » miséricorde, il compensera nos fautes par les aumônes » de nos bons et vertueux citoyens, comme il le fit à Ninive : car il l'a dit lui-même, l'aumône efface le pé- » ché (1). »

Cette famine avoit été générale en Italie, et toutes les villes n'y avoient pas pourvu par des réglemens aussi sages ou aussi généreux que les Florentins : aussi laissa-t-elle après elle un affoiblissement dans la constitution de la masse du peuple, et une disposition aux maladies épidémiques, qui ne tarda pas à se manifester. Cependant, pour que le pauvre ne fût pas tourmenté à la fois par la famine, par la maladie et par ses créanciers, la seigneurie florentine suspendit les poursuites juridiques pour les petites dettes; et elle délivra, le jour de Pâques, comme une offrande à Dieu, tous les prisonniers débiteurs de la communauté, et tous ceux qui étoient arrêtés pour des fautes peu graves. En même temps, elle offrit à ceux qui étoient poursuivis pour des amendes, la faculté de se racheter, avec quinze pour cent de la somme portée par leur sentence. Mais la misère étoit si grande que bien peu de gens purent profiter de cette faveur (2).

Pendant l'été de 1347, la mortalité fut assez grande à

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 72, p. 954.
(2) *Ibid.* c. 82, p. 963.

Florence, surtout parmi les pauvres, les femmes, et les 1347.
enfans; et l'on estima que l'épidémie avoit enlevé environ quatre mille personnes. Mais, pendant le même temps, un fléau plus terrible se préparoit en Orient. Dans les relations des phénomènes qui accompagnèrent la peste, il n'est pas facile de distinguer les bruits populaires, qu'une superstition éveillée par la crainte faisoit accueillir avidement, d'avec les calamités plus réelles qui occasionèrent sans doute l'épidémie. Dans le royaume de Casan, à ce que raconte Jean Villani, la terre fut ébranlée par de violentes secousses; plusieurs villes et plusieurs villages s'abîmèrent: les gouffres qui s'entr'ouvrirent, vomissoient des flammes, qui, s'attachant aux herbes sèches, s'étendirent à plusieurs journées à la ronde. Ceux qui échappèrent à ces bouleversemens, portèrent avec eux une maladie contagieuse, qu'ils répandirent sur les bords du Tanaïs et à Trébisonde, et qui, dans cette contrée, sur cinq personnes, en emportoit quatre. A Sébastia, les pluies furent accompagnées de la chute d'une énorme quantité d'insectes noirs, à huit pattes, avec une queue, les uns morts, les autres vivans; la piqûre des derniers étoit venimeuse; la corruption des premiers infectoit l'air. La peste née dans ces deux pays, se répandit dans tout le Levant; elle parcourut la Syrie, la Chaldée, la Mésopotamie, l'Égypte, les îles de l'Archipel, la Turquie, la Grèce (1), l'Arménie et la Russie (2). Les marchands italiens qui étoient établis dans différens ports du Levant, voulurent s'enfuir avec leurs marchandises: huit galères génoises, entre autres, partirent de la mer Noire dans l'espérance d'échapper à la contagion; mais elles la portoient avec elles. Lorsqu'elles arrivèrent en Sicile, elles avoient déjà perdu tant de matelots, que quatre de ces galères furent abandonnées. Les malades qui descendirent à terre, communiquèrent l'infection aux habitans de la ville où ils

(1) *Nicephorus Gregoras hist. Byzant.* L. XVI, c. 1, p. 405.
(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 83, p. 963.

1347. avoient débarqué; de là elle se répandit rapidement dans toute la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et les côtes de la Méditerranée. Les marchands, qui continuoient à fuir, débarquèrent, les uns à Pise, les autres à Gênes; et, comme aucune précaution n'avoit encore été prise pour arrêter les maladies contagieuses, partout où ils se présentèrent,
1348. ils apportèrent la mort avec eux. En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan, et de quelques cantons au pied des Alpes, où elle fut à peine sentie. La même année, elle passa les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne; et, par Aigues-Mortes, elle pénétra en Catalogne. L'année suivante, elle parcourut tout le reste de l'Occident, jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le nord, et se répandit chez les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois (1). Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que ses habitans épars cessèrent dès-lors de former un corps de nation.

Les symptômes de cette peste ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçoit l'invasion de la maladie; en même temps il étoit le présage assuré de la mort. A Florence, au commencement de la maladie, on voyoit se manifester, ou à l'aîne, ou sous les aisselles, un gonflement qui égaloit ou surpassoit même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavocciolo*, parut indifféremment dans toutes les parties du corps; plus tard encore, la maladie changea de nouveau de symptôme, et se manifesta le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, chez les uns, étoient larges et rares, chez les autres, petites et fréquentes. On les voyoit d'abord sur les bras ou les cuisses, et ensuite sur le reste du

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 2, p. 12, T. XIV, *Rer. It.*

corps (1). De même que le *gavocciolo*, ces taches étoient l'indice d'une mort prochaine. L'art d'aucun médecin ne pouvoit arrêter le mal, quoiqu'au commencement de l'épidémie, outre les docteurs reconnus, un nombre prodigieux de charlatans et de bonnes femmes se mêlassent de donner des remèdes qui ne sauvèrent aucun malade. La plupart mouroient dans le troisième jour, et presque toujours sans fièvre ou aucun accident nouveau. 1348.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'un effroi extrême, quand on remarqua avec quelle inexprimable rapidité la contagion se répandoit; il suffisoit non-seulement de converser avec les malades, ou de s'approcher d'eux, mais de toucher aux choses qu'ils avoient touchées, ou qui leur avoient appartenu, pour être frappé sur-le-champ de la maladie. L'on vit des animaux tomber morts en touchant à des habits qu'ils avoient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de manifester sa lâcheté et son égoïsme. Non-seulement les citoyens s'évitoient l'un l'autre, mais les voisins négligeoient leurs voisins; et les parens, s'ils se visitoient quelquefois, s'arrêtoient à une distance du malade, qui indiquoit leur effroi: l'on vit bientôt le frère abandonner son frère; l'oncle, son neveu; l'épouse, son mari; et même quelques pères et mères s'éloignèrent de leurs enfans. Aussi ne resta-t-il d'autres ressources à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un bien petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidoient à braver le danger. Encore ces derniers étoient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à servir les malades; tous leurs soins se bornoient d'ordinaire à exécuter quelques ordres que leur donnoient les pestiférés, et à porter à leurs familles la nouvelle de leur mort. De cet abandon et de la terreur qui frappoit les

(1) J'emprunte de la fameuse introduction au *Décamérone* de Boccace, presque toute cette description de la peste.

1348. esprits, naquit un usage bien opposé aux mœurs antiques; c'est qu'une femme, jeune, belle et modeste, ne refusoit plus de se faire servir dans sa maladie, par un homme, même un jeune homme, et de se dépouiller devant lui de tout vêtement, toutes les fois que la maladie l'exigeoit, aussi bien qu'elle l'auroit fait devant une femme.

L'ancienne coutume à Florence vouloit que les parentes et les voisines d'un mort se rassemblassent dans sa maison, pour le pleurer en commun avec les femmes qui lui appartenoient de plus près, tandis que les proches, les voisins et les amis se réunissoient devant la maison avec les prêtres. Le mort étoit ensuite porté, par des hommes de même état que lui, à l'église que lui-même avoit choisie; des prêtres, qui chantoient et portoient des flambeaux, précédoient le cortége; les citoyens qui s'étoient rassemblés devant la porte, marchoient ensuite et terminoient la pompe funèbre. Mais ces usages cessèrent pendant la violence de la peste; et des usages contraires leur furent substitués. Non-seulement les malades mouroient sans être entourés de beaucoup de femmes; plusieurs n'avoient pas même un assistant dans les derniers momens de leur existence. On étoit persuadé que la tristesse préparoit à la maladie: on croyoit avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étoient le remède le plus assuré contre la peste; et les femmes mêmes cherchoient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, les jeux et les plaisanteries. Bien peu de corps étoient portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins, encore les porteurs n'étoient-ils plus des citoyens considérés, du rang du défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisoient nommer *Becchini*. Pour un gros salaire, ils transportoient la bière avec précipitation, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine. Souvent quatre ou six prêtres les précédoient, avec un petit nombre de cierges; quelquefois aussi il n'y en avait aucun. Ces prêtres, sans se fatiguer

par un office trop long ou trop solennel, plaçoient le cadavre, à l'aide des *Becchini*, dans la première fosse qu'ils trouvoient ouverte. 1348.

Le sort des pauvres, et même des gens d'un état médiocre, étoit bien plus misérable : retenus, par la pauvreté, dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tomboient malades par milliers; et, comme ils n'étoient ni soignés, ni servis, ils mouroient preque tous. Il y en avoit beaucoup, et de jour et de nuit, qui finissoient dans les rues leur misérable existence; beaucoup qui, abandonnés dans leurs maisons, apprenoient leur mort à leurs voisins par l'odeur fétide qu'exhaloit leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, engageoit les voisins à visiter les appartemens, à sortir des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvoit voir un grand nombre déposés ainsi dans les rues; on faisoit ensuite venir des bières, ou, à leur défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contint en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres, avec une croix, précédoient un convoi funèbre, et disoient l'office des morts, de chaque porte on voyoit sortir d'autres bières qui se joignoient au cortége; et les prêtres, qui ne s'étoient engagés que pour un seul mort, en avoient sept et huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on commença à faire, dans les cimetières, des fosses immenses, dans lesquelles on rangeoit les cadavres par lits, à mesure qu'ils arrivoient, et on les recouvroit ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivans, persuadés que les divertissemens, les jeux, les chants, la gaîté, pouvoient seuls les préserver de la peste, ne songeoient plus qu'à chercher des jouissances, non-seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères; toutes les fois qu'ils croyoient y trouver quelque chose qui fût à leur gré. Tout étoit à

1348. leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avoit abandonné le soin de soi-même et de ses biens. La plupart des maisons étoient devenues communes; et l'étranger qui y entroit, en faisoit usage comme auroit fait le propriétaire. Le respect pour les lois divines et humaines étoit détruit; leurs ministres et ceux qui devoient veiller à leur exécution, étoient ou morts, ou malades, ou tellement dépourvus de gardes et de subalternes, qu'ils ne pouvoient imprimer aucune crainte: aussi chacun se regardoit-il comme libre de faire tout ce que sa fantaisie lui suggéroit.

Les campagnes n'étoient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étoient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitoient les maisons éparses dans les champs, qui ne pouvoient espérer ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouroient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs maisons, non point comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligens de toutes les choses de ce monde, comme si le jour étoit venu où ils ne pouvoient plus échapper à la mort, ils ne s'occupoient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues; mais ils s'efforçoient de consommer ceux qu'ils avoient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, erroit dans les champs abandonnés, au milieu des récoltes qu'on n'avoit point moissonnées; et le plus souvent il rentroit de lui-même, le soir, dans ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avoit encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois à Florence et dans tout son territoire (1). Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix personnes il en mourut sept; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que qui-

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 2, p. 14.

conque touchoit un mort, ou ses effets, ou même son 1348.
argent, étoit frappé de la contagion, et quoiqu'il n'y eût plus personne qui voulût, pour un salaire, rendre aux morts les derniers devoirs, cependant aucun cadavre ne demeura dans les maisons, sans sépulture. Les citoyens s'appeloient les uns les autres, au nom de la charité chrétienne, et se disoient : « Aidons-nous à porter ce mort » à la fosse, afin que nous y soyons portés à notre » tour (1) ». A Sienne, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille personnes; et que lui-même ensevelit de ses propres mains ses cinq fils dans la même fosse (2). La ville de Trapani, en Sicile, resta complètement déserte. Tous les habitans moururent, jusqu'au dernier (3). Gênes perdit quarante mille habitans; Naples, soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille (4). En général, on calcula que, dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, les trois cinquièmes de la population furent détruits.

La perte de l'Europe ne doit pas se calculer seulement sur le nombre des morts, mais aussi sur la foule de gens distingués qui périrent, tandis que, comme le remarque un historien de Rimini, la peste épargna tous ceux dont la mort eût été désirable (5). Celui qui mérite le plus nos regrets, c'est Giovanni Villani, l'historien le plus exact, le plus véridique, le plus élégant et le plus animé qu'eût encore produit l'Italie. Nous avons fait un usage habituel de son histoire, pendant plus d'un demi-siècle, avec la

(1) *Cronica di Pisa.* T, XV, p. 1021. — *Voyez* aussi, sur la peste à Padoue, *Cortusiorum Historia.* L. IX, c. 14, T. XII, p. 926.

(2) *Cronica Sanese*, T. XV, p. 123.

(3) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 448.

(4) *Ibid.* et *Cronica di Bologna*, T. XVIII, p. 409.

(5) *E mori di tre persone le due...... fuorche tiranni e grandi signori, non mori nessuno.* Cronaca Riminese. T. XV, p. 901.

1348. confiance que l'on doit à un auteur contemporain, judicieux, et qui lui-même a pris part aux affaires. Villani, comme il nous l'apprend dans ses écrits, avoit été à Rome au jubilé de l'an 1300; et c'est là que, comparant la décadence de cette vieille capitale du monde avec la grandeur croissante de sa patrie, il avoit formé le projet d'écrire l'histoire de Florence (1). Villani, qui étoit associé dans une maison de commerce, avoit aussi voyagé en France et dans les Pays-Bas, sans doute pour les affaires de cette maison. Il fut membre, plus d'une fois, de la magistrature suprême; il exerça aussi divers emplois publics, tels que ceux de directeur de la monnoie, des fortifications, de l'office d'abondance pour les blés. En 1323, il avoit servi dans l'armée contre Castruccio; en 1341, il fut au nombre des otages donnés à Mastino della Scala, pour l'accomplissement du traité fait avec lui. C'est ainsi qu'il se montra capable de suivre, à la fois, toutes les carrières publiques et privées. Vers la fin de sa vie, il fut ruiné par la faillite des Bonaccorsi, auxquels il étoit associé; on a même écrit qu'il fut traîné en prison pour dettes. Les derniers livres de son histoire paroissent se ressentir de ses malheurs privés, et indiquer que l'auteur étoit devenu morose et défiant. Lorsqu'il mourut de la peste, en 1348, il devoit être déjà parvenu à un âge assez avancé (2).

D'autres chroniques italiennes finissent à la même époque. Ce qui donne lieu de croire que leurs auteurs furent emportés par la même épidémie (3). Giovanni d'Andréa, le plus illustre des jurisconsultes d'Italie, à Bologne, et la célèbre Laure à Avignon, furent aussi victimes de ce fléau.

(1) *Giov. Villani.* L. VIII, c. 36, p. 367.

(2) *Tiraboschi storia della Letteratura italiana.* T. V, L. II, c. 6, §. 14, p. 380.

(3) *Andrea Dei*, auteur de la Chronique de Sienne, et l'anonyme de Pistoia.

Pendant la durée de la famine et ensuite de la peste, 1348.
les peuples d'Italie, accablés sous le poids de ces calamités, demeurèrent pour la plupart dans une inaction forcée. L'ambition et toutes les passions politiques ne pouvoient plus agir sur des hommes que la mort menaçoit chaque jour, et qui ne connoissoient plus d'avenir. Cependant quelques révolutions éclatantes signalèrent cette époque même; ce fut au moment où la famine finissoit à Pise, et où la peste alloit y commencer, que cette ville se divisa en deux factions nouvelles, les Bergolini et les Raspanti, factions qui succédèrent à celles des comtes et des Visconti, dont on commençoit à oublier les noms, et à celles des nobles et du peuple qu'on avoit vues éclater depuis.

Le jeune comte Rénier, héritier de la famille de la Ghérardesca, et du crédit que cette maison exerçoit depuis long-temps sur le parti populaire, étoit parvenu à sa dix-huitième année. Presque dès son enfance il avoit été revêtu, comme par droit héréditaire, de la charge de capitaine-général de Pise; et la république avoit été administrée, en son nom, par Dino de la Rocca, son parent, et par les principaux chefs du parti populaire. Mais, lorsque Rénier eut enfin des goûts et des volontés personnelles, des hommes qui avoient long-temps appartenu à un parti opposé à sa famille, réussirent à s'emparer de son esprit. Le plus distingué de ces nouveaux conseillers, qu'on appela *Bergolini*, à cause d'un surnom donné au jeune comte, étoit André Gambacorta, chef d'une famille qui devint bientôt la plus puissante de Pise, lorsque les anciennes maisons affoiblies par la peste eurent perdu presque tout leur crédit. Dino de la Rocca, qui étoit issu de la famille Ghérardesca, cherchoit à tenir rassemblés les anciens partisans des comtes et les chefs du parti populaire : plusieurs maisons illustres de Pise étoient associées à sa cause (1), et occupoient encore avec lui les

(1) Les Raü, Scacchiéri, Bénetti, Pandolfini, Rosselmini, Lei-Verna-

1348. principales charges de l'état. Mais on les accusoit d'avoir malversé dans l'administration des deniers publics, d'où leur vint le nom de *Raspanti*; et cette accusation qui prévenoit contre eux le peuple, jointe à leur brouillerie avec le capitaine-général, pouvoit, d'un moment à l'autre, les faire exclure de toutes les places (1).

Tandis que l'inconstance du comte de la Ghérardesca paroissoit menacer Pise d'une révolution, ce jeune homme mourut, non sans qu'on accusât les Raspanti de l'avoir fait empoisonner. L'irritation des partis s'accrut encore par le soupçon de ce crime : en vain les magistrats faisoient punir de la manière la plus rigoureuse ceux qui, par des propos piquans ou des chansons populaires, entretenoient l'animosité des deux factions; en vain ils forcèrent les chefs à unir leurs familles par des mariages, à promettre d'observer la paix, à le jurer même sur l'autel; une défiance mutuelle tenoit chaque parti armé dans ses maisons, et prêt à combattre; chaque nuit un incendie allumé, pour exciter une sédition, éclatoit dans quelque quartier : l'irritation alloit croissant; elle ne put plus être contenue; et le 24 décembre, après un combat autour de la maison de Dino della Rocca, les Bergolini demeurèrent victorieux : les Raspanti furent chassés de la ville, et André Gambacorta fut mis à la tête de la république (2).

Mais cette révolution de Pise étoit peu de chose auprès de celles auxquelles la mort du roi André à Naples avoit donné lieu dans l'Italie méridionale. Le roi Louis de Hongrie étoit déterminé à tirer vengeance du meurtre

galli, Scarsi, Bottioella, et Lambertucci. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1018. — Avec Gambacorti, on voyoit d'autre part Cecco d'Agliata, les Gualandi, Sismondi, Lanfranchi, et Baccarossi.

(1) *Raspare* veut dire enlever en grattant; et figurément, faire sa main, voler dans une administration.

(2) *Cronica di Pisa,* T. XV, p. 1017-1020. — *B. Marangoni di Pisa,* p. 703. — *Giovanni Villani.* L. XII, c. 118, p. 999.

de son frère; et ce fut au milieu des calamités de la famine et de la peste, qu'il accomplit ses projets. La résistance vigoureuse que les Vénitiens lui avoient opposée, en 1346, devant les murs de Zara, l'avoit empêché de réunir cette ville à son royaume, d'établir par son port la communication de la Hongrie avec les provinces d'Apulie, au travers de l'Adriatique. Zara, que Louis n'avait pu délivrer, et qui avoit soutenu avec obstination un siége de dix-huit mois, se rendit enfin aux Vénitiens, au mois de décembre 1326. Les Jadriotes parurent la corde au cou devant le sénat de Venise, pour demander pardon de leur rébellion (1); et le roi Louis, qui leur avoit promis de les protéger, ajourna sa vengeance contre Venise, après celle qu'il vouloit tirer de la reine Jeanne. 1348.

Ni l'élection de Charles IV, et la guerre qu'il excita en Allemagne, ni la mort de Louis de Bavière, ne firent renoncer le roi de Hongrie à l'expédition qu'il méditoit. Il envoya devant lui son frère naturel, l'évêque des cinq Églises, pour préparer les peuples en sa faveur. La ville d'Aquila ouvrit ses portes à ce prélat hongrois; presque toutes les Abruzzes aussi bien que le comte de Fondi, se déclarèrent pour lui (2). Le roi, qui avoit communiqué à tous ses sujets le désir de vengeance dont il étoit lui-même animé, se mit en route plus tard. Il partit de Bude le 3 novembre 1347, avec une armée peu nombreuse, et un trésor considérable, aimant mieux solder des troupes en Italie que de les conduire de si loin (3).

L'armée hongroise prit la route de terre, et fit le tour du golfe Adriatique par Udine, Padoue, Vérone, Bologne et les villes de la Romagne. Le roi se présentoit partout

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 433. *Chronicon Mutinense*. T. XV, p. 607.

(2) *Giov. Villani*. L. XII, c. 88, p. 967.

(3) Giov. Villani dit qu'il n'avoit que mille chevaliers, Bonfinius parle de dix-huit légions; mais il n'indique point de combien d'hommes elles étoient composées. *Rerum Hungaric. D. II*, L. X, p. 262.

1348. comme l'ami des petits seigneurs dont il traversoit les états : il n'annonçoit d'autre ambition que celle de venger son frère, et de punir un crime atroce; et, loin d'être arrêté dans sa route, il grossit son armée d'une foule de volontaires qui se mirent à sa solde (1).

L'Église parut, il est vrai, entreprendre la défense d'un royaume pour lequel aucun prince séculier ne vouloit s'armer. Un légat du pape arrêta le roi de Hongrie à Fuligno; il lui défendit de nourrir davantage des projets de vengeance, puisque le juge député par le Saint-Siége avoit déjà puni tous les vrais coupables : il lui déclara que la souveraineté de Naples appartenoit à l'Église, et que c'étoit au successeur de saint Pierre qu'un chrétien devoit recourir, non au sort des armes, pour faire valoir ses droits sur ce royaume feudataire. « Allez dire à notre saint Père, » répondit Louis, que plus de deux cents coupables de» meurent encore impunis dans ce royaume, qui m'ap» partient par droit de succession. Avec l'aide de Dieu, » je compte bientôt y faire meilleure justice. Lorsque » j'aurai mis la couronne de Naples sur ma tête, je ne » refuserai point à l'Église l'hommage et le tribut que je » lui dois. Si vous m'excommuniez, cependant, j'en ap» pellerai à Dieu de votre sentence : il est plus grand que » le pape, et il connoît la justice de ma cause (2). »

Louis continua ensuite sa route; et, dans les premiers jours de décembre, il parvint sur les frontières du royaume. La reine Jeanne, le 20 août 1347, avoit épousé Louis de Tarente, son cousin : par cette union avec l'un des meurtriers de son mari, elle ne laissoit plus de doute sur sa participation au crime dont le roi de Hongrie l'accusoit; les peuples invoquoient eux-mêmes un vengeur de cet attentat. Aquila, Sulmone et Sanguinetto ouvroient

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 106, p. 983. — *M. Joh. de Thwrocz Chron. Hungaror.* P. III, c. 10, p. 180. — *Script. Hung.* T. I.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 85, p. 106.

leurs portes aux Hongrois; les princes du sang, jaloux de l'élévation d'un de leurs égaux, se détachoient de Jeanne; le duc de Duraz se préparoit à lui faire la guerre (1); et Louis de Tarente, qui s'étoit placé à Capoue pour disputer aux Hongrois le passage du Vulturne, voyoit son armée diminuer chaque jour (2). 1348.

Mais Louis de Tarente n'eut pas même l'occasion de mettre à l'épreuve le courage de ses troupes, dont il se défioit. Le roi de Hongrie ne tenta point le passage du Vulturne : il prit la route du comté d'Alife; et, le 11 janvier, il arriva à Bénévent, avec une armée forte de six mille hommes de cavalerie pesante. Le trouble et l'effroi régnoient à Naples : le grand sénéchal, Nicolas des Acciaiuoli, républicain florentin, qui, au milieu d'une cour corrompue, étoit demeuré fidèle aux principes d'une morale sévère, et qui s'efforçoit désormais de sauver une reine dont il avoit vainement voulu prévenir les fautes et les déréglemens, ne trouvoit personne parmi les courtisans ou la noblesse, qui voulût le seconder. La ville ne songeoit pas même à repousser les Hongrois; et Jeanne prit enfin le parti d'abandonner son royaume, sans avoir livré un seul combat pour le défendre : elle s'embarqua, le 15 janvier, à Naples, avec ses confidens les plus chers; elle fit porter sur sa galère le peu d'argent qui lui restoit encore des trésors amassés par le roi Robert, et elle fit voile vers la Provence, où ses barons devoient lui faire éprouver à leur tour leur arrogance et leur mécontentement. Louis de Tarente et Nicolas des Acciaiuoli s'embarquèrent peu de jours après pour la suivre; et toutes les villes du royaume s'empressèrent d'envoyer à Louis de Hongrie des députations pour se soumettre à lui (3).

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 98, p. 976.

(2) *Dominici de Gravina Chron. de Reb. in Apulia gestis.* T. XII, p. 576.

(3) *Giov. Villani.* L. XII, c. 110, p. 990. — *Gravina Chr. de Reb. in Apul. gestis.* p. 578.

1348. Les princes du sang qui n'avoient point suivi Jeanne dans sa fuite, hésitoient cependant encore à se mettre entre les mains du roi de Hongrie. Charles, duc de Duraz, surmonta le premier cette défiance, et dédaigna les conseils plus timides de ses amis. Il se rendit auprès du roi, son cousin; il lui fit hommage comme à son nouveau souverain, et il reçut de lui l'accueil le plus flatteur. Sur ses invitations, plusieurs fois répétées, ses frères et ses cousins se rendirent aussi auprès du roi, et ils furent reçus en grâce (1).

L'armée hongroise étoit parvenue à Averse; et Louis, avant de quitter cette ville, voulut voir le lieu où son frère avoit péri. Il se rendit le 24 janvier, avec tous les princes du sang, au balcon même où le malheureux André avoit été étranglé. Peut-être toutes les circonstances de ce crime, retracées si fortement à ses yeux et à sa mémoire, excitèrent-elles en lui un accès inattendu de fureur, qu'on prit pour la suite d'un plan perfide conçu d'avance; mais il se retourna avec emportement contre Charles de Duraz, qu'il appela un mauvais traître; il lui reprocha d'avoir, par ses intrigues, occasioné le meurtre d'André, auquel il espéroit succéder. «Il faut que tu meures, dit-il enfin, » là où tu l'as fait mourir.» Au même instant un Hongrois frappa le duc de Duraz à la poitrine; d'autres le saisirent par les cheveux, le jetèrent en bas du balcon d'où André avoit été jeté, et le firent périr sur la même place (2). Les autres princes du sang furent arrêtés, et envoyés en Esclavonie. Un fils d'André et de Jeanne, déjà nommé duc de Calabre, avoit été laissé par sa mère au château de l'Œuf; il fut aussi envoyé par Louis dans ses états héréditaires (3). Après ce jeune enfant, le duc de Duraz étoit

(1) *Dominici de Gravina Chron. Apul.* p. 579.

(2) *Giov. Villani.* L. XII, c. 111, p. 991. — *Dominici de Gravina Chron. Apul.* p. 581.

(3) Tous ces princes furent enfermés au château de Wisgrade. *J. de Thwrocz. Chr. Hungar.* T. III, p. 180, c. 11.

le plus proche héritier des deux trônes de Hongrie et de Naples; et, comme il avoit épousé Marie, sœur de Jeanne, il avoit réuni les droits de la famille de Robert aux siens propres. Des lettres de lui, que les Hongrois avoient surprises, indiquoient qu'en effet il avoit nui à André à la cour du pape, peut-être dans l'espérance de le supplanter : mais il n'avoit point trempé dans la conjuration de Louis de Tarente; il avoit pris des premiers les armes pour le combattre : il avoit été appelé auprès de Louis de Hongrie par les assurances les plus positives d'amitié et de bienveillance; il avoit été invité à sa table, et il fut victime d'une perfidie qui souille seule le caractère chevaleresque du monarque hongrois. 1348.

Ce dernier prit ensuite pacifiquement possession de Naples et du royaume; et comme il ne rencontroit plus de résistance nulle part, il congédia les troupes mercenaires qu'il avoit à sa solde, pour délivrer de leur oppression les provinces qu'il avoit conquises. Parmi ces soldats se trouvoit le même duc Guarniéri, qui, peu d'années auparavant, avoit formé la grande compagnie et ravagé la Toscane et la Romagne. Guarniéri s'empressa de réunir les gens de guerre licenciés par le roi, pour en former une compagnie nouvelle, avec laquelle il entra, par Terracine, dans les états du pape. Cette troupe de brigands, plus régulièrement organisée que la première, devoit plus longtemps aussi répandre la terreur dans toute l'Italie (1).

Cependant la peste avoit commencé à se manifester dans le royaume de Naples; et elle avoit déjà frappé plusieurs serviteurs du roi de Hongrie. Les Napolitains, toujours plus disposés à la révolte qu'à la résistance, commençoient à montrer quelque mécontentement. Les Hongrois étoient impatiens de quitter un pays où une prompte mort les menaçoit tous. Louis confia le commandement des châteaux de Naples à Conrad Wolfart, surnommé Lupo,

(1) *Giov. Villani.* L. XII, c. 112, p. 994.

1348. baron allemand, auquel il laissa douze cents hommes d'armes (1); il nomma son frère, Ulric Wolfart, gouverneur de la Pouille. A ces deux généraux il joignit Étienne, fils de Ladislas Laczk, vayvode de Transylvanie; et, sous prétexte de visiter lui-même les provinces conquises, il se rendit à Barlette, à la fin de mai 1348; il s'y embarqua sur un vaisseau léger, et passa, par l'Esclavonie, en Hongrie, avant que les Napolitains soupçonnassent seulement qu'il vouloit quitter leur royaume (2).

Pendant que la peste duroit encore dans toute sa violence, la reine de Naples, que ses barons mécontens avoient retenue quelque temps prisonnière en Provence, fut avertie que les Napolitains, déjà lassés du joug des Hongrois, soupiroient après son retour, et promettoient de la rétablir sur le trône : mais ses finances étoient complètement épuisées, son crédit étoit anéanti; et elle s'estima heureuse que le pape voulût bien acheter d'elle, au prix de trente mille florins, sa souveraineté sur Avignon. Clément VI, qui n'avoit point voulu reconnoître Louis de Tarente comme roi de Naples, lui donna, à cette occasion, le titre de roi de Jérusalem (3). Les deux époux partirent ensuite avec dix galères génoises qu'ils avoient prises à leur solde, et, à la fin d'août 1348, ils arrivèrent à Sainte-Marie-del-Carmine, proche de Naples, où les barons napolitains s'étoient rendus pour leur faire hommage. Le duc Guarniéri, avec la grande compagnie, s'étoit mis à la solde de Jeanne; et la reine rentra en triomphe dans sa capitale,

(1) *Dominici de Gravina. Chron.* p. 586. — Bonfinius nomme ce général *Wolfart;* le surnom de *Lupo* ne sera sans doute qu'une traduction de son nom; les Italiens en ont fait Guilforte. *Dec. II,* L. X, p. 263.

(2) *Matteo Villani.* L. I, c. 13 et 14, p. 22. — Nous commençons ici à faire usage de cet historien, qui a continué la narration de son frère Giovanni avec plus de détails encore, puisqu'en onze Livres il comprend à peine l'histoire de seize ans. Il est imprimé T. XIV, *Rer. Ital.*

(3) *Matteo Villani.* L. I, c. 19, p. 24.

mais non dans son palais, qui étoit fortifié et occupé par les Hongrois (1). 1348.

Louis de Tarente entreprit avec assez d'activité de recouvrer, de concert avec le duc Guarniéri, le royaume qui appartenoit à sa femme. Il se rendit maître en peu de temps de trois des forteresses qui commandent Naples; et il s'avança ensuite dans la Pouille, à la rencontre de Conrad Wolfart, qui, avec de l'argent reçu de Hongrie, avoit levé une armée nombreuse (2). Mais, en combattant contre ces mercenaires avec des troupes également étrangères, Louis de Tarente fut obligé d'abandonner les provinces à leur discrétion, pour se concilier l'amour de ses soldats; car le général le plus impitoyable étoit sûr d'être le mieux obéi. Wolfart, qui ne gardoit aucun ménagement avec les malheureux Apuliens, débauchoit facilement les troupes de son adversaire. Il avoit abandonné la ville de Foggia au pillage; et les habitans, dépouillés de tous leurs biens, avoient été soumis à d'horribles tortures par les Allemands, qui vouloient forcer ces malheureux à révéler de nouvelles richesses (3). Le duc Guarniéri, qui désiroit avoir part à ce pillage, se laissa surprendre par Wolfart, à Cornéto, avec son armée; et, après avoir été fait prisonnier, il passa au service du roi de Hongrie (4). Louis de Tarente ne pouvant plus alors opposer aucune résistance, les provinces du royaume furent abandonnées à l'avidité de soldats étrangers, sans foi, sans honneur et sans pitié.

L'armée des mercenaires, après plusieurs mois de dévas-

(1) *Dominici de Gravina Chron.* p. 587.

(2) *Ibid.* p. 594.

(3) *Ibid.* p. 595. — Il faut voir dans Gravina le détail de ces cruautés, qui glacent l'ame d'effroi. Le récit de cet historien ne comprend que quatre ou cinq ans, mais il parle d'événemens passés sous ses yeux, et auxquels il a souvent eu une grande part.

(4) La surprise de Guarniéri est attribuée, par M. Villani, à sa trahison, L. I, c. 35-40, p. 39; par Gravina, à son imprudence. *Chron. Apul.* p. 599.

1348. tations, avoit enfin épuisé les ressources de cette riche contrée, lorsqu'un légat du pape vint trouver les capitaines allemands, au nom de la reine et de la ville de Naples, afin d'acheter d'eux, par une énorme contribution, une trève de quelques mois. Les mercenaires se rassemblèrent alors à Averse, pour partager entre eux le butin qu'ils avoient accumulé dans cette ville. Ils avoient forcé, par des tourmens prolongés, leurs prisonniers à faire passer dans leurs mains toute leur fortune, et tous les secours qu'ils pouvoient arracher à la pitié de leurs parens ou de leurs amis. Ils avoient levé de pesantes contributions sur toutes les villes auxquelles ils avoient fait grâce du pillage; et, indépendamment de tout ce qu'ils avoient consommé pendant la guerre, de tous les chevaux, de toutes les armes, de tous les joyaux qu'ils s'étoient appropriés, il leur restoit à partager entre eux une somme de cinq cent mille florins. Après la division du butin, le duc Guarniéri avec le comte Lando et Gianni d'Ornich s'acheminèrent vers l'Italie septentrionale. Mais Conrad Wolfart demeura en Pouille, au service du roi de Hongrie, avec un autre aventurier, le frère de Montréal, chevalier de Jérusalem, que sa bravoure et sa cruauté rendirent bientôt également célèbre (1).

1349. Au nord de l'Italie les républiques toscanes et les tyrans de Lombardie demeurèrent quelque temps dans un repos forcé, après la cessation de la peste, qui ne duroit guère plus de cinq mois dans chaque pays. Occupés à réparer les pertes qu'ils avoient éprouvées, ou à rendre de la force au gouvernement, ils ne cherchoient pas de nouvelles querelles au dehors; et ils étoient trop foibles pour soutenir même les anciennes. L'extinction d'un nombre prodigieux de familles avoit occasioné une foule de procès, pour régler la transmission des héritages demeurés vacans : la

(1) *Dominici de Gravina Chron. de Reb. in Apul. gest.* p. 679.—*Matteo Villani.* L. I, c. 50, p. 50.

mortalité, bien plus grande parmi les pauvres que parmi les riches, avoit privé de bras l'agriculture, les métiers et les fabriques. Les salaires s'étoient élevés à un prix inouï, et les ouvriers se livroient au plaisir et à la bonne chère; en sorte qu'ils faisoient moins d'ouvrage qu'on en auroit pu attendre d'eux. A Florence, la seigneurie, pour forcer le peuple à la sobriété, augmenta les gabelles sur les consommations; mais les ouvriers vivoient dans une telle aisance, qu'ils se plaignirent à peine des impôts les plus onéreux (1). Cependant ceux en qui le fléau qui venoit de frapper l'espèce humaine avoit éveillé un sentiment religieux, se préparèrent à profiter de l'indulgence plénière accordée par le pape Clément VI, pour l'année 1350, comme pour un jubilé centenaire. Dès le commencement de cette année, des fidèles, pleins de ferveur et d'humilité, se mirent en route de toutes les parties de l'Europe; ils supportèrent avec patience l'intempérie d'une saison qui fut très-rigoureuse, les glaces, les neiges, les pluies violentes qui avoient rompu presque tous les chemins. Comme les pèlerins remplissoient toutes les auberges, toutes les maisons qui bordoient les grandes routes, d'autres, et surtout des Hongrois et des Allemands, campoient par troupes nombreuses le long des chemins; ils allumoient des feux en plein air, ou ils se serroient les uns contre les autres pour résister au froid. Ces voyageurs religieux donnoient l'exemple de la charité chrétienne. Jamais on ne les entendit ou disputer entre eux, ou murmurer des incommodités qu'ils éprouvoient. Dans les hôtelleries, l'hôte ne pouvoit suffire à régler les comptes des voyageurs; et cependant jamais on ne les vit partir sans laisser sur la table l'argent qu'ils devoient pour leur nourriture. Les petits princes, les villes et les particuliers, prirent à tâche de pourvoir à

1349. (margin, line 1) — 1350. (margin, beside "accordée par le pape Clément VI, pour l'année 1350,")

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 57, p. 58. — La chronique de Sienne parle aussi de l'abondance après la peste, et du déréglement du peuple. T. XV, p. 124.

1350. la sûreté de voyageurs si extraordinaires, et de maintenir l'ordre sur les grandes routes; en sorte que le voyage de Rome fut accompli par plusieurs millions de chrétiens, sans qu'un grand désordre fût la conséquence d'un si prodigieux concours (1).

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 56, p. 56.

CHAPITRE XXXIX.

Clément VI entreprend de soumettre la Romagne.— Les Pépoli vendent Bologne aux Visconti.— Invasion de la Toscane par l'archevêque de Milan ; son armée est repoussée. — Paix entre le roi de Hongrie et la reine Jeanne de Naples.

1350 — 1351.

L'Église romaine, en publiant un jubilé au milieu du quatorzième siècle, avoit donné pour motif de ce rapprochement d'une fête séculaire, l'injustice qu'éprouvoient les générations auxquelles ce moyen d'obtenir une indulgence plénière n'étoit pas accordé; elle avoit voulu qu'une grâce si singulière fût à la portée de chaque homme, une fois dans sa vie. Mais des vues plus intéressées motivoient en secret cette décision. L'affluence des pèlerins à Rome y apportoit d'immenses richesses : chacun d'eux faisoit une offrande à chaque église; et le pape partageoit ces offrandes, comme il partageoit aussi, par les impôts, le bénéfice que les Romains retiroient du logement de tant d'étrangers.
La même année, la cour d'Avignon voulut faire servir à 1350.
ses vues ambitieuses le trésor qu'elle avoit amassé par la publication du jubilé.

L'état de l'Église, qui n'avoit point encore été réduit sous l'obéissance des papes, quoique les empereurs leur en eussent abandonné la souveraineté, étoit alors partagé entre plusieurs petits tyrans, dont chacun avoit soumis une ou deux villes à sa domination. Mais ces villes étoient les plus

1350. petites de l'Italie: le courage de leurs habitans s'étoit éteint dans la servitude; et les seigneurs ne pouvoient compter, pour leur défense, ni sur le nombre et la richesse des citoyens, ni sur leur énergie. Clément VI crut qu'il lui seroit facile de faire reconnoître son autorité à tous ces petits souverains, au moment où la peste les avoit réduits au dernier degré de foiblesse : il donna commission à Hector de Durfort, son parent, qu'il avoit créé comte de Romagne, de ramener, par la force ou la ruse, toutes les villes de son comté sous l'autorité de l'Église; il lui laissa pour cet objet la disposition d'une grosse somme d'argent; il lui donna quatre cents gendarmes provençaux; il obtint les secours des seigneurs de Lombardie, et il le mit enfin à la tête d'une armée de dix-huit cents chevaux (1).

La commission secrète d'Hector de Durfort étoit de dépouiller tous les tyrans de Romagne; mais le but avoué de son armement étoit d'attaquer et de punir Jean de Manfrédi, seigneur de Faenza, qu'une querelle privée avoit détaché du parti des Guelfes et de l'Église (2). Durfort fit demander des troupes auxiliaires à la famille guelfe des Alidosi, qui gouvernoit Imola, et aux seigneurs de Bologne, Jean et Jacques de Pépoli, fils de Taddéo, mort deux ans auparavant. D'autre part, François des Ordélaffi, seigneur de Forli, Malatesta des Malatesti, seigneur de Rimini, et Bernardino de Pollenta, seigneur de Ravenne et de Cervia, jugèrent mieux de l'orage qui les menaçoit : ils se réunirent au seigneur de Faenza, et ils prirent à leur solde le duc Guarniéri, auquel il ne restoit plus que cinq cents chevaux de sa grande compagnie; les autres s'étant dispersés, pour dissiper dans les plaisirs le butin acquis pendant la campagne de Naples (3).

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 58, p. 59.

(2) *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 415. — *Matteo Villani.* L. I, c. 53, p. 53.

(3) *Chronicon Estense.* T. XX, p. 456.

Le comte de Romagne attaqua, le 13 mai 1350, le pont 1350.
de Saint-Procolo, qui lui ouvroit l'état de Faenza, et il l'emporta de vive force: mais il perdit ensuite près de deux mois au siége du château de Saléruolo, tandis qu'il auroit pu, en moins de temps peut-être, soumettre la ville même de Faenza (1). Ses alliés, inquiets sur les conquêtes qu'il méditoit, cherchoient à le retarder par d'inutiles négociations: mais le comte, de son côté, avoit plus de talens pour les trahisons que pour la guerre. Au milieu des Romagnols, dont la perfidie avoit passé en proverbe parmi les Italiens, un courtisan des papes d'Avignon avoit encore l'avantage dans l'art de dissimuler. Le comte montroit aux Pépoli une confiance absolue: en même temps il complotoit avec les citoyens de Bologne, pour faire assassiner ces deux seigneurs; et, lorsque ses intrigues furent découvertes, il sut si bien dissiper les soupçons des deux frères, qu'il engagea l'un d'eux à venir dans son camp, pour y être le médiateur d'un traité avec le seigneur de Faenza (2).

Jean de Pépoli avoit, dans l'armée de l'Église, deux cents chevaux qu'il avoit fournis au comte; il avoit eu soin d'entretenir avec la plupart des officiers de cette même armée des relations d'amitié et d'hospitalité: lorsqu'il y arriva, le 6 juillet, accompagné par les premiers citoyens de Bologne, et par une garde de trois cents chevaux, il pouvoit se croire dans son propre camp, entouré de ses partisans et de ses soldats; mais le comte, qui l'accueilloit avec les démonstrations de la plus tendre affection et de la plus entière confiance, avoit donné ordre à son maréchal de faire armer les capitaines qui lui étoient le plus dévoués, et de promettre à toute l'armée paie double et mois accompli (3), pourvu qu'elle ne mît pas d'obstacle à la surprise qu'il méditoit.

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 58, p. 59.

(2) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 457. — *Cronica di Bologna*, p. 417.

(3) C'étoient les récompenses promises aux soldats après les plus grandes victoires. La solde étoit comptée par mois et non par jour, et le mois commencé étoit payé comme achevé.

1350. Des rafraîchissemens avoient été servis à Pépoli dans la tente du général; les gentilshommes bolonais, et les cavaliers venus de la ville, avoient été invités par les officiers et les soldats de l'armée à s'asseoir aux tables qui avoient été dressées pour eux dans différentes parties du camp: le seigneur de Bologne étoit demeuré presque seul avec le comte de Romagne, et il attendoit avec impatience l'arrivée des officiers généraux qu'on avoit appelés à un conseil de guerre. Le maréchal de l'armée se présenta enfin devant le pavillon du comte: à l'instant, les soldats dont il étoit entouré se jetèrent sur Jean de Pépoli, le saisirent et le renversèrent. Après l'avoir chargé de fers, ils le transportèrent à Imola, et l'enfermèrent dans la forteresse, sans que ce malheureux eût le temps d'appeler ses gardes à son secours. Un de ses pages, ayant élevé la voix pour le plaindre, fut tué à l'instant à ses pieds (1).

Mastino della Scala, qui avoit contracté avec Durfort une secrète alliance, fit avancer ses troupes contre Bologne, aussitôt qu'il apprit l'arrestation de Jean de Pépoli. De son côté, le comte de Romagne abandonna la guerre qu'il faisoit à ses ennemis, pour conduire son armée contre ses alliés; et, prodiguant les récompenses militaires pour des trahisons ou des conquêtes sans gloire, il promit une seconde fois à ses soldats une paie double, et de compter le mois commencé pour achevé, s'il prenoit avec leur aide le château de Saint-Pierre, que les Bolonais ne songeoient point à défendre (2).

Jacques de Pépoli, qui étoit resté à Bologne, fut frappé comme d'un coup de foudre de l'arrestation de son frère, de la désertion de cinq cents gendarmes restés dans l'armée du comte, et de la guerre que lui faisoient les alliés qu'il avoit secourus. Il écrivit de toutes parts pour se

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 61, p. 61. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 418.

(2) *Matteo Villani.* L. I, c. 62, p. 62.

plaindre de cette insigne trahison, et demander assistance. 1350.
Malatesta de Rimini et Ugolino Gonzague de Mantoue se rendirent en effet à Bologne, et lui offrirent leur alliance (1). Mais il importoit davantage à Pépoli d'intéresser à sa cause les Florentins et le seigneur de Milan, qu'on regardoit alors comme les deux premières puissances de l'Italie.

La république florentine n'avoit pas lieu de se louer des Pépoli, qui avoient manqué à tous les engagemens contractés par les Bolonais envers elle. Aussi la seigneurie répondit-elle aux ambassadeurs de Jacques de Pépoli que son honneur et ses principes ne lui permettoient point de prendre les armes contre l'Église en faveur d'un usurpateur, et que tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui et son frère, c'étoit de chercher par ses bons offices à les réconcilier avec le comte de Romagne: mais elle ajouta en même temps que si elle avoit eu à défendre ses anciens alliés, les citoyens et la république de Bologne, elle n'auroit épargné ni les trésors, ni le sang florentin, pour assurer leur liberté. Cette déclaration, faite aux ambassadeurs dans une audience publique, fut bientôt rapportée à Bologne; le moment propice étoit enfin venu de secouer un joug odieux. « Mais, dit Mathieu Villani, les Bolonais, déjà avilis par » des habitudes serviles, n'étoient plus dignes de la liberté; » leurs péchés la leur avoient fait perdre; leur pauvreté » d'ame les empècha de la recouvrer (2). »

La famille Bentivoglio mit beaucoup de zèle à calmer l'effervescence que le rapport des ambassadeurs avoit excitée parmi le peuple de Bologne : ses chefs représentèrent avec chaleur les dangers d'une rébellion, le bouleversement des fortunes, les violences des soldats, la crainte d'une invasion étrangère. Mais la soumission des Bolonais ne leur épargna

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 459.
(2) *Matteo Villani*. L. I, c. 63, p. 63. — *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 419.

1350. aucune des calamités qu'on leur représentoit comme devant être les conséquences d'un effort généreux pour briser le joug. Jacques de Pépoli avoit pris à sa solde le duc Guarniéri avec cinq cents chevaux; et le seigneur de Milan lui en avoit envoyé cinq cents autres. Guerniéri demanda qu'on abandonnât une rue entière à ses soldats : il les mit en possession des maisons et de tous les biens qu'elles contenoient, et il en usa comme si la ville avoit été prise d'assaut, ou livrée à sa discrétion. D'autre part, l'armée du comte de Romagne pilloit les campagnes jusqu'aux portes et au pied des murs : en sorte que les Bolonais étaient également dépouillés par leurs propres soldats et par leurs ennemis.

On pouvait croire que Bologne ne tiendroit pas longtemps dans une situation si critique, lorsque les espérances des opprimés furent tout à coup réveillées d'une manière inopinée. Hector de Durfort avoit promis deux fois à son armée, des paies doubles et des récompenses militaires; mais, loin d'être en état de tenir parole, il étoit arriéré de plusieurs mois de solde courante, et il n'avoit point d'argent pour satisfaire ses soldats. Une révolte dans son camp, où il fut menacé d'être gardé comme otage, rabaissa tout à coup son ambition et son orgueil; il se vit obligé à rendre la liberté à Jean de Pépoli, pour satisfaire, avec sa rançon, à l'avidité de ses troupes (1). Ce contre-temps lui fit prêter l'oreille à des conditions d'accommodement; et les Florentins, pour les faire admettre, s'empressèrent d'envoyer une ambassade solennelle à Bologne. Ils demandèrent que cette ville rentrât sous la protection de l'Église; qu'elle fût remise en liberté, et gouvernée par le peuple comme elle l'étoit anciennement; qu'elle payât à saint Pierre le

(1) Pépoli promit quatre-vingt mille florins pour sa rançon; il en donna vingt mille comptant, et livra ses trois fils en otage pour le reste. *Cronica Miscella di Bologna*, p. 419. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXII, p. 198.

tribut accoutumé; et qu'en signe de soumission, elle admît 1350.
dans ses murs le comte de Romagne avec une suite peu nombreuse; que les tyrans renonçassent à toute part au gouvernement; et que la réforme de l'administration s'accomplît sous la direction de commissaires florentins. Le comte et les Pépoli, également déchus de leurs prétentions, paroissoient se prêter à cet arrangement : cependant, lorsqu'ils prirent conseil des tyrans de Lombardie leurs alliés, Mastino della Scala, qui espérait s'emparer lui-même de Bologne, s'efforça de détourner le comte d'un pareil traité; et Visconti, par des motifs non moins personnels, y fit renoncer les Pépoli (1).

Les seigneurs de Bologne avoient fait choix des citoyens les plus distingués par leur patriotisme, de ceux que leurs talens, leurs richesses ou leur naissance désignoient comme les chefs naturels du peuple; et ils les avoient envoyés à Florence, pour traiter, de concert avec cette république, des moyens de rétablir la liberté bolonaise. Richard Salicetti, chef de cette députation illustre, adressa à la seigneurie florentine, en présence du peuple assemblé, de touchantes actions de grâces pour l'affranchissement de sa patrie; il lui appliqua ces mots de son texte : *Ad Dominum cum tribularer clamavi*, et il promit, au nom des Bolonais, une reconnaissance éternelle pour le plus grand des bienfaits. Mais le lendemain de cette audience, on apprit à Florence que la députation bolonaise n'avoit été qu'un stratagème des Pépoli, pour éloigner des citoyens qu'ils redoutoient; que, pendant leur absence, Bologne avoit été vendue aux Visconti, et que cette ville étoit déjà en leur pouvoir (2).

Depuis l'année 1339 jusqu'en 1349, Luchino Visconti avoit régné sur Milan et sur presque toute la Lombardie. De grands talens pour la guerre, une politique perfide, une

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 67, p. 68.
(2) *Ibid*. c. 67, p. 66.

1350. dissimulation impénétrable, une jalousie féroce du pouvoir, une défiance à laquelle il sacrifia ses plus proches parens, paroissent être les traits principaux de son caractère. On loua beaucoup son amour pour la justice, ou plutôt la vigilance avec laquelle il maintint la police dans ses états, et la sévérité avec laquelle il punit les malfaiteurs; mais on ne devroit pas confondre sous le même nom l'amour d'un homme honnête et juste pour des règles immuables, et l'inflexibilité d'un despote jaloux de son autorité, qui conserve ou qui venge l'ordre qu'il a établi. Luchino aimoit la louange, et il rechercha l'amitié de Pétrarque : les hommes puissans l'obtenoient aisément en flattant l'amour-propre du poète vaniteux. Pétrarque envoya en effet une épître pompeuse à Luchino, pour célébrer ses vertus et sa gloire (1); mais à peine le tyran eut-il le temps de recevoir ces vers; il mourut le 23 janvier 1349, empoisonné par sa femme Isabelle de Fiesque, qui fut avertie à temps que, dans un transport de jalousie, son mari avoit manifesté l'intention de lui donner la mort.

Jean Visconti, archevêque de Milan, succéda à son frère Luchino, et se trouva seigneur de seize des plus grandes villes de Lombardie (2). Ce fut lui qui entra en traité avec Jean de Pépoli, pour acheter Bologne : il promit aux deux frères, deux cent mille florins pour la possession de cette ville, et il s'engagea à leur laisser la propriété des trois châteaux de San-Giovanni, Nonantola, et Crevalcuore (3). A ce prix, les Pépoli, qui avoient dû leur grandeur à la confiance des Guelfes leurs concitoyens, vendirent leur patrie à un tyran étranger, à un Gibelin dont les an-

(1) *Franc. Petrarcæ Familiares.* L. VII, epist. 15.—De Sade, Mémoires. T. II, L. III, p. 428.

(2) Milan, Lodi, Plaisance, Borgo San-Donnino, Parme, Crème, Brescia, Bergame, Novare, Como, Verceil, Alba, Alexandrie, Tortone, Pontrémoli et Asti.

(3) Le contrat de vente est rapporté dans Ghirardacci, en date du 16 octobre 1350. *Storia di Bologna.* L. XXII, T. II, p. 199.

cêtres avoient de tout temps été ennemis des leurs. Le mépris de toute l'Italie punit les Pépoli d'un marché si honteux (1). A Bologne, il excita l'indignation la plus violente; on crioit avec rage dans les rues, *nous ne voulons point être vendus* (2). Mais les citoyens, découragés et privés de leurs chefs n'osèrent pas prendre les armes : ils n'osèrent pas implorer l'aide des Florentins, qui partageoient leur ressentiment; et l'un des neveux de l'archevêque fut admis sans résistance dans la ville, avec quinze cents chevaux (3). 1350.

Le duc Guarniéri, ennemi personnel des Visconti, passa dans le camp du comte de Romagne, avec ses soldats, le jour où les troupes milanaises entrèrent dans Bologne; des renforts envoyés par Mastino della Scala, arrivèrent en même temps à l'armée de l'Église, qui se trouva tout à coup plus nombreuse et plus formidable que jamais. Mais la cour d'Avignon faisoit échouer tous les projets de ses généraux, par son avarice. Après avoir entrepris une guerre avec vigueur, et avoir promis des subsides considérables à ses alliés, elle manquoit sans pudeur à ses engagemens; elle refusoit son argent au moment où il étoit le plus nécessaire, et elle abandonnoit ses propres créatures, parce que tous ses revenus avoient été saisis par d'autres favoris. On n'envoya point au comte de Romagne la solde des troupes qu'il commandoit. En vain celui-ci représenta au pape, son parent, à quel affront le nom de l'Église alloit être exposé, et quel danger menaçoit tout son patrimoine. Durfort ne put obtenir d'Avignon aucun subside; et il fut enfin obligé de consentir à ce que ses soldats traitassent avec son ennemi.
Bernabos Visconti, qui commandoit à Bologne, paya, avec 1351.
l'argent destiné aux Pépoli, la solde des troupes qui l'as-

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 68, p. 67.

(2) *Petri Azarii Novariens. Chronic.* T. XVI, p. 326. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 420.

(3) *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, c. 11, p. 325. — *Chron. Estense*, p. 462. — *Cherubino Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXII, T. II, p. 204.

1351. siégeoient; il prit quinze cents chevaliers de l'Église à son service; il obligea le reste à se retirer : il recouvra tous les châteaux que ces troupes avoient occupés, et il laissa le comte de Romagne retourner couvert de honte à Imola (1).

Cette déroute réveilla pour quelques momens l'orgueil et la colère de la cour d'Avignon. Clément VI renouvela, contre les Visconti, les procès commencés par Jean XXII, pour cause de schisme et d'hérésie. Il cita l'archevêque et ses trois neveux (2) à comparoître, le 8 avril 1351, devant le consistoire des cardinaux, pour se justifier de leur rébellion contre l'Église; et il envoya en Italie, avec le titre de légat, l'évêque de Ferrare, pour former une ligue contre les seigneurs de Milan (3).

Le légat se présenta d'abord devant l'archevêque Visconti; il le somma de restituer Bologne à l'Église, et de choisir ensuite entre l'état de prêtre et celui de prince, entre la puissance spirituelle et la temporelle. Visconti demanda au légat de répéter cette même sommation, le dimanche suivant, à l'église cathédrale, puisque ce n'étoit qu'en présence du peuple et du clergé, qu'un archevêque et un prince pouvoit répondre à un tel message. Lorsque ce jour fut venu, et que Visconti eut célébré la messe avec beaucoup de solennité, le légat exposa, devant tout le peuple, l'ambassade dont il étoit chargé : l'archevêque, pour toute réponse, saisit d'une main la croix, et de l'autre il tira une épée de son fourreau. « Voici, dit-il, mes armes » spirituelles et temporelles; avec les unes, je défendrai » les autres (4). »

(1) *Matteo Villani*. L. I, c. 70, p. 69. — *Chronicon Estense*. T. XV, p. 463. — *Cronica Miscella di Bologna*, p. 422.

(2) Galéaz, Bernabos et Mattéo étoient fils de Stéfano, frère de l'archevêque, et le cinquième des fils du grand Mattéo Visconti.

(3) *Matteo Villani*. L. I, c. 76, p. 75.

(4) *Corio Istorie Milanesi*. P. III, p. 224. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXIII, T. II, p. 210. — Jean Visconti se fit peindre lui-même dans la chapelle de l'archevêché qu'il avoit bâtie, tenant à la fois la croix et l'épée. Le portrait est gravé dans Græevius, T. III, p. 306.

L'archevêque promit néanmoins, ensuite, d'obéir à la citation du pape, et de se présenter en personne à Avignon. Il vouloit effrayer la cour par une singulière fanfaronnade. Un de ses secrétaires se rendit à Avignon pour lui préparer des logemens; il loua toutes les maisons qui étoient vacantes dans la ville et à plusieurs lieues à la ronde; il fit en même temps des approvisionnemens immenses pour la nourriture et l'ameublement de son maître et de sa suite. Le pape, étonné de tant de mouvemens, fit demander au secrétaire quelle suite l'archevêque comptoit donc amener avec lui. Le secrétaire répondit qu'il avoit ordre de préparer des quartiers et des vivres pour douze mille cavaliers et six mille fantassins, sans compter les gentilshommes milanais qui devoient suivre leur archevêque. Ses approvisionnemens, ajouta-t-il, lui avoient déjà coûté quarante mille florins. Le pape, effrayé d'une pareille visite, fit prier Visconti de ne point se donner la peine de venir : il lui envoya même des députés pour entrer de loin en négociation avec lui; et avant la fin de l'année, il lui accorda, pour le prix de cent mille florins, l'investiture de Bologne, objet principal de la contestation (1). 1351.

L'évêque de Ferrare avoit bien cherché, selon la commission qui lui étoit donnée, à susciter des ennemis aux Visconti, et à former une ligue contre eux, mais les seigneurs de Lombardie qui avoient le plus à craindre de l'ambition de l'archevêque, étoient sans force pour lui résister. Jacques de Carrare l'ancien avoit été assassiné par un bâtard de sa famille; en sorte que la seigneurie de Padoue avoit été transférée à des jeunes gens sans expérience (2). Mastino della Scala mourut subitement, le 3 juin 1351, à l'âge de quarante-deux ans, après en avoir régné vingt-trois. Son frère Albert, ne prenant aucune part au gouvernement, Mastino eut pour successeur, ses trois fils, Can

(1) *Corio Istorie Milanesi*. P. III, p. 224.
(2) *Cortusiorum Historia*. L. X, c. 4 et 5, p. 933.

1351. Grande II, Can Signore, et Paul Alboin, dont aucun n'héritoit des talens de son père (1). Les républiques de Florence, Sienne et Pérouse, avoient envoyé des députés à Arezzo, d'après la demande du légat, pour se concerter avec les seigneurs de Vérone et de Ferrare, sur les moyens de maintenir l'équilibre de l'Italie: mais Sienne et Pérouse, d'après leur éloignement de Milan, croyoient ne courir aucun danger, et ne vouloient faire aucun sacrifice à la cause commune, et la mort de Mastino fit abandonner à tous les députés une diète qui ne savoit prendre aucune détermination. Can Grande, qui avoit épousé une nièce de l'archevêque de Milan, saisit cette occasion pour contracter avec lui une étroite alliance (2).

Ainsi, la république de Florence étoit la seule qui eût assez de courage pour vouloir s'opposer aux progrès de la maison Visconti. La désertion de toutes les autres puissances, la laissoit exposée en première ligne aux attaques de ce voisin dangereux. Tous les tyrans de Romagne, tous les gentilshommes gibelins de Toscane, s'allioient au seigneur de Milan; et une armée que ce dernier avoit envoyée pour former le siége d'Imola, menaçoit en même temps les frontières florentines, car la république ne pouvoit pas se reposer sur les traités de paix qui subsistoient entre elle et le tyran (3).

Il falloit au moins s'assurer que les passages des montagnes ne seroient pas ouverts aux Milanais par les villes toscanes, qui se gouvernoient en liberté sous la protection de la république. Prato et Pistoia, deux cités situées dans la même plaine que Florence, étendoient leur juridiction sur les montagnes qui séparent la Toscane du Bolonais; et le gouvernement de ces deux villes, qui pouvoient devenir

(1) *Chron. Estense.* T. XV, p. 464. — *Chronicon Veronense.* T. VIII, p. 653.

(2) *Matteo Villani.* L. I, c. 76, p. 75.

(3) *Ibid.* c. 77, p. 76. *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 423.

des places d'armes dangereuses, entre les mains des ennemis, n'inspiroit aucune sécurité au parti guelfe. A Prato, la famille des Guazzalotti, élevée par la faveur des Florentins, étoit parvenue à un pouvoir presque tyrannique. Les anciens chefs de cette famille avoient été remplacés, à leur mort, par des jeunes gens vains de leur importance dans leur petite ville. Ils affectoient de s'y conduire en maîtres, et de braver les Florentins, leurs anciens protecteurs. Ils poussèrent leur arrogance jusqu'à condamner à mort deux citoyens innocens, sur un soupçon de conjuration, et à les faire exécuter, malgré les instantes prières de la seigneurie florentine. Celle-ci fit alors avancer ses milices jusqu'aux portes de Prato, et se fit confier la garde de la ville. En même temps elle traita avec la reine Jeanne, qui avoit hérité du duc de Calabre, des droits ou plutôt des prétentions à la souveraineté de Prato; elle acheta ces droits pour dix-sept mille cinq cents florins, et elle réunit définitivement ce petit état au territoire florentin (1). 1351.

Les prieurs de Florence avoient aussi projeté de s'emparer par surprise, de Pistoia; et sans y être autorisés par le peuple ou les conseils de la république, ils avoient fait tenter une escalade dans la nuit du 26 mars 1351. Mais les Pistoiais, indignés de cette trahison, avoient repoussé avec fureur les assaillans, et paroissoient déterminés à renoncer au parti guelfe, et à leurs anciennes alliances, pour se venger d'une injuste agression. Les Florentins, d'autre part, quoiqu'ils blâmassent hautement la conduite de leurs prieurs, se trouvoient obligés à former le siége d'une ville qu'ils voyoient sur le point de se livrer aux Visconti. Cependant leurs milices évitoient de causer du dommage à d'anciens alliés qu'elles se reprochoient d'attaquer : les prieurs demandoient avec instance qu'on ouvrît une négociation; et ils réussirent enfin, par l'entremise de quelques gentils-

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 71, 72, 73, p. 70. — *Jannotii Manetti Histor. Pistoriens.* L. III, T. XIX, p. 1061.

1351. hommes guelfes, à conclure un accord entre les deux républiques. La liberté de la plus foible fut réservée en son entier; mais les Florentins furent autorisés à mettre garnison dans la citadelle de Pistoia, et dans les deux forteresses de Serravalle et de la Sambuca (1). Quelques-unes des avenues de la Toscane parurent ainsi fermées au tyran de Lombardie; mais, d'autre part, des révolutions excitées par ses intrigues dans le voisinage de cette province, lui ouvroient de nouveaux chemins pour y pénétrer. Partout où un usurpateur s'élevoit à la tyrannie, Visconti acquéroit un allié, et la république trouvoit un ennemi. A Orviéto, Bénédetto Monaldeschi, qui vouloit s'emparer du pouvoir suprême, s'assura d'avance les secours de l'archevêque de Milan; il réunit dans sa maison ses satellites, et leur distribua des armes; il les avertit du signal auquel ils devoient paroître sur la place; ensuite il se rendit au conseil, pour y rencontrer deux de ses parens, les Monaldi des Monaldeschi, dont il connoissoit trop l'intégrité pour espérer qu'ils consentissent à son usurpation. Il les prit à part dès que le conseil fut terminé; et, les conduisant devant sa maison, il les fit poignarder sous ses yeux. C'étoit le signal qu'attendoient les brigands rassemblés chez lui : ils remplirent aussitôt la place; ils prirent d'assaut le palais du gouvernement; ils pillèrent les maisons et les magasins des marchands; ils massacrèrent tous ceux qui firent résistance, et ils proclamèrent que Bénédetto de Bonconte Monaldeschi, étoit seigneur d'Orviéto. L'alliance de ce nouveau seigneur avec l'archevêque Visconti fut publiée peu de jours après (2).

Presque dans le même temps, Jean Cantuccio des Gabrielli s'empara de la seigneurie d'Agobbio, sa patrie, tandis que la plupart des citoyens de cette ville étoient absens,

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 95, 96 et 97, p. 91. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 426. — *Chronicon Estense*, p. 464. — Cet accord fut conclu le 24 avril 1351.

(2) *Cronica d'Orvieto.* T. XV, p. 657. — *Matteo Villani.* L. I, c. 80, p. 78.

et gouvernoient, comme podestats, les autres cités d'Italie; 1351.
car tous les gentilshommes d'Agobbio suivoient la carrière de la judicature, et aucune autre ville n'a fourni tant de recteurs aux républiques d'Italie. Une armée d'émigrés vint bientôt attaquer le nouveau tyran, et former de concert avec les Pérousins, le siége d'Agobbio : mais Jean de Gabrielli, quoique guelfe d'origine, appela les Gibelins à son aide; les troupes de l'archevêque Visconti vinrent le défendre, et les assiégeans furent contraints à se retirer (1).

Les Ubaldini, les Ubertini, les Tarlati et les Pazzi s'étoient rendus à une diète que les Gibelins avoient tenue à Milan, au mois de juillet; on avoit vu à cette même assemblée les ambassadeurs des Pisans, les Castracani, émigrés de Lucques, les comtes de Santafiora et de Spadalonga dont les fiefs impériaux s'étendoient dans les montagnes de Sienne, et les députés des seigneurs de Forli, de Rimini et d'Urbino. Tout annonçoit l'orage prêt à fondre sur la république florentine : mais comme l'archevêque de Milan lui donnoit chaque jour de nouvelles assurances de son désir de maintenir la paix et la bonne intelligence, les prieurs de Florence s'aveugloient sur le danger dont ils étoient menacés, et ne prenoient aucune mesure pour s'en garantir (2).

Une prétendue conjuration avoit été découverte à Bologne, par l'archevêque de Milan; il avoit fait battre de verges, et enfermer dans une prison perpétuelle, l'un des Pépoli, avec ses enfans, afin de lui reprendre l'argent qu'il lui avoit donné en achetant sa souveraineté (3). Tandis qu'on étoit occupé à Florence de cette nouvelle, on apprit tout à coup qu'un émigré de Pistoia avoit surpris le châ-

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 81 et 82, p. 79.
(2) *Ibid.* c. 77, p. 76; L. II, c. 2, p. 97.
(3) *Chronic. Estense.* T. XV, p. 465. — *Matteo Villani.* L. II, c. 3, p. 98. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 423.

1351. teau de la Sambuca, qui commandoit les passages de l'Apennin, et bientôt après que Jean d'Oleggio, général du seigneur de Milan, étoit arrivé à quatre milles de Pistoia, avec une partie de l'armée, qui, auparavant, formoit le siége d'Imola (1).

Heureusement Jean d'Oleggio s'arrêta deux jours au pied de l'Apennin, pour attendre le reste de ses troupes. Cinq cents cavaliers et six cents fantassins de Florence eurent le temps de se jeter dans Pistoia, le 28 juillet, avant que la ville fût assiégée; et ils réparèrent ainsi par leur zèle, la négligence des magistrats (2). Mais la conjuration formée contre Florence dans la diète des Gibelins, à Milan, éclata de toutes parts. Les troupes rassemblées dans les diverses places de Lombardie, marchoient toutes vers la Toscane, les seigneurs de la Vénétie et de la Romagne, fournissoient leurs contingens à l'armée milanaise; les Ubaldini mettoient sous les armes tous leurs vassaux des Apennins; avec ces montagnards, ils brûlèrent Fiorenzuola, dont les fortifications n'étoient pas encore relevées, et ils prirent Montécolorèto (3). Pierre Saccone des Tarlati, le plus retoutable partisan qu'eût produit l'Italie, ravageoit, avec les Ubertini et les Pazzi, tous les environs de Bibbiéna (4). On trembloit à Florence que les Pisans ne se joignissent à tant d'ennemis; car on savoit qu'aussi bien que les autres Gibelins, ils avoient envoyé des députés à la diète de Milan : néanmoins la crainte de favoriser l'agrandissement d'un tyran, l'emporta dans les conseils de Pise, sur la fureur de l'esprit de parti; et la république refusa de prendre les armes contre un peuple, rival il est vrai, mais qui soutenoit seul en Italie la cause de la liberté (5).

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 4, p. 99. — *Petri Azarii Chron.* c. 11, p. 327. — *Cronica di Bologna*, p. 424.

(2) *Ibid.* L. II, c. 5, p. 100.

(3) *Ibid.* L. II, c. 6, p. 101.

(4) *Ibid.* c. 7, p. 101.

(5) *Ibid.* c. 4, p. 100.

Les Florentins envoyèrent des députés à Jean Visconti d'Oleggio, pour lui demander raison d'une agression qui n'avoit point été précédée par une déclaration de guerre, tandis qu'ils savoient n'avoir pas donné un seul sujet de plainte à l'archevêque de Milan, son maître, et qu'ils n'avoient aucun démêlé avec lui. Oleggio les reçut en présence de son conseil de guerre, et il leur répondit en ces termes : 1351.

« Messire l'archevêque de Milan est un seigneur puissant, bienfaisant et gracieux ; ce n'est pas volontiers » qu'il fait souffrir personne. Partout où s'étend sa » puissance, il apporte la paix et la concorde, et plus » qu'aucun seigneur il aime et maintient la justice. Ce » n'est point dans de mauvais desseins qu'il nous a » envoyés ici ; au contraire, c'est pour y rétablir l'union » et la paix ; c'est pour détruire les dissensions et les » haines secrètes qui divisent les peuples de Toscane. Il » connoît la discorde, la rancune, les factions qui troublent Florence et ruinent les autres communautés de » cette contrée ; il nous a envoyés pour les éteindre et » vous ramener à un gouvernement plus sage, par ses » conseils et sa protection. Il a pris la résolution invariable » de réformer les abus dans toutes les villes de Toscane : » s'il ne peut y parvenir par la douceur et la persuasion, » il y réussira par sa puissance. Il nous a ordonné de » conduire son armée aux portes de votre ville, de vous » combattre par le fer et le feu, et de livrer vos biens au » pillage, jusqu'à ce que, pour votre propre avantage, » vous vous soyez pliés à faire sa volonté (1). »

Les gouvernemens souillés par l'injustice et la trahison ont invoqué souvent les noms de la vertu et de l'honneur, et ont prêté à une ambition effrénée le langage de la modération et de la justice: ils peuvent bien, sous leur empire, faire taire toute autre voix que la leur ; mais ils n'en

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 8, p. 102.

1351. imposent pas plus à la postérité, qu'ils ne trompent ceux à qui ils adressent leurs proclamations. Les manifestes dans lesquels ils consignent leurs mensonges, ne seront point conservés comme des monumens historiques qui puissent faire connoître les faits ou les intentions de ceux qui les ont publiés, mais comme des témoignages irrécusables de leur bassesse et de leur fausseté. Les ambassadeurs florentins, auxquels Visconti d'Oleggio refusa des passe-ports pour se rendre à Milan auprès de l'archevêque, revinrent exposer à la seigneurie la réponse à la fois hypocrite et altière qu'on leur avoit donnée : elle fut communiquée au peuple, et consignée dans les chroniques; et par l'indignation qu'elle excita, elle fournit à la république de nouvelles forces.

Les Florentins envoyèrent tout ce qu'ils avoient de troupes soldées dans les deux villes de Prato et de Pistoia; la défense des autres lieux-forts fut confiée à leurs habitans, et les milices bourgeoises entreprirent elles-mêmes la garde des murs de la capitale. La seigneurie, surprise au milieu de la paix, n'avoit point à sa solde de capitaine de guerre, ou d'armée en état de tenir la campagne; tandis que Visconti d'Oleggio commandoit, dans la plaine de Pistoia, cinq mille cuirassiers à cheval, deux mille hommes de cavalerie légère, et six mille fantassins. Avec ces forces redoutables, le général milanais vint établir son quartier dans les villages ouverts de Campi, Brozzi et Pérétola, et il étendit ses dévastations jusqu'aux portes de Florence (1).

Mais les paysans, à l'arrivée de l'armée ennemie, s'étoient hâtés de mettre en sûreté tout ce qu'ils avoient de précieux; ils s'étoient enfermés dans les lieux-forts, avec leur bétail et leurs provisions de bouche. Les Milanais commencèrent bientôt à souffrir du manque de vivres,

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 9, p. 103. — *Chronicon Estense.* p. 468. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*, p. 617.

aussi bien que de la chaleur, qui étoit extrême. Pour se procurer des munitions, même pour parler à un paysan, ou entrer dans une maison, il falloit commencer par faire un siége; car la campagne n'étoit point habitée, et tous les cultivateurs vivoient dans des châteaux fortifiés. Oleggio, ne pouvant subsister plus long-temps dans la plaine florentine, en sortit par le val de Marina, qui conduit dans le Mugello; et, après s'être reposé quelques jours, il entreprit le siége de Scarpéria (1). 1351.

La bourgade de Scarpéria étoit mal fortifiée; elle n'avoit de mur que d'un seul côté, tandis que de l'autre elle avoit pour toute défense un fossé avec une palissade; et derrière ce fossé, les murs des premières maisons. La garnison étoit composée de deux cents cuirassiers et trois cents fantassins, tandis qu'Oleggio avoit joint à son armée, déjà considérable, tous les Gibelins des Apennins, en sorte que ses troupes paroissoient couvrir toute la campagne. Cependant les commandans de Scarpéria, sommés de se rendre, répondirent qu'ils se sentoient les moyens de défendre pendant trois ans la forteresse qui leur étoit confiée, et ils repoussèrent avec vigueur un premier assaut qui leur fut livré le 20 août (2).

Pendant que l'armée de Visconti étoit retenue devant Scarpéria, les Florentins rassembloient des hommes d'armes à leur solde; mais aucun capitaine ne vouloit entrer à leur service, pour ne pas s'attirer l'inimitié du seigneur de Milan. Il fallut donc renoncer à tenir la campagne, et donner à des citoyens florentins le commandement des compagnies que levoit la république, pour fortifier les châteaux du Mugello et les passages des montagnes. Les paysans venoient se ranger sous les drapeaux de ces commandans divers; des escarmouches journalières les accoutumoient aux armes; les convois de Lombardie qui

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 11 et 12, p. 105.

(2) *Ibid.* c. 15, p. 108.—*Petri Azarii Notar. Novariensis Chron.* p. 328.

1351. alimentoient l'armée des Visconti étoient fréquemment enlevés, les Siennois avoient envoyé aux Florentins un corps de troupes auxiliaires (1). Les Pisans avoient refusé obstinément de faire cause commune avec l'archevêque, et de violer leur traité de paix (2). A Florence, l'ordre public et la tranquillité se maintenoient malgré la guerre: les citoyens désarmés s'occupoient de leur commerce, et la banque ou le *monte* continuoit ses paiemens sans témoigner de défiance. Les soldats milanais souffroient presque seuls des hostilités qu'ils avoient commencées.

Cependant le château de Scarpéria étoit attaqué avec obstination; les machines des assiégeans ne cessoient, ni le jour ni la nuit, d'y lancer d'énormes quartiers de rocher; la garnison, affoiblie par une suite de combats, commençoit à prévoir qu'elle ne pourroit pas tenir longtemps encore contre des forces tellement supérieures, et elle demandoit du secours: la cavalerie auxiliaire que les Florentins attendoient de Pérouse, n'avoit pu leur parvenir; elle étoit tombée dans une embuscade dressée par Pierre Saccone des Tarlati, et elle avoit été dévalisée (3). La seigneurie, n'ayant pas à la tête de ses troupes un général expérimenté, n'osoit point hasarder la bataille pour délivrer Scarpéria. Elle essaya plutôt de faire passer des renforts dans ce château. Deux citoyens courageux, un Giovanni Visdomini et un Médici, qui tous deux suivoient le métier des armes, entreprirent de conduire, l'un trente cuirassiers, l'autre quatre-vingts fantassins d'élite, au travers du camp des assiégeans, jusque dans les murs de Scarpéria. Tous les soldats dont ils firent choix

(1) *Agnolo di Tura Cronica di Siena.* T. XV, p. 126.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 20, p. 112. — *Cronica di Pisa.* L. XV, p. 1023. Mais il y a erreur dans les dates. Elle place ces événemens à l'année 1354 pisane, ou 1353 vulgaire. — *Bern. Marangoni Chron. di Pisa*, p. 709.

(3) *Ibid.* c. 22, p. 115. — *Cronaca d'Arezzo in terza rima di Ser Gorello.* T. XV, c. 6, p. 838.

étoient allemands ; l'armée des Visconti étoit surtout composée de mercenaires de cette nation, la communauté de langage facilita la marche des aventuriers qui vouloient pénétrer dans le château : la nuit les favorisoit ; la connoissance parfaite des lieux et la surprise de leurs ennemis servirent leur hardiesse, et ils parvinrent à Scarpéria, où cette poignée de braves gens fut reçue avec des transports de joie (1). 1351.

Lorsque Visconti d'Oleggio vit que la perte occasionée aux assiégés par ses balistes et la grêle de traits lancés sur eux ne les déterminoit point à se rendre, il résolut d'emporter les murs de la place à la pointe de l'épée. Il avoit fait préparer toutes les machines de guerre alors en usage pour l'attaque des villes ; des tours mouvantes de bois, des beliers armés d'un crochet, des échelles, et il avoit fait remplir les fossés de fagots. Le premier dimanche d'octobre, il donna un assaut général ; mais les assiégés, inébranlables à leur poste, renversoient avec des pieux ceux qui montoient les échelles, ou qui s'avançoient sur les ponts des tours mouvantes ; ils faisoient pleuvoir sur les autres la poix bouillante, les pierres et les traits : ils ne laissoient pas un instant dégarni le plus étroit espace de mur ; ils faisoient rouler les uns sur les autres, les assaillans qui s'élevoient successivement jusqu'aux créneaux de la muraille et qui retomboient dans le fossé, couverts de blessures. Oleggio avoit compté vaincre les défenseurs de Scarpéria par l'épuisement de la fatigue ; et il amenoit successivement à l'assaut ses divers corps d'armée, opposant chaque demi-heure des troupes fraîches à des soldats harassés par le combat. Mais les assiégés, animés par leur succès, sembloient ne pas ressentir leur fatigue : les assaillans, au contraire, perdoient courage en apprenant les pertes éprouvées par leurs devanciers. Après que l'attaque eut duré six heures, Oleggio fit retirer ses

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 23, p. 115.

1351. troupes, et abandonna devant les murs soixante-quatre échelles qui furent prises par les assiégés (1).

Le général milanais essaya ensuite de pénétrer dans Scarpéria, par une mine : la galerie qu'il avoit creusée fut éventée, et ses mineurs en furent chassés avec perte (2). Après quatre jours de repos, il donna un second assaut général, qui ne fut ni moins long, ni moins acharné que le premier ; mais ses troupes furent repoussées avec plus de honte encore. Toutes les machines qu'elles avoient approchées des murs, et les tours mouvantes elles-mêmes, qu'on ne pouvoit reconstruire sans de longs travaux, furent brûlées dans une sortie (3). La nuit même qui suivit ce combat, les habitans de Scarpéria furent attaqués par surprise : Oleggio avoit promis à ses connétables allemands, pour la prise de ce petit château, outre la paie double et le mois accompli, un présent de dix mille florins. A minuit, comme les assiégés pansoient leurs blessés, ou réparoient leurs forces par le sommeil, le signal fut donné dans le camp milanais de courir aux armes. Les rayons de la lune tomboient obliquement sur le château, ils éclairoient le camp et l'intervalle qui le séparoit des murs, tandis que les bâtimens de Scarpéria jetoient sur le côté opposé une ombre obscure et prolongée. Dans cet espace sombre, Oleggio avoit placé trois cents sergens d'armes avec des échelles. Tout le reste de l'armée s'avançoit au bruit des fanfares, et en poussant de grands cris, du côté que la lune éclairoit. Le général milanais ne doutoit pas que, dans la première surprise d'une attaque nocturne, tous les habitans de Scarpéria ne se portassent vers le mur qu'ils verroient menacé. Mais une meilleure discipline étoit établie dans le château. Dès que l'alarme avoit été donnée, chacun s'étoit rendu en silence à son poste ; les

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 29, p. 120.
(2) *Ibid.* c. 30, p. 121.
(3) *Ibid.* c. 31, p. 121.

assiégés garnissoient le mur, et cachoient leurs lumières et 1351.
leurs armes : ils permirent aux assaillans d'avancer jusqu'au pied de la forteresse ; ils laissèrent les trois cents sergens passer avec leurs échelles, les deux fossés, et commencer à escalader le mur dans l'obscurité. Tout à coup les assiégés se firent voir, et, poussant de grands cris, ils accablèrent les assaillans des pierres qu'ils avoient préparées ; ils renversèrent leurs échelles, et les culbutèrent eux-mêmes dans le fossé. Du côté que la lune éclairoit, le combat se prolongea davantage : mais, au point du jour, Oleggio fit sonner la retraite ; et il renonça à soumettre un petit château devant lequel toute la puissance des Visconti étoit venue se briser (1).

En effet, les vivres commençoient à manquer aux soldats, et le fourrage aux chevaux ; la saison devenoit mauvaise, et le camp milanais se remplissoit de malades et de blessés. Oleggio, après avoir séjourné quatre-vingt-deux jours sur le territoire florentin, et avoir assiégé inutilement un foible château pendant soixante et un jours, leva son camp le 16 octobre, et retourna dans l'état de Bologne, par des chemins dont les gentilshommes gibelins ses alliés étoient maîtres (2).

Après la retraite de l'armée milanaise, les Florentins s'occupèrent des moyens de se garantir à l'avenir d'invasions semblables. Ils fortifièrent tous les passages des Apennins ; ils prirent à leur solde un grand nombre de gens de guerre ; ils augmentèrent les impôts, de manière à se procurer un revenu annuel de trois cent soixante mille florins ; enfin, ils conclurent, au mois de décembre, une alliance défensive avec les trois communautés de Pérouse, Sienne et Arezzo. Les quatre républiques s'engagèrent à tenir constamment sur pied une armée de trois mille gen-

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 32, p. 122. — *Annal. Cæsenates.* T. XV, p. 1181.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 33, p. 124.

1351. darmes, pour la défense de leur liberté. Mais Florence seule en avoit déjà plus que ce nombre sous les armes (1).

La puissance des Gibelins de Lombardie avoit jusqu'alors trouvé son contre-poids dans celle de la maison guelfe qui régnoit à Naples : mais depuis que Jeanne avoit succédé au sage Robert, toutes les forces des souverains et du peuple, consumées dans une affreuse guerre civile, sembloient comme anéanties ; et les Florentins, pressés par l'archevêque de Milan, tournoient avec anxiété leurs regards vers l'héritière de cette maison d'Anjou, qui, loin de pouvoir les défendre, avoit elle-même besoin de leur protection.

Le roi de Hongrie avoit repassé l'Adriatique, en 1350, pour conduire dans le royaume de Naples dix mille hommes de cavalerie, qui l'avoient suivi dans des bateaux ouverts (2). Il n'avoit point de galères pour protéger sa navigation ; de sorte que, si Jeanne n'avoit pas laissé dépérir sa marine, elle auroit pu bien aisément arrêter les Hongrois, ou couler à fond les barques dans lesquelles ils se hasardoient. Les troupes que, par une impardonnable négligence, elle avoit laissé débarquer dans le royaume, le traversèrent avec facilité ; elles soumirent presque toutes les villes des deux provinces nommées principautés, et formèrent ensuite le siége d'Averse, la seule place qui essayât de se défendre. Mais les Hongrois servoient leur roi en vertu de leur allégeance féodale ; ils ne recevoient point de solde de lui, et, au bout d'un terme assez court, ils avoient le droit de rentrer dans leurs foyers. Averse ne fut prise qu'à l'époque où finissoit leur engagement, en sorte qu'ils demandèrent à retourner en Hongrie. Le roi lui-même, fatigué de ses guerres d'Italie, perdoit l'espérance de conquérir des états où il ne lui convenoit pas de résider ; et il languissoit de reprendre le chemin de son

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 46, p. 135.
(2) *Joh. de Thwrocz Chron. Hungaror.* P. III, c. 17, p. 182.

royaume. La reine Jeanne, de son côté, étoit réduite au dernier degré de foiblesse : elle demandoit la paix avec instances ; des conférences s'ouvrirent, et, au mois d'octobre 1350, une trève fut conclue, qui devoit durer jusqu'au 1er avril 1351. On convint que, jusqu'à cette époque, chacun garderoit ses possessions ; que les deux rois et la reine sortiroient du royaume ; et que le pape, dans son consistoire, demeureroit seul juge de l'attentat commis contre le roi André. Si la cour d'Avignon prononçoit que la reine s'en étoit rendue coupable, elle devoit perdre son royaume, qui passeroit au roi de Hongrie. Si la cour la déclaroit innocente, le roi devoit renoncer à toutes ses conquêtes, moyennant le paiement de trois cent mille florins, pour les frais de la guerre. A ces conditions, Louis de Hongrie retourna dans ses états, après avoir choisi pour ses lieutenans, le chevalier de Montréal, dans la terre de Labour, et Conrad Wolfart, en Pouille (1). 1351.

En conséquence de cette trève, le roi de Hongrie et la reine Jeanne envoyèrent des ambassadeurs à la cour d'Avignon, pour instruire de nouveau le procès sur la mort du roi André. Mais les Hongrois, qui croyoient désormais avoir suffisamment vengé ce meurtre, mettoient peu de chaleur à poursuivre leur accusation ; le pape et les cardinaux étoient entièrement dévoués à la maison de Provence : cependant le crime de Jeanne étoit si évident, qu'ils ne savoient comment s'y prendre pour la disculper sans se déshonorer eux-mêmes. Après avoir long-temps différé de juger ce procès, ils adoptèrent enfin un expédient qui fait voir combien peu la reine se confioit en la justice de sa cause. Les commissaires de Jeanne déclarèrent que, si l'on pouvoit en effet prouver que cette princesse eût commis le crime dont on l'accusoit, on ne devoit attribuer sa faute, ni à son intention, ni à sa mauvaise volonté,

(1) *Matteo Villani.* L. I, c. 93, p. 88. — *Chron. Estente*, p. 462. — *Vita Nicolai Acciaiuoli à Matth. Palmerio.* T. XIII, p. 1214.

1351. mais reconnoître qu'elle avoit cédé à la force des sortilèges, et que la foiblesse d'une femme n'avoit pu résister à la puissance des esprits infernaux. Ces commissaires confirmèrent leur étrange justification par les dépositions de plusieurs témoins assermentés ; et, comme les juges auxquels ils s'adressoient ne demandoient qu'un prétexte pour prononcer en leur faveur, ces juges déclarèrent Jeanne innocente du crime commis contre André, et abolirent l'accusation qui avoit long-temps pesé sur elle (1).

La paix du royaume de Naples ne fut cependant point une conséquence immédiate de cette sentence, parce que la cour d'Avignon trouvoit son avantage à prolonger l'anarchie. Clément VI n'avoit voulu donner à Louis de Tarente, l'époux de Jeanne, aucun autre titre que celui de roi de Jérusalem ; il n'avoit point voulu ratifier le traité de paix entre lui et le roi de Hongrie. Les Hongrois, il est vrai, s'étoient retirés du royaume ; mais Louis de Tarente avoit à combattre ses propres barons, et nulle part il ne trouvoit d'obéissance. L'argent lui manquoit, non-seulement pour maintenir une armée, mais même pour parer à ses plus pressans besoins. Il s'étoit avancé jusqu'à Sulmone, dans l'intention de réduire les rebelles de Pouille ; et là, il se voyoit abandonné de ses soldats, et en dérision à sa noblesse, tandis que les principales villes de son royaume refusoient de lui ouvrir leurs portes. Dans cette situation presque désespérée, il reçut la nouvelle, au mois de décembre 1351, que le pape venoit de le reconnoître, en plein consistoire, pour roi de Naples et de Sicile. La conscience du pontife s'étoit réveillée tout à coup, lorsqu'une grave maladie l'avoit mis aux portes du tombeau, et il montroit dès-lors l'impatience la plus vive de rendre la paix à l'Italie (2).

Dans un second consistoire, auquel assistèrent, le mois

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 24, p. 116.
(2) *Ibid.*, c. 61, p. 131.

suivant, l'évêque de Cinq-Églises et Conrad Wolfart, comme plénipotentiaires du roi de Hongrie, Clément VI confirma la trève qui existoit entre les deux monarques, et la changea en une paix perpétuelle. Il reconnut Louis de Tarente et Jeanne de Provence, comme roi et reine de Naples. Il consentit, en qualité de seigneur suzerain, que le royaume fût grevé par eux, à certains termes, du paiement de trois cent mille florins, qui avoient été promis pour frais de la guerre. Les ambassadeurs de Hongrie prirent alors la parole, et, contre l'attente de tout le monde, ils déclarèrent que le roi leur maître, n'ayant point fait la guerre en Italie pour amasser de l'argent, mais pour venger le sang de son frère, tenoit quitte volontairement le roi, la reine et le royaume, des trois cent mille florins qui lui étoient promis, et remettoit Jeanne, sans conditions, dans l'entière jouissance de l'héritage de ses pères (1). 1351.

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 65, p. 150.—*Bonfinius Rer. Hungaric. Dec. II.* L. X, p. 267. — Le roi relâcha en même temps les princes du sang détenus à Wisgrade, et il les renvoya jusqu'à Venise. — *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. III, c. 25, p. 186.

CHAPITRE XL.

Commerce et colonies des Italiens dans le Levant.— Guerre des Génois avec les Grecs, avec les Vénitiens. — Bataille du Bosphore.

1348 — 1352.

L'ITALIE défendoit avec peine son indépendance contre les Visconti. Cette race de tyrans étoit généralement désignée par le nom du serpent qu'elle portoit dans ses armes. Elle employoit alternativement contre ses voisins la ruse ou la violence, la perfidie ou la surprise, pour détruire leur liberté; et les écrivains du temps avoient coutume de dire que la *couleuvre* (1) des Visconti engloutissoit les états les plus foibles, ou répandoit son poison sur les autres, pour les faire tomber à leur tour. Mais la mer étoit demeurée le sanctuaire de la liberté; deux républiques italiennes s'en partageoient l'empire, et elles ne souffroient sur l'Océan la rivalité d'aucun souverain despotique. Il n'est pas facile d'asservir des hommes dont la vaste mer est la patrie, et qui rejettent, en quittant le rivage, le joug qu'on voudroit leur imposer; des hommes que la force ou l'intérêt n'attachent point à la terre, et qui ne tiennent au sol qui les a vus naître que par des liens d'amour. La liberté de Gênes étoit plus orageuse, celle de Venise plus calme et plus forte; mais les citoyens de ces deux villes avoient

(1) Les Visconti, dans le langage consacré au blason, *portent d'argent, au serpent d'azur, couronné d'or, péri en pál, de trois tours, engloutissant un enfant de gueules.* D'où vient que tous les écrivains italiens ont désigné les Visconti par le nom de *Biscia* ou *Biscione*, une couleuvre.

également cette énergie, ces passions généreuses qui conservent aux peuples leur indépendance et leur gloire, qui assurent aux individus des succès dans toutes les carrières, et qui les rendent propres à briller par les armes, à s'immortaliser par les lettres, ou à s'enrichir par le commerce et la navigation.

Les Aragonais, ou plutôt les Catalans, avoient aussi une marine; et on les considéroit alors comme la troisième puissance maritime de l'Europe. A cette époque, ils n'étoient guère moins libres que les Vénitiens ou les Génois. Dans leur union de 1347, contre le roi Pierre IV, dit le cérémonieux, ils avoient soutenu leurs droits avec la plus courageuse fermeté (1). Ce prince, après avoir vaincu ses sujets dans une suite de combats, se fit apporter le livre des lois, et se blessant à la main, il fit couler son sang sur le privilége de l'Union, afin, dit-il, d'abolir et d'effacer par le sang d'un roi une loi qui avoit coûté tant de sang au peuple. Mais il n'osa point porter d'autre atteinte aux libertés de ses sujets; il connoissoit leur fierté indomptable, et leur attachement à leurs priviléges : il augmenta plutôt les prérogatives du justicier, le grand représentant des droits du peuple, et il laissa Barcelonne jouir, sous la protection d'un roi, de tous les avantages d'une république (2).

Cinquante ans auparavant, les Siciliens et les Napolitains tenoient encore une place distinguée parmi les puissances maritimes; leur marine s'étoit formée au temps où

(1) Dans les royaumes d'Aragon, de Majorque, de Valence, et le comté de Catalogne, soumis à la couronne d'Aragon, la nation s'étoit réservé le droit de repousser par une *Union* toute usurpation injuste de ses priviléges. L'Union d'Aragon, comme les confédérations de Pologne, n'étoit autre chose qu'une insurrection légalement organisée : les ordres unis avoient une diète, ou des *cortès*, un trésor, une armée; ils imposoient à tous les citoyens le serment de fidélité à la liberté, et ils faisoient la guerre au monarque jusqu'à ce qu'ils l'eussent contraint à reconnoître les droits de son peuple.

(2) *Hieron. Blancas Rerum Aragonens. Comment.* p. 668-672.—*Fueros y observancias del Reyno de Aragon.* L. IX, p. 178.

Amalfi, Naples et Gaète étoient des républiques, où Messine et Palerme jouissoient d'une liberté presque entière sous la protection bien plutôt que sous l'autorité de la couronne. Mais, malgré les talens et l'activité de Frédéric, roi de Sicile; malgré la richesse et la persévérance de Robert, roi de Naples, la marine militaire de ces deux pays s'étoit anéantie, parce que la marine marchande n'avoit pu se soutenir sans l'énergie de la liberté. La reine Jeanne, souveraine de la Provence et du royaume de Naples, n'avoit point de vaisseaux de guerre dans les ports de l'un ou de l'autre de ces états : ils ne pouvoient communiquer entre eux que par la mer; et la reine, pour faire passer l'argent provenant des impôts, ses soldats, ou même ses ordres, de l'une de ses souverainetés à l'autre, demeuroit à la merci des étrangers. Jeanne elle-même fut obligée, à plusieurs reprises, de traverser la mer; et chaque fois elle prit à son service, pour ce trajet, des galères génoises. Menacée par les Hongrois qui se hasardoient sur l'Adriatique pour envahir ses états, elle ne réussit point à former une marine, d'où auroit dépendu sa sûreté; et elle ne put pas même empêcher le passage de la cavalerie hongroise dans des bateaux plats. Oubliant la rivalité de ses ancêtres avec la maison de Sicile, elle demanda quinze galères à don Louis d'Aragon, ou plutôt à la régence de Palerme, qui gouvernoit la Sicile au nom du roi mineur; et, à ce prix, elle renonça à toutes les prétentions que la maison d'Anjou faisoit valoir depuis soixante et dix ans sur l'île dont elle étoit séparée par le Phare. Mais les galères siciliennes qu'on lui avoit promises ne purent jamais mettre en mer.

Les Grecs, que le grand nombre de leurs îles et le besoin absolu de fermer aux Turcs le passage des mers appeloient si impérieusement à maintenir une marine, avoient aussi laissé la leur se détruire. Celle des Pisans ne s'étoit pas relevée de l'échec qu'elle avoit reçu à la Mélo-

ria, dans la fatale bataille contre les Génois. Les Français, enfin, dans les longues guerres de Philippe de Valois avec l'Angleterre, prenoient à leur solde des galères de Gênes; et les Anglais n'avoient point encore su entourer leur île de ces forteresses mouvantes, qui défendent son bonheur et sa gloire. Dans le Nord, il est vrai, les villes de la grande Hanse avoient déjà une marine florissante; mais on la voyoit rarement visiter les ports du Midi.

La Méditerranée seule étoit sans cesse sillonnée par des vaisseaux ou guerriers ou marchands : l'Amérique n'existoit pas encore pour les Européens; et la route des Indes autour de l'Afrique étoit inconnue. L'Océan demeuroit désert, et les royaumes de l'Occident communiquoient par terre plutôt que par mer avec des pays plus fertiles et plus industrieux. Mais les deux plus vastes et plus riches commerces du monde, ceux qui, de tout temps, ont fait prospérer tous les autres, le commerce du nord-est et celui des Indes, se faisoient par la Méditerranée, l'un dans les ports de la mer Noire et à l'embouchure des fleuves de la Russie; l'autre, par l'entremise des Arméniens, ou par celle des Arabes, dans les ports de la Grèce, de la Syrie ou de l'Égypte.

Les progrès mêmes de la civilisation rendent tous les jours plus nécessaires aux peuples les produits d'une terre riche, mais encore sauvage. Comme la culture augmente, les forêts sont détruites, et les animaux farouches qui les habitoient disparoissent. Il faut bien alors demander à d'autres pays demeurés à moitié déserts, les produits de ces mêmes forêts qui servent de matière première aux arts, et dont la civilisation même nous fait un besoin. La Russie, depuis bien des siècles, est le magasin des bois de construction de l'Europe, du chanvre dont on fait les voiles et les cordages, de la poix, du goudron, de la cire, du suif, du feutre, des fourrures et des pelleteries. Une partie de ces marchandises, si nécessaires à la navigation et aux arts,

peut aujourd'hui nous être fournie par l'Amérique septentrionale; nous tirons le reste des ports de la mer Baltique, et plus anciennement de celui d'Archangel. Dans le quatorzième siècle, ce commerce tout entier se faisoit par la mer Noire; les marchandises du Nord descendoient les fleuves qui se jettent dans cette mer; surtout le Don ou Tanaïs: tout ce que nous allons chercher aujourd'hui dans la Baltique, dans la mer Blanche et à l'embouchure du Saint-Laurent, se trouvoit réuni dans la petite Tartarie; et les républiques de Venise et de Gênes, empressées de donner de la stabilité à leurs comptoirs de la mer Noire, conclurent différens traités de commerce avec les successeurs d'Ochtai Kan et de Zengis, qui, vers le milieu du treizième siècle, avoient conquis ou parcouru la Russie, la Pologne, la Hongrie et la Moldavie (1).

Les villes de Caffa et de la Tana furent choisies de préférence à toutes les autres, pour être l'entrepôt des riches exportations de Russie, et des produits de l'industrie italienne, destinés à la consommation des Tartares et des peuples du Nord. Caffa en Crimée étoit une colonie des Génois, et dépendoit d'eux en toute souveraineté. Ils avoient acheté d'un chef tartare, au commencement du quatorzième siècle, le droit de bâtir quelques boutiques et quelques maisons sur ce rivage; bientôt les avantages du commerce y attirèrent une population nombreuse; l'enceinte élevée contre les voleurs devint une fortification régulière: les Génois qui s'y établissoient, construisoient au-dessus de leurs magasins des palais somptueux; et la colonie, qu'on cherchoit à rendre semblable à la superbe Gênes, sa métropole, prit bientôt l'aspect le plus florissant (2).

(1) *Ricerche sul commercio Veneto del conte Marsigli*, p. 54.—*Storia civile e politica del commercio de' Veneziani, di Carlo Antonio Marin.* Vinegia, 1800, T. IV, L. II, c. 2-6, p. 114-149.

(2) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 12, p. 346.

La Tana, sur les bords du Tanaïs, et près d'Azow, dépendoit des souverains tartares; mais les Génois et les Vénitiens avoient des établissemens très-considérables dans cette ville; les Florentins et d'autres peuples d'Italie y avoient aussi ouvert des comptoirs : des richesses immenses y étoient accumulées; et lorsque les avanies des Tartares, des tremblemens de terre ou des incendies, ruinoient les marchands de la Tana, la perte qu'ils éprouvoient étoit ressentie dans tout l'Occident.

Tandis qu'un des rivages de la mer Noire offroit aux Italiens le commerce que nous faisons aujourd'hui avec l'Amérique, l'autre leur ouvroit la route la plus fréquentée des Indes orientales. Toutes les villes de la côte opposée à la Tartarie étoient animées par un commerce très-avantageux et très-actif. Synope et Trébisonde surtout étoient habitées par des colonies nombreuses de marchands italiens, et visitées chaque jour par leurs vaisseaux. Synope étoit un point important de communication avec les Turcs de l'Asie-Mineure; Trébisonde, siége d'un petit empire grec, né des débris de celui de Constantinople, et gouverné par un Comnène (1), ouvroit une communication plus importante encore avec l'Arménie, et facilitoit le commerce de ce riche royaume.

Les Arméniens avoient recouvré leur indépendance dans le douzième siècle; et ce peuple montagnard, le plus industrieux, le plus sobre et le plus actif de l'Asie, avoit recherché l'alliance des Latins, qui professoient la même religion que lui (2). Les Vénitiens, avant tous les autres, avoient obtenu en Arménie les plus grands priviléges; seuls ils pouvoient trafiquer sur les *camelots*, et tirer du pays la laine ou *camel* des chèvres d'Angora, dont l'exportation étoit prohibée pour tous les autres marchands. Ils étoient

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 11, p. 344.

(2) L'église d'Arménie avoit été réunie à l'église catholique en 1145, 1190 et 1247.

exempts de gabelles; ils pouvoient posséder des maisons, des églises et des hôtelleries; ils avoient même le droit de battre monnoie, et celui d'être jugés par leurs propres magistrats; enfin, ils jouissoient d'une franchise absolue pour traverser tous les états arméniens, avec les marchandises qu'ils tiroient de Tauris et de la Perse (1).

Cette communication au travers de l'Arménie avoit fait de Trébisonde l'un des marchés du commerce des Indes. Les riches productions de ces heureux climats, et surtout les aromates, ont été de tout temps l'objet du commerce le plus lucratif de l'univers. Tous les pays demandent et consomment ces produits si rares et si précieux d'une seule contrée. Les frais et la difficulté du transport d'une extrémité du globe à l'autre, ont donné successivement à divers peuples les moyens d'établir un monopole sur les épiceries; alors seulement on a pu dire avec vérité, ce qui a été répété si souvent et si faussement des autres commerces de consommation : toutes les nations sont tributaires de celle qui est en possession de fournir les épices et les aromates de l'Inde.

Dans le quatorzième siècle, ce riche commerce se faisoit au travers de l'Asie, par plusieurs routes à la fois. Mais toutes ces routes étoient dangereuses; de fréquentes révolutions dans les pays que les marchands devoient traverser, interrompoient leurs voyages et arrêtoient leurs spéculations. Parmi les caravanes qui rapportoient des Indes, avec les épiceries, les produits des manufactures de l'Indostan et de la Chine, quelques-unes traversoient la Bactriane ou grande Bucharie; les transports de marchandises descendoient ensuite l'Oxus, naviguoient au travers de la mer Caspienne, remontoient le Cyrus, et descendoient enfin le Phase, qui les conduisoit dans la mer Noire. D'autres marchands abordoient dans le golfe Persique, et, par l'Euphrate, ils pénétroient dans l'Assyrie; de là ils se

(1) *Ricerche sul commercio Veneto*, p. 49.

dirigeoient sur les différens ports de la Terre-Sainte ou de l'Asie-Mineure. Quelques-uns enfin, par la mer Rouge, se rendoient à Alexandrie d'Égypte. Ainsi, depuis les bouches du Tanaïs jusqu'à celles du Nil, les différentes villes maritimes possédées par les Tartares et les Turcs, les Grecs et les Arabes, furent tour à tour enrichies par le commerce de l'Inde. Les Vénitiens et les Génois qui avoient donné à ces villes le nom d'échelles, établirent dans toutes des factoreries pour y recueillir les aromates : eux seuls en approvisionnoient ensuite toute l'Europe.

Constantinople se trouvoit au centre du commerce de la mer Noire, de l'Asie-Mineure et de l'Égypte. Les habitans de cette ville, énervés par un long esclavage, n'avoient point assez d'énergie pour suivre eux-mêmes les entreprises commerciales auxquelles leur situation les appeloit (1). Mais Constantinople étoit toujours le grand marché de l'Orient; et, au défaut des Grecs, les Italiens venoient chez eux faire leurs propres affaires.

Les Vénitiens possédoient dans la ville de Constantinople un quartier entouré de murs et fermé de portes, comme ceux qu'habitent aujourd'hui les Juifs dans presque toutes les villes d'Italie. Ils avoient aussi dans le port un ancrage séparé et entouré de palissades. La colonie étoit gouvernée comme une petite république, par un baile qui tenoit la place du doge, par des juges, des conseillers et des sages. Les petits établissemens des Vénitiens dans la Romanie, dépendoient de celui de Constantinople; les plus grands avoient des gouvernemens séparés.

La colonie byzantine des Génois étoit bien autrement importante. Michel Paléologue, en reconnoissance des se-

(1) La pitié méprisante qu'inspiroient aux Grecs la fatigue et la misère d'une vie consacrée au commerce, est exprimée par leurs historiens, lorsqu'ils parlent des Latins : Ει ωθὸς γάρ τοῖς λατίνοις, καὶ μαλίστα τοῖς ἐκ Γενέας, ἐμπορικῷ τα πλεῖστα καὶ θαλαττίῳ βιῳ προσταιπωρεῖσται. *Nicephor. Gregoras Hist. Byz.* L. XIII, c. 12, p. 346.

cours qu'il avoit reçus d'eux pour recouvrer sa capitale, leur avoit abandonné la souveraineté du faubourg de Péra ou Galata, vis-à-vis de Constantinople, et de l'autre côté du port. Tous les Génois y avoient transporté leurs comptoirs; et sous le règne d'Andronic-l'Ancien, ils avoient entouré leur ville naissante, d'abord d'une double, ensuite d'une triple enceinte de murs. Péra, qui s'étendoit entre les collines et le golfe, sur une longueur quatre fois plus grande que sa largeur, avoit déjà quatre mille quatre cents pas de tour (1). Les maisons, élevées en terrasse les unes au-dessus des autres, avoient toutes la vue de la mer et de Constantinople. Chaque année on voyoit s'accroître leur nombre et leur magnificence; et si l'empire grec n'avoit pas enfin succombé sous les calamités qui le frappoient coup sur coup, en moins d'un siècle la ville génoise auroit égalé en splendeur et en population la capitale de l'Orient (2).

Il y a long-temps que nous ne nous sommes occupés des révolutions de Constantinople. En même temps que l'empire d'Orient s'affoiblissoit, son influence sur la politique européenne diminuoit aussi : les Paléologue étoient loin de pouvoir, comme les Comnène, troubler l'Italie par leurs intrigues, et former sur cette contrée des projets de conquête; ils ne demandoient qu'à être oubliés, et ils étoient oubliés en effet. Les princes de Tarente, héritiers des prétentions des empereurs latins de Constantinople, étoient de leur côté trop foibles pour faire valoir les titres dont ils se décoroient toujours. Réduits au rang de nobles factieux dans la monarchie languissante de Naples, ils ne songeoient plus à armer l'Europe pour reconquérir l'empire grec. Ils n'attaquoient plus, et n'étoient plus attaqués. De part et d'autre on vivoit dans le repos de l'impuissance.

(1) *Petri Gyllii de Topographia Constant.* L. IV, c. 11, p. 329. *In Banduri Imp. Orient.*

(2) *Ibid.* p. 330.

Les négocians et les hommes de lettres lioient seuls désormais la Grèce à l'Italie.

Des guerres civiles désolèrent l'empire grec, pendant la première moitié du quatorzième siècle. Andronic-l'Ancien, et son petit-fils, de même nom que lui, renouvelèrent trois fois les hostilités l'un contre l'autre, de l'année 1321 à 1328. Le vieillard pusillanime, inconstant et superstitieux, céda enfin le trône à Andronic-le-Jeune, qui, non moins que lui, étoit incapable de gouverner. Sous le règne du dernier, de nouveaux désordres affligèrent, pendant douze ans, l'empire d'Orient. Andronic mourut en 1341, et laissa son fils, encore enfant, sous la tutelle de l'ambitieux Cantacuzène, alors grand-domestique (1). Sa veuve, l'impératrice Anne de Savoie, prétendoit gouverner aussi: elle attaqua le grand-domestique, pour le dépouiller de l'administration; et celui-ci se fit forcer, par ses partisans, à prendre la pourpre, sous prétexte qu'il pourroit ainsi mieux défendre son pupille (2). Pendant ce temps, les Turcs, conduits par Othman, et par son successeur, Orchan, avoient achevé de soumettre toutes les provinces grecques d'Asie : ils avoient ensuite passé en Europe, comme auxiliaires de Cantacuzène; et leurs conquêtes, dans ces provinces jusqu'alors épargnées, menaçoient déjà de sa dernière ruine le foible empire des Grecs.

Dans les guerres civiles entre Cantacuzène et l'impératrice Anne de Savoie, les Génois avoient embrassé le parti de cette dernière; et à plusieurs reprises ils lui avoient fourni des secours (3). Au milieu de la misère universelle, ils avoient seuls conservé leurs richesses. L'épuisement força enfin les princes rivaux à faire la paix. Ils convinrent de régner de concert; les deux empereurs et les trois im-

(1) Plus exactement *Cadacuzène*, comme l'appellent les Italiens; car le ντ des Grecs représentoit alors un *d*.

(2) *Nicephorus Gregoras Histor. Byzant.* Lib. XII, c. 11, p. 306.

(3) *Ibid.* L. XIV, c. 10, p. 373; et L. XV, c. 8, p. 393.

pératrices furent couronnés en un même jour; mais ils étoient réduits à un tel degré de pauvreté, que, dans cette cérémonie, ils furent forcés de se présenter au peuple comme des rois de théâtre, ornés de diadèmes de cuir doré, couverts de diamans de verre, et servis, à table, dans de la vaisselle d'étain (1). Dans le même temps, les Génois avoient étendu leur commerce : ils avoient fourni de l'argent aux empereurs, qui leur donnoient en paiement la perception des revenus royaux; et, au moment de la paix, plus souverains que les Paléologue, ils prélevoient sur les impôts deux cent mille byzants d'or par année, tandis qu'il n'en restoit pas trente mille à l'empereur (2).

Des gentilshommes génois avoient, sur ces entrefaites, conquis, pour la seconde fois, l'île de Chio; et ils s'étoient établis dans cette colonie, où ils régnoient, tandis que, dans leur patrie, ils étoient en butte aux persécutions du parti démocratique (3). D'autres Génois avoient conquis la ville de Phocée; toutes les provinces avoient à se plaindre de l'arrogance et des vexations de ces hôtes, devenus trop riches et trop puissans.

La paix de 1347 rendit à Cantacuzène le loisir de s'occuper des désordres causés par les guerres civiles, et de leur réforme. Mais cet empereur étoit foible et temporiseur par caractère; il étoit entouré d'ennemis et de mécontens, engagé dans des querelles religieuses dont la violence pouvoit lui devenir funeste, et tour à tour menacé par les incursions des Turcs et des Serviens. Il n'auroit point osé de lui-même joindre encore les Génois à tant d'ennemis, et il auroit dissimulé le ressentiment que lui

(1) Le 8 janvier 1347. *Nicephorus Gregoras*. L. XV, c. 11, p. 401.

(2) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 1, p. 428. Le byzant paroît être l'auréus des successeurs de Constantin, la soixante-douzième partie d'une livre d'or. La livre d'or romaine valoit environ 960 francs, et la livre d'argent 66 fr. 13 s. 4 d. L'auréus ou byzant valoit enfin 13 liv. 6 s. 8 d. tournois. (*Voyez* Gibbon, *Decline and fall*. c. 17, note 180.)

(3) En 1346. *Nicephorus Gregoras*. L XV, c. 6, p. 388.

causoient leurs usurpations ; mais ces marchands ambitieux et arrogans le forcèrent les premiers à prendre les armes. Ils voyoient avec inquiétude que Cantacuzène travailloit à rétablir sa marine, pour arrêter les Turcs au passage du Bosphore, et mettre la Thrace à l'abri de leurs ravages. Les Génois avoient d'ailleurs un sujet de contestation avec l'empereur ; ils vouloient enfermer dans les fortifications de Péra la partie supérieure de la colline sur le penchant de laquelle cette ville est bâtie ; ils offroient d'acheter cet emplacement, d'où un ennemi pouvoit les dominer : l'empereur, charmé de les tenir de quelque manière dans sa dépendance, refusoit de vendre un terrain que ses hôtes cherchoient à fortifier contre lui (1). Tandis que Cantacuzène étoit retenu par une maladie, à Démotica, les Génois, impatientés de cette négociation, s'emparèrent de force du terrain contesté ; ils l'entourèrent d'une palissade, et commencèrent aussitôt à y construire des murs flanqués de tours.

Cette première insulte fut suivie immédiatement de quel- 1348.
ques hostilités ; les Génois arrêtèrent des bateaux de pêcheurs, et forcèrent les Byzantins à fermer leurs portes. Le sénat et les marchands de Péra offroient cependant la paix, pourvu qu'on leur cédât le terrain qu'ils avoient occupé ; les matelots et l'assemblée du peuple exigeoient de plus que Cantacuzène désarmât sa flotte. Cette prétention injurieuse fit rompre les négociations ; et le sénat des Grecs, qui, en l'absence de l'empereur, gouvernoit Constantinople, déclara la guerre aux Génois (2).

En quatre jours, les habitans de Péra mirent en mer huit galères et un grand nombre de barques armées ; ils parcoururent les deux rives du Chrysochéras, et brûlèrent presque tous les magasins des Grecs, leurs vaisseaux

(1) *Nicephorus Gregoras Hist. Byz.* L. XVII, c. 1, p. 428. — *Cantacuzeni Imperat. Histor.* L. IV, c. 11, p. 593.

(2) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 1, p. 430.

1348. marchands, et les galères que l'empereur faisoit construire ou radouber. Trois de ces dernières furent cependant soustraites à l'incendie ; les Grecs les remorquèrent de nuit dans le fleuve Pissa ou Barbyssés, jusqu'à une grande distance de la mer (1). Les habitans de Péra travailloient, d'autre part, à augmenter les fortifications de leur ville, et de la redoute qu'ils avoient construite sur la montagne. La nuit aussi bien que le jour, les hommes et les femmes transportoient de la terre, creusoient de nouveaux fossés, et plantoient de plus fortes palissades.

Les Génois s'étoient flattés de réduire, en moins de quinze jours, les Grecs à demander la paix. Comme leurs galères tenoient seules la mer, elles empêchoient l'arrivée à Constantinople, d'aucun vaisseau, soit du Pont-Euxin, soit de la Propontide ; et, dès les premiers jours des hostilités, elles faisoient ressentir à la ville les approches de la famine. Mais en dépit des privations qui leur étoient imposées, les Byzantins se préparèrent, sans murmurer, à une longue défense. Leur orgueil étoit irrité de ce que quelques étrangers, cantonnés dans un de leurs faubourgs, prétendoient leur faire la loi ; et leur haine pour les mœurs et la religion des Latins, leur faisoit déployer une énergie inaccoutumée.

Déjà l'automne avoit commencé, lorsque les Génois, après avoir obtenu des secours de Chio et de leurs autres colonies du Levant, essayèrent de donner un assaut aux murs de la ville, du côté du port. Ils s'avancèrent, avec neuf galères et trois gros vaisseaux chargés de machines de guerre : mais ils trouvèrent les remparts garnis par de nombreux défenseurs ; la haine nationale l'avoit emporté sur la timidité habituelle : les citadins et les artisans de Constantinople s'étoient unis aux soldats, pour

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 2, p. 341. — *Cantacuzenus Imper.* L. IV, c. 11, p. 594.

combattre les Latins ; et ces derniers, après d'inutiles efforts, se retirèrent avec perte (1). 1348.

Cantacuzène, de retour à Constantinople au milieu de l'automne, entreprit à son tour le blocus de Péra du côté de terre, tandis que les Génois bloquoient toujours sa capitale du côté de la mer. En même temps il fit construire de nouvelles galères dans le chantier fortifié de l'hippodrome ; il avoit pris à sa solde des troupes étrangères, et paroissoit déterminé à venger sa dignité offensée. Les chevaliers de Rhodes, après avoir vainement essayé de rétablir la paix, reçurent dans leur île les femmes et les enfans de Péra, et les effets les plus précieux des Génois, pour les soustraire aux périls de la guerre (2). 1349.

Ainsi se passa l'hiver : au commencement du printemps, les Grecs lancèrent à la mer neuf grands vaisseaux et plusieurs navires à un ou deux rangs de rames, qu'ils avoient construits dans l'hippodrome : mais comme ils n'avoient pas assez de matelots, ils enrôlèrent pour la manœuvre un grand nombre de laboureurs et d'artisans. Lorsque cette escadre sortit du port, l'amiral génois remarqua que les rameurs frappoient inégalement la mer de leurs rames ; il reconnut aisément à ce signe à quels ennemis il auroit à faire, et il en conçut les meilleures espérances pour la bataille qu'il se préparoit à livrer. Il laissa les Grecs s'avancer vers l'île au Prince, et y capturer un vaisseau génois qui arrivoit de l'Hellespont ; et il se plaça avec neuf galères et plusieurs moindres bâtimens à l'entrée du port pour attendre leur retour (3).

Le jour étoit nébuleux et le vent contraire, lorsque les Grecs revinrent de l'île au Prince. Pour rentrer dans le port ils devoient tourner la pointe nord de Constantinople ; on assuroit qu'un gouffre étoit caché devant le temple

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XVII, c. 3, p. 433.
(2) *Ibid.* c. 4, p. 435. — *Cantacuzenus*. L. IV, c. 11, p. 595.
(3) *Ibid.* c. 5, p. 437.— *Cantacuzenus Hist. Byz.* L, IV, c. 11, p. 596.

1349. de Saint-Démétrius, et les galères grecques passoient lentement et timidement tout autour : leur longue file se serroit contre le rivage, et sembloit craindre plus encore les Génois de l'autre côté du golfe, que le gouffre ou les écueils. Un léger mouvement de la flotte ennemie glaça d'effroi les paysans qui devoient faire l'office de matelots; plusieurs d'entre eux s'élancèrent sur le rivage, dès qu'ils s'en virent assez près pour espérer de l'atteindre; d'autres se jetèrent à la mer pour gagner le bord à la nage. Bientôt la terreur devint contagieuse; avant que les Génois fussent à la portée du trait, plus de deux cents Grecs s'étoient noyés en s'efforçant de s'enfuir; le reste de la chiourme s'étoit mis en sûreté sur la côte, et les galères, demeurées désertes, furent prises sans combat par les Génois, et remorquées à Péra (1).

Pendant le même temps, les trois galères qu'on avoit mises en sûreté l'année précédente dans le canal du Barbyssés, descendoient au travers du golfe, avec beaucoup d'autres vaisseaux, pour se joindre à la grande flotte. Lorsque ceux qui les montoient virent la première escadre entre les mains des Génois, ils furent à leur tour frappés de terreur : commandans, soldats et matelots, tous se précipitèrent à la mer, pour gagner la côte; et ces galères, comme les autres, tombèrent au pouvoir de l'amiral génois. Enfin, la foule qui s'étoit assemblée sur les murs de Constantinople, moins pour les défendre que pour jouir du spectacle du combat, éprouvant la même terreur panique, se précipita du haut des remparts pour s'enfuir dans la ville; plusieurs se tuèrent dans leur chute; tandis que les Génois attribuoient cette déroute à quelque châtiment de Dieu. D'anciens amis, d'anciens voisins qu'ils avoient eu si peu de peine à vaincre, ne leur inspiroient plus que de la compassion; ils leur crioient de fuir sans se

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 6, p. 438. — *Cantacuzenus Imper. Hist.* L. IV, c. 11, p. 597.

presser, et de ménager leurs vies, puisque leurs ennemis 1349.
n'avoient pas même l'idée de les poursuivre (1).

Dès cet instant, les Génois manifestèrent la plus noble et la plus généreuse modération. Des ambassadeurs, arrivés de Gênes, quatre jours après la déroute de la flotte grecque, portèrent à Cantacuzène des propositions honorables, et qui furent bientôt acceptées. Les habitans de Péra payèrent une grosse somme d'argent pour réparer le dommage qu'ils avoient causé à l'empereur : ils lui rendirent le terrain au-dessus de leur ville dont ils s'étoient emparés ; et ils promirent par serment de ne jamais abuser à l'avenir, de l'hospitalité qu'on leur avoit accordée (2). Cantacuzène ne voulut pas de son côté paroître inférieur en générosité ; il déclara qu'il possédoit d'assez vastes états pour ne pas envier aux Génois un petit coin de terre qui leur étoit si précieux, et il les remit lui-même en possession du haut de la colline de Péra, et des lieux où ils avoient élevé une redoute (3).

La modération des Génois étoit, il est vrai, causée en partie par la crainte d'être engagés dans une nouvelle guerre avec les Vénitiens, pour protéger leur commerce de la mer Noire. Un Scythe avoit été tué par un Latin à la Tana, à la suite d'une querelle ; et ce meurtre avoit excité une guerre dans la petite Tartarie. Gianis-Beg, le kan des Tartares, avoit résolu de venger la mort de son compatriote sur tous les Italiens qui négocioient sur la mer Noire. Il les avoit chassés de la Tana, et les poursuivoit à Caffa, où les Génois leur avoient ouvert un asile (4). Mais cette dernière ville craignoit peu les attaques d'une armée indisciplinée. Les Tartares, après un siége de deux ans, n'avoient

(1) *Nicephorus Gregoras.* L. XVII, c. 6, §. 7, p. 440.

(2) *Ibid.* c. 7, p. 441.

(3) *Cantacuzenus.* L. IV, c. 11, p. 598. — Nous avons suivi dans tout ce récit les seuls écrivains grecs ; les Génois gardent un silence absolu sur cette guerre, quelque honorable qu'elle ait été pour eux.

(4) *Matteo Villani.* L. I, c. 83, p. 81.

1349. pas fait une brèche aux murs de Caffa, tandis que les Génois avoient brûlé la Tana, dévasté les rives de la mer Noire, détruit le commerce du peuple, et réduit l'armée qui les assiégeoit à manquer de vivres (1).

Les Génois avoient espéré que tous les Latins feroient cause commune avec eux; tous avoient éprouvé les mêmes injures, tous avoient le même intérêt à obtenir du kan tartare la permission de fortifier la Tana à l'égal de Caffa, pour se mettre à l'abri des attaques imprévues d'un peuple barbare. La cessation absolue du commerce devoit forcer bientôt les Tartares à faire leur paix avec les peuples de l'Occident. Ils regorgeoient de marchandises dont ils désiroient se défaire; ils manquoient de toutes celles qu'ils étoient accoutumés à consommer, et les revenus des plus riches propriétaires étoient en quelque sorte anéantis par l'impossibilité de vendre leurs denrées (2). Les Génois, par la supériorité de leur marine, empêchèrent les Grecs et les Asiatiques de communiquer avec la Tana. Ils invitèrent tous les Occidentaux à s'établir à Caffa; et ils leur promirent dans cette ville tous les avantages que pouvoit leur offrir le kan des Tartares. Mais les Vénitiens, qui s'étoient d'abord réfugiés dans cette colonie génoise, ne résistèrent pas long-temps à l'attrait des bénéfices offerts par le commerce des Scythes. Ils visitèrent de nouveau les ports des Palus-Méotides, où ils obtenoient des profits d'autant plus grands qu'ils n'y rencontroient plus de rivaux (3). Les Génois, d'autre part, pour maintenir leur droit de blocus, attaquèrent, et déclarèrent de bonne prise quelques vaisseaux vénitiens, qui faisoient voile vers les bouches du Tanaïs (4).

La république de Venise, déterminée à ne pas se priver

(1) *Nicephorus Gregoras*. L. XIII, c. 12, p. 347.—*Cantacuzenus*. L. IV, c. 26, p. 648.

(2) *Nicephorus Gregoras*. L. XIII, c. 12, §. 6, p. 347.

(3) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 465.

(4) *Nicephorus Gregoras*. L. XVIII, c. 2, p. 446.

plus long-temps du commerce de la mer Noire, arma trente- 1350.
trois galères, chargées en même temps de marchandises et de soldats; et elle les expédia à la Tana, sous le commandement de Marco Ruzzini (1). Cet amiral rencontra, devant l'île de Négrepont, onze galères génoises qui se rendoient à Caffa; il les attaqua; et, après un long combat, il en prit neuf qu'il conduisit à Candie; les deux autres se réfugièrent à Péra. Mais Filippino Doria, l'amiral des Génois, qui avoit échappé à leur défaite, sollicitoit ses compatriotes de Péra de l'aider à se venger; il les détermina à le suivre avec sept galères et plusieurs moindres vaisseaux; et, attaquant à l'improviste la ville de Candie, il força son entrée dans le port, il brûla quelques maisons, délivra tous les prisonniers qu'on lui avoit faits dans le combat précédent, reprit toutes ses marchandises, ainsi que ses galères, et les renvoya à Gênes (2), tandis que lui-même il revint couvert de gloire à Péra.

Pendant le même temps, Marco Ruzzini avoit protégé le commerce vénitien dans la mer Noire et les Palus-Méotides. Au milieu de l'automne, il traversa de nouveau le Bosphore (3); et, averti que les Génois de Péra avoient enlevé dans le port de Candie les prises qu'il y avoit laissées, il résolut d'en tirer vengeance. Avant qu'on pût être averti de son approche, quatorze de ses vaisseaux entrèrent de nuit dans le port de Constantinople: et comme les Génois, par une espèce de bravade, laissoient les portes de Péra constamment ouvertes, les Vénitiens débarquèrent en si-

(1) Matteo Villani ne lui donne que quatorze galères; les autres historiens sont à peu près d'accord sur le nombre que j'ai adopté.—*Nicephorus Gregoras*. L. XVIII, c. 2, p. 446.—*Marin. Sanuto vite de' duchi di Venezia*, p. 621.—*Naugerio Storia Veneziana*, p. 1034. — *Cortusiorum Historia*. L. X, c. 7, p. 935.

(2) *Matteo Villani*. L. I, c. 84 et 85, p. 82. — *Ubertus Folieta Hist. Genuens*. L. VII, p. 448.

(3) Il me paroît probable que Ruzzini n'attaqua Péra qu'à son retour de la mer Noire; cela n'est cependant expliqué clairement par aucun historien.

1350. lence et entrèrent dans cette ville. Aux cris des gardes, cependant, les bourgeois s'armèrent avec précipitation; ils attaquèrent avec fureur les Vénitiens qui avoient déjà brûlé quelques vaisseaux marchands sur le rivage, et ils les forcèrent à se rembarquer en hâte, et à s'éloigner (1).

Le même jour, un ambassadeur vénitien obtint audience de l'empereur grec, et lui proposa une alliance offensive avec sa république, pour chasser les Génois de Péra et de la Romanie. Cantacuzène, quelque ressentiment qu'il nourrît contre les derniers, ne voulut point prendre parti entre deux rivaux également redoutables, persuadé que l'alliance de l'un de ces peuples ne lui seroit jamais aussi avantageuse que l'inimitié de l'autre lui feroit de mal. Il se borna donc à offrir de renouveler la trève qui avoit été conclue entre ses prédécesseurs et le sénat de Venise, et qui étoit sur le point d'expirer. Les Vénitiens parurent fort mécontens de ce refus; mais, comme la saison étoit déjà avancée, ils remirent à la voile pour rentrer dans les ports de leur patrie (2).

Gênes n'avoit été de long-temps si puissante qu'à cette époque; car tous les partis de cette république étoient réunis et vivoient en paix sous le gouvernement du doge Jean de Valente. Le sénat profita de cette concorde intérieure pour mettre en mer, l'année suivante, le plus formidable armement, sous les ordres de Paganino Doria. Cet amiral
1351. mit à la voile au mois de juillet 1351, avec soixante-quatre galères, sur lesquelles on voyoit la moitié des matelots de la Ligurie. Il parcourut l'Adriatique et ravagea plusieurs colonies vénitiennes sur ses bords. Ensuite il se dirigea vers l'Archipel, pour chercher Nicolo Pisani, l'amiral vénitien, qui y commandoit vingt galères (3).

(1) *Cantacuzenus Imperat. Histor.* L. IV, c. 25, p. 946.
(2) *Cantacuzenus Imper.* L. IV, c. 25, p. 647. —*Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 446.
(3) *Matteo Villani.* L. II, c. 25, p. 117.

Pisani étoit devant l'île de Chio, lorsqu'il fut averti de l'approche de forces si supérieures. Il dispersa sa flotte pour les éviter. Il se rendit à Constantinople avec trois vaisseaux : son vice-amiral alla chercher avec les autres, un refuge dans le port de Chalcis de l'île d'Eubée, déjà connue alors sous le nom de Négrepont. Il tira ses dix-sept galères sur le rivage; et à l'aide des habitans de Négrepont, sujets des Vénitiens, il se mit en état de défense. Paganino Doria, n'ayant pu réussir à forcer l'entrée du port, en entreprit le blocus. En même temps il débarqua une partie de ses troupes, et forma, du côté de terre, le siége de Négrepont, à l'aide de machines de guerre qu'il fit venir de Péra (1). 1351.

Un grand nombre de matelots vénitiens avoient été emportés par la peste; et le sénat de Venise, averti du danger que couroit sa flotte dans l'île d'Eubée, se voyoit hors d'état d'en armer une nouvelle qui fût assez forte pour délivrer la première. Il chercha donc des alliés au-dehors; et, avant tout, il envoya solliciter la république de Pise de s'unir à lui pour venger sur ses anciens ennemis la défaite de la Méloria. Mais Pise étoit alors gouvernée par les Gambacorti, hommes nouveaux qui n'avoient ni vieilles haines à satisfaire, ni vieilles vengeances à exercer. C'étoient de plus des marchands; et l'intérêt du commerce leur faisoit désirer la continuation de la paix (2). Sur le refus des Pisans, les ambassadeurs vénitiens se rendirent en Aragon pour offrir leur alliance au roi Pierre IV, déjà mécontent des Génois, et pour réveiller l'animosité des Catalans, ses sujets, contre les habitans de la Ligurie.

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 26, p. 118. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor*. L. VII, p. 449. — *Marin. Sanuto vite de' duchi di Venez*. p. 623. — Je dois avertir que, dans le récit de cette guerre, non-seulement les historiens divers sont peu d'accord entre eux sur l'ordre des événemens et la chronologie, mais que, de plus, chacun rapporte plusieurs versions opposées, et paroît embarrassé pour choisir entre elles.

(2) *Matteo Villani*. L. II, c. 27, p. 118.

1351. Quelques familles de Pise et de Gênes avoient conservé leurs fiefs en Sardaigne depuis la conquête des Aragonais. Pierre IV ayant tenté de dépouiller celle des Doria, la république de Gênes avoit pris leur défense, et forcé le roi à leur rendre leurs propriétés (1). C'étoit le motif de la haine du roi d'Aragon contre les Génois; il saisit avec avidité la proposition qui lui fut faite par les Vénitiens, de se venger d'eux. Il promit d'armer de matelots catalans et de soldats aragonais, les vaisseaux que Venise s'offroit à lui fournir (2); et le 3 août 1351, ses hérauts d'armes vinrent déclarer la guerre au doge, au sénat et au peuple de Gênes (3).

La nouvelle de l'alliance des Catalans avec les Vénitiens, détermina l'empereur grec à embrasser un parti qu'il croyoit désormais le plus fort (4). Les Génois parurent d'ailleurs vouloir provoquer son courroux, plutôt que l'éviter. Au milieu du jour ils lancèrent, avec une baliste un quartier de rocher de Péra sur le palais, comme pour faire l'essai de la portée de leur machine; et, malgré les plaintes qu'on leur adressa à ce sujet, le lendemain ils en lancèrent un second (5). Les Grecs irrités appelèrent Nicolo Pisani, l'amiral vénitien, et l'encouragèrent à entreprendre le siége de Péra. Déjà Pisani avoit rassemblé une nouvelle flotte de trente-deux galères, en réunissant sous son pavillon tous les vaisseaux vénitiens, épars dans la Romanie, la mer Noire ou la mer de Syrie. Les Grecs, qui lui avoient aussi fourni quelques vaisseaux, tracèrent leur camp pour le seconder au pied des murs de Péra (6).

Dans le même temps Paganino Doria, l'amiral génois, pressoit le siége de Chalcis, où une flotte vénitienne étoit enfermée. De là il avoit entamé une négociation avec l'im-

(1) *Zurita Indices Rerum ab Arag. Regib. gestar.* L. III, p. 197.
(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 27, p. 118.
(3) *Zurita Indices Rer.* L. IV, p. 204.
(4) *Nicephorus Gregoras.* L. XVIII, c. 2, p. 448.
(5) *Cantacuzenus Imperat. Histor.* L. IV, c. 26, p. 648.
(6) *Ibid.* c. 26, p. 650.

pératrice Anne de Savoie, à laquelle il offroit des secours, 1351.
pour rétablir son fils, Jean Paléologue, sur le trône que Cantacuzène avoit usurpé: sur ces entrefaites, il surprit un vaisseau léger qui s'efforçoit d'entrer à Chalcis pour porter aux assiégés l'assurance d'un prompt secours. Cinquante galères avoient été armées, moitié à Venise, moitié à Barcelonne, les premières sous les ordres de Pancrazio Giustiniani, les secondes sous ceux de Ponzio de Santa-Paz, et elles s'étoient rencontrées, au mois de novembre, dans les mers de Messine; de là elles se dirigeoient vers la Grèce. Doria ne les attendit pas; il fit voile vers Thessalonique, pour presser l'impératrice Anne d'accepter son alliance; et, n'ayant pu l'y déterminer, il surprit l'île de Ténédos, où il mit ses troupes en quartier d'hiver, et répara ses galères (1).

Pisani, laissant les Grecs poursuivre le siége de Péra, se rendit à Négrepont, avec les vaisseaux qu'il avoit assemblés à Constantinople; il prit sous son commandement suprême les galères qui avoient été assiégées dans le port de Chalcis, et les deux flottes arrivées de Catalogne et de Venise. Les tempêtes de la saison orageuse pendant laquelle il naviguoit, lui avoient fait perdre sept vaisseaux, et deux aux Catalans; quelques autres avoient été détachés pour des destinations particulières: cependant Pisani se trouvoit encore à la tête d'une flotte de soixante et dix galères. Il la partagea entre les ports de Coron et de Modon, en Morée, pour y passer les deux plus mauvais mois de l'hiver (2).

Mais les Vénitiens et les Génois, également impatiens 13[illegible]
de se battre, attendirent à peine la fin de janvier pour se remettre en mer. Les Génois, les premiers, firent voile vers le Bosphore. En chemin, ils prirent d'assaut Héra-

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 34, p. 125. — *Cantacuzenus Imp.* L. IV, c. 27, p. 652.

(2) *Matteo Villani.* L. II, c. 34, p. 126.

1352. cléo, pour venger deux de leurs soldats qu'on leur avoit tués (1). Ils s'emparèrent aussi de Sozopolis; et Paganino Doria eut peine à les retenir, lorsqu'ils voulurent attaquer Constantinople de la même manière (2). Cependant deux galères que cet amiral avoit envoyées à Gallipoli, revinrent, le 7 février, lui donner avis que l'armée vénitienne et catalane, forte de soixante-sept galères, entroit ce jour même à Pregkonésos, ou l'Ile-au-Prince, à l'ouverture de la Propontide, du côté de l'Hellespont.

Les orages, fréquens sur ces mers étroites, retinrent quelque temps les deux flottes comme prisonnières; la vénitienne, dans le port de l'Ile-au-Prince; la génoise, dans celui de Chalcédoine. Enfin le vent du midi qui régnoit depuis long-temps parut se calmer le lundi 13 février; et Paganino Doria forma sa ligne avec soixante-quatre galères, à l'ouverture du Bosphore de Thrace, pour disputer aux Vénitiens l'entrée de Constantinople. Ceux-ci, le même jour, étoient partis de l'Ile-au-Prince, et s'approchoient à pleines voiles; le vent du midi s'étoit levé de nouveau, et, comme il souffloit depuis plusieurs jours, les courans portoient avec force contre Constantinople. Doria reconnut qu'il ne pourroit résister au choc des vaisseaux vénitiens, secondés par le vent et le courant; il se serra contre le rivage d'Asie, et laissa passer la flotte de Pisani, qui entra en triomphe dans le port de Constantinople (3).

Constantin Tarchaniota, l'amiral des Grecs, se joignit aux Vénitiens, dans le port, avec huit galères et un grand nombre de vaisseaux; et il engagea Pisani à profiter de la grande supériorité de ses forces, pour retourner immédiatement contre la flotte ennemie, et lui livrer bataille. Les

(1) *Cantacuzenus Imperat.* L. IV, c. 28, p. 656.

(2) *Ibid.* c. 28, p. 658.

(3) *Matteo Villani.* L. II, c. 59, p. 145. — *Cantacuzenus Imper. Hist.* L. IV, c. 30, p. 660.

vaisseaux génois avoient beaucoup souffert dans leur manœuvre, pour se maintenir à l'entrée du Bosphore, malgré le vent et la grosse mer. Paganino Doria n'avoit pas encore pu rassembler sa flotte, et rentrer dans le port de Chalcédoine, lorsqu'il vit revenir sur lui celle des Vénitiens qui venoit de passer. Il profita du moins de sa connoissance parfaite de ces mers étroites, pour se placer, avec sept vaisseaux, hors des courans et des grosses vagues, dans un bassin entouré d'écueils et de bas-fonds. En même temps il ordonna, par des signaux, au reste de sa flotte de se rapprocher de lui en combattant. 1352.

Nicolo Pisani et Ponzio de Santa-Paz, au lieu d'attaquer Doria, firent force de rames pour couper les autres galères qu'il avoit rappelées. Cependant le vent souffloit avec une impétuosité toujours croissante, des nuages noirs s'abaissoient et sembloient reposer sur les mâts des vaisseaux; l'horizon se rétrécissoit, et n'étoit plus marqué que par les écueils contre lesquels des vagues énormes venoient se briser; des débris de navire étoient portés çà et là autour des combattans, et annonçoient des désastres dont on ne connaissoit point les circonstances. Déjà les signaux n'étoient plus aperçus d'un bout à l'autre d'une même flotte. Quelques galères génoises, ne pouvant se rapprocher de leur amiral, jetèrent l'ancre et s'embossèrent entre des écueils dont leurs pilotes connoissoient toutes les directions. Les Catalans, étrangers à la navigation de Constantinople, lorsqu'ils voulurent attaquer leurs ennemis, au milieu des brisans et des bas-fonds, perdirent beaucoup d'hommes et de vaisseaux (1).

Trois galères vénitiennes avoient attaqué l'amiral génois, deux de proue et une de bande. C'est là que se livra le combat le plus acharné, parce que tout le reste des deux flottes cherchoit à se diriger sur ce point. Grâce aux manœuvres habiles des Génois, les trois vaisseaux véni-

(1) *Cantacuzenus Imp. Hist.* L. IV, c. 30, p. 661.

1352. tiens furent enfin pris. D'autre part, dix galères génoises, poussées vers Sant-Angelo, ne purent s'y défendre; leurs matelots les firent échouer contre terre, et s'enfuirent à Péra, les abandonnant aux Vénitiens qui les brûlèrent. Trois autres galères éprouvèrent le même sort, dans un autre petit golfe; il y en eut six qui, poursuivies au travers du Bosphore, s'enfuirent dans la mer Noire. Mais aucun succès ou aucun revers n'étoit décisif; car les deux flottes, partagées par la violence du vent, par les brisans, et les promontoires de l'entrée du Bosphore, se livroient sept ou huit combats à-la-fois (1).

Enfin, la nuit survint, elle fut obscure comme après un jour d'hiver orageux : les coups de vent furieux, le mugissement des flots, les cris de la manœuvre, et ceux des blessés, retentissoient autour des rochers de Scutari et de Byzance. Les lumières tremblantes des vaisseaux perçoient à peine une brume épaisse. On les voyoit tour à tour se montrer et disparoître, selon que les grosses vagues soulevoient ou laissoient enfoncer le navire. Malgré cette effrayante obscurité, les intrépides Génois de Péra parcoururent, dans de légères chaloupes, toutes les sinuosités des deux côtes d'Europe et d'Asie, pour recueillir leurs blessés, porter des secours aux vaisseaux en détresse, et surprendre leurs ennemis dispersés. Comme ils avançoient avec leurs flambeaux, plusieurs navires catalans ou vénitiens, voulant suivre cette lumière trompeuse, s'échouèrent sur des basfonds; d'autres entrèrent d'eux-mêmes dans le port de Péra, où ils furent faits prisonniers; d'autres se rendirent sans combat à des ennemis moins redoutables que la tempête et les écueils. Les deux amiraux, avec le gros des flottes ennemies, étoient cependant réunis dans la baie de Saint-Phocas. Ils s'entendoient sans se voir : au milieu de la tempête, ils se menaçoient encore; et lorsqu'un coup de vent les rapprochoit, ils en profitoient pour combattre.

(1) *Matteo Villani*. L. II, c. 59, p. 146.

Ainsi se passa la nuit du 13 au 14 février 1352. Avant le point du jour, Nicolo Pisani, qui se sentit le plus foible, quitta la baie de Saint-Phocas, pour se réfugier dans le port de Théropéa ou Trapenon, que les Grecs défendoient. Lorsque le soleil se leva, la mer, qui commençoit à se calmer, étoit couverte de morts et de débris de naufrages. Les Génois reconnurent alors qu'ils avoient perdu treize galères, outre les six qui s'étoient réfugiées dans la mer Noire. D'autre part, ils en avoient pris quatorze aux Vénitiens, dix aux Catalans, et deux aux Grecs. Ils avoient fait dix-huit cents prisonniers, et tué deux mille hommes à l'ennemi. Leur perte à eux-mêmes étoit si considérable qu'ils pouvoient peu se réjouir de leur victoire. Ils renvoyèrent à Constantinople quatre cents prisonniers blessés, qu'ils ne pouvoient soigner eux-mêmes (1). 1352.

Tandis que les deux flottes, retirées l'une à Péra, l'autre à Thérapée, réparoient les dommages qu'elles avoient éprouvés, Cantacuzène pressoit Pisani d'attaquer les Génois, et de profiter de leur affoiblissement. Ponzio de Santa-Paz appuyoit ses sollicitations; cet amiral aragonais étoit malade, du chagrin que lui avoit causé sa défaite. Lorsqu'il vit que Pisani ne vouloit point renouveler le combat, il s'abandonna au découragement, et mourut de douleur et de regrets (2). Les Vénitiens perdirent Stéfano, Contarini et Pancrazio Giustiniani, procurateurs de Saint-Marc, Giovanni Sténo, et Bénatino Bembo, contre-amiraux; les uns avoient été tués à la bataille; d'autres

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 60, p. 147.—*Mariana Historia de las Espanas.* L. XVI, c. 19. — Cantacuzène, dans sa relation, dissimule la victoire des Génois et la perte des Grecs; il accuse Pisani d'avoir manqué de courage, et il attribue à cet amiral le manque de succès. Cantacuzène a écrit son propre panégyrique plutôt qu'une histoire, et il ne doit point être cru sans un sévère examen. Nicéphore Grégoras mériteroit plus de confiance; mais la fin de son ouvrage n'est pas imprimée, et elle est, à ce qu'assure Gibbon, encore en manuscrit à la bibliothèque de Paris.

(2) *Cantacuzenus.* L. IV, c. 31, p. 665.

1352. moururent de leurs blessures peu de jours après (1).

Les Génois se remirent les premiers en mer, avec l'intention de bloquer le port de Thérapée; mais Pisani, profitant d'un vent frais, passa au milieu de leurs vaisseaux, et quitta les mers de Romanie, avec trente-huit galères seulement. Il vint se rafraîchir à Candie, où il déposa ses malades et ses blessés; il en avoit un si grand nombre, qu'une épidémie se manifesta bientôt dans les hopitaux, et se communiqua aux Candiotes.

Après le départ des Vénitiens, Doria tourna toutes ses forces contre les Grecs. Avec l'assistance d'Orchan, fils d'Othman, fondateur de l'empire turc, il forma le siége de Constantinople, et contraignit Cantacuzène à renoncer à l'alliance des Vénitiens, et à signer, le 6 mai 1352, une paix séparée avec la république de Gênes (2). Les ports de la Grèce furent fermés aux Vénitiens et aux Catalans; et une franchise absolue fut accordée au commerce génois (3). Doria se dirigea ensuite vers la Crète, espérant trouver encore les Vénitiens à Candie : mais l'épidémie qui régnoit dans cette île se communiqua aux équipages de ses vaisseaux; et dans le trajet de Candie à Gênes, où Paganino Doria arriva au mois d'août, avec trente-deux galères, il fut obligé de jeter dans les flots les cadavres de quinze cents de ses compagnons d'armes. Ainsi se termina une campagne où les deux républiques maritimes avoient signalé leur bravoure et l'habileté de leurs matelots, mais où elles s'étoient mutuellement épuisées d'hommes et d'argent, sans en recueillir aucun avantage (4).

(1) *Marin. Sanuto storia de' duchi di Venezia*, p. 624. — *Andrea Naugerio storia Veneziana*, p. 1035, T. XXIII.

(2) *Cantacuzenus.* L. IV, c. 31, p. 667.

(3) *Matteo Villani.* L. II, c. 75, p. 157.

(4) *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 450.

CHAPITRE XLI.

Défaite des Génois à la Loiéra; ils se donnent à l'archevêque de Milan.— Défaite des Vénitiens à Porto-Longo. — Paix de Venise. — Prise de Tripoli par les Génois. — Conjuration du doge Marin Faliéri. — Introduction des lettres grecques en Italie.

1352 — 1355.

L'ÉGLISE et les nations de l'Occident voyoient avec douleur les forces de l'Italie et celles de la chrétienté se consumer dans la guerre inutile des républiques maritimes, tandis que le farouche Orchan profitoit de leurs combats et de l'épuisement où elles avoient réduit la Grèce, pour soumettre ses plus belles provinces à l'empire des Turcs. Le pape Clément VI fit de vains efforts pour rétablir la paix entre les deux républiques; il convoqua leurs ambassadeurs à sa cour avec ceux du roi d'Aragon: mais ni son crédit comme chef de l'Église, ni son habileté comme négociateur, ne réussirent à concilier leurs prétentions opposées (1).
Clément VI mourut le 5 décembre 1352; et son successeur, 1352.
Innocent VI, qui comme lui étoit une créature du roi de France, entreprit de nouveau de rassembler un congrès à Avignon. Les Génois, au lieu d'y envoyer des ambassadeurs, ne songeoient qu'à susciter de nouveaux ennemis à leurs rivaux. Ils s'adressèrent au roi Louis de Hongrie, qui n'avoit point oublié comment l'armée vénitienne l'avoit

(1) *Zurita Indices Rerum ab Aragon. Reg. gestarum.* L. III, p. 205.

1352. arrêté, en 1346, devant Zara; comment elle avoit pris sous ses yeux cette place qu'il venoit défendre; et comment elle avoit retardé la vengeance qu'il vouloit tirer du meurtre du roi André. La possession de la côte de Dalmatie lui paroissoit essentielle à la prospérité de la Hongrie. Les Esclavons désiroient leur réunion à ce royaume : ils avoient été traités avec dureté par la république de Venise : et ils s'étoient révoltés contre elle, toutes les fois qu'ils en avoient trouvé l'occasion. Louis, plus puissant qu'aucun de ses devanciers, fit demander au sénat de Venise la restitution de toutes les villes de Dalmatie, qu'il prétendit avoir appartenu à ses prédécesseurs; et, sur le refus de la seigneurie, il lui déclara la guerre, et accepta l'alliance des Génois (1).

Un autre négociateur fameux avoit échoué dans la tentative de réconcilier les deux républiques, c'étoit Pétrarque, qui avoit cru pouvoir faire servir à des vues politiques les liaisons littéraires qu'il entretenoit avec André Dandolo, alors doge de Venise. Il écrivit à ce magistrat pour l'inviter à la paix; il employa les figures les plus hardies de la rhétorique à orner les lieux communs les plus rebattus sur l'avantage de la concorde; il fit entrer dans sa lettre toutes les citations des auteurs sacrés et profanes, des poètes et des orateurs, qui pouvoient y être amenées (2) : mais son épître n'eut d'autre effet que de lui attirer une réponse moins brillante et plus judicieuse de Dandolo. Ces épîtres de Pétrarque, où il déployoit hors de propos tant d'érudition et un esprit si recherché, passoient alors pour des modèles d'élégance et de goût; on se les transmettoit de main en main, et souvent elles n'arrivoient à leur adresse qu'après avoir été lues de tout le public.

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 54, p. 192. — *Joh. de Thwrocz Chron. Hungar.* P. III, c. 26, p. 187.

(2) *Variarum I. Patavii 15 cal. aprilis.* Ed. Basil. p. 1070. — De Sade, Mémoires, L. IV, T. III, p. 114.

Tandis que le roi de Hongrie menaçoit les villes véni- 1352.
tiennes de Dalmatie, les Génois, au printemps de 1353, armoient une flotte de soixante galères, sous le commandement d'Antonio Grimaldi (1), et ils envoyoient une petite escadre insulter les Vénitiens dans le golfe Adriatique (2). Ceux-ci néanmoins réussirent à détourner, par leurs négociations, l'attaque du roi de Hongrie; en même temps ils armèrent, de concert avec les Catalans, une flotte de soixante et dix galères. Les Vénitiens, conduits par Pisani, avoient donné rendez-vous dans les mers de Sardaigne aux vaisseaux de Barcelonne, conduits par Bernardo Chiabréra (3). Grimaldi, averti du projet de ses ennemis, espéra qu'il pourroit atteindre, ou les Vénitiens, ou les Catalans avant leur réunion, et les battre en détail. Comme ses soixante galères n'étoient pas encore complètement armées, il en laissa huit à Porto-Vénéré, tandis qu'il distribua leur chiourme sur les cinquante-deux autres, et il se mit à la recherche de l'ennemi.

Lorsque les Génois arrivèrent à la Loiéra, dans la partie septentrionale de la Sardaigne, ils apprirent que les deux flottes qu'ils espéroient trouver séparées avoient déjà opéré leur jonction, et les attendoient à peu de distance. Après avoir passé un promontoire, ils les découvrirent en effet; mais les Vénitiens, qui craignoient que les Génois n'évitassent le combat, avoient cherché à déguiser la supériorité de leurs forces, en cachant leurs petits vaisseaux derrière les plus grands: en même temps ils affectoient une immobilité qui fut considérée comme un indice de leur crainte. Grimaldi, trompé par ces apparences, rappela à ses matelots la victoire qu'ils avoient tout dernièrement remportée en Romagne, sur un nombre de vaisseaux supérieur au

(1) *Georgio Stella Annales Genuenses*, p. 1092.
(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 67, p. 200.
(3) *Ibid.* c. 68, p. 201. — *Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 450. — *Georgio Stella Annales Genuens.* T. XVII, p. 1092.

1353. leur; il les avertit de se préparer au combat, et les invita à faire vaillamment leur devoir. En même temps il doubla un second promontoire qui s'avançoit entre les Vénitiens et lui.

Les deux flottes se trouvèrent alors trop près pour que l'une ou l'autre pût éviter la bataille; mais les Génois, qui découvroient enfin la ligne entière de leurs ennemis, ne virent pas sans inquiétude soixante et dix galères, opposées aux cinquante-deux de leur flotte, sans compter trois grands vaisseaux ronds, nommés cocques, plus forts et plus élevés que les galères, et montés chacun par quatre cents Catalans. Les navires vénitiens portoient aussi plus que leur complet de soldats, parce qu'ils étoient destinés à laisser en Sardaigne des troupes de débarquement.

Les Génois néanmoins se disposèrent courageusement à la bataille. Ils se flattèrent que les trois cocques ne pourroient combattre, parce qu'elles n'alloient point à rames, et qu'il régnoit un calme plat. Pour présenter à l'ennemi un front impénétrable, ils lièrent, avec de longues chaînes, leurs galères les unes aux autres, et par le corps et par les mâts; ils en réservèrent seulement quatre sur chaque aile, qu'ils laissèrent libres pour engager la bataille, ou porter du secours partout où ils en auroient besoin. Les Vénitiens et les Catalans, lorsqu'ils virent cette ordonnance, lièrent ensemble, de leur côté, cinquante-quatre de leurs galères, et ils en laissèrent seize de libres, huit sur chaque aile, qu'ils envoyèrent en avant pour engager celles des Génois (1).

Tandis que ces galères escarmouchoient ensemble, les deux lignes enchaînées s'avançoient lentement et majestueusement l'une contre l'autre. Elles formoient deux masses énormes qui alloient se choquer et se briser. Dans ce moment, pour le malheur des Génois, un vent du midi se leva tout à coup, et enfla les voiles des trois cocques qui

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 79, p. 208.

étoient à l'ancre à quelque distance. Les Catalans coupèrent aussitôt leurs câbles, et s'abandonnèrent au vent. Ils vinrent frapper à la fois contre trois galères de l'extrémité de la ligne génoise, et les coulèrent à fond; ils se serrèrent ensuite contre les autres, et firent pleuvoir sur elles une grêle de pierres et de traits. 1353.

Grimaldi vit alors que, malgré la courageuse résistance de ses soldats et de ses matelots, il risquoit de perdre toute sa flotte. Il fit délier aussi promptement qu'il put les galères de l'aile qui n'étoit point encore attaquée; il en dégagea onze qu'il joignit aux huit laissées sur les ailes, et, annonçant qu'il alloit tourner les ennemis, il gagna la haute mer. L'amiral vénitien conçut quelque inquiétude de ce mouvement, et resta en suspens jusqu'à ce qu'il eût reconnu quel parti prendroit son adversaire. Mais, soit que Grimaldi manquât de résolution pour retourner à l'attaque, soit que ses soldats une fois éloignés du danger ne voulussent plus s'y engager, soit enfin qu'il ne lui restât d'autre espoir que celui de sauver ses dix-neuf vaisseaux, il profita de la nuit qui s'approchoit pour faire voile vers Gênes; et les trente galères qu'il avoit laissées liées ensemble, se voyant abandonnées et attaquées par une force plus que double de la leur, se rendirent sans résister davantage. Trois mille cinq cents prisonniers, la fleur de la noblesse et de la bourgeoisie de Gênes, tombèrent au pouvoir du vainqueur avec ces trente galères; deux mille Génois périrent dans le combat, ou furent noyés dans les vaisseaux coulés à fond (1).

Les Catalans, qui débarquèrent en Sardaigne après cette victoire, en recueillirent peu de fruits. Le juge d'Arborée, révolté contre eux, les battit à Oristagni, leur vendit chèrement, à Cagliari, une victoire qui acheva de les épuiser, et les força enfin à abandonner toutes leurs forteresses,

(1) Le 29 août 1353. — *Matteo Villani.* L. III, c. 79, p. 209. — *Georgii Stellæ Annales Genuenses*, p. 1002. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1024.

1353. et l'île même de Sardaigne (1). Les Vénitiens retournèrent dans leur patrie comblés de gloire et de richesses (2), tandis que Grimaldi, à son arrivée à Gênes, y répandit l'épouvante et la consternation. Vainement des ambassadeurs florentins exhortèrent la seigneurie à prendre courage, et lui offrirent toutes les ressources de leur république pour la défense du peuple génois; ce peuple, qui paroissoit dominer sur les mers de l'Italie, de l'Espagne, de la Grèce et de la Scythie, et qui passoit pour le plus libre et le plus fier des peuples de la terre, se laissa tellement abattre par un grand revers, et par les dissensions civiles que des reproches mutuels firent naître, qu'il ne crut plus pouvoir trouver de salut ailleurs que dans la servitude. Il chercha dans l'Italie quel étoit le protecteur le plus puissant auquel il pourroit recourir; quel étoit le prince qui pourroit le mieux le venger d'un ennemi victorieux. Il s'adressa à l'archevêque Visconti, qui, maître déjà de la Lombardie, de l'Émilie, et d'une partie du Piémont, paroissoit ne devoir pas tarder à soumettre aussi la Toscane. Le peuple génois demanda lui-même des fers à ce tyran ambitieux. Le 10 octobre 1353, le doge Jean de Valente fut déposé; et le comte Palavicino, nommé par Visconti gouverneur de Gênes, fut reçu dans la ville avec une garnison de sept cents chevaux et de quinze cents fantassins. Le nouveau seigneur fit ouvrir des routes de communication avec la Lombardie; et il envoya au peuple des vivres, au sénat de l'argent pour rétablir la flotte, comme si à ce prix il pouvoit payer la liberté génoise (3).

Il est vrai que l'archevêque de Milan avoit été choisi pour être l'arbitre et le pacificateur, plutôt que le maître de Gênes; et, s'il avoit observé les conditions qui lui

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 80, p. 210. — *Zurita Indices Aragon.* L. III, p. 206.— *Mariana Historia de las Espanas.* L. XVI, c. 19.

(2) *Marin Sanuto vite de' Dogi*, p. 626.—*Naugerio storia Veneziana*, p. 1037.

(3) *Matteo Villani.* L. III, c. 86, p. 214.

étoient imposées, la république seroit demeurée libre sous 1353.
sa protection. Un de ses premiers soins fut de rétablir la paix entre les factions qui se combattoient (1). Il chercha aussi à mettre fin à la guerre maritime. Il chargea d'une ambassade à Venise Pétrarque qu'il avoit attiré à sa cour. Il lui donna la commission de déclarer au doge Dandolo qu'il ne partageoit point les haines nationales de ses nouveaux sujets ; qu'il désiroit les réconcilier aux Vénitiens ; et que, dût-il n'y pas réussir, il espéroit du moins que lui-même et ses anciens états demeureroient en paix avec la république (2). Mais les Vénitiens, non moins acharnés que les Génois dans leurs ressentimens, déclarèrent la guerre à l'archevêque, et les deux peuples maritimes redoublèrent d'efforts pour se préparer à de nouveaux combats (3).

Les Génois choisirent pour leur amiral, Paganino Doria, 1354.
le grand homme de mer auquel, deux ans auparavant, ils avoient dû la victoire du Bosphore ; ils lui confièrent trente-trois galères. Les Vénitiens, de leur côté, en armèrent trente-cinq, toujours sous la conduite de Nicolo Pisani (4). Tandis que ce dernier secondoit les opérations des Aragonais, sur la Sardaigne, où Pierre-le-Cérémonieux avoit envoyé une armée considérable (5), Doria étoit entré dans le golfe Adriatique : il avoit pris plusieurs vaisseaux marchands, et quelques galères revenant de Candie ; il avoit ravagé les côtes de l'Istrie ; et, le 11 août, il s'empara de la ville de Parenzo, qu'il brûla (6). Les Vénitiens, effrayés de l'approche des Génois, envoyèrent à Nicolo Pisani l'ordre de revenir défendre sa patrie. Ils fermèrent d'une chaîne l'entrée de leur port ; ils gar-

(1) *Uberti Folietæ Genuens. Hist.* L. VII, p. 451.
(2) De Sade, Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. V, T. III, p. 345.
(3) *Matteo Villani.* L. III, c. 93, p. 218.
(4) *Ibid.* L. IV, c. 22, p. 250.
(5) *Ibid.*, c. 21, p. 249.
(6) *Marin Sanuto vite de' duchi di Venezia*, p. 627.

1354. nirent de leurs milices l'*aggéré* qui sert de boulevart aux lagunes, et ils se préparèrent à une vigoureuse résistance, s'ils étoient attaqués dans leurs foyers. Le doge, André Dandolo, auteur de la plus ancienne histoire de Venise qui nous soit parvenue, éprouva tant de chagrin et d'inquiétude de la perte de Parenzo, et de l'approche des Génois, qu'il en mourut, le 7 septembre 1354. On lui donna pour successeur Marin Faliéri, au nom duquel est attachée une triste célébrité (1).

Doria, au lieu d'attendre dans le golfe le retour de la flotte vénitienne, fit voile vers la Grèce; et Pisani, averti de la route qu'il avoit prise, se dirigea vers les mêmes mers. Les deux amiraux se cherchèrent dans l'Archipel, sans se rencontrer. Pisani entra enfin dans le port de Sapienza, ou Porto-Longo, proche de Modon, pour reposer ses équipages et réparer ses vaisseaux. Il partagea cependant sa flotte en deux parties, pour que l'une fît la garde, tandis que l'autre se ravitailleroit. Il se plaça à l'entrée du port, avec six grands vaisseaux, et vingt galères qu'il enchaîna les unes aux autres. Pendant ce temps, Morosini, son contre-amiral, avec quinze galères et vingt spéronates ou barques armées, avoit mis la proue en terre, au fond du port, qui est fort éloigné de son ouverture (2).

Lorsque Paganino Doria apprit où étoient les ennemis, il vint leur offrir la bataille, le 3 novembre 1354, devant l'entrée du canal de Porto-Longo; et ses équipages cherchèrent vainement, par mille provocations, à engager Pisani à l'accepter. Celui-ci, avec ses galères embossées, demeuroit immobile, dédaignant les insultes des Génois, et attendant sa propre commodité pour combattre. Enfin, Jean Doria, neveu de l'amiral, avec une méprisante hardiesse, passa entre la flotte vénitienne et le rivage, et entra dans le port. Pisani le laissa faire, persuadé que ce

(1) *Naugerio storia Veneziana*, p. 1038.
(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 32, p. 257.

jeune homme, placé entre sa ligne et celle de Morosini, 1354.
ne pourroit plus lui échapper. Il laissa passer de même douze galères qui suivirent l'une après l'autre le jeune Doria. Ces treize vaisseaux, s'avançant vers l'autre extrémité du port, attaquèrent impétueusement la division de Morosini. Les navires, appuyés au rivage, n'en étoient que plus faciles à défendre; mais les Vénitiens, surpris d'être attaqués dans un lieu où ils croyoient n'avoir rien à craindre, ne firent qu'une foible résistance. Beaucoup de matelots, dans le premier effroi, se jetèrent à la mer pour gagner le rivage, plusieurs se noyèrent, et toute cette division de la flotte tomba au pouvoir des Génois. Le jeune Doria revint alors attaquer par derrière la ligne qui défendoit l'entrée du port, tandis que son oncle l'attaquoit par devant : il poussa sur elle deux des vaisseaux qu'il venoit de prendre, auxquels il avoit mis le feu, pour incendier toute la flotte; et il causa aux Vénitiens un si grand effroi, qu'ils se rendirent tous sans combattre davantage. Ils avoient déjà perdu quatre mille hommes dans le port, ou sur le rivage. Doria revint en triomphe à Gênes, conduisant avec lui l'amiral vénitien, avec toute sa flotte et cinq mille huit cent soixante-dix prisonniers. Ainsi fut pleinement lavée la honte de la défaite de Grimaldi, à la Loiéra (1).

Une révolution qui éclata au mois de janvier de l'année suivante, à Constantinople, fut, pour les Génois, un nouveau sujet de réjouissances. Dans les guerres civiles de l'empire d'Orient, ils étoient toujours demeurés attachés au parti du jeune empereur Jean Paléologue. Ce prince, non moins corrompu et non moins foible qu'aucun de ses prédécesseurs, étoit alors retenu dans une espèce d'exil, à Thessalonique, par Cantacu-

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 32, p. 258.—*Naugerio storia Veneziana.* T. XIII, p. 1039.—*Ubertus Folieta Genuens. Histor.* L. VII, p. 452.— *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1093.

1355. zène, qui, de grand domestique et de tuteur d'un empereur enfant, s'étoit fait son maître. Un Génois, nommé François Cataluzzo, principal ministre et confident de Paléologue, entreprit de rétablir sur le trône ce monarque peu fait pour régner. Il réunit la faction formée, dix ans auparavant, par Apocaucus et l'impératrice Anne de Savoie; il introduisit secrètement Paléologue dans Constantinople; il surprit Cantacuzène, et le força à embrasser la vie monastique; enfin, il réunit tout ce qui restoit de l'empire grec sous son souverain légitime (1). Catauzzo épousa la sœur de Paléologue, et reçut en fief, de ce monarque qu'il avoit remis sur le trône, l'île de Lesbos ou Mételin, qu'il transmit à ses descendans (2).

Les Vénitiens, qui avoient espéré engager Cantacuzène à se déclarer de nouveau pour eux, perdirent courage à la nouvelle de cette révolution. Leur défaite à Sapienza avoit presque détruit leur marine; le roi de Hongrie menaçoit l'Esclavonie; le roi d'Aragon, leur allié, étoit occupé en Sardaigne, par la guerre que lui faisoient les Doria, les Malaspina et les Ghérardesca (3); enfin, la conjuration la plus dangereuse avoit éclaté dans Venise même, et avoit menacé l'existence de la république. Le sénat consentit alors à traiter de la paix : il promit de payer deux cent mille florins aux Génois, pour les frais de la guerre; d'établir pour trois ans un comptoir à Caffa, et d'interdire pendant le même temps aux négocians vénitiens tout commerce avec la Tana. Tous les prisonniers furent relâchés de part et d'autre sans rançon. Le traité de paix fut signé à la fin de mai, en réservant au roi

(1) *Ducas Michaelis Nepos historia Byzantina.* T. XIX, c. 11, p. 16. — *Georgii Stellæ Annales Genuens.* p. 1094.

(2) *Ducas Michaelis Nepos*, c. 12, p. 18.—*Matteo Villani.* L. IV, c. 46, p. 268.

(3) *Zurita Indices Rer. ab. Aragon.* L. III, p. 210.

d'Aragon le droit d'y prendre part, s'il le vouloit, avant le 28 septembre (1). 1355.

Afin de presser la décision de ce monarque, la seigneurie de Gênes avoit envoyé quinze galères dans les mers de Sardaigne, sous les ordres de Philippe Doria. Cet amiral, ayant échoué dans une tentative sur la Loiéra, se rendit avec sa flotte à Trapani, en Sicile. Là, il forma le projet d'une tentative hardie sur la Barbarie, à laquelle il fut encouragé par les révolutions survenues dans ce pays.

Les fils du roi de Tunis avoient conjuré contre leur père, et l'avoient fait mourir. Après ce parricide, le royaume fut désolé par des guerres civiles, dont la violence étoit proportionnée à l'atrocité du crime qui les avoit excitées (2). La ville de Tripoli, auparavant assujettie aux rois de Tunis, avoit été soustraite à leur obéissance; et le fils d'un maréchal sarrasin avoit trouvé moyen de s'y élever à la tyrannie.

Les côtes de la Barbarie n'étoient point alors désolées comme elles le sont aujourd'hui: les Maures avoient conservé ou regagné leur indépendance; et le honteux gouvernement des brigands étrangers qui règnent sur ces belles contrées, après avoir été enrôlés dans la lie du peuple à Constantinople, n'avoit pas commencé. Aussi les Africains ne songeoient point encore à la piraterie; ils suivoient avec ardeur le commerce, l'industrie manufacturière et l'agriculture; ils possédoient toujours plusieurs écoles célèbres, et ils avoient conservé le goût des études, encouragées sous les règnes glorieux des premiers Miramolins. Jamais les Musulmans ne s'étoient élevés jusqu'à la liberté; mais parmi les descendans des Arabes, il s'étoit conservé quelque chose de l'ancienne indépendance du désert; et dans sa décadence, l'Afrique étoit encore bien

(1) *Marin Sanuto vite de' Duchi*, p. 630.—*Matteo Villani*. L. V, c. 45 p. 332.

(2) *Matteo Villani*. L. V, c. 11, p. 308.

1355. loin de l'état d'oppression où elle gémit aujourd'hui. Philippe Doria, instruit des révolutions qui venoient d'y éclater, et assuré qu'un peuple énervé par le despotisme n'étoit plus en état de défendre les richesses qu'il possédoit encore, ne se fit point scrupule d'user de trahison envers des infidèles avec lesquels il étoit en paix. Après avoir fait préparer à Trapani des échelles murales et des machines de guerre, il entra dans la rade de Tripoli, l'une des villes les plus riches et les plus commerçantes de cette côte. Sous prétexte d'acheter des vivres, il envoya quelques matelots à terre, avec ordre d'observer la hauteur des murailles, et de s'informer de la manière dont on y faisoit la garde. Il refusa cependant les présens que lui envoya le seigneur de Tripoli, et remit à la voile comme s'il retournoit en Italie (1).

Lorsque l'amiral fut en haute mer, il communiqua aux capitaines de ses galères et à leur chiourme le projet qu'il avoit formé. Il les assura qu'il les enrichiroit tous, s'ils vouloient se conduire en braves soldats, et, au milieu de la nuit, il revint avec eux prendre terre dans le port de Tripoli. La ville reposoit dans une pleine sécurité; et déjà les Génois s'étoient emparés des murs et d'une des portes, avant que les citoyens éveillés pussent courir aux armes. Cependant, le seigneur de Tripoli, entouré de quelques-uns de ses sujets, s'avança dans les rues pour combattre : mais après une courte escarmouche, il fut obligé de s'enfuir hors de la ville. Les Sarrasins qui se défendoient encore furent tués; les autres se soumirent en tremblant au sort qui les attendoit (2).

Les Génois commencèrent ensuite le pillage de la ville, mais sous la direction de leurs chefs, et avec une régularité qui rendit cette calamité plus terrible encore pour les Africains. Ils apportèrent au dépôt commun toutes les richesses

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 47, p. 334.
(2) *Ibid.* c. 48, p. 334.

du seigneur, toutes celles des mosquées, toutes celles de 1355.
tous les bourgeois; ils amassèrent de cette manière en argent, en joyaux et en marchandises de prix, une somme d'un million huit cent mille florins d'or. Ils considérèrent comme faisant partie de leur butin sept mille captifs, hommes, femmes et enfans, qu'ils firent monter sur leurs galères. Ils envoyèrent alors à Gênes, pour rendre compte à la seigneurie de la conquête qu'ils avoient faite, et pour demander ses ordres; mais les Génois, indignés de ce que leur amiral avoit attaqué, en trahison, un peuple avec lequel ils étoient en paix, craignirent aussi pour les marchands qui se trouvoient alors exposés aux représailles des Sarrasins, à Alexandrie et dans les Échelles : en sorte que, pour toute réponse, ils condamnèrent à un bannissement perpétuel leur amiral et tous ceux qui l'avoient secondé dans sa coupable entreprise (1).

Philippe Doria, voyant que sa république ne vouloit point prendre possession de la conquête qu'il avoit faite, vendit Tripoli à un Sarrasin, seigneur de l'île de Gerbi, pour le prix de cinquante mille doubles; et il députa de nouveau à Gênes, pour tâcher d'apaiser le courroux de son gouvernement. Dans cette ville, on avoit appris que les princes sarrasins, ennemis du seigneur de Tripoli, loin de songer à user de représailles, s'étoient réjouis de ses calamités. Alors la seigneurie se radoucit, et commua la sentence portée contre l'amiral et sa flotte. En expiation de leur faute, Philippe Doria et ses compagnons furent condamnés à faire, pendant trois mois, la guerre sans solde, au roi d'Aragon, qui n'avoit pas voulu accepter le traité de Venise. Après trois mois passés sur les rivages de Catalogne, l'amiral, avec ses quinze galères, encore chargées de richesses et de captifs, fut reçu dans le port de Gênes. L'or fit oublier le brigandage et la perfidie par lesquels cet or même avoit été acquis; et les prêtres s'em-

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 49, p. 335.

1355. pressèrent d'étouffer les remords des hommes d'état (1).

Nous avons dit que la république de Venise s'étoit décidée à accepter une paix peu honorable, parce que la découverte d'une conspiration dangereuse avoit répandu l'effroi dans sa capitale. Quatre jours après la mort du doge André Dandolo, le 11 septembre 1354, les quarante-un électeurs avoient proclamé, pour lui succéder, Marin Faliéri, comte de Val de Marina, vieillard âgé de soixante et seize ans, que ses grandes richesses et les emplois qu'il avoit exercés signaloient parmi les premiers citoyens de Venise (2). Faliéri avoit une femme jeune et belle, dont il étoit jaloux avec fureur. Il se défioit surtout de Michel Sténo, un des trois chefs de la quarantie, ou tribunal criminel; quoique les assiduités de celui-ci eussent pour objet non l'épouse du doge, mais une des femmes de sa maison. Dans une fête publique, le dernier jour du carnaval, Faliéri, ayant remarqué les manières familières et peu décentes de cette femme avec Sténo, fit sortir celui-ci de l'assemblée. Ce gentilhomme, dans un premier mouvement de colère, écrivit, sur le trône ducal, dans une salle voisine, deux lignes injurieuses à l'honneur du doge et à la fidélité de son épouse (3).

C'étoit, pour le jaloux Faliéri, l'offense la plus mortelle: il reconnut Sténo, et le dénonça aux avogadors, auxquels il porta sa plainte. Il s'attendoit à voir son injure vengée par le conseil des dix, avec une sévérité exemplaire; mais la cause, au lieu d'être déférée à ce conseil, fut renvoyée

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 60, p. 341. — Georgio Stella passe cette expédition sous silence. Uberto Foliéta la représente sous un jour avantageux, comme une punition des pirateries des Africains. L. VII, p. 453. Mais Foliéta étoit contemporain des deux Barberousse, et il reporte aux siècles antérieurs les ressentimens éveillés de son temps.

(2) *Andrea Naugerio storia Venez.* p. 1034. — *Vettor Sandi storia civile Venez.* P. II, L. V, c. 5, p. 126.

(3) *Marin Falieri dalla bella moglie, altri la gode ed egli la mantiene.* — *Sanuto vite de' Duchi*, p. 631.

par les avogadors, à la quarantie même, dont Sténo étoit 1355.
président. Le ressentiment, l'agitation d'une fête, la licence qu'autorisoit le masque dont le coupable étoit couvert, furent considérés comme atténuant sa faute; et Sténo fut condamné seulement à un mois de détention. Le doge, plus irrité de cette indulgence que de la première injure, étendit sa haine et son désir de vengeance à toute la quarantie qui avoit si mal puni le coupable, et à toute la noblesse, qui n'avoit point pris à cœur l'offense qu'on lui avoit faite.

Cependant il régnoit toujours parmi le peuple de Venise une haine secrète contre cette noblesse qui s'étoit emparée exclusivement de la souveraineté, et qui avoit privé la nation de ses droits. L'insolence de quelques jeunes patriciens redoubloit l'animosité du peuple. On les voyoit profiter de l'impunité que leur assuroient des amis puissans, pour s'introduire dans les familles des bourgeois, séduire leurs femmes ou leurs filles, et maltraiter ensuite les pères ou les maris qu'ils déshonoroient (1). Israël Bertuccio, plébéien, chef de l'arsenal, avoit été insulté de cette manière. Il vint porter au doge ses plaintes contre un gentilhomme de la maison Barbaro. Faliéri, en exprimant sa compassion impuissante, l'assura qu'il n'obtiendroit jamais justice. «N'ai-je pas été insulté comme » vous? lui dit-il; et la punition prétendue du coupable » n'a-t-elle pas été pour moi, pour la couronne ducale elle- » même, une nouvelle offense?» Des projets de vengeance succédèrent alors aux accusations juridiques. Israël Bertuccio fit connoître au doge les principaux mécontens; les conciliabules des conspirateurs s'assemblèrent plusieurs nuits de suite, en présence du chef de la république, et dans son palais. Quinze plébéiens s'engagèrent enfin avec le doge à renverser le gouvernement.

Les conjurés convinrent que chacun d'eux s'assureroit

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 13, p. 311.

1355. de quarante amis qu'il tiendroit prêts pour agir la nuit du 15 avril 1355. Mais, afin de ne pas éventer leur secret, ils résolurent de se borner à dire à ces associés qu'on vouloit les employer à surprendre et punir, par ordre de la seigneurie, les jeunes gentilshommes dont les désordres avoient excité la haine du peuple. Le signal pour agir devoit être la cloche d'alarme du palais de Saint-Marc, qu'on ne pouvoit sonner sans l'ordre du doge. Les conjurés ne devoient cependant s'associer que des bourgeois connus par leur haine pour la noblesse, afin qu'ils gardassent fidèlement le secret dont on leur confioit une partie. Au moment où la cloche d'alarme auroit sonné, les conjurés devoient répandre le bruit que la flotte génoise étoit devant la ville; ils devoient marcher en même temps de tous les quartiers vers la place de Saint-Marc, en occuper les avenues, et massacrer les gentilshommes, à mesure qu'ils arriveroient sur cette place pour secourir la seigneurie (1).

Tous les préparatifs étoient achevés, et le secret de la conjuration avoit été fidèlement gardé jusqu'à la veille de son exécution, lorsqu'un nommé Bertrand, bergamasque, pelletier, qui avoit été choisi par un des conjurés pour conduire ses quarante associés, apprit plusieurs détails sur ce qu'il devoit exécuter le lendemain, détails qui ne paroissoient point s'accorder avec les ordres supposés de la seigneurie, que jusqu'alors il avoit cru remplir. Il alla le soir même révéler à Nicolo Lioni, un des membres du conseil des dix, le complot dans lequel il se trouvoit innocemment engagé. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnoient le doge d'être à la tête de cette entreprise ; ils se rendirent ensemble auprès de lui, pour la lui dénoncer. Faliéri n'eut pas la résolution ou l'adresse de supprimer cette découverte : tour à tour il révoquoit en doute les circonstances

(1) *Marin Sanuto vite de' Dogi*, p. 632. — *Andrea Naugerio storia Venez.* p. 1040.

qui lui étoient indiquées, ou il déclaroit être déjà instruit et avoir pourvu à tout (1). Cette inconséquence excita les soupçons de Nicolò Lioni; il quitta le doge pour se rendre au conseil des dix, et lui porter la note des conjurés que Bertrand avoit fournie. Tous furent arrêtés dans leurs maisons par ordre de ce conseil. Des gardes furent distribuées dans la ville, aux clochers, et à la tour de Saint-Marc, pour empêcher qu'on ne sonnât l'alarme; plusieurs conjurés furent mis à la torture, et par leurs aveux on apprit que le doge lui-même étoit à la tête de la conspiration. 1355.

La tranquillité de la ville étoit assurée, les coupables étoient arrêtés, le doge enfin étoit gardé à vue dans son palais : mais le conseil des dix n'étoit pas sûr d'être autorisé, par la constitution, à juger le chef de l'état. Il appela vingt gentilshommes du premier rang à partager ses délibérations dans cette occasion importante. C'est ainsi que commença un corps puissant et permanent qu'on nomma la *Giunta* ou *Zonta* (2). Le doge fut traduit devant le conseil des dix, uni à la *Giunta*. Il fut confronté avec les principaux conjurés, qui furent ensuite envoyés au supplice : il avoua la part qu'il avoit eue à la conspiration; et le second jour de la procédure il fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355, sur le grand escalier du palais ducal, au lieu même où les doges, à leur entrée en fonctions, prêtoient serment de fidélité à la république (3). Pendant son supplice les portes demeurèrent fermées; mais, immédiatement après, un membre du conseil des dix parut sur le balcon, tenant à la main l'épée encore sanglante : *Justice a été faite d'un grand coupable*, dit-il au peuple; et en même temps les portes du palais furent

(1) *Matteo Villani*. L. V, c. 13, p. 312.
(2) *Sandi Storia civile*. L. V, c. 5, p. 130.
(3) *Marin Sanuto storia de' Duchi*, p. 634. — *Naugerio storia Venez.* p. 1041.

1355. ouvertes, et la foule qui s'y précipita vit la tête de Marin Faliéri rouler dans son sang.

Nous avons vu, dans ce chapitre et le précédent, quelles relations le commerce et la guerre maritime avoient établies entre les Italiens et les Grecs. Avant de détourner nos yeux des affaires de l'Orient, il convient de parler aussi des liaisons d'un autre genre, des liaisons, soit littéraires, soit religieuses, qui se formèrent à la même époque entre les deux peuples.

Malgré leur orgueil, les Grecs ne pouvoient plus considérer les Occidentaux, et surtout les Italiens, comme des peuples barbares dont il leur fût permis de mépriser les arts, la littérature ou la richesse. Leurs marchands, leurs artistes, leurs meilleurs soldats, souvent leurs confidens et leurs ministres, étoient italiens; et tandis que le génois Cataluzzo étoit l'homme de confiance de Jean Paléologue, Cantacuzène rappelle souvent l'amitié qui l'unissoit au grand amiral Paganino Doria (1), amitié qui ne se démentit point au milieu de la guerre que ce héros génois fut forcé de lui faire avec les flottes de sa patrie. Le même empereur vante la fidélité que lui témoigna jusqu'au dernier moment sa garde italienne, commandée par Jean de Péralta. Il raconte que, sur le point de perdre le trône, il adressa à cette garde un discours en langue italienne (2), qu'il se vante d'avoir très-bien su parler. En effet, Cantacuzène est parmi les historiens grecs celui qui défigure le moins les noms occidentaux (3).

(1) *Cantacuzenus Historiar.* L. IV, c. 27, p. 656, 657.

(2) Πρῶτα μὲν ἠρῶτα τῇ Λατίνων διαλέκτῳ, ἐξησκήτο γάρ αὐτὴν καλῶς. *Cantacuzenus Histor.* L. IV, c. 41, p. 697.

(3) Avec des caractères différens, le changement de l'orthographe est plus excusable, parce qu'il n'y a quelquefois dans une langue point de lettre qui corresponde à celle qu'on emploie dans l'autre. Ainsi les Grecs n'ont plus de *b*, car leur β est devenu un *v*. Ils représentent le *b* des Latins par μπ. Ils n'ont plus de *d*, car leur δ est devenu semblable au *th* doux des Anglais, et ils rendent notre *d* par ντ. Le *g* italien devant l'*i*, qui n'existe ni

Mais tandis que les Grecs, malgré leur fierté et le mé- 1355.
pris qu'ils avoient affecté de tout temps pour les langues étrangères, apprenoient les lettres latines, les Italiens faisoient de plus grands progrès encore dans la langue grecque : ils commençoient à transporter en Italie la littérature d'Athènes ; et ils s'approprioient ces monumens du génie et du goût qui, dans tous les siècles, devront servir de modèles à la poésie et à l'éloquence.

Jamais l'étude de la langue grecque n'avoit été complètement abandonnée en Italie. La domination des Grecs dans la Calabre et la Pouille dura jusqu'au temps où les Italiens commencèrent à faire des conquêtes en Grèce. Des relations de gouvernement, des alliances, des mariages, lièrent toujours assez intimement les deux peuples, lors même que les Grecs étoient sans communication avec le reste de l'Europe. Plus tard, le commerce et la navigation les mirent dans un contact presque continuel ; en sorte qu'un nombre prodigieux de marchands, de matelots, de soldats, savoient le grec dans le treizième et le quatorzième siècle, comme une partie du peuple vénitien le sait encore aujourd'hui, sans que cette connoissance de la langue eût aucune influence sur la littérature italienne. Cependant ces communications fréquentes avoient fait entreprendre, dès le douzième et le treizième siècle, plusieurs traductions en latin des ouvrages que la philosophie, alors dominante, faisoit le plus rechercher. On avoit traduit entre autres les écrits d'Aristote, ceux de Galien, et ceux de quelques Pères de l'Église (1).

Mais le grec n'étoit encore qu'une langue utile qu'on apprenoit dans un certain but, lorsque Pétrarque et Boc-

dans leur langue ni en français, devient pour eux ντζ, et ils écrivent *Giovan Ντζιοναν*. Ces lettres doubles donnent cependant quelque chose de barbare aux noms qu'ils ont rendus le plus fidèlement.

(1) *Tiraboschi storia della Letteratura italiana*. L. III, c. 1, T. V, p. 42.

cace, au milieu du quatorzième siècle, réveillant le goût de la belle littérature, et l'admiration pour les anciens, communiquèrent à la plupart des savans le désir de connoître les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce dans leur langue originale, et étendirent leur activité sur cette partie des trésors de l'antiquité, qui jusqu'alors avoit été laissée en partage aux savans de Byzance..

L'admiration pour les anciens, l'étude de leurs écrits, de leur poésie, de leur histoire, de leur religion et de leurs mœurs, s'étoient ranimées presque en même temps en Grèce et en Italie. Constantinople ne produisoit plus d'orateurs ou de poètes; mais on y trouvoit des hommes qui, par leur enthousiasme pour les poètes et les orateurs de l'antiquité, paroissoient dignes de marcher sur leurs traces. L'arrivée de quelques-uns de ces hommes en Italie, et leur liaison avec les chefs de la littérature latine, contribuèrent à réunir en un seul corps les beaux restes de l'antiquité; à les expliquer les uns par les autres; à les faire connoître à des peuples divers, et à faire sentir universellement toute la perfection de ces chefs-d'œuvre. C'est ainsi que les deux nations sauvèrent d'un commun accord les plus précieux monumens de l'antiquité littéraire, lorsqu'ils étoient sur le point de se détruire.

Le moine Barlaam eut peut-être la principale part à la restauration des lettres grecques en Italie. Barlaam étoit originaire de Séminara, en Calabre; pays, à cette époque, encore peuplé de Grecs. Ayant pris l'habit de moine de Saint-Basile, il passa en Étolie, de là à Thessalonique, et enfin à Constantinople, où il arriva en 1327. Il s'y fit remarquer par son savoir en astronomie, en philosophie, en mathématiques et en littérature. Il obtint la protection d'Andronic-le-Jeune, et de Cantacuzène, alors favori de cet empereur. Barlaam fut admis dans la maison de Cantacuzène, où il donna des leçons de théologie et de belles-lettres : il fut fait abbé d'un monastère, et il occupa l'É-

glise grecque par des disputes ; tantôt avec Nicéphore Grégoras, l'écrivain dont nous avons plusieurs fois fait usage dans le chapitre précédent ; tantôt avec Palamas et les moines du mont Athos, sur la lumière du Thabor ; tantôt enfin avec les députés de Jean XXII, sur les différends entre les Églises grecque et latine (1).

Ces dernières disputes n'empêchèrent pas Andronic-le-Jeune d'envoyer Barlaam à Avignon, auprès de Benoît XII, sous prétexte de travailler à la réunion des deux Églises, mais, dans le fait, pour obtenir des secours contre les Turcs. Barlaam revint de l'Occident, sans avoir eu de succès : ses controverses avec les moines du mont Athos se renouvelèrent ; et elles lui causèrent tant de chagrin, qu'en 1341 il abandonna la Grèce, et vint chercher un refuge à Naples, où il fut bien accueilli par le roi Robert. L'année suivante il fit un voyage à Avignon ; c'est là qu'il connut Pétrarque, et qu'il lui donna des leçons de langue grecque. Il lut avec lui les œuvres de Platon (2). Mais il ne put pas continuer cet enseignement assez longtemps pour que le poète italien apprît jamais complètement le grec. Quelques années après, un Byzantin distingué, nommé Nicolas Sigéros, ayant fait présent d'un Homère grec à Pétrarque, celui-ci répondit à ce seigneur, qu'il ne pouvoit comprendre le prince des poètes sans un interprète. « La mort m'a enlevé, lui dit-il, notre Bar-
» laam, ou plutôt je me l'étois enlevé à moi-même,
» lorsque j'avois obtenu pour lui la dignité épiscopale,
» sans réfléchir à la privation qu'il en résulteroit pour
» moi. » (Barlaam, en effet, après avoir renoncé aux opinions de l'Église grecque, fut élevé par le pape Clé-

(1) *Tiraboschi*. L. V, c. 1, §. 4, p. 424. Les moines du mont Athos prétendoient que la lumière qui avoit été vue sur le Thabor, pendant la transfiguration de Notre Seigneur, étoit divine et incréée, et qu'ils pouvoient eux-mêmes voir cette lumière, émanation de la Divinité, en demeurant plongés dans la contemplation, les yeux fixés sur le creux de leur estomac.

(2) *F. Petrarcæ dialogus II, de Contemptu mundi*. T. II, p. 101.

ment VI à l'évêché de Giraoe, uni à celui de Locres). « Dans ses leçons journalières, continue Pétrarque, il » m'avoit instruit de bien des choses; mais il avouoit qu'il » en apprenoit bien davantage encore de moi. En effet, » autant il étoit éloquent dans la langue grecque, autant » il étoit étranger à la latine, et, son esprit étant très-vif, » on voyoit combien il éprouvoit de peine à exprimer ses » sentimens (1). »

Un ami de Pétrarque, plus jeune que lui, et non moins justement célèbre, Jean Boccace, parvint à une connoissance bien plus parfaite de la langue grecque; et il eut une part bien plus immédiate à l'introduction de cette littérature en Italie. Jean Boccace étoit né en 1313; il étoit citoyen florentin, mais originaire de Certaldo, château du val d'Elsa, à vingt milles de Florence. Son père, qui étoit marchand, le destina au commerce, et le fit voyager longtemps pour le former à cet état; mais Boccace, passionné pour la poésie, ne réussit point dans la carrière où il étoit entré. A vingt-huit ans il abandonna le commerce, du consentement de son père; et il entreprit l'étude du droit canon, qui pouvoit le mener à des emplois lucratifs (2).

Toutefois Boccace ne se prêtoit qu'avec peine à des études qui avoient pour but de gagner de l'argent. Il négligeoit le droit, comme il avoit négligé son négoce; et il ne s'appliquoit avec ardeur qu'à la poésie et aux sciences, qui ne promettent pour récompense que les plaisirs de l'esprit. Il étudia successivement l'astronomie, la philosophie sacrée, la mythologie, la géographie, l'histoire; et surtout il s'efforça d'acquérir une pleine intelligence des anciens écrivains grecs et latins; il rechercha leurs manuscrits avec diligence, et les copia de sa main. C'est ainsi qu'il parvint à être non-seulement un des plus élégans écrivains, mais

(1) *Franc. Petrarcæ variar. Epistol.* 21, editio Basileæ, p. 1102.

(1) *Vita di Boccaccio di Filippo Villani*, en tête du Décaméron. *Tiraboschi*. L. III, c. 2, p. 513.

aussi un des plus profonds érudits, et des meilleurs critiques de son siècle (1).

Boccace, qui n'avoit point pris le chemin des honneurs et de la fortune, parvint cependant à un rang distingué; ses talens avoient établi sa réputation, et on le chercha pour lui donner des emplois de confiance. En 1347, il fut ambassadeur de la république florentine auprès des seigneurs de Romagne, et, entre autres, d'Ostasio de Polenta. En 1351, il fut chargé d'une mission non moins honorable auprès de Pétrarque. La république venoit de prendre la résolution d'établir à Florence une université nouvelle: elle voulut y donner une chaire à Pétrarque; et, après avoir racheté tous les biens de son père, qui avoient été vendus lors de l'expulsion des Blancs de Florence, elle lui députa à Padoue, où il étoit alors, Boccace, son ami, pour l'engager à rentrer dans sa patrie. La seigneurie lui écrivit en même temps une lettre dont voici quelques fragmens :

» Il n'y a pas long-temps que nous avons pris la réso-
» lution de faire fleurir parmi nous les bonnes études,
» trop négligées dans notre cité. Nous voulons qu'on y
» puisse acquérir une instruction complète et dans tous
» les genres, afin que notre république s'élève glorieuse-
» ment, comme Rome fit autrefois, au-dessus des autres
» cités d'Italie, et que sa renommée s'accroisse aussi bien
» que sa prospérité. C'est par toi seul que notre patrie
» peut obtenir ce qu'elle s'est proposé; aussi elle te sup-
» plie (et cette distinction fut rare, même chez les an-
» ciens) de prendre en ta pensée son université, et de
» faire que, par ton moyen, elle fleurisse. Choisis toi-
» même le livre qu'il te plaira d'y expliquer; choisis la
» science qui s'accordera le mieux avec ta réputation
» ou avec ton repos. Peut-être se trouvera-t-il ici quel-
» ques hommes d'un génie élevé, qui, excités par ton

(1) *Tiraboschi*. L. III, c. 2, §. 40, p. 515.

» exemple, prendront courage pour publier leurs vers » dans notre ville..... Prépare-toi de ton côté, s'il nous » est permis de t'adresser des exhortations, prépare-toi » à terminer ton poème immortel de l'Afrique, afin que » les Muses, négligées depuis tant de siècles, reviennent » habiter parmi nous. Tu as assez long-temps voyagé jus- » qu'ici ; assez long-temps tu as examiné les coutumes et » le caractère des nations. Aujourd'hui tes magistrats et » tes concitoyens, les nobles et le peuple, la maison an- » tique et le patrimoine de tes pères que nous te rendons, » t'appellent et t'attendent. Reviens donc, reviens après » de si longs retards, et que ton éloquence seconde nos » projets (1). »

Pétrarque parut touché d'une lettre aussi flatteuse, et qui donne une si haute idée de la manière dont les Florentins estimoient et récompensoient le mérite. Sa réponse exprime une vive reconnoissance; mais, avec sa pédanterie ordinaire, il y passe en revue, l'un après l'autre, tous les anciens qui avoient été rappelés dans leur patrie, et il se compare à eux tous (2). Il chargea Boccace de faire connoître quels projets il avoit formés pour son retour à Florence; mais il ne les effectua jamais, et ne vint point s'établir dans sa ville natale.

Boccace fut de nouveau chargé par sa république de quelques ambassades. En 1351, il fut envoyé au marquis de Brandebourg, fils de Louis de Bavière, pour l'engager à attaquer les Visconti. Deux ou trois ans plus tard, il fut envoyé au pape Innocent VI, pour se concerter avec lui sur la conduite de la république, à l'égard de l'empereur Charles IV. Au milieu de ces emplois honorables, Boccace composa plusieurs livres qui contribuèrent à faire avancer les sciences, et à répandre les connoissances de l'antiquité :

(1) *Ab. Mehus vitæ Ambr. Camaldul.* p. 223. — De Sade, Mémoires. L. IV, T. III, p. 125. — *Tiraboschi.* T. V, L. I, c. 3, §. 26, p. 75.

(2) *Variarum Epistol.* 5, p. 1078.

on estima surtout son traité sur la Généalogie des Dieux, et celui sur la Géographie ancienne. Ces ouvrages n'ont plus d'utilité aujourd'hui, parce que des recherches plus étendues nous ont fait connoître l'antiquité avec plus d'exactitude : mais ils montrèrent comment on peut unir une grande érudition à une saine critique, et distribuer dans un ordre judicieux un amas incohérent de faits et d'observations.

Il faut convenir que la prose latine de Boccace manque d'élégance; que ses poésies latines ne brillent ni par l'invention ni par le style; qu'enfin ses poésies italiennes n'auroient pu lui assurer seules le rang qu'il occupe dans la littérature : mais la réputation de Boccace repose aujourd'hui sur ses romans d'amour et ses nouvelles. Dans ce genre, il n'a eu aucun égal pour l'élégance du style, la grâce et la naïveté. Sa gaîté, quelquefois trop libre, est contenue par le goût, si elle ne l'est pas toujours par la modestie; et sa manière de raconter servira encore de modèle, lors même qu'on cesseroit de chercher dans ses récits la peinture des mœurs de son temps.

Mais quoique les œuvres plus sérieuses de Boccace n'excitent plus aujourd'hui notre intérêt, nous ne devons pas oublier que c'est à lui, plus qu'à personne, que tout l'Occident doit le rétablissement des lettres grecques. Il y contribua par les progrès qu'il fit lui-même dans cette langue, par le goût qu'il s'efforça d'inspirer aux autres pour les mêmes études, et par les établissemens publics qu'il fit consacrer par sa patrie à l'avantage des hellénistes. Ce fut lui qui attira en Italie Léonce Pilate, philosophe grec, originaire de Calabre, comme Barlaam, et non moins savant que lui. La figure de cet homme, dit Boccace, étoit repoussante, ses traits difformes, sa barbe longue, ses cheveux noirs, ses manières rudes et sauvages. Toujours on le voyoit plongé dans une profonde méditation ; mais on trouvoit en lui comme une archive inépuisable,

où toute l'histoire et la fable grecques étoient déposées (1). En 1360, Léonce Pilate, venant de Grèce, débarqua à Venise, d'où il avoit l'intention de se rendre à Avignon. Boccace l'y rencontra ; il rechercha son amitié, et l'engagea à venir s'établir à Florence : puis il détermina le gouvernement de cette république à fonder, en faveur du philosophe grec, une chaire de langue et de littérature grecques. Lui-même, quoiqu'âgé de quarante-sept ans, il se rangea le premier parmi les écoliers du nouveau professeur ; il étudia trois ans sous lui les œuvres d'Homère. En 1364, Léonce Pilate désira revoir sa patrie ; il quitta Florence, malgré les sollicitations de ses écoliers, et retourna en Grèce. Il trouva ce pays désolé par les Turcs, et accablé par des calamités sans nombre : il se reprocha de n'avoir pas connu le prix du repos de l'Italie, et il se mit en route pour y revenir ; mais son vaisseau fut surpris par un orage terrible. Le malheureux philosophe embrassoit un des mâts au milieu de la tempête, lorsque ce mât fut frappé par la foudre ; et Léonce périt consumé par le feu céleste (2).

Pendant le séjour à Florence du professeur grec, il avoit traduit en latin, de concert avec Boccace, l'Iliade et l'Odyssée. L'Occident dut à ces deux hommes, et seulement alors, la connoissance d'Homère, dont on n'avoit auparavant qu'une mauvaise traduction en vers. D'autres livres grecs furent répandus dans le même temps, par les soins de Boccace, dans toute la Toscane ; aussi écrivit-il avec un juste orgueil, dans son Traité de la Généalogie des Dieux : « C'est moi qui, par mes conseils, détournai » Léonce Pilate du dessein de se rendre à la Babylone » d'Occident ; c'est moi qui l'ai conduit à Florence ; je » l'y ai reçu dans ma maison, et pendant long-temps je » lui ai donné l'hospitalité. J'ai travaillé avec zèle à le

(1) *Boccaccio de Genealogia Deorum*. L. XV, c. 6.

(2) *Petrarcæ seniles epistolæ*. Lib. VI, epist. 1, de janvier 1365.

» faire admettre parmi les docteurs de l'université floren-
» tine ; je lui ai fait assigner une paie par le trésor public.
» Le premier parmi les Italiens, j'ai pris de lui des leçons
» particulières, pour l'entendre expliquer l'Iliade ; le pre-
» mier j'ai obtenu ensuite que les livres d'Homère fussent
» enseignés publiquement (1). »

N'oublions pas nous-mêmes ces obligations ; et rendons grâce à Boccace, à l'université, à la république florentine, de ce que les livres d'Homère sont parvenus jusqu'à nous ; de ce que la langue du père des poètes est devenue familière dans notre Europe ; de ce qu'enfin les vertus et les monumens de l'antiquité, le patriotisme de Sparte et les arts d'Athènes, l'éloquence, la poésie, la philosophie, le souvenir de la liberté et de la grandeur d'ame des Grecs, sont restés à notre portée, et peuvent encore élever notre ame, former notre génie, ou échauffer notre cœur.

(1) *De Genealogia Deorum.* L. XV, c. 7.

CHAPITRE XLII.

L'Italie image de la Grèce. — Ses tyrans. — Entreprises de Jean Visconti, archevêque de Milan.— Grande compagnie du chevalier de Montréal. — Le cardinal Albornoz entreprend la conquête du patrimoine de l'Église.—Mort de Colas de Rienzo.

1351 — 1354.

L'Italie, où la littérature grecque venoit d'être transportée par les soins de Boccace et de la république florentine, étoit le pays de l'Europe le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié, dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques ; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons rians, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnoître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernemens divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernemens et se retrouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée, enfin, le goût inné de tous les arts,

avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêleroit aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux qui, par leurs applaudissemens, animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques; leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et en effet ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paroît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière piquante, si une musique harmonieuse n'élève leur ame vers les cieux. L'esprit lui-même ne reste pas étranger à leurs divertissemens : lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes ou des plaisirs crapuleux, mais ils la portent comme un tribut aux théâtres, aux poètes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination et qui nourrissent leur esprit. L'Italie est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent avec leurs femmes et leurs enfans les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre les tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

A l'époque où l'étude des lettres grecques fut transportée en Italie, et lorsque des modèles, qui approchent de la perfection, furent offerts à l'imitation des orateurs, des poètes, des philosophes et des artistes, la ressemblance entre la Grèce et l'Italie étoit bien plus complète encore qu'elle ne l'est de nos jours. Une parité presque absolue dans le gouvernement, dans les mœurs, dans les habitu-

des, sembloit désigner d'avance l'un des peuples pour marcher sur les traces de l'autre. Cependant les lettres et les arts de la Grèce languirent quelque temps encore après leur introduction en Italie. L'imitation des meilleurs modèles parut refroidir le génie plutôt que l'animer. Il n'y a point d'impulsion pour ceux qui ne prétendent qu'à faire des copies; la pédanterie de l'érudition, l'étude des langues mortes qu'on s'efforçoit en vain de faire revivre, et l'enseignement servile des écoles, donnèrent, pendant long-temps, une fausse direction à l'esprit national.

La fin du quatorzième siècle et le commencement du quinzième n'ont produit que des écrivains latins. Plusieurs d'entre eux sans doute sont arrivés à un rare degré d'élégance; mais tous avoient renoncé volontairement à un avantage inappréciable, à l'encouragement que leurs compatriotes seuls pouvoient leur donner. Lorsque la nation entière est douée d'imagination et de sensibilité, elle prend à sa propre littérature un intérêt qu'elle ne peut attacher à une langue étrangère : elle lui communique son caractère ; et elle concourt à la perfectionner, par ses critiques, plus encore que les auteurs par leurs travaux. Les défauts qu'on reproche jusqu'à ce jour à la littérature italienne peuvent tous s'expliquer par ce premier tort des lettrés, d'avoir abandonné la langue nationale dans le siècle qui devoit le plus éminemment réunir le goût au génie. Ce siècle, qui suivit le Dante et Pétrarque, fut perdu pour les lettres : la pédanterie lui ôta toute sa vigueur; et tous ses monumens sont demeurés ensevelis dans une langue étrangère. Ce fut plus de cent ans après la mort de Pétrarque qu'on vit enfin paroître, en italien, deux poèmes regardés encore aujourd'hui comme classiques (1); mais tous deux sont à demi burlesques, car l'on croyoit que la langue dans laquelle ils sont écrits étoit indigne d'un sujet

(1) Le *Morgante maggiore* de Pulci, et l'*Orlando inamorato* de Boiardo, tous deux composés vers 1480.

sérieux. Lorsque, plus tard encore, cette langue fut employée de nouveau par des poètes d'un talent supérieur, la nation qui devoit les encourager avoit perdu sa fierté, sa valeur, et surtout ces sentimens profonds qui mettent la poésie en harmonie avec l'ame aussi bien qu'avec l'imagination, qui font concevoir le dévouement, qui communiquent l'enthousiasme, et qui conservent une teinte mélancolique aux tableaux les plus animés.

Les arts ne furent point arrêtés dans leurs progrès, comme les lettres, par l'esprit d'imitation. On n'a retrouvé des tableaux antiques, encore en bien petit nombre, que lorsque la peinture moderne étoit déjà arrivée à sa plus brillante période. La marche de l'art fut lente, mais régulière; les peintres découvrirent à mesure qu'ils les mettoient en œuvre, et par leurs propres forces, les règles de la peinture et les moyens de l'exécution. Le génie ne perd rien de son noble enthousiasme, lorsqu'il ne se soumet aux lois qu'après les avoir dictées lui-même; aussi le feu primitif de la création brille-t-il toujours dans les ouvrages les plus corrects de l'école italienne. La sculpture, il est vrai, doit plus à l'antique; soit que le génie ait une moindre part à cet art, soit que ce génie n'ait jamais animé les modernes. Les statues antiques sont pour nous le type de la perfection; et une copie parfaite seroit à nos yeux un assez grand chef-d'œuvre. Cependant, même dans la sculpture, les Italiens créèrent avant de copier; et c'est parce qu'ils inventèrent eux-mêmes l'art qu'ils pratiquèrent dans le treizième et le quatorzième siècle, que, dans le quinzième, ils furent en état d'imiter de plus grands modèles.

Mais si cet esprit d'imitation, inconnu aux Grecs, établissoit une extrême différence entre eux et les Italiens qui prétendoient les imiter, la ressemblance, d'autre part, étoit devenue plus exacte que jamais, dans une chose qui ne s'imite point, dans la situation politique des deux pays.

L'Italie étoit devenue ce qu'avoit été la Grèce; Athènes revivoit dans Florence, Sparte dans Venise; Lucques et son Castruccio rappeloient, avec bien moins de vertus, Thèbes et son Épaminondas; Pise et Sienne pouvoient se comparer à Mégare et à Corinthe; Gênes, à Syracuse; tandis que la fertile Lombardie, comme autrefois les riches colonies de l'Asie-Mineure, n'avoit pas su maintenir sa liberté. Les tyrans italiens ressembloient aussi aux tyrans des Grecs. Ni les talens, ni même les vertus d'un *seigneur,* ne pouvoient légitimer son pouvoir usurpé; il demeuroit toujours odieux au peuple, et en proie à ses propres soupçons : des révolutions fréquentes le précipitoient du trône, où il ne pouvoit se maintenir que par des crimes; tandis que ceux que les Italiens appeloient les *seigneurs naturels,* le roi de Naples, comme autrefois celui de Macédoine, l'empereur, comme le grand roi de Perse, étoient respectés de génération en génération, et pouvoient sommeiller sur le trône, sans que leurs sujets tentassent de les renverser.

Parmi les races de tyrans qui s'étoient élevées sur la ruine des droits des peuples, celle des Visconti attiroit surtout les regards de toute l'Italie. Son ambition avouée étoit d'envahir cette contrée tout entière; et les talens qui distinguèrent successivement plusieurs chefs de cette famille, tandis que des tyrans imbécilles ou corrompus régnoient à Vérone et à Padoue, à Mantoue et à Ferrare, ses immenses richesses, et le pouvoir qu'elle possédoit déjà, sembloient lui assurer le succès dans ses projets d'agrandissement. Elle savoit mettre à profit toutes les révolutions de l'Italie, pour étendre chaque jour sa domination. Tantôt elle réduisoit les états voisins à se soumettre à elle sans réserve : tantôt elle leur offroit seulement son alliance; mais la protection qu'elle accordoit à ses alliés les asservissoit. Elle continuoit à favoriser de toutes ses forces le parti gibelin, auquel elle se faisoit gloire d'être

fidèle; mais c'étoit seulement dans les états où, à l'aide de ce nom encore puissant, elle espéroit exciter des mouvemens séditieux. Elle ne prenoit point conseil de cet esprit de parti, dans sa politique intérieure; et c'étoit chez ses seuls rivaux qu'elle vouloit l'entretenir. Selon ses convenances passagères, elle recherchoit indifféremment l'alliance ou des papes ou des empereurs; elle les flattoit tous deux, et n'étoit fidèle à aucun, parce que la corruption et la perfidie servoient mieux son ambition que n'auroient pu faire la franchise et la droiture. Dans les villes qui lui étoient soumises, elle laissoit éteindre les factions à l'aide desquelles souvent elle les avoit asservies; et les Lombards, corrompus par la fertilité de leurs campagnes, oublioient volontiers, dans le luxe et la mollesse, non-seulement leurs anciennes haines, mais la patrie et la liberté, pour lesquelles, deux siècles auparavant, ils avoient fait de si grandes choses. Parmi tant de cités soumises aux Visconti, la seule ville d'Asti osoit se plaindre encore de capitulations violées, et s'agitoit toujours pour les vieilles querelles des Isnardi et des Gottuari (1).

Les états de l'archevêque Jean Visconti étoient bornés, au couchant, par ceux de Jean Paléologue, marquis de Montferrat, d'Amé VI de Savoie, dit le Comte Verd, et des vassaux de celui-ci, Jacques, prince d'Achaïe et comte de Piémont, et Thomas, marquis de Saluces (2). Toutes les villes du Piémont, autrefois libres, dépendoient de quelqu'un de ces seigneurs. Ceux de la maison de Savoie étoient alors mineurs; et, par un compromis avec le marquis de Montferrat, ils avoient pris l'archevêque Visconti pour arbitre de leurs querelles, ce qui, pendant que ce dernier vécut, maintint la paix sur cette frontière.

Au levant, les états de quatre seigneurs séparaient le territoire des Visconti de ceux de l'Église et de la répu-

(1) *Benvenuto di San. Giorgio hist. Montisferrati.* T. XXIII, p. 516.

(2) Guichenon, Histoire généalogique. T. I, p. 328 et 402.

blique de Venise. Les Gonzague dominoient à Mantoue et à Reggio; les marquis d'Este, à Ferrare et Modène; les della Scala, à Vérone et Vicence; et les Carrare, à Padoue. La puissance de la maison d'Este et de celle della Scala étoit de plus ancienne origine que celle des Visconti, et tous ces seigneurs avoient des titres égaux; cependant il s'en falloit bien que le pouvoir de ces quatre familles fût stable à l'égal de celui des Visconti. On voyoit alors, à la tête de chacune, des jeunes gens perdus de débauche. Ces princes croyoient que le pouvoir souverain n'étoit autre chose que le droit de satisfaire leurs passions les plus honteuses. C'étoit pour jouir à leur tour de cette prérogative, et non pour se livrer à une ambition plus noble, que les cadets de chaque famille cherchoient sans cesse, par des complots perfides, à supplanter leurs aînés; les neveux, leurs oncles; les bâtards, leurs frères légitimes. Dans l'espace de peu d'années, on vit ces quatre maisons ébranlées et affoiblies par de semblables conjurations.

La guerre civile, qui éclata dans la maison d'Este, n'étoit cependant pas sans motif plausible. Le marquis Obizzo avoit, en mourant, légitimé, au mois de mars 1352, les fils qu'il avoit eus d'une maîtresse; et il avoit laissé à l'aîné, Aldobrandin, la succession à sa souveraineté. Son neveu, François, réclama contre un acte qui le dépouilloit de ses droits; et, lorsqu'il vit un bâtard en possession de l'héritage de sa maison, il se retira à la cour des Visconti. De là il chercha, tantôt par des intrigues, et tantôt par les armes, à recouvrer des droits qu'il croyoit légitimes (1).

Les divisions dans la famille della Scala n'étoient point aussi excusables. Can Grande, qui régnoit alors, avoit deux frères légitimes, et un bâtard nommé Frégnano. Au mois de février 1354, il s'étoit rendu à Bolzano, pour y avoir une conférence avec le marquis de Brandebourg, son

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 469.

beau-frère. Frégnano essaya de profiter de l'absence de son frère, pour s'emparer de la souveraineté. Il se rendit maître, par un stratagème, de la personne du plus jeune de ses frères, qui étoit resté à Vérone, et de celle d'Azzo de Correggio, gouverneur de la ville. Alors il publia différentes lettres qu'il prétendit avoir été adressées à ce gouverneur, ou à lui-même. Sous prétexte que des troupes de Visconti menaçoient le Véronais, il fit sortir toute la garnison pour marcher à leur rencontre. Pendant la nuit du 17 février, il annonça la mort subite du seigneur Can Grande; et, le matin du jour suivant, il parcourut les rues, à cheval, avec son plus jeune frère Alboin, et il reçut l'hommage des magistrats et du peuple. Feltrino, l'un des seigneurs de Gonzague, qui avoit pris part à son complot, arriva bientôt à son aide avec des troupes; peu de jours après, Bernabos Visconti, neveu de l'archevêque, lui amena aussi un corps de cavalerie, que Frégnano n'osa point introduire dans la ville. Ces auxiliaires, qu'il n'avoit pas demandés, et qui sembloient accourir par un amour désintéressé pour les trahisons, excitoient avec raison sa défiance.

Mais la nuit même que Bernabos s'éloignoit de Vérone, où l'on n'avoit pas voulu l'admettre, Can Grande, averti de la révolution survenue dans sa capitale, arriva devant la porte du champ de Mars: elle lui fut ouverte en silence par le capitaine, qui lui étoit dévoué; et Can, appelant aux armes le peuple, auquel il faisoit répéter son nom, s'empara du quartier au-delà de l'Adige. Le matin suivant, 25 février, il passa le pont, et attaqua Frégnano, qui défendoit l'autre partie de la ville. Après un combat acharné, le bâtard della Scala fut tué, ainsi que Paul Pic de la Mirandole, qu'il avoit nommé son podestat, et plusieurs de ses complices. Feltrino Gonzague fut fait prisonnier, et ne put ensuite racheter sa liberté qu'au prix de trente mille florins. Le cadavre de Frégnano fut ignominieusement

attaché à la potence; un grand nombre de ses partisans furent envoyés au supplice, et Can Grande se trouva de nouveau maître de Vérone; mais la rébellion qu'il avoit si rapidement étouffée lui avoit fait connoître tout ce qu'il avoit à craindre des seigneurs de Mantoue et de Milan (1).

Les conjurations qui furent tramées dans les familles de Carrare et de Gonzague ne firent point éclater de guerre civile. Elles s'accomplirent l'une et l'autre dans l'enceinte des palais des princes. A Padoue, un oncle et un neveu, Jacopino et Francesco de Carrare, régnoient ensemble. Ce dernier, que nous verrons ensuite gouverner et défendre ses états avec assez de gloire, fit tout à coup saisir son oncle à table, tandis qu'il soupoit avec lui (2); il l'accusa d'avoir ourdi un complot pour le faire assassiner, et il le fit jeter dans une prison, où le malheureux Jacopino vécut encore dix-sept ans. Sa femme, Marguerite de Gonzague, fut renvoyée à Mantoue, avec son fils, âgé d'un an. Une secrète jalousie entre cette femme et celle de Francesco avoit été la cause première de cette catastrophe (3).

La conspiration de Mantoue éclata la dernière. Guido de Gonzague, seigneur de cette ville, avoit trois fils, dont il avoit associé l'aîné, Ugolino, à son pouvoir; et, comme celui-ci montroit autant de valeur que de prudence, Guido, devenu vieux, lui abandonnoit peu à peu toute son autorité. Les deux plus jeunes frères, Louis et François, en conçurent la plus violente jalousie. En 1362, ils complotèrent contre lui; et le 2, ou, selon d'autres, le 13 octobre, ils le massacrèrent. Le vieux Guido de Gonzague, qui, par sa conjuration contre Passérino des Bonacossi,

(1) *Gazata Chronicon Regiense*. T. XVIII, p. 73.—*Chronicon Estense*. T. XV, p. 478.—*Libro del Polistore*. c. 41, T. XXIV, p. 835.—*Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*. p. 618.—*Matteo Villani*. L. III, c. 99 à 102, p. 221.

(2) Le 18 juillet 1355.

(3) *Cortusiorum Historia de novit. Paduæ*. T. XII.—*Gatari Cronica di Padova*. T. XVIII, p. 41.

avoit, en 1328, élevé sa famille au rang des maisons souveraines, vit massacrer, par ses propres enfans, celui de ses fils sur lequel reposoient toutes ses espérances; lui-même il fut dépouillé par eux du pouvoir souverain, et il finit ses jours dans la douleur (1).

Tels étoient les princes indépendans qui gouvernoient le nord de l'Italie. On y trouvoit aussi, il est vrai, une autre famille de seigneurs, les Beccaria, qui dominoient à Pavie. Mais ceux-ci étoient vicaires tour à tour ou des Visconti ou des seigneurs de Montferrat. Plusieurs petits princes régnoient encore dans les villes de la Romagne et de l'état de l'Église; cependant le nombre des maisons souveraines de l'Italie avoit beaucoup diminué, et la géographie de cette contrée s'étoit fort simplifiée. Le nombre des républiques étoit plus réduit encore. Gênes et Bologne étoient, momentanément du moins, soumises aux Visconti; Lucques obéissoit aux Pisans; en sorte qu'il ne restoit plus que Venise, Pise, et les trois communes guelfes de Toscane, Florence, Sienne et Pérouse: les autres villes, jadis libres, de cette province, étoient plutôt sujettes qu'alliées de ces trois républiques.

Les communes guelfes de Toscane étoient plus particulièrement en butte aux projets hostiles et à l'ambition de l'archevêque de Milan; mais elles étoient aussi prévenues contre lui par leur double haine pour le parti gibelin et pour la tyrannie. Nous avons vu comment les Florentins avoient repoussé la guerre qu'en 1351 Visconti avoit portée en Toscane, comment ils avoient forcé le général du seigneur de Milan à lever le siége de Scarpéria; mais la force ouverte étoit bien moins à redouter que les intrigues secrètes: Visconti cherchoit dans chaque ville, dans chaque château, à s'assurer des partisans, ou à séduire des traîtes; et, pendant l'hiver qui suivit cette campagne glorieuse,

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 466. — *Platina Historia Mantuanæ urbis*. L. III, p. 747.

1351. peu s'en fallut que la ville d'Arezzo ne lui fût vendue. Le seigneur de Milan avoit encouragé la famille guelfe des Brandagli d'Arezzo à s'emparer de la tyrannie ; il avoit ménagé pour elle une alliance avec les petits tyrans gibelins d'Agobbio et de Città-di-Castello. Déjà les Brandagli avoient surpris une porte : et ils avoient appelé à leur aide, par des signaux, les troupes des Visconti, lorsque les habitans d'Arezzo prirent les armes, et chassèrent les rebelles de la ville, avant qu'ils pussent exécuter leurs coupables projets (1).

Les républiques guelfes de Toscane, ralliées par le danger qu'elles couroient en commun, ayant conclu une ligue entre elles pour leur défense mutuelle (2), envoyèrent une députation au pape, afin de l'engager à se mettre à la tête d'un parti formé originairement pour la défense de l'Église, et à venger l'affront que ses armes avoient reçu devant Bologne.

Mais Visconti étoit dès long-temps entré en négociations avec la cour d'Avignon, pous chercher à l'apaiser. Il achetoit au poids de l'or des partisans, jusque dans le sacré collége : ses présens avoient été acceptés par la vicomtesse de Turenne, maîtresse de Clément VI, qui avoit tout pouvoir sur lui ; en sorte que la cour foiblissoit chaque jour dans sa colère, et chanceloit dans ses résolutions (3). Les cardinaux, qui paraissoient animés du plus vif ressentiment, et qui parloient avec le plus de force pour l'honneur de l'Église, n'avoient pas de honte, au consistoire suivant, de se déclarer pour ce même Visconti dont ils s'étoient montrés les antagonistes (4).

1352. Enfin, le pape céda aux sollicitations de sa maîtresse et de ses courtisans : le 5 mai 1352, il déclara au consistoire

(1) *Matteo Villani.* L. II, c. 36, p. 126.
(2) *Ibid.* c. 46, p. 136.
(3) *Ibid.* c. 52, p. 140. — *Raynaldus Annales eccles.* 1352. § 7. T. XVI, p. 329.
(4) *Matteo Villani.* L. II, c. 66, p. 151.

des cardinaux, qu'en considération de la soumission de 1352.
l'archevêque de Milan et de sa sainte obéissance, il annuloit tous les procès intentés contre lui, et il retiroit les excommunications et les interdits dont il l'avoit frappé. Les ambassadeurs du seigneur de Milan présentèrent à Clément VI les clefs de Bologne, comme pour lui restituer cette ville; mais le pape les leur rendit. Il céda en même temps, pour le terme de douze ans, la souveraineté de Bologne à Visconti, à titre de fief de l'Église, moyennant une redevance de douze mille florins par année (1). Cent mille florins furent payés par le seigneur de Milan à la chambre apostolique, pour les frais de la précédente guerre en Romagne. Plus de deux cent mille florins avoient été dépensés pour séduire les personnages les plus importans de la cour d'Avignon, et obtenir d'elle un traité aussi avantageux (2).

Pendant ce temps, les républiques de Toscane, obligées à renoncer aux secours de leur allié naturel, s'étoient adressées à l'héritier d'une famille dont elles avoient combattu les ancêtres; au petit-fils de Henri VII, au fils de Jean de Bohême, Charles IV, qui étoit alors roi des Romains: elles lui représentèrent que le peu de pouvoir que les empereurs conservoient encore sur l'Italie seroit bientôt envahi par les Visconti, si le monarque n'arrêtoit pas enfin leur ambition; elles offrirent de le seconder de toutes leurs forces, pour abaisser l'orgueil du seigneur de Milan; de lever pour Charles une armée, et de lui payer des subsides, lorsqu'il viendroit en Italie prendre les deux couronnes du royaume des Lombards et de l'empire romain (3). Un chancelier de Charles IV vint à Florence pour suivre

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 427. — *Josephi Ripamontii hist. Mediol.* L. II, p. 552, *ap. Grævium Thesaurus*. T. II. — *Ghirardacci storia di Bologna*. L. XXIII, T. II, p. 213.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 4, p. 163.

(3) *Ibid.* L. II, c. 76, p. 157.

1352. cette négociation. Le subside à payer à l'empereur fut fixé à deux cent mille florins : l'armée qu'il devoit commander devoit être de six mille gendarmes, dont un tiers seulement à sa solde ; et les magistrats des républiques devoient prendre le titre de vicaires impériaux. Ce traité fut publié à Florence, au commencement de mai 1352 ; mais Charles IV, ne pouvant encore s'éloigner de son royaume de Bohême, refusa de le ratifier (1).

L'archevêque de Milan n'avoit point entrepris, pendant la campagne de 1352, de faire envahir la Toscane par une armée considérable ; mais il avoit distribué ses forces sur plusieurs points, et il avoit donné des secours à tous les ennemis des républiques. Il suscita contre Pérouse et Sienne le comte d'Urbino, de la maison de Montéfeltro, le seigneur de Cortone, et le préfet de Vico, qui gouvernoit Viterbe et plusieurs autres villes des états de l'Église. Dans les Apennins, le vieux Pierre Saccone des Tarlati étoit encore, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, l'ennemi le plus actif des Guelfes ; il surprenoit et dévastoit, par des incursions inattendues, tantôt les campagnes du Mugello, tantôt celles d'Arezzo. Il s'étoit emparé du bourg Saint-Sépulcre, forteresse importante des Pérousins, et bientôt après d'Anghiari, et de deux autres châteaux (2). Enfin, dans la Garfagnane, François Castracani entreprenoit le siége de Barga, avec des forces considérables que lui fournissoit l'archevêque. Mais la ligue guelfe sortit glorieusement de cette lutte ; elle reprit après un long siége, et rasa, jusqu'aux fondemens, le fort château de Bettona, à huit milles de Pérouse, qui avoit été pris par les Gibelins (3) : Castracani fut forcé à lever le siége de Barga, après avoir été défait dans la Garfagnane (4) ; et Pierre Saccone, vaincu

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 6 et 7, p. 164 ; et c. 13, p. 170.
(2) *Ibid.* L. II, c. 42, p. 131.
(3) *Ibid.* L. III, c. 25, 26, 27, p. 176.
(4) *Ibid.* c. 35, p. 181.

près de Bibbiéna, ne dut son salut qu'à la bonté de son cheval (1). 1352.

La guerre n'avoit point été soutenue de part ou d'autre avec des forces proportionnées à la puissance de l'archevêque de Milan, ou des Florentins. Cependant l'un et l'autre partis désiroient la paix : Visconti redoutoit la négociation déjà entamée par les Guelfes avec Charles IV ; de plus, il craignoit un changement dans les dispositions de la cour d'Avignon. Clément VI étoit mort le 5 décembre 1352, après avoir vécu dans la pompe et dans les plaisirs, non comme un chef de l'Église, mais comme un souverain voluptueux et magnifique, entouré de femmes et de chevaliers (2). L'évêque de Clermont, cardinal d'Ostie, qui lui fut donné pour successeur, le 28 décembre, sous le nom d'Innocent VI, pouvoit avoir l'intention de rompre un traité surpris à son prédécesseur par la vénalité de ses courtisans. L'archevêque de Milan crut devoir faire la paix avec les Guelfes, pour n'avoir rien à craindre de l'Église. Il proposa aux républiques de Toscane d'ouvrir un congrès à Sarzana : les ambassadeurs s'y rendirent d'une et d'autre part, et commencèrent leurs conférences le 1er janvier
1353 (3). On accepta la médiation des Gambacorti et de la 1353.
république de Pise, qui étoient demeurés neutres entre l'archevêque et les Florentins ; et, par leur entremise, un traité de paix fut conclu entre Visconti et les républiques de Florence, Pérouse, Sienne, Arezzo et Pistoia. Quelques châteaux pris de part et d'autre furent restitués ; et la république de Pise se rendit garante de l'exécution du traité (4).

Mais la paix de Sarzane procura à peine quelques mois

(1) *Matteo Villani*. L. III, c. 11, p. 168.

(2) *Ibid.* c. 43, p. 186.

(3) *Ibid.* c. 47, p. 189.

(4) Il fut publié à Florence le 1er avril 1353.—*Matteo Villani*. L. III, c. 59, p. 195.

1353. de tranquillité aux Florentins. Bientôt une armée plus redoutable que celle de l'archevêque ravagea la marche d'Ancône et la Romagne, et une guerre plus désastreuse menaça les frontières de la Toscane. Un gentilhomme provençal, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, le frère Montréal d'Albarno, que les Italiens ont nommé Fra Moriale (1), s'étoit distingué au service du roi de Hongrie, dans les guerres du royaume de Naples. Dans ces provinces malheureuses, abandonnées à toutes les vexations des gens de guerre, il avoit appris à donner une certaine régularité au brigandage, et à maintenir une certaine discipline parmi des soldats auxquels tous les crimes étoient permis. Par cette association de la règle à la licence, il avoit rassemblé une compagnie d'aventure, avec laquelle il étoit resté dans le royaume de Naples, après le départ de Louis de Hongrie. La reine Jeanne, pour s'en délivrer, avoit pris à sa solde Malatesta, seigneur de Rimini, avec une forte armée : assiégé par lui en 1352 dans Averse, Montréal avoit été forcé à capituler et à sortir du royaume, après avoir restitué tout le butin qu'il y avoit amassé (2). Montréal, avec le petit nombre de soldats qui lui étoient demeurés fidèles, s'étoit mis à la solde du préfet de Vico, seigneur de Viterbe, d'Orviète, et de quelques autres villes du patrimoine de saint Pierre, mais dans cet abaissement même, il nourrissoit de plus vastes projets : il avoit écrit à tous les connétables qui commandoient des gens de guerre en Italie, pour leur offrir une solde et du service, comme dans les troupes réglées, leur annonçant en même temps qu'ils jouiroient auprès de lui de toute la licence que se permettoient les soldats des compagnies d'aventure. Par ces promesses, il attira sous ses drapeaux quinze cents gen-

(1) Sur son vrai nom, voyez *Raynaldus Annales ecclesiast.* 1353, §. 5, p. 340.—*Cherubino Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, T. II, p. 220. — De Sade, Mémoires pour la vie de Pétrarque. L. V, p. 354.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 40, p. 184.

d'armes et deux mille fantassins; et il conduisit aussitôt cette troupe sur le territoire du seigneur de Rimini, dont il vouloit se venger. Il entra dans ce petit état au mois de novembre 1353; et avant la fin de l'hiver, il avoit déjà conquis quarante-quatre châteaux (1). 1353.

Pendant que Montréal mettoit la Romagne à feu et à sang, il donnoit à sa compagnie un gouvernement régulier. Il avoit nommé un trésorier, des conseillers, des secrétaires avec lesquels il délibéroit sur les intérêts communs. Des juges maintenoient la paix dans son camp, et faisoient observer, entre ses soldats, une rigoureuse justice, tandis qu'il leur laissoit exercer toute espèce de brigandages contre les habitans des pays où il faisoit la guerre. Le butin étoit partagé d'une manière régulière entre les officiers et les soldats : il étoit vendu ensuite à des marchands qui suivoient l'armée pour racheter les effets pillés; et Montréal faisoit respecter les personnes et les propriétés de cette classe d'hommes. Par cette discipline, il faisoit régner l'abondance dans son camp; les gens de guerre ne parloient, en Italie, que des richesses qu'on acquéroit à son service. Ceux qui étoient à la solde des princes ou des républiques, attendoient avec impatience le terme de leurs engagemens, pour quitter leurs drapeaux, et se rendre auprès de Montréal: plusieurs même commettoient des fautes volontaires pour se faire congédier avant l'expiration du temps pour lequel ils étoient engagés (2).

Malatesta, accablé par cette compagnie, vint implorer les secours des trois communes guelfes de Toscane. Il leur représenta que ces brigands, ennemis de toutes les nations et de tous les gouvernemens, quitteroient bientôt sa principauté déjà épuisée, pour attaquer la Toscane, où ils espéroient trouver de plus grandes richesses; que si on ne se hâtoit de les punir, leur exemple pernicieux séduiroit tous

(1) *Matteo Villani.* L. III, c. 89, p. 216.

(2) *Ibid.* c. 108, p. 229.— *Leonardo Aretino storia Fiorent.* L. VIII.

1353. les soldats d'Italie, et feroit tourner toutes les forces de la société contre elle-même. Malgré des motifs aussi puissans, Pérouse et Sienne refusèrent de provoquer un ennemi qui ne les avoit point attaquées. Florence fit passer quelques secours à Malatesta, mais ils n'étoient pas suffisans; en sorte que le seigneur de Rimini les renvoya, et traita avec la compagnie. Il lui promit quarante mille florins, pour l'éloigner de ses terres, et lui donna un de ses fils pour otage (1). Il ne put cependant payer une si grosse somme qu'en licenciant toutes ses troupes, et les soldats qu'il renvoya passèrent au service de Montréal. Vers le même temps, plusieurs des premiers barons de l'Allemagne entrèrent dans la grande compagnie, qui devint plus redoutable que jamais (2).

Les républiques toscanes, qui n'avoient pas su attaquer la grande compagnie dans le moment convenable, avoient du moins formé une ligue pour se défendre contre elle : elles étoient convenues de mettre trois mille chevaux sur pied; et le contingent des Florentins étoit déjà arrivé à Pérouse. Mais Montréal réussit avec facilité à dissoudre cette ligue; il rechercha l'amitié des Pérousins, dont il déclara qu'il respecteroit scrupuleusement la neutralité; il demanda de pouvoir traverser leur territoire sans s'y arrêter, et en payant comptant tout ce dont il aurait besoin. Séduits par l'espérance d'échapper au danger sans combat et sans dépenses, les Pérousins abandonnèrent lâchement leurs alliés, et firent leur paix particulière avec Montréal (3). Alors la compagnie entra, par Asciano et Montépulciano, sur le territoire de Sienne; et les Siennois, effrayés de l'abandon où leurs voisins les laissoient, traitèrent à leur tour avec Montréal, et lui donnèrent seize mille florins,

(1) *Cronica Riminese*. T. XV, p. 902.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 110, p. 230.—*Polistore*, c. 40, p. 832, T. XXIV.

(3) *Matteo Villani*. L. IV, c. 14, p. 243.

pour qu'il continuât sa route sans s'arrêter chez eux (1). 1354.

Les Florentins avoient, à cette époque, des prieurs foibles et malhabiles, qui ne surent point mettre la république en état de se défendre. Ils échouèrent dans la tentative de contracter alliance avec les Pisans, pour repousser en commun l'ennemi; et ils ne réussirent pas à mettre une armée en campagne. La compagnie, au mois de juillet 1354, ravagea pendant huit jours le val d'Elsa et les environs de Staggia et de San-Casciano, sans rencontrer de résistance. Elle étoit alors composée de sept mille gendarmes, dont deux mille, il est vrai, avoient perdu leurs chevaux, et servoient à pied, sous l'armure de cuirassiers; de quinze cents hommes d'infanterie d'élite, qu'on appeloit alors *masnadiéri*, et d'une troupe de valets, de vivandières, et de gens de mauvaise vie, qu'on estimoit à vingt mille personnes. Montréal savoit employer avec avantage cette foule qui suivoit son camp, pour piller les campagnes et procurer des vivres aux soldats (2). Les Florentins se résolurent enfin à payer vingt-cinq mille florins au trésor de la compagnie, et les Pisans seize mille (3), outre des présens considérables à ses différens chefs; et Montréal promit aux deux républiques qu'il ne rentreroit pas de deux ans sur leur territoire. Il recueillit ensuite le reste des contributions qui lui étoient dues en Romagne; après quoi il conduisit sa troupe en Lombardie, où une ligue s'étoit formée, à l'instigation des Vénitiens, contre l'archevêque de Milan. Montréal mit son armée à la solde de cette ligue, qui, pour quatre mois de service, lui promit cent cinquante mille florins (4).

Après avoir assuré par ce traité la subsistance de la grande compagnie pendant l'hiver, le chevalier de Montréal en

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 141.
(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 15, p. 244.
(3) *Cronica di Pisa*. T. XV, p. 1022.
(4) *Matteo Villani*. L. IV, c. 16, p. 245.

1354. confia le commandement à un Allemand, que les Italiens nomment le comte Lando ou de Landau. Lui-même il s'en sépara, et vint avec une suite peu nombreuse à Pérouse et à Rome, sous prétexte d'y régler des intérêts domestiques; mais, dans le fait, pour se ménager des intelligences dans le midi de l'Italie, où il comptoit ramener au printemps sa terrible troupe. Les Pérousins, encore effrayés de sa puissance, le reçurent avec respect, et lui donnèrent le droit de cité dans leur ville; Montréal passa ensuite à Rome. Il croyoit avoir droit à la protection du gouvernement de cette ville; car ses deux frères, qu'il avoit laissés à Pérouse, venoient d'avancer à Colas de Rienzo l'argent que cet homme célèbre avoit employé à lever quelques soldats, avec lesquels il étoit revenu à Rome en triomphe.

Mais le tribun, en rentrant au Capitole, s'étoit de nouveau considéré comme le représentant de l'ancienne république romaine, le protecteur de l'univers, et le vengeur des crimes commis dans toute l'Italie. Il fit saisir le chevalier de Montréal, et le fit traîner devant son tribunal; un acte d'accusation fut dressé contre lui, pour avoir attaqué sans provocation les villes de la Marche et de la Romagne; pour avoir porté le fer et le feu dans les campagnes de Florence, de Sienne et d'Arezzo; pour avoir commandé une troupe de brigands, souillés de rapines et de meurtres: et comme Montréal n'opposoit à des faits aussi notoires que le droit prétendu de la guerre, le tribun déclara que le titre de général n'atténuoit point des crimes qu'on punit chez les autres malfaiteurs; il condamna Montréal à la peine de mort, et lui fit trancher la tête à Rome, le 29 août 1354, sur la place des exécutions (1).

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 23, p. 250. — *Frammenti di Storia Romana*. L. III, c. 22. *Ant. Ital.* T. III, p. 531. — Lettre du pape Innocent VI, *ap. Raynald. Ann. eccl.* 1354. §. 4, p. 352. — Le pape redemande par cette lettre, aux banquiers de Padoue, les biens de Montréal, pour les appliquer au soulagement des malheureux qu'il avoit faits.

C'étoit par un changement de fortune bien étrange que Colas de Rienzo, qui en décembre 1347 s'étoit enfui du Capitole, et un mois plus tard avoit été obligé de s'échapper en cachette du château Saint-Ange, qui avoit été condamné comme hérétique et comme rebelle, et avoit langui tour à tour dans les prisons de l'empereur à Prague, et dans celles du pape à Avignon, se trouvoit de nouveau revêtu d'une autorité souveraine dans la ville d'où il avoit été chassé. 1354.

Le premier asile de Colas, après sa fuite de Rome, avoit été la cour du roi Louis de Hongrie. Mais, lorsque ce prince avoit quitté inopinément l'Italie, le tribun, resté sans défense, avoit passé en Allemagne, pour implorer la protection de Charles IV (1), espérant qu'il communiqueroit au roi des Romains son enthousiasme pour Rome, et qu'il rendroit ce monarque digne des titres qu'il portoit. Dans le même esprit, Pétrarque avoit écrit à plusieurs reprises au même Charles, pour lui rappeler les devoirs des empereurs (2). Mais le descendant de la maison de Luxembourg n'avoit point hérité de la générosité, de la franchise, ou d'aucune des vertus chevaleresques de Henri VII, ou de Jean de Bohême. Il livra honteusement Colas au pape; et en 1352 le tribun arriva dans Avignon, conduit par deux archers (3). La mort de Clément VI, le respect qu'inspirèrent une éloquence et des talens distingués, et sans doute aussi les recommandations de Pétrarque, qui écrivit au peuple romain une épître en faveur de son magistrat, et qui la fit ensuite circuler à la cour d'Avignon, et parmi tous ceux qui se piquoient de littérature, pour décider l'opinion publique en faveur de son ami (4), sauvèrent Colas du supplice dont il étoit menacé. Quelque temps après, Innocent VI, ayant

(1) *Chronicon Estense*. T. XV, p. 460.

(2) *Voyez* ces lettres dans les Mémoires de de Sade. T. III, p. 68 et 340.

(3) De Sade, Mémoires. L. IV, p. 227.

(4) *Petrarcæ epistolæ sine titulo*, epist. 4, p. 789. *Editio Basileæ*. fol. 1554.

1354. résolu de délivrer toutes les villes de ses états des tyrans qui les gouvernoient, et de les ramener sous l'autorité de l'Église, envoya Rienzi au cardinal Giles Albornoz, chargé de cette mission, pour que ce prélat tirât parti des talens et de l'éloquence du tribun, ainsi que du crédit qui lui restoit encore (1).

Giles ou Égidio Albornoz se disoit descendu des maisons royales de Léon et d'Aragon : il avoit été nommé fort jeune archevêque de Tolède, ce qui ne l'avoit pas empêché de porter les armes contre les Maures, et de se distinguer en combattant les infidèles. Après la bataille de Tariffa, il avoit, de sa main, armé chevalier Alphonse XI de Castille; et, en 1343, il avoit dirigé le siége d'Algésiras. Lorsqu'Alphonse XI mourut, Albornoz vint s'établir à la cour d'Avignon, où Clément VI lui donna le chapeau de cardinal.
1353. Innocent VI, en 1353, ayant à choisir un général, dans le sacré collége, jugea le cardinal espagnol plus propre qu'aucun autre à reconquérir les états de l'Église (2).

Albornoz entra en Italie, au mois d'août 1353, avec fort peu de troupes, et plus de promesses de subsides que d'argent comptant. Quoique son arrivée excitât la défiance de l'archevêque Visconti, celui-ci le reçut honorablement (3). Le cardinal passa ensuite à Florence, où il arriva au mois d'octobre; et il obtint de la république une petite troupe auxiliaire de cent cinquante cavaliers. Jusqu'alors les forces d'Albornoz n'étoient nullement proportionnées à ses vastes projets; mais il comptoit moins sur son armée que sur les dispositions des peuples; car sa mission étoit toute bienfaisante. Il étoit chargé de rendre aux villes la liberté

(1) *Raynaldi Annales eccles.* 1353. §. 5, p. 340. — *Vita Innocentis VI ex additamentis ad Ptolomæum Lucensem e Cod. msto. Patavino.* T. III, P. II, *Rer. It.* p. 608.

(2) Mémoires de Sade. T. III, L. V, p. 313. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 1, p. 338.

(3) *Polistore*, c. 40, T. XXIV, p. 833. — *Cherubino Ghirardacci. Stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 317.

et le gouvernement républicain dont elles avoient joui long- 1353.
temps sous la seule protection de l'Église ; et il arrivoit pour combattre de petits tyrans, ennemis des peuples autant que des papes, des tyrans dont l'autorité étoit odieuse, et dont les passions étoient cause de tous les malheurs publics. Clément VI, avant sa mort, avoit déjà lancé une bulle d'excommunication contre tous ces usurpateurs, et plus particulièrement contre Jean de Vico, tyran de Viterbe et d'Orviète, François des Ordélaffi, tyran de Forli, et Jean et Guillaume des Manfrédi, tyrans de Faenza (1).

Les Romains furent les premiers à se réconcilier avec l'Église, par l'entremise du cardinal Albornoz ; mais ils firent alliance avec elle, plutôt qu'ils ne se soumirent à son autorité (2). Depuis la fuite de Colas de Rienzo, ils n'avoient éprouvé que des révolutions désastreuses ; les nobles rentrés à Rome avoient recommencé leurs brigandages : le peuple, sous la conduite de Jean Cerroni, démagogue qui, avec le titre de recteur, fut installé au Capitole, avoit chassé de nouveau la noblesse de la ville (3) ; il l'avoit ensuite rappelée pour défendre Rome contre le préfet de Vico. Les nobles, que l'adversité n'instruisoit jamais, avoient renouvelé leurs anciennes querelles ; les Orsini et les Savelli s'étoient battus dans les rues ; et le recteur Jean Cerroni, ayant vainement appelé le peuple aux armes pour maintenir l'ordre, abdiqua sa dignité, et s'éloigna d'une ville où aucun gouvernement ne pouvoit se soutenir (4).

Lorsqu'Innocent VI succéda à Clément, il chargea, de concert avec le peuple, deux sénateurs, Bertoldo Orsini et Stéfano Colonna, de l'administration de Rome : mais peu de semaines après leur installation, la cherté des vivres

(1) En date du 7 des ides de juillet 1352. — *Raynaldi Annal.* 1352. §. 11, p. 331. — *Matteo Villani.* L. III, c. 84, p. 213.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 91, p. 217.

(3) *Ibid.* L. II, c. 47, p. 136.

(4) *Ibid.* L. III, c. 18, p. 173, et c. 33, p. 181.

1353. ayant excité les plaintes de la populace, le Capitole fut assiégé; Orsini fut lapidé, et Colonna, s'échappant par une fenêtre, ne se déroba à la mort qu'à l'aide d'un vil déguisement (1).

La guerre recommença ensuite avec fureur entre les différens partis de la noblesse; et elle se continua jusqu'au mois d'août 1353. A cette époque les Romains, las de se battre pour leurs princes, se choisirent de nouveau un chef plébéien; c'étoit un scribe ou notaire du sénat, nommé François Baroncelli. A l'imitation de Colas de Rienzo, il prit le titre de tribun; et, comme lui, il envoya au supplice les nobles les plus séditieux, et força les autres au repos (2). Baroncelli gouvernoit Rome lorsque le cardinal Albornoz, accompagné par Colas de Rienzo, entra dans l'état de l'Église. Ce fut lui qui conclut, avec le légat, le premier accord au nom du peuple romain. En même temps, Montéfeltro, Aqua-Pendente et Bolzéna, ouvrirent leurs portes au représentant du souverain pontife : mais Jean de Vico, qui portoit le titre de préfet de Rome, mit en défense les sept villes (3) dont il s'étoit emparé, et fit ses préparatifs pour soutenir la guerre (4).

L'approche de Colas de Rienzo rappela aux Romains non ses dernières extravagances, mais les beaux temps

(1) Le 15 février 1353.—*Matteo Villani.* L. III, c. 57, p. 194.—*Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 4, p. 491. *Ant. Ital.*—*Raynald. Annal. eccles. a.* 1353. §. 4, p. 339.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 78, p. 207.—*Cherubino Ghirardacci stor. di Bolog.* L. XXIII, p. 224.

(3) Viterbe, Orviéto, Trani, Amélia, Narni, Marta et Canino. — Jean étoit seigneur d'un château bâti sur les rives pittoresques du lac de Vico, à la descente de la montagne de Viterbo. Aujourd'hui le château est détruit, les collines sont couvertes de vastes forêts, les plaines sont changées en marécages; et il ne reste pas un habitant dans les fiefs où le préfet de Vico levoit des armées, avec lesquelles il s'étoit rendu maître de sept républiques.

(4) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 5, p. 493.—*Raynald. Annal. eccles.* 1353, §. 3, p. 339.

de son gouvernement et les espérances qu'il leur avoit fait concevoir. Ils se rendirent en foule au devant de lui à Montéfiascone. « Reviens à Rome, lui disoient-ils, reviens » dans ta ville; c'est à toi qu'il appartient de la délivrer » de ses maux; sois-en le seigneur, et nous te soutien- » drons de toutes nos forces, n'en doute point; jamais tu » n'y as été désiré, jamais tu n'y as été chéri comme tu » l'es aujourd'hui (1). » Mais Colas n'étoit plus indépendant : toutes ses démarches étoient subordonnées à la politique du cardinal; et celui-ci songeoit beaucoup moins à rendre maître de Rome un homme entreprenant et ambitieux, qu'à profiter de l'empire de cet homme sur les Romains, afin de faire réussir d'autres entreprises. Loin de vouloir prêter à Colas de Rienzo quelques gendarmes pour le conduire au Capitole, il demanda aux députés qui étoient venus auprès de lui, d'armer le peuple romain contre le préfet de Vico, s'ils vouloient que Colas rétablît ensuite chez eux le *bon état*. 1353.

Sur ces entrefaites, le préfet, qui avoit pu reconnoître combien il étoit détesté par les citoyens de Viterbe et d'Orviète, voulut donner aux plus hardis l'occasion de manifester leurs sentimens, afin de pouvoir les en punir. Après avoir augmenté secrètement le nombre de ses satellites, il les distribua dans tous les lieux forts de ces deux villes, et les avertit de se tenir prêts. Il chargea ensuite quelques hommes affidés de crier *aux armes, vive le peuple !* Tous ceux qui supportoient impatiemment la tyrannie accoururent à cet appel, et s'attroupèrent dans les rues. Jean de Vico, à Viterbe, et son fils, à Orviète, n'attendoient que ce signal; ils sortirent de leurs retraites avec leurs soldats, et, tombant sur les séditieux, ils en firent un massacre général (2).

Par cette exécution, le préfet croyoit avoir assuré sa

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 14, p. 513.

(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 98, p. 220. — *Cronica d'Orvieto*, p. 680.

1353. souveraineté; il ne fit qu'augmenter l'embarras de sa situation: le peuple, indigné, refusa désormais de le défendre
1354. contre le légat. Au mois de mars celui-ci lui prit Toscanella; et au mois de mai il vint mettre le siége en même temps devant Viterbe et Orviète, avec treize cents chevaux et dix mille fantassins. Les Romains étoient venus en grand nombre au camp d'Albornoz, et d'autres renforts lui arrivoient encore. Jean de Vico n'osa point s'exposer au ressenment du peuple, qui pouvoit enfin éclater sans danger. Il se rendit à discrétion au légat; il lui livra toutes les villes qu'il avoit occupées, et qui furent remises en liberté, comme elles l'étoient auparavant, sous la protection de l'Église. Albornoz, cependant, en récompense de la prompte soumission du préfet, lui abandonna le gouvernement de Cornéto, Civita-Vecchia et Respampano (1). Il tourna ensuite ses armes, au mois de juin, contre Jean de Gabrielli, tyran d'Agobbio, et il le força également de rendre la liberté à sa patrie (2).

La soumission du préfet ne laissoit point de prétexte à Albornoz pour retenir plus long-temps Colas de Rienzo auprès de lui. Il lui conféra donc la dignité de sénateur de Rome, selon l'ordre qu'il en avoit reçu du pape (3); et il le laissa partir, mais sans lui donner ni soldats, ni argent, pour achever son entreprise. Colas, néanmoins, s'étoit fait trop d'ennemis parmi la noblesse, pour pouvoir traverser la campagne de Rome et le patrimoine, s'il n'avoit pas quelques compagnies de gendarmes pour escorte. Dans ce temps, les deux frères de Montréal, enrichis par les brigandages de cet aventurier, se trouvoient à Pérouse. Colas alla les voir; il leur exposa ses projets pour la prospérité de

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 25, p. 495. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 10, p. 240.—*Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, p. 218. —*Rayn. Annal. ecclesiast.* 1354. §. 1, p. 351.—*Cronica d'Orvieto.* T. XV, p. 682.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 13, p. 243.

(3) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 16, p. 519.

l'Italie : il les sollicita de s'associer à sa gloire et au pouvoir qu'il alloit recouvrer; et, avec cette éloquence persuasive qu'aucun homme ne possédoit au même degré que lui, il les engagea enfin à lui prèter une somme considérable pour le rétablissement du *bon état*. Lorsque Colas, peu de semaines après, fit saisir le chevalier de Montréal, qui, moins facile à séduire par des illusions que ses frères, venoit à Rome pour veiller sur le tribun, et le forcer à tenir ses promesses; l'ingratitude de Colas, qui envoyoit ce redoutable aventurier au supplice, fut bien plus remarquée que la justice de la sentence qu'il prononçoit (1). 1354.

A son arrivée à Rome, Colas de Rienzo y fut reçu avec enthousiasme : son exil avoit effacé le souvenir de sa vanité. L'autorité que lui confioit le peuple étoit consolidée par les décorations dont le pape l'avoit revêtu. Non-seulement Innocent VI l'avoit nommé sénateur, il l'avoit reconnu pour noble et pour chevalier, et il avoit ainsi ratifié la bizarre cérémonie de la conque de saint Sylvestre, en vertu de laquelle Colas avoit pris le titre de chevalier du Saint-Esprit (2). Mais le sénateur-tribun, loin de se corriger de ses défauts, avoit perdu, dans son exil, cet enthousiasme pour la vertu et la patrie, qui rachetoit ses torts. Sa position étoit devenue plus difficile depuis qu'il devoit concilier les volontés du pape avec celles du peuple. Le supplice de Montréal, et celui de Pandolfe Pandolfucci, citoyen romain universellement estimé, lui furent reprochés comme des actes d'iniquité : la guerre qu'il étoit obligé de soutenir contre les Colonna redoubloit son embarras. Étienne Colonna le jeune, demeuré chef de cette maison, s'étoit fortifié dans Palestrina; et Colas, après avoir vainement entrepris le siége de cette place, avoit été obligé de ramener

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, c. 21, p. 529.

(2) Il lui écrivit, en date du 3 des cal. de septembre, avec cette adresse : *Dilecto filio nobili viro, Nicolao Laurentii* MILITI, *senatori urbis*. Annal. ecclesiast. §. 3, p. 352.

1354. ses soldats à Rome, sans argent pour les payer (1). Il essaya, dans cette situation pénible, d'établir une imposition nouvelle : le peuple ne s'y soumit pas long-temps.

Le 8 octobre, une sédition éclata dans deux quartiers de Rome à la fois, à Ripa-Grande, et à la place Colonne. Des forcenés se rassembloient aux cris de *vive le peuple, meure le traître Colas de Rienzo!* Ils s'approchèrent du Capitole; et le tribun s'y vit bientôt abandonné par ses gardes, par ses ministres et ses serviteurs : il ne resta que trois personnes auprès de lui. Cependant il avoit fait fermer les portes de ce palais; le peuple y mit le feu : mais l'incendie, en gagnant l'escalier, ferma le passage aux assaillans. Colas se revêtit de son armure de chevalier, et prenant dans ses mains l'étendard du peuple, il s'avança sur le balcon d'une salle supérieure, et demanda, par signes, qu'on fît silence pour l'entendre. Tel étoit le pouvoir prodigieux de son éloquence, que, s'il avoit pu obtenir qu'on le laissât parler, il auroit infailliblement apaisé la multitude. Mais le peuple se refusoit obstinément à l'entendre, et lançoit des pierres contre lui, pour le forcer à quitter le balcon : après de vains efforts pour apaiser ces forcenés, Colas ayant été blessé au bras, se retira dans le palais (2).

Il ne renonça point cependant encore à l'espérance de calmer le peuple en le haranguant. Il se fit descendre dans des draps liés aux fenêtres, pour parvenir sur la terrasse de la chancellerie qui étoit également à découvert, mais où il pouvoit plus difficilement être atteint. De là il essaya encore de parler, et ses efforts pour se faire entendre furent encore inutiles. Alors on le vit, indécis entre une mort glorieuse en combattant, et l'espérance de la fuite, ôter ses armes, puis les remettre pour les ôter encore (3). Il s'arrêta enfin à ce dernier parti. Le palais étoit forcé, et la populace

(1) *Frammenti di storia Romana.* L. III, c. 19, p. 523.
(2) *Ibid.* c. 24, p. 537.
(3) *Ibid.* c. 24, p. 541.

occupée au pillage dans des salles dont il étoit séparé par 1354.
l'incendie. Il essaya de se dépouiller de tout ce qui, dans ses habits, pouvoit faire reconnoître sa dignité ; il s'enveloppa du manteau du portier : il prit sur sa tête des couvertures de lit, comme s'il revenoit du pillage ; et, traversant hardiment le feu, il indiqua aux pillards, en langue *romanesca* (1), l'endroit d'où il venoit comme plein de butin, et il les enhardit à s'y aventurer à leur tour. Il passa ainsi, sans être reconnu, les deux premières portes et le premier escalier : s'il avoit pu franchir aussi heureusement le second, il étoit sauvé ; mais, devant la dernière porte, un Romain l'arrêta, et, le saisissant par le bras, lui dit : *Où vas-tu?*

Colas, arrêté, ne chercha plus à se cacher. Il jeta les couvertures qu'il portoit sur sa tête, et déclara qu'il étoit le tribun. Il fut alors conduit jusqu'au bas de l'escalier du Capitole, devant le lion de porphyre égyptien. C'étoit là que lui-même avoit coutume de faire lire les condamnations. Parmi les forcenés qui l'entouroient, personne n'osoit le toucher ; un profond silence succéda aux clameurs furieuses : lui-même attendoit, les bras croisés sur la poitrine, la décision de son sort. Bientôt il leva les yeux ; et, parcourant de ses regards la foule, il alloit profiter du silence du peuple pour parler, lorsque Cecco del-Vecchio, artisan qui étoit près de lui, redoutant l'effet que pourroit faire encore son éloquence, lui enfonça son estoc dans le ventre. Aussi-

(1) C'est le langage du peuple à Rome. Dans ce patois est écrit le fragment d'histoire romaine qui est souvent désigné sous le nom de *Vie de Colas de Rienzo*. Nous citerons ce passage intéressant, pour faire en même temps connoître ce langage. « *L'arme puse ioso in tutto, dolore ene da re-* » *cordarese. Forficaose la varva, e tenzese la faccia de tenta nera. Era* » *là da priesso una caselluccia, dove dormea lo Portanaro. Entrato là,* » *tolle uno vecchio tabarro de vile panno, fatto a lo muodo pastorale* » *campanino. Quello vile tabarro vestio ; puoi se mese in capo una coitra* » *de lietto, e così divisato ne veo ioso. Passa la porta la quale fiariava ;* » *passa le scale, e lo terrore de la solaro che cascava. Passa la intima* » *porta liberamente ; fuoco non lo toccao, e misticaose co li aitri, desfor-* » *mato desformava la favella*, etc. »

354. tôt, tous ceux qui l'entouroient s'empressèrent de le frapper ; sa tête fut séparée de son corps, qui, percé de mille blessures, fut traîné par la ville, et suspendu près de San-Marcello, à l'étal d'un boucher (1).

Ainsi mourut un homme qui deux fois releva la gloire du nom romain, et qui deux fois fut sacrifié par le peuple, auquel il avoit consacré son existence.

(1) *Frammenti di storia Rom.* L. III, p. 543. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 26, p. 252.

CHAPITRE XLIII.

Mort de l'archevêque Visconti. — Charles IV en Italie. — Il traite avec Florence; il renverse à Sienne le gouvernement des neuf, et à Pise celui des Bergolini. — Il se retire avec honte. — Anarchie de la Sicile et de Naples. — Conquêtes d'Albornoz; discorde entre les Visconti.

1354 — 1355.

L'ARCHEVÊQUE de Milan avoit accepté la paix avec les républiques de Toscane, pour avoir le temps de se mettre en garde contre les projets ambitieux qu'il supposoit à Innocent VI : en effet, ce pontife étoit à peine monté sur le trône, qu'il avoit entrepris de réduire sous son obéissance tous les pays qui relevoient du Saint-Siége. Mais les conquêtes d'Albornoz, dans les états de l'Église, devenoient pour Visconti un motif de sécurité; le pape n'étoit pas assez puissant ou assez riche pour faire en même temps la guerre en Lombardie et autour de Rome. S'il vouloit soumettre les tyrans qui s'étoient partagé le patrimoine de saint Pierre, il devoit maintenir la paix avec les seigneurs de Milan, et renoncer à la haine que ses prédécesseurs leur avoient témoignée pendant cinquante ans. Jean Visconti crut donc pouvoir de nouveau se livrer à ses projets d'agrandissement. Peu de mois après la paix de Sarzana, il acquit la seigneurie de Gênes, comme nous l'avons vu dans un autre chapitre; et il se trouva bientôt engagé, malgré lui, dans la guerre de cette ville avec la république de Venise.

Visconti avoit déjà donné plusieurs sujets de plainte aux quatre seigneurs de la Marche Véronaise qui séparoient ses états de ceux de Venise; il avoit cherché à profiter de toutes les intrigues de chacune de ces petites cours, pour s'y faire un parti, ou même pour tenter de soumettre des villes qui paroissoient à sa bienséance. Mais les seigneurs de Mantoue, de Vérone, de Ferrare et de Padoue, foibles par eux-mêmes, et de plus divisés entre eux, osoient à peine témoigner leur mécontentement, de peur que leurs plaintes ne servissent de prétexte à Visconti pour attaquer et conquérir leurs états. La seigneurie de Venise, qui ne possédoit encore sur le continent que la seule ville de Trévise, avoit besoin de se procurer des alliés en terre ferme, pour combattre le seigneur de Milan. Elle se donna beaucoup de peine pour réconcilier les petits princes de la Marche Véronaise, et les armer contre leur ennemi naturel. Les ambassadeurs vénitiens parcoururent à plusieurs reprises cette province : ils invitèrent les princes à divers congrès (1); et ils les déterminèrent enfin, au mois de décembre 1353, à signer une alliance en vertu de laquelle ils devoient mettre quatre mille chevaux sur pied, au commencement de la campagne suivante, pour attaquer l'archevêque de Milan. Les maisons d'Este, de Gonzague, de Carrare et della Scala se joignirent aux Vénitiens pour solliciter les Florentins d'entrer dans la même alliance. Mais leurs ambassadeurs ne purent déterminer cette république à renoncer à la paix qu'elle venoit de conclure. La ligue formée par les Vénitiens s'adressa ensuite à Charles de Bohême, roi des Romains; elle reprit avec lui la négociation déjà ouverte par les Florentins, et elle lui offrit son secours pour lui procurer la couronne de l'Empire, pourvu que, de son côté, le roi de Bohème attaquât le seigneur de Milan (2).

(1) *Chronicon Estense.* T. XV, p. 476-482.
(2) *Matteo Villani.* L. III, c. 94, p. 218.

Charles IV étoit un prince intrigant et avide, mais de peu de courage ; il sacrifioit sans cesse l'avantage de l'Empire à celui de son royaume de Bohême, et son honneur à sa cupidité. Toutes ses négociations avec les Italiens n'avoient pour but que de les tromper : il ne songeoit nullement à embrasser leurs querelles ; et tandis qu'il traitoit avec tous les ennemis de Visconti, il avoit aussi accueilli les ambassadeurs du seigneur de Milan, et discuté les conditions d'une alliance avec lui. Ces négociations contradictoires lui parurent enfin avoir écarté de son expédition en Italie tous les dangers et toutes les difficultés qui avoient arrêté ses prédécesseurs (1). Les communes de Toscane, de tout temps ennemies des empereurs, l'avoient appelé les premières. Venise, Vérone, Padoue, Ferrare et Mantoue recherchoient son alliance ; le seigneur de Milan et du reste de la Lombardie lui offroit son amitié ; enfin, la cour d'Avignon l'avoit créé roi des Romains, aussi ses ennemis l'avoient-ils long-temps appelé le roi des prêtres. Charles IV, qui désiroit se décorer de la couronne de l'Empire, envoya des députés à Innocent VI, pour ratifier les promesses qu'il avoit faites à son prédécesseur, et demander que le pape lui permît d'entrer en Italie, et nommât les légats qui devoient le couronner. Une délibération du consistoire, en février 1354, satisfit pleinement ses désirs (2).

La guerre cependant avoit éclaté entre l'archevèque de

(1) En traçant le caractère de Charles IV, il faut choisir entre deux traditions tout-à-fait opposées. Les historiens de Bohême et ceux de Lucques en parlent toujours avec tout l'enthousiasme de la reconnaissance ; ceux de tout le reste de l'Allemagne et de l'Italie lui attribuent le caractère que nous lui donnons ici. Charles fut sans doute un très-bon roi pour la Bohême ; mais les historiens bohémiens ne peuvent pas se flatter que les monumens de sa magnificence, ou même ses bonnes lois, suffisent pour détruire le jugement que tous ses contemporains ont porté de lui. *Voyez* cependant le panégyriste de Charles, *Franz Martin Pelzel Vorrede Zur Kaiser Karl der Vierte*. T. I.

(2) *Matteo Villani*. L. III, c. 103, p. 226.

1354. Milan et la ligue de la Vénétie; le 18 mai, François Castracani, général de Visconti, étoit venu mettre le siége devant Modène, qui obéissoit au marquis d'Este. La famille des Pii, et tous les Gibelins de Modène, avoient passé dans le camp milanais, et livré aux troupes de l'archevèque plusieurs châteaux-forts (1). D'un autre côté, les Guelfes de Bologne et le parti républicain avoient voulu secouer l'autorité de Visconti d'Oleggio, qui commandoit dans cette ville pour le seigneur de Milan. La révolte avoit éclaté le 10 juin; on avoit combattu avec fureur dans les rues : mais les républicains avoient succombé, et douze citoyens les plus distingués de Bologne avoient péri sur l'échafaud (2).

Il avoit fallu quelques mois, de part et d'autre, pour que les puissances en guerre se missent en état de pousser avec vigueur les hostilités; mais la ligue de Vénétie venoit de prendre à sa solde la grande compagnie formée par le chevalier de Montréal, et commandée par le comte Lando. On pouvoit s'attendre à de brillantes opérations militaires, lorsqu'elles furent suspendues d'une manière imprévue. Jean Visconti, archevêque et seigneur de Milan, mourut inopinément, le 5 octobre 1354, à l'extraction d'un charbon, qui, deux jours auparavant, s'étoit manifesté à son front, et qu'on avoit cru peu dangereux (3).

Il laissoit, pour lui succéder, trois neveux, fils de son frère, Étienne Visconti : c'est entre eux que se partagea son héritage. Comme ils étoient entourés des soldats que l'archevêque avoit rassemblés pour combattre la ligue, ils n'eurent pas de peine à se faire proclamer seigneurs par toutes les villes de leur domination. Cette cérémonie, qui

(1) *Joh. de Bazano Chronicon Mutinense*, p. 619.

(2) *Ibid.* p. 620. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 11 et 12, p. 241.

(3) *Matteo Villani.* L. IV, c. 25, p. 252. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 334. — *Bernard. Corio storia di Milano.* P. III, p. 229.

rappeloit encore des droits que le peuple n'exerçoit plus, se fit à Milan, le 12 octobre 1354. Les trois frères partagèrent ensuite et leurs états et leurs pouvoirs, de manière que chacun d'eux eût un apanage en propre, et que la souveraineté ne fût cependant pas divisée. La ville de Milan, centre du gouvernement, resta commune aux frères Visconti, de même que celle de Gênes. Matthieu, l'aîné des trois, prit, pour sa part, Plaisance, Parme, Bologne, Lodi et Bobbio : voluptueux et corrompu par la mollesse, il ne demanda d'autre part à l'administration générale, que la prérogative d'être nommé le premier dans tous les actes. Bernabos, le second, eût en partage Crémone, Crème, Brescia et Bergame; en même temps il se chargea du département militaire. Galéaz, le troisième, prit sur lui l'administration intérieure, et il eut pour apanage Côme, Novare, Verceil, Asti, Tortone et Alexandrie (1). 1354.

Peu de jours après, on apprit que Charles IV, roi de Bohême et des Romains, étoit arrivé à Udine, le 14 octobre, et y avoit été reçu par son frère naturel le patriarche d'Aquilée. Chaque état et chaque faction d'Italie avoit négocié avec l'empereur élu; tous s'étoient flattés de diriger sa puissance contre leurs ennemis : mais ils apprirent avec étonnement que le monarque de l'Occident avoit, pour toute suite, trois cents cavaliers désarmés. Charles, avec cette foible escorte, fit successivement son entrée à Padoue et à Mantoue. Il fut reçu, dans ces deux villes, avec un respect égal, par les Carrare et les Gonzague (2).

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 28, p. 255. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 337.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 27, p. 254. — *Boluslaus Balbinus Epitome Rer. Bohemicarum.* L. III, c. 21, p. 364. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte.* P. I, p. 419. Mais les deux historiens bohémiens, qui ne peuvent guère s'appuyer sur d'autre autorité que sur celle de Villani, se plaignent sans cesse de sa partialité.

1354. Pendant son séjour à Mantoue, Charles IV s'offrit à être médiateur de la paix entre la ligue de Vénétie et les Visconti. Il engagea la première à congédier la grande compagnie, qui se jeta dans l'état de Ravenne, pour le ravager. Mais la nouvelle de la défaite des Vénitiens par les Génois, à Porto-Longo, le 3 novembre 1354, ayant été apportée à Milan, les Visconti augmentèrent leurs prétentions; et l'empereur élu se réduisit à conclure une trève entre les puissances belligérantes, jusqu'au mois de mai suivant. Aussitôt que cette trève fut signée, Charles IV se rendit à Milan, pour y recevoir la couronne de fer de Lombardie (1).

Les Visconti ne virent pas sans étonnement le monarque, dont le nom seul avoit été long-temps pour eux un épouvantail, se mettre entre leurs mains, avec son escorte désarmée (2). Ils voulurent du moins lui donner la plus haute idée de leur puissance; ils l'entourèrent, dans leur palais, de tout le tumulte d'un camp; six mille cavaliers et dix mille fantassins, à leurs ordres, remplissoient Milan. Les mêmes soldats passoient, dans le jour, plusieurs fois de suite sous les fenêtres de Charles IV, pour lui faire croire que l'armée des Visconti étoit beaucoup plus nombreuse encore. La couronne de fer fut apportée de Monza à Milan; et la cérémonie
1355. du couronnement se fit le 6 janvier 1355, dans la basilique de Saint-Ambroise.

Charles ne témoignoit aucune défiance de l'appareil militaire dont il se voyoit entouré; il sortit cependant avec joie de cette espèce de captivité, aussitôt qu'il eut reçu la couronne de fer, et il partit pour la Toscane. Il trouva les gardes doublées sur sa route, dans toutes les villes qu'il traversoit; les Visconti le suivirent avec un gros corps de troupes, tandis que le monarque, entouré de chevaliers désar-

(1) *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense.* T. XV, p. 622. — *Bernard. Corio storia di Milano.* P. III, p. 227. *v.*

(2) Fr. M. Pelzel porte à huit cents le nombre des cavaliers de l'empereur. P. I, p. 429.

més et montés sur des chevaux de course, paroissoit, dit 1355.
Villani, être un marchand qui se hâte d'arriver à la foire, bien plutôt qu'un empereur (1). C'est ainsi qu'il parvint à Pise, long-temps avant l'époque où il y étoit attendu.

Les Florentins, étonnés d'apprendre que l'empereur étoit si près d'eux, songèrent à se défendre contre lui, comme s'il leur apportoit la guerre. Ils enfermèrent dans les lieux-forts tout le bétail et tous les vivres épars sur leur territoire : en même temps, néanmoins, ils envoyèrent six ambassadeurs à Charles, pour lui offrir de traiter avec lui à des conditions honorables (2).

Quoique l'empereur n'eût point conduit de troupes en Toscane, sa présence rendit bientôt très-critique la situation des républiques italiennes. Nous avons vu, dès le temps de l'expédition de Henri VII, combien l'opinion publique et celle des gens de lettres favorisoient les prétentions impériales. Pétrarque et Colas de Rienzo avoient soutenu que la souveraineté de l'univers appartenoit toujours à Rome et à l'empire romain. Le premier, par ses lettres, le second, dans ses discours, avoient souvent sommé Charles IV de faire usage de ses droits, comme s'ils étoient toujours reconnus par tous les peuples. Il est vrai que les plus zélés républicains de Florence, et parmi eux notre historien Matthieu Villani, s'imaginoient trouver dans les lois et dans les monumens de l'antiquité, une garantie de la liberté de Rome et de la Toscane. Ils croyoient, sur la foi des premières déclarations d'Auguste et de Tibère, que les anciens empereurs, maîtres du monde romain, avoient toujours été soumis au sénat et au peuple de Rome : ils prétendoient que les Césars obéissoient aux citoyens, tandis que toutes les nations étoient tributaires des Césars ; et comme les villes de Toscane avoient été admises de bonne heure à donner à

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 39, p. 265. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 713. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 145.
(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 41, p. 265.

1355. leurs habitans le droit de citoyens romains, ils croyoient être encore ce même peuple auquel les empereurs étoient tenus d'obéir (1). La constitution de Rome, telle qu'elle existoit au temps d'Auguste ou de Trajan, leur paroissoit encore la seule origine du droit public; et s'ils l'avoient mieux connue, ils auroient cru illégitimes toutes leurs prétentions à la liberté.

La présence de l'empereur en Italie, et dans le sein d'une république, rassembloit bientôt autour de lui tous les partisans de son autorité. C'étoit lui qu'ils choisissoient pour juge des haines entre les factions, des guerres entre les états voisins. Ils affirmoient que le gouvernement municipal n'avoit été institué que pour remplacer le souverain légitime durant son absence; qu'à l'arrivée du monarque, toute autre juridiction étoit suspendue; que la seigneurie devoit lui être immédiatement déférée, et que les conditions qu'on prétendoit lui imposer étoient essentiellement nulles.

Charles IV séjourna à Pise, du 18 janvier au 22 mars, pour négocier avec les communes de Toscane, tandis que l'impératrice et les principaux barons de l'Allemagne arrivoient successivement auprès de lui. Les grands feudataires étoient obligés, par les constitutions de l'Empire, de suivre l'empereur en Italie, et d'assister à son couronnement. La curiosité et l'amour de la magnificence leur faisoient remplir ce devoir féodal plus régulièrement que les autres; et Charles IV, au printemps, se trouva à la tête de quatre mille hommes de cavalerie, choisis parmi la fleur de la noblesse allemande (2).

C'étoit la seconde fois que ce monarque visitoit l'Italie; il y étoit déjà venu comme prince royal de Bohême, avec son père, le roi Jean : il avoit alors gouverné Lucques pen-

(1) *Matteo Villani*. L. IV, c. 77 et 78, p. 291.
(2) *Ibid.* c. 56, p. 276. — *Neri di Donato. Cronica Sanese*, p. 146.

dant quelque temps; et il avoit complètement gagné l'affection des Lucquois; il étoit sans doute supérieur à Spinola, qui l'avoit précédé, et à Mastino della Scala, qui l'avoit suivi dans l'administration de la même ville. D'ailleurs, Charles avoit une affabilité, un esprit de justice et des vertus qui le rendirent cher à ses sujets immédiats, tandis que tout le reste de l'Italie et de l'Allemagne ne pouvoit lui pardonner les défauts de son caractère. Les Lucquois considéroient comme un monument de l'affection de Charles IV, le château-fort de Monté-Carlo, qu'il avoit bâti en 1332, proche du Cerruglio, pour fermer leur territoire aux incursions des Florentins, du côté du val de Niévole (1). Le gouvernement oppressif des Pisans faisoit regretter toujours plus aux Lucquois les espérances que Charles leur avoit fait concevoir pendant son court séjour au milieu d'eux. Lorsqu'il fut élevé à l'Empire, ils ne doutèrent pas que ce monarque ne s'intéressât à eux, de même qu'eux songeoient sans cesse à lui. Déjà, ils lui avoient écrit en Allemagne, pour lui demander sa protection; ils l'invitèrent à Lucques, et ils lui prodiguèrent les marques de leur affection (2). Le roi des Romains ne fut pas insensible à ces démonstrations d'attachement; et il admit quelques citoyens de Lucques à des conférences sur les moyens de rendre la liberté à leur patrie. 1355.

Mais Charles étoit déjà lié avec les Pisans, et ne vouloit pas s'attirer leur inimitié pour favoriser Lucques. Il avoit trouvé à Mantoue les ambassadeurs des premiers, et il avoit conclu avec eux un traité ratifié par des sermens. Il avoit promis de respecter la liberté de Pise, de conserver à cette ville sa domination sur Lucques, et de maintenir, à

(1) *Beverini Annales Lucenses*, *mss.* L. VII, p. 938. — *Vita Caroli IV ab ipso scripta; ap. RR. Steinhemium.* P. II, p. 20, verso. Monté-Carlo est peut-être le château de Toscane le plus admirablement situé pour le paysage; rien n'égale la magnificence de l'amphithéâtre que forment devant lui les Apennins.

(2) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 939-941.

1355. la tête du gouvernement, la faction des Bergolini, et la famille Gambacorti. D'autre part, la république s'étoit engagée à lui payer soixante mille florins pour les frais de son couronnement (1).

La ville de Pise étoit divisée en deux partis qui portoient les noms de Bergolini et de Raspanti. Le premier avoit une fois été celui de la noblesse; il avoit pour chef François Gambacorta, riche marchand, qui, avec le titre de conservateur du bon état, étoit à la tête de la république. Quelques bourgeois puissans lui étoient attachés; aussi bien que les trois familles des Gualandi, Sismondi et Lanfranchi; mais la peste avoit enlevé à ces familles leurs chefs et leurs plus braves combattans. Le parti opposé des Raspanti, qu'on nommoit aussi Maltraversi, étoit demeuré attaché à la famille des comtes de la Ghérardesca. Paffetta, comte de Montescudaio, issu de cette même famille, avoit été exilé de sa patrie; il étoit entré au service de l'empereur, et il jouissoit de quelque crédit auprès de lui, lorsqu'il revint à Pise, à sa suite. Dès le lendemain de son retour, le 19 janvier, comme Charles se rendoit à la cathédrale, pour y recevoir, en plein parlement, l'hommage de la ville, les amis de Paffetta, et tous les Raspanti, excités par lui, prirent les armes; les rues retentirent des cris de *vive l'empereur et la liberté! meure le conservateur!* Charles arrêta cependant le désordre, et fit poser les armes aux séditieux (2). Mais Gambacorta, effrayé du danger qu'il avoit couru, voulut, par son dévouement à l'empereur, contrebalancer le crédit de Paffetta. Il fit déférer au monar-

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 36, p. 260. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1027. — *Tronci Annali Pisani*, édition in-4° originale de Livourne, 1682, p. 375. Nous citons aussi ce dernier, parce que nous commençons à nous rapprocher des temps où il a écrit: cependant il est confus et obscur sur toute cette période, et il paroît à peine avoir profité de Villani, qu'il avoit sous les yeux. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 143.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 45, p. 267.

que la seigneurie de la ville, avec la garde des portes et l'administration du trésor (1). 1355.

Les citoyens des deux partis se repentirent bientôt d'avoir sacrifié la liberté à leurs passions haineuses. Les magistrats appelèrent à eux les chefs des Bergolini et des Raspanti, et ils travaillèrent à leur réconciliation. Douze députés furent nommés de part et d'autre, pour fixer les conditions de la paix. Après quoi, Gambacorta et Paffetta, d'un commun accord, demandèrent à l'empereur de rendre à leurs concitoyens des priviléges auxquels ils avoient renoncé dans un moment d'égarement. Charles n'étoit alors entouré que de la foible escorte de chevaliers qui avoit traversé avec lui la Lombardie; il n'avoit pas encore reçu les renforts qui lui arrivèrent plus tard d'Allemagne. Il se prêta de bonne grâce aux désirs des Pisans, qui pouvoient lui faire la loi, et il rétablit les magistratures républicaines dans toute leur autorité (2).

Les Pisans avoient de tout temps été Gibelins; aussi considéroient-ils l'empereur comme le chef de leur parti et le protecteur de leur ville : les Guelfes, au contraire, s'attendoient à trouver un ennemi dans l'héritier de leurs anciens oppresseurs. Florence, Sienne et Pérouse, unies, moins encore par une ancienne alliance que par des intérêts communs, avoient résolu de se conduire, vis-à-vis de Charles IV, d'une manière uniforme; leurs ambassadeurs devoient se présenter ensemble au monarque, et agir de concert : mais bientôt les Pérousins se prévalurent de ce qu'ils relevoient de l'Église, et non de l'Empire, pour refuser de s'associer aux Florentins et aux Siennois.

A Sienne, le gouvernement n'étoit plus dans les mains du peuple; une oligarchie roturière, formée depuis soixante et dix ans, sous le nom d'ordre des Neuf, s'en étoit emparée.

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 47 et 48, p. 269. — *B. Marangoni Cronica di Pisa*, p. 714. — *Tronci Annali Pisani*, p. 377.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 51, p. 271.

1355. Quelques ambitieux avoient profité avec artifice du mode d'élection aux magistratures, pour concentrer, en dépit des lois et de la constitution, l'autorité entre les mains de quatre-vingt-dix citoyens. Dans l'intérieur, ils se maintenoient contre la haine des nobles et du peuple, par la corruption et la brigue (1). Au dehors, ils espéroient s'agrandir par la perfidie. Ils donnèrent ordre à leurs ambassadeurs de se joindre aux Florentins, et de leur promettre qu'ils agiroient de concert avec eux, afin de les engager ainsi dans une conduite plus hardie; mais ils voulurent se faire ensuite un mérite auprès de l'empereur, en se séparant d'eux.

Les ambassadeurs des deux républiques furent introduits, le 30 janvier, à l'audience de Charles. Les Florentins parlèrent les premiers; ils demandèrent à l'empereur d'accorder à leur commune sa protection et son amitié, et de maintenir leur peuple dans sa liberté accoutumée. Leur discours fut respectueux, mais sans mélange de soumission, sans promesse d'obéissance. Les Florentins évitèrent même de donner à Charles aucun titre qu'il pût interpréter comme une reconnoissance de son autorité (2). Les Siennois parlèrent ensuite; et contre la promesse qu'ils avoient faite à leurs alliés, non-seulement ils appelèrent Charles leur empereur et leur seigneur, ils lui offrirent encore spontanément la seigneurie de leur commune, sans faire au préalable aucune condition avec lui (3). Le monarque, auquel on parloit à genoux, avoit coutume de tenir des baguettes de saule, dont il découpoit l'écorce avec un canif, tandis que ses yeux distraits erroient sur toute l'audience. Ce-

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 61, p. 278.

(2) Ils l'appelèrent *Santa Corona*, et dans la suite du discours, *Serenissimo principe*, sans prononcer le mot d'empereur. *Matteo Villani.* L. IV, c. 53 et 54, p. 273. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte.* P. I, p. 435.

(3) *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 146. — *Orlando Malavolti Istoria di Siena.* P. II, L. VI, p. 111.

pendant il répondit aux deux ambassades avec autant de justesse et de noblesse que de modération : il témoigna plus de bienveillance aux Siennois; mais il promit aux Florentins de faire pour eux tout ce qui seroit compatible avec l'honneur de sa couronne (1). 1355.

Lorsque les ambassadeurs siennois, de retour dans leur patrie, rendirent compte de leur mission, le peuple, assemblé en parlement, confirma, non sans quelque hésitation, l'offre de la seigneurie faite à l'empereur (2). Les villes de Volterra et de San-Miniato, qui, en raison de leur foiblesse, étoient plus jalouses des Florentins que soigneuses de leur propre liberté, se donnèrent à leur tour, sans condition, à Charles IV (3). La ville d'Arezzo ne fut retenue que par la crainte des Gibelins, qu'elle voyoit en faveur à la cour; et celle de Pistoia, qui étoit sous la garde de Florence, fit quelques efforts pour suivre ces dangereux exemples. En même temps, tous les chefs des familles gibelines des montagnes, le vieux Pierre Saccone des Tarlati, Ubertini, évêque d'Arezzo, Néri de Faggiuola, fils d'Uguccione, et les Pazzi de val d'Arno, se rendoient à Pise, avec des armes et des chevaux, et grossissoient la cour de l'empereur. Ils faisoient valoir auprès de lui leurs services et ceux de leurs ancêtres, de tout temps dévoués au parti gibelin; et ils excitoient Charles à venger sur les Florentins les offenses que son père et son aïeul avoient reçues d'eux (4).

Mais Charles, lorsqu'il excitoit l'animosité des Gibelins, qu'il approuvoit leurs projets de vengeance, et qu'il publioit leurs offres, n'avoit d'autre but que d'effrayer la

(1) *Orlando Malavolti Istoria di Siena*. P. II, L. VI, p. 111; et L. IV, c. 74, p. 288.

(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 61, p. 279. — *Cronica d'Orvieto anonima*. T. XV, p. 684.

(3) *Ibid.* L. IV, c. 63 et 64, p. 281.

(4) *Matteo Villani*. L. IV, c. 62, p. 280. — *Leonardo Aretino Istor. Fiorent.* L. VIII.

1355. république, et de tirer d'elle plus d'argent. Il demandoit qu'elle se rachetât des condamnations prononcées contre elle, par Henri VII son aïeul; et, à ce prix, il consentoit à confirmer en partie sa liberté et ses priviléges. Les Florentins offroient cinquante mille florins pour être remis en grâce; l'empereur en demandoit davantage, et contestoit sur quelques articles de la convention: enfin les conditions du traité furent arrêtées de la manière suivante. L'empereur annula toute condamnation prononcée contre Florence, contre ses citoyens, ou contre les comtes de Battifolle, Doadola, Mangone, et Vernia (1); il les rétablit dans la plénitude de leurs honneurs et de leurs droits: il autorisa le peuple à se régir par ses statuts et ses lois municipales; et il confirma par son autorité impériale, toutes ces lois, tant celles qui existoient déjà, que celles qui seroient portées à l'avenir par l'autorité législative dans la république, pourvu qu'elles ne fussent pas expressément contraires au droit public. Il donna irrévocablement le titre de vicaires impériaux à tous les gonfaloniers de justice et prieurs des arts, que le peuple mettroit à la tête de la république. Enfin, pour ne point troubler la tranquillité de Florence, il promit de n'entrer ni dans la ville, ni dans aucun château de son territoire. En retour de ces concessions, et pour solde de tout ce qui pouvoit être dû par les Florentins à l'Empire, il accepta la somme de cent mille florins, payable en trois termes, avant le mois d'août suivant (2).

Ce traité, qui remettoit Florence au rang des villes impériales, lui conservoit tous les droits et tous les priviléges

(1) De la branche guelfe des comtes Guidi.

(2) Il est curieux de lire Pelzel sur ces mêmes transactions: il ne cite que Villani; mais il voit partout le triomphe de son héros: il conclut ainsi: SO BRACHTE KARL DIE STOLZE STADT FLORENZ WIEDER UNTER DIE BOTHMASSIGKEIT DES REICHS. UND DIE BURGERSCHAFT BEWEINTE DEN VERLUST IHRER MIT RECHT VERLORNEN FREYHEIT. T. I, p. 443. — *Matteo Villani.* L. IV, c. 76, p. 290.

de la république la plus libre. De nouveau, cette ville étoit 1355.
reconnue comme membre de l'empire romain; et ce titre, loin de lui ravir aucune de ses prérogatives, lui donnoit droit, au contraire, à une puissante protection. Cependant il ne fut guère moins difficile de faire accepter ces conditions par la bourgeoisie, que de les faire agréer par l'empereur. Le conseil du peuple fut rassemblé le 12 mars, pour en entendre la lecture; mais Pierre de Grifo, notaire des réformations, l'ayant commencée, sa voix demeura étouffée par ses sanglots; sa douleur se communiqua aussitôt à ses auditeurs, et tout le conseil ne retentit plus que de pleurs et de gémissemens, en sorte que la lecture fut renvoyée au lendemain. Dans cet intervalle, les chefs de la magistrature s'efforcèrent de faire comprendre aux citoyens, que le traité avec l'empereur qu'on leur offroit à sanctionner, ne dérogeoit point à l'honneur de la république, et n'étoit point contraire à son indépendance. Le 13, le conseil fut assemblé de nouveau; la proposition d'approuver le traité fut mise aux voix, et sept fois de suite elle fut rejetée par la majorité des suffrages. Cependant tous les citoyens qui jouissoient de quelque crédit ou de quelque autorité parlèrent à leur tour pour ramener le conseil du peuple à une conduite plus prudente, et la proposition de la seigneurie fut enfin sanctionnée : le lendemain elle fut confirmée par le conseil commun, avec moins de répugnance (1). Le 21 de mars, le traité fut publié par l'empereur dans le parlement de Pise, et le 23, par la seigneurie dans celui de Florence; mais peu de citoyens assistèrent à ce dernier, et on ne les vit donner aucune démonstration de joie, quoique les cloches de la ville sonnassent en signe d'allégresse (2).

Dès que l'empereur eut terminé sa négociation avec la république florentine, il partit pour Sienne, et il fit,

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 70, p. 285.
(2) *Ibid.* c. 75, p. 289.

1355. le 25 mars, son entrée dans cette ville. Depuis l'année 1283, elle étoit gouvernée par une faction qu'on appeloit le *Mont des Neuf.* Dans son origine, cette faction étoit composée de chefs du parti populaire, qui, pour exclure la noblesse du gouvernement, et assurer la supériorité des Guelfes, avoient établi une seigneurie, telle à peu près que celle des prieurs à Florence. Ils l'avoient composée de neuf magistrats, dont trois étoient pris dans chacune des trois divisions de la ville. Les neuf seigneurs devoient être plébéiens, et choisis par le conseil du peuple; l'élection faite en une seule fois, devoit comprendre tous ceux qui siégeroient successivement dans l'année. Leurs noms étoient ensuite distribués, comme à Florence, dans des bourses d'où on les tiroit au sort, pour gouverner pendant deux mois.

Mais, les premières élections n'ayant désigné qu'un petit nombre de citoyens, ceux-ci eurent l'art de maintenir, de resserrer même leur oligarchie dans toutes les élections nouvelles. Ils entroient de droit au conseil du peuple, chargé de faire un nouveau scrutin. Dans ce conseil, il suffisoit d'un nombre peu considérable de voix contraires, pour empêcher un citoyen nouveau de siéger dans la seigneurie; il falloit, d'autre part, une grande majorité pour faire sortir des bourses le nom d'un citoyen qui y avoit été déjà admis. Les chefs de l'oligarchie, après avoir arrêté entre eux l'élection prochaine, écartoient dans le conseil du peuple, par leur opposition unanime, tous ceux dont ils ne vouloient pas permettre l'élection. De cette manière, ils avoient resserré l'autorité souveraine entre les mains de moins de quatre-vingt-dix citoyens (1). Toutefois cette usurpation même les avoit rendus singulièrement odieux, soit à la noblesse, que les lois excluoient de toute part à l'administration; soit au peuple, qui se voyoit dépouillé, par la fraude, des droits que la constitution lui attribuoit.

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 61, p. 278.

La haine de leurs concitoyens engagea les neuf seigneurs de Sienne dans une conduite constamment ou foible ou perfide. Tandis que les trois républiques guelfes de Toscane auroient dû défendre en commun leur liberté, les Neuf ne manquèrent jamais de trahir la cause de leurs alliés, dans leurs relations, tantôt avec les Visconti, tantôt avec la grande compagnie, tantôt avec l'empereur. Ils avoient soumis leur patrie à ce dernier, pour s'assurer de sa protection; mais Charles recherchoit des amis qui lui prêtassent des forces, et non qui en empruntassent de lui. Au moment où il entra dans Sienne, il y fut accueilli par les cris de *vive l'empereur, meure l'ordre des Neuf!* Il vit à la tête des mécontens les chefs de la noblesse, les Toloméi, Malavolti, Piccolomini, Saracini, et même une partie des Salimbéni, quoique d'autres fussent attachés au gouvernement. Il vit encore dans l'opposition une foule de riches bourgeois, et tout le peuple : ce parti étoit évidemment le plus fort, c'est aussi celui qu'il crut plus prudent d'embrasser (1). 1355.

L'empereur n'essaya donc point, ce premier jour ou le lendemain, d'apaiser les mouvemens tumultueux du peuple. Le troisième jour, la sédition prit un caractère plus sérieux; les rues furent barricadées, et les Neuf, assiégés dans le palais de la seigneurie, supplièrent eux-mêmes Charles de s'y rendre pour les délivrer. En effet, l'empereur se présenta devant les portes du palais; elles lui furent ouvertes, et il y entra à cheval. Il ordonna aux Neuf de déposer à ses pieds la baguette du commandement: il exigea d'eux qu'ils le déliassent de l'engagement qu'il avoit pris de maintenir leur autorité; il se fit rendre les chartes qu'il leur avoit accordées, et il les fit brûler sous ses yeux. Pendant ce temps, le peuple forçoit les prisons, les archives des Neuf, et l'église où l'on conservoit les

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 81, p. 294. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 147.

1355. bourses de la seigneurie. Ces bourses, avec les bannières de l'ordre, furent traînées dans la boue, en présence de l'empereur. Toute la ville retentissoit du cri de *meurent les Neuf!* leurs maisons étoient attaquées et pillées, leurs personnes insultées; plusieurs de ceux qui ne réussirent pas à se cacher ou à s'enfuir, furent taillés en pièces. L'empereur, il est vrai, sauva la vie des seigneurs qui étoient avec lui dans le palais; et il refusa de les livrer au peuple irrité (1). Cependant il sembloit partager lui-même la fureur populaire, et il la sanctionnoit par les décrets qu'il rendoit contre tout l'ordre des Neuf. Mais en même temps il se hâta de faire confirmer par toutes les classes de la nation l'autorité sur la république, que la seigneurie détruite lui avoit déférée. Il nomma ensuite trente commissaires, douze nobles et dix-huit plébéiens, pour réformer le gouvernement, sous la présidence de son frère naturel, l'archevêque de Prague, patriarche d'Aquilée. Il laissa aussi à Sienne les Tarlati, le seigneur de Cortone et les comtes de Santa-Fiora, pour y maintenir son autorité; et trois jours après, le 28 mars, il se remit en route pour Rome (2).

Le couronnement de l'empereur élu avoit été fixé au dimanche de Pâques, 5 avril; et Charles avoit promis au pape qu'il ne passeroit qu'un jour à Rome, et qu'il repartiroit immédiatement après la cérémonie. Il arriva cependant dès le jeudi, 2 avril, devant les portes de la ville; mais, pour ne pas manquer à sa promesse, s'il y entra, ce fut en habit de pèlerin, confondu parmi ses barons, et sans être connu des Romains. Pendant deux jours il visita les églises, pour y faire ses dévotions; le dimanche il ressortit de la ville, avant le lever du soleil, avec toute sa suite,

(1) *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 148.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 89, p. 299. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 149. — *Orlando Malavolti storia di Siena.* P. II, L. VI, p. 112.

pour y rentrer en pompe quelques heures plus tard (1). 1355.

Charles fut sacré dans la basilique du Vatican, par le cardinal évêque d'Ostie. Jean de Vico, préfet de Rome, et ci-devant seigneur de Viterbe et d'Orviète, lui mit sur la tête la couronne d'or ; et Charles, de sa propre main, couronna l'impératrice. Ensuite il se remit en marche avec tout son cortége ; et revêtu des ornemens impériaux, il traversa la ville de Rome dans presque toute sa longueur, pour se rendre au palais de Saint-Jean-de-Latran, où un festin lui étoit préparé. Le soir même cependant, il sortit de la ville pour aller coucher à Saint-Laurent des Vignes. Cinq mille cavaliers allemands et dix mille italiens avoient formé sa suite jusqu'au moment de la cérémonie ; dès ce jour, ils commencèrent à se disperser, et la plupart reprirent la route de leur pays (2).

Dès le 19 avril, l'empereur fut de retour à Sienne. Il y rencontra le cardinal Égidio Albornoz, qui, comme légat du Saint-Siége, avoit, au printemps, recommencé la guerre contre les tyrans de la Marche et de la Romagne (3). Charles lui avoit prêté cinq cents hommes d'armes pour attaquer les Malatesti, seigneurs de Rimini ; ce fut sa seule action militaire en Italie (4). Étranger à tous les partis, indifférent à tout ce qui ne concernoit pas son royaume de Bohême, insensible à l'honneur de la couronne impériale, il ne demandoit aux Italiens que de l'argent, et ne pouvoit avoir de motif pour faire la guerre à personne.

L'empereur trouva Sienne, à son retour, encore dans l'effervescence de la révolution que la chute de l'ordre des

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 92, p. 302.—*Raynaldi Annal. ecclesias.* 1355. §. 6 et 7, p. 365. — *Cronica d'Orvieto*, p. 684.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 2, p. 303. — *Raynaldus Annales eccles.* 1355. §. 17, p. 369. — *Chronicon Mutinense Joh. de Bazano*, p. 622. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1182.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 14 et 15, p. 313. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 152.

(4) *Matteo Villani.* L. IV, c. 67, p. 283.

1355. Neuf y avoit occasionée. Le peuple avoit exclu à perpétuité cet ordre de l'administration; il avoit fait effacer le nom des Neuf de tous les lieux publics, de toutes les lois, et de tous les livres de l'état. Il avoit voulu que la nouvelle seigneurie fût composée de douze gouverneurs ou administrateurs, au lieu de neuf; il les avoit choisis dans la bourgeoisie, et il avoit fait distribuer leurs noms dans des bourses, pour renouveler au sort la seigneurie de deux mois en deux mois. Ainsi, la révolution avoit changé les personnes qui gouvernoient, elle avoit conservé tous les mêmes principes; et sur les ruines d'une oligarchie roturière, elle en avoit élevé une autre plus roturière encore (1).

Les Siennois avoient cependant admis la noblesse à une certaine part dans leur nouveau gouvernement; ils avoient adjoint à la seigneurie un collége de six nobles, et ils avoient appelé cent cinquante gentilshommes au conseil général des quatre cents.

Charles leur proposa, pour compléter la constitution, de donner à l'état un chef, qui fût l'arbitre des partis et le modérateur des querelles; et il réussit à leur faire reconnoître en cette qualité, son frère naturel, le patriarche d'Aquilée (2), que, de son autorité impériale, il investit de la seigneurie de Sienne (3).

Mais l'empereur partit le 5 mai, de Sienne, pour se rendre à Pise (4); et son frère ne conserva qu'un petit nombre de cavaliers. Le peuple voyoit avec jalousie le patriarche occuper le palais public, et reléguer la seigneurie dans une maison privée : il prit les armes le 18 mai; il ré-

(1) *Malavolti storia di Siena*. P. II, L. VI, p. 112. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 149.

(2) Nicolas, fils de Jean, roi de Bohême, fut nommé patriarche d'Aquilée, le 18 mai 1351. *Vitæ Patriarchar. Aquileiensium*. T. XVI, p. 81.

(3) *Matteo Villani*. L. V, c. 20, p. 316. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 149.

(4) *Matteo Villani*. L. V, c. 22, p. 318.

tablit au coin de chaque rue les chaînes de fer destinées à arrêter la cavalerie; et il força le patriarche à rappeler les douze seigneurs dans leur palais (1). Quatre jours après, une nouvelle émeute éclata dans Sienne, à l'occasion d'une querelle entre de riches bourgeois et des artisans. Charles, que ses barons allemands avoient déjà abandonné, et qui se trouvoit à Pise, entouré de mécontens autant que son frère l'étoit à Sienne, écrivit aux Siennois, lorsqu'il apprit leur insurrection, pour les prier de lui envoyer sain et sauf le patriarche d'Aquilée, en leur promettant que désormais il ne prendroit plus aucune part à leur gouvernement (2). Les douze seigneurs firent alors venir le patriarche au conseil général; ils lui firent déposer la baguette du commandement, et renoncer, par un acte notarié, à la seigneurie qui lui avoit été accordée : ils l'obligèrent à rendre aux officiers de la république tous les châteaux où il avoit mis garnison; et ils le renvoyèrent enfin, le 27 mai, à son frère (3). 1355.

Pendant ce temps, l'empereur séjournoit à Pise, et il donnoit aux habitans de cette ville un spectacle pompeux. Il assembla le peuple en parlement, sur la place du Dôme; et, prenant par la main Zanobi de Strata, Florentin, chef d'une école de rhétorique et de belles-lettres, il lui donna le titre de poète, et le couronna de lauriers. Zanobi étoit alors attaché à la suite de Nicolas des Acciaiuoli, grand-sénéchal du royaume de Naples; il jouissoit d'une haute réputation, et il étoit l'ami de Pétrarque. Celui-ci cependant, qui, dix ans auparavant, avoit été couronné au Capitole, ne vit pas sans une envie mal dissimulée, le triomphe d'un poète nouveau. Zanobi parcourut les rues de Pise, à che-

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 29, p. 322. — *Orlando Malavolti.* L. VI, p. 112, verso.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 35, p. 327. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 152.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 36, p. 327.

1355, val, entouré des premiers seigneurs de l'Empire, et couvert d'applaudissemens par le peuple. Mais sa gloire fut de courte durée; aucun de ses ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous (1).

Pendant que Charles étoit à Pise, tous les Lucquois qui l'avoient connu en 1332, se portoient en foule chez lui, et le sollicitoient d'avoir pitié de leur patrie (2). Les marchands émigrés de Lucques, paroissoient disposés à faire les plus grands sacrifices pour rentrer dans leurs foyers; et leurs offres pécuniaires avoient plus d'influence sur l'esprit de l'avide monarque, que les prières ou la compassion. On assure que les seuls Lucquois établis en France, offrirent à l'empereur cent vingt mille florins pour racheter la liberté de leur patrie (3). Ces négociations commençoient à être connues à Pise, lorsque le feu prit au palais de la commune qu'habitoit l'empereur, et en consuma la plus grande partie. Pendant cet incendie tout le peuple fut sous les armes. Les Raspanti et les Bergolini, réunis sur les mêmes places d'armes, se promirent d'oublier leurs anciennes divisions, et de s'entr'aider mutuellement pour maintenir l'autorité de la république sur la ville de Lucques qu'elle avoit conquise (4).

Sur ces entrefaites, l'empereur ayant fait occuper la forteresse de la Gosta, que Castruccio avoit bâtie à Lucques, on vit rentrer à Pise les soldats qui y avoient été de garde. L'indignation fut générale; mais les Raspanti furent les premiers à prendre les armes contre les Allemands: ils en tuèrent cent cinquante, et ils formèrent le siége de la cathédrale, où Charles IV habitoit depuis l'incendie du palais

(1) *Tiraboschi storia della Letterat. Ital.* L. III; c. 3, §. 11, p. 557. — *Matteo Villani.* L. V, c. 26, p. 320. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1032. — *Neri di Donato Cron. Sanese*, p. 153.

(2) *Beverini Annales Lucenses.* L. VII, p. 943.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 19, p. 316.

(4) *Matteo Villani.* L. V, c. 30, p. 323. — *Marangoni Cron. di Pisa*, p. 718. — *Cronica Sanese*, p. 150.

public. Paffetta, comte de Monte-Scudaio, voyoit avec peine ses partisans se joindre aux Bergolini, et attendre les ordres des Gambacorti; il les retira, autant qu'il lui fut possible, du milieu des séditieux, et il vint à leur tête trouver l'empereur, auquel il offrit son appui, assurant que les Bergolini avoient seuls excité la révolte. Les Gambacorti étoient alors même les uns chez l'empereur, d'autres chez le cardinal d'Ostie; ils furent tous arrêtés; les insurgés, abandonnés par les Raspanti, et attaqués par le comte Paffetta et les Allemands, se dissipèrent (1): les maisons des Gambacorti furent attaquées par les troupes impériales, prises d'assaut et brûlées; celles des Sismondi et des Gualandi, après une opiniâtre résistance, éprouvèrent le même sort; les Lanfranchi abandonnèrent lâchement le combat (2). Cinq Gambacorti, Pierre Gualandi, Guelfo Lanfranchi, Rosso Sismondi, et huit autres citoyens distingués, furent arrêtés et jetés dans les prisons de l'empereur (3). 1355.

Cette sédition avoit éclaté le 21 mai, et la nouvelle en fut portée à Lucques en deux ou trois heures. Les Lucquois se crurent arrivés au moment de leur délivrance. Charles IV avoit déjà paru leur être favorable; la sédition de Pise devoit le confirmer dans cette disposition, tandis que les Pisans étoient affoiblis par leurs querelles domestiques, et par la défiance que leur causoit l'empereur.

Les Lucquois se pourvurent d'armes : pendant la nuit ils firent avancer jusqu'au pied des murs tous les paysans des campagnes, qui n'étoient pas moins zélés qu'eux pour la liberté; et le lendemain, Lucques auroit rompu ses chaînes, si ses anciens citoyens avoient seuls été admis au

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 32, p. 324. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1030. — *Paolo Tronci Annali Pisani*, p. 381.

(2) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1031. — *Cronica Sanese di Neri di Donato.* T. XV, p. 151.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 33, p. 326.

1355. secret des conjurés. Mais quand Mastino della Scala avoit cédé les châteaux du val de Niévole aux Florentins, quelques Gibelins zélés de cette province avoient quitté leur patrie pour se retirer à Lucques. Ceux-là redoutoient plus le triomphe des Guelfes que la servitude; ils craignoient que Lucques, en s'affranchissant, ne s'alliât aux Florentins: ils révélèrent donc aux Pisans les menées des Lucquois. Les Garzoni et les Bardini, dont les familles avoient passé de Pescia à Lucques, élevèrent sur la tour gibeline des signaux, qui, observés et répétés par les gardes établies sur le mont Saint-Julien, firent connoître à Pise le danger que couroit la garnison de Lucques (1); car les paysans armés, qui occupoient toutes les avenues de la ville, ne laissoient point de passage aux courriers.

Aussitôt qu'on fut averti à Pise de l'insurrection des Lucquois, les deux partis qui s'étoient combattus la veille, mirent en oubli leur haine pour sauver les droits de leur patrie (2). Le quartier de Chinzica partit le jour même pour Lucques; les nobles formoient la cavalerie, tandis que le peuple devoit combattre à pied. Mais cette première troupe ne se trouva point assez forte pour enfoncer un corps de six mille paysans qui lui fermoient le passage, et arriver jusqu'à la ville. Le lendemain, la milice du quartier du Pont vint joindre l'armée, et les paysans furent mis en fuite. La garnison pisane de Lucques, avertie par les Garzoni, des projets des insurgés, s'étoit maintenue en possession des portes et des murs; elle ouvrit la ville aux milices qui arrivoient de Pise. Les Allemands avoient prétendu demeurer neutres dans la forteresse de la Gosta; ils furent attaqués les premiers, et obligés de restituer cette forteresse aux Pisans. Le feu fut mis ensuite aux maisons qui entourent Saint-Michel; et les Lucquois, resserrés

(1) *Beverini Annales Lucenses*. L. VII, p. 946, 948. — *Ser Cambi Cronica di Lucca, mss. in archivio Lucense.*

(2) *Cronica Sanese di Neri di Donato*. T. XV, p. 151.

entre l'incendie et leurs ennemis, furent obligés de poser les armes (1). Tous ceux que leur naissance, leur richesse ou leur crédit distinguoient de la foule, furent contraints de s'exiler : les autres furent désarmés avec rigueur; et le gouvernement des Pisans, qui dès long-temps étoit dur et sévère, devint plus tyrannique encore depuis cette sédition (2). 1355.

Charles IV, humilié de n'avoir réussi dans aucun de ses projets sur Sienne, sur Pise ou sur Lucques, cherchoit à se venger de tant d'échecs, et de l'abaissement où il se trouvoit. Il nomma un juge pour examiner la conduite des Gambacorti, qu'il retenoit dans ses prisons, et il lui donna l'ordre de les trouver coupables. Il étoit cependant si évident que ces citoyens illustres n'avoient eu aucune part à l'insurrection du 21 mai, qu'on ne les examina pas même sur ce sujet : mais on les accusa d'avoir tramé une conjuration contre l'empereur pour le faire mourir; et on les soumit à une affreuse torture pour la leur faire révéler. Lorsqu'ils virent que leur mort étoit résolue, pour n'être pas tourmentés plus long-temps, ils se déterminèrent à avouer tout ce qu'on leur demandoit; et le 26 mai, sept des prisonniers (3) furent condamnés comme traîtres à l'empereur, et eurent la tête tranchée sur la place des Anziani, dont toutes les avenues étoient occupées par des gardes allemandes (4).

Après avoir répondu avec tant d'ingratitude à la fidélité d'une famille qui, la première en Toscane, s'étoit dévouée

(1) *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1031.—*Beverini Annales Lucens.* L. VII, p. 948.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 34, p. 326. — *Marangoni Cronica di Pisa*, p. 719.

(3) Savoir, trois frères, Francesco, Lotto, et Bartolomméo Gambacorti, Cecco Cinquini, Niéri Papa, Ugo de Guitto, et Giovanni delle Brache.

(4) *Matteo Villani.* L. V, c. 37, p. 328. — *Cronica di Pisa.* T. XV, p. 1032. — *Cronica Sanese di Neri di Donato*, p. 152. — *Franz Martin Pelzel, Karl der Vierte.* T. II, p. 465.

1355. à son service (1), Charles n'eut rien de plus pressé que de s'éloigner d'une contrée où il étoit détesté. Le 27 mai, il partit de Pise; et il alla s'enfermer au fort château de Piétra-Santa, qu'il s'étoit fait livrer par les Pisans (2). Il y resta jusqu'au 11 de juin, pour attendre le solde du paiement que lui avoient promis les Florentins, aussi bien qu'une contribution qu'il avoit exigée des Pisans, en compensation des dommages que la dernière émeute lui avoit occasionés (3). Lorsqu'il eut reçu ces deux sommes, il partit pour l'Allemagne. Les Visconti, dont il traversa le territoire, loin de lui donner à son retour aucune marque de respect, le traitèrent avec une extrême défiance; ils lui firent refuser l'entrée de toutes leurs villes. Ils lui accordèrent seulement, comme par grâce, la permission de passer une nuit à Crémone: mais ce fut après l'avoir séparé de toute sa suite, qu'ils obligèrent à poser les armes (4).

Toute l'autorité que Charles IV avoit recouvrée sur l'Italie, s'évanouit aussitôt qu'il en fut sorti. Pendant son expédition, il s'étoit montré fort avide d'argent, et il en avoit amassé beaucoup; mais il avoit paru indifférent à l'opinion publique, et il avoit avili la dignité impériale, que les Italiens étoient encore disposés à respecter (5).

Au départ de l'empereur, l'Italie demeura déchirée par plusieurs guerres qui ruinoient simultanément ses différens états. La condition du royaume de Sicile avoit toujours empiré depuis la mort de Frédéric d'Aragon, son fondateur. Deux factions s'y étoient formées, l'une dite des Catalans, l'autre des Italiens, ou *Chiaramontési*; elles n'avoient pas cessé de se faire la guerre, tandis que des rois, presque

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 38, p. 329.

(2) *Ibid.*, c. 40, p. 330. — *Cronica di Pisa*, p. 1033. — *Neri di Donato Cronica Sanese*, p. 154.

(3) *Paolo Tronci Annali di Pisa*, p. 384.

(4) *Matteo Villani.* L. V, c. 54, p. 338.

(5) Pétrarque exhala, dans des lettres rendues publiques, toute son indignation contre Charles IV. *Mémoires de Sade.* L. V, p. 402.

toujours mineurs, s'étoient rapidement succédé l'un à l'autre. Loin de pouvoir réduire leurs barons à l'obéissance, les souverains étoient, au contraire, dans la dépendance de ces factions; et on les voyoit souvent ballottés de l'une à l'autre. La Sicile, autrefois grenier de l'Italie, étoit ruinée par ces guerres civiles; l'agriculture étoit abandonnée, et la famine s'étoit, à plusieurs reprises, fait sentir dans l'île. Le parti italien, à cette époque en opposition avec la cour, avoit fait alliance avec le roi Louis et la reine Jeanne de Naples; il leur avoit ouvert les portes de Palerme, Trapani, Girgenti, Mazzara, avec cent douze villes, ou châteaux-forts; en sorte que le roi de Naples, malgré l'épuisement de son trésor, la foiblesse de ses armées, l'anarchie de ses états, et la lâcheté de son propre caractère, se trouvoit plus près d'achever la conquête de la Sicile, que ne l'avoient été les deux Charles, ou Robert d'Anjou, dans le temps de leur plus grande puissance (1). Le roi de Sicile, de la maison d'Aragon, qui s'appeloit aussi Louis, s'étoit retiré à Catane. Dans la campagne de 1355, il reconquit une partie des villes qu'il avoit perdues (2); mais il mourut cette année même, ainsi que son second frère, don Pierre; la couronne passa au plus jeune, don Frédéric, et le royaume éprouva les désordres d'une minorité plus orageuse encore que les précédentes (3). 1355.

Dans cet abaissement de la maison d'Aragon, celle d'Anjou auroit aisément pu venger l'ancien affront des Vêpres siciliennes, si Louis de Naples n'étoit pas tombé lui-même dans l'état de dégradation et de foiblesse le plus honteux pour la couronne, le plus désastreux pour ses sujets. Les déréglemens de la reine Jeanne, sa femme, attiroient sur lui le mépris universel. Les princes du sang, que le roi de

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 2 et 3, p. 235. — *Giannone Istoria civile.* L. XXIII, c. 2, p. 310.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 65, p. 343.

(3) *Ibid.*, c. 87, p. 354.

1355. Hongrie avoit relâchés en 1353 (1), avoient manifesté, dès leur retour dans le royaume, les prétentions les plus inquiétantes. Le duc de Duraz et le comte Palatin de Minerbino tenoient leurs fiefs en rébellion ouverte contre la couronne (2). Un simple bourgeois des Abruzzes, messire Lallo, s'étoit emparé de la ville d'Aquila; il avoit gagné l'affection de ses concitoyens, et il les gouvernoit comme prince absolu. Louis, qui vouloit recouvrer cette ville, ne trouva d'autre expédient pour s'en rendre maître, que de charger son frère aîné, qui portoit le titre d'empereur de Constantinople, d'assassiner messire Lallo; et l'empereur titulaire exécuta lâchement cette commission (3).

Pour comble de maux, la grande compagnie, qui ravageoit alors l'état de Ravenne, se préparoit à entrer dans le royaume de Naples. Une injure privée qu'elle s'étoit engagée à venger, l'avoit retenue long-temps dans les états de Bernardino de Pollenta. Ce seigneur, lorsque la foule des pèlerins traversoit Ravenne, en 1350, pour se rendre à Rome au jubilé, avoit remarqué une comtesse allemande d'une rare beauté, qui s'arrêtoit dans une hôtellerie; le tyran ne lui permit point de continuer son pieux voyage: il voulut lui inspirer de l'amour; et après avoir employé inutilement, pour lui plaire, toutes les ressources de la galanterie et de la magnificence, après avoir long-temps flatté, supplié, servi, il eut recours à une coupable violence. La belle pèlerine préserva sa chasteté par une mort volontaire. Son écuyer rapporta en Allemagne la nouvelle de cette catastrophe. Deux chevaliers, frères de cette dame, pauvres et sans autre appui que leur épée, passèrent aussitôt en Italie, pour venger leur sœur. Ils trouvèrent la grande compagnie près de Mantoue. Depuis la mort du chevalier de Montréal, elle étoit commandée par le comte

(1) *Cronica di Bologna*. T. XVIII, p. 429.
(2) *Matteo Villani*. L. IV, c. 31, p. 256.
(3) *Ibid.*, c. 17, p. 246.

Lando, leur compatriote: ils communiquèrent leur ressentiment aux soldats, aux officiers, au général lui-même, et ils firent mettre, par eux, l'état de Ravenne à feu et à sang (1). 1355.

La grande compagnie pénétra ensuite dans l'Abruzze, au commencement de l'année 1355. Aucun préparatif n'étoit fait pour lui résister; cependant tous les alliés du roi l'avoient averti qu'elle se dirigeoit vers ses états : mais on étoit entré dans le carnaval, et Louis ne permettoit pas qu'on troublât les fètes et les bals de la cour, par de tristes nouvelles, ou par le souci des affaires (2).

Après avoir pillé les Abruzzes, la grande compagnie s'avança vers la Pouille. La ville de Guasto lui ouvrit ses portes, en vertu d'une capitulation : mais les brigands que conduisoit le comte Lando, respectoient peu leurs sermens; la ville fut pillée, et ses habitans inhumainement massacrés (3). Toutes les autres villes de la Pouille, effrayées par cet exemple, relevèrent leurs murs, et résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité; toutefois elles furent réduites aux seules forces de leurs bourgeois, car le roi ne leur envoya aucun secours : il ne fit dans son royaume aucune levée de troupes, et il se contenta d'envoyer en Toscane son grand-sénéchal, Nicolas Acciaiuoli, pour réclamer l'assistance de ses alliés; tandis que lui-même il continuoit à vivre dans les fêtes, sans paroître se soucier des progrès de la grande compagnie, ni de la ruine de ses sujets (4).

Après avoir dévasté la Pouille, le comte Lando conduisit la grande compagnie dans la Terre de Labour (5), et il étendit ses ravages jusqu'aux portes mêmes de Naples. Pour

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 40, p. 265.—*Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1182.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 58, p. 277.

(3) *Ibid.* c. 79, p. 293.

(4) *Ibid.* c. 90, p. 300.

(5) *Ibid.* L. V, c. 10, p. 308.

1355. que rien ne lui échappât, il partagea son armée en petits corps, qui battoient tout le pays. Nulle part on ne lui opposoit de résistance, en sorte que ses cavaliers ne portoient souvent pas même leurs armes; ils s'établissoient dans les maisons de plaisance des seigneurs napolitains; ils chassoient, ils se donnoient mutuellement des fêtes, et ils chargeoient leurs valets d'enlever de force pour eux, chez les paysans, tout ce dont ils avoient besoin (1).

Enfin, le grand-sénéchal arriva de Toscane au mois de juillet, avec mille *barbues* (c'est ainsi qu'on nommoit alors un cavalier suivi d'un sergent à cheval comme lui). Mais le roi, qui avoit sollicité avec instance la venue de ces troupes, n'avoit point d'argent pour les payer; en sorte qu'elles désertèrent bientôt, et allèrent grossir l'armée du comte Lando (2). Ce ne fut qu'au mois de septembre, que Louis parvint à rassembler, par des contributions extraordinaires, trente-cinq mille florins, qu'il refusa cette fois à ses honteux plaisirs, ou à l'avidité de ses courtisans. Il livra cette somme à la compagnie, sous la condition qu'elle s'éloigneroit de Naples, pour retourner dans la Pouille. Il promit de lui donner encore soixante et dix mille florins en deux paiemens, pour qu'elle évacuât le royaume; mais jusqu'à ce qu'il eût effectué ces paiemens, il consentit à ce que la compagnie continuât de vivre à discrétion, dans les provinces éloignées de la capitale (3).

Pendant que le royaume de Naples étoit si honteusement abandonné, par la lâcheté de son roi, aux dévastations d'une troupe de brigands, le cardinal Égidio Albornoz, continuoit avec succès, dans les états de l'Église, la guerre qu'il avoit commencée pour chasser ou soumettre les tyrans qui s'y étoient établis. Son plus grand art étoit

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 56, p. 339.
(2) *Ibid.* c. 63, p. 342.
(3) *Ibid.* c. 76, p. 348.

d'attirer à son parti quelques-uns de ces petits seigneurs, 1355.
en leur accordant des conditions avantageuses : il suppléoit ainsi à la modicité des subsides que lui envoyoit la cour d'Avignon ; et il profitoit avec habileté des rivalités entre les familles, et des vengeances des princes, pour tourner les armes des uns contre les autres.

La Marche d'Ancône et la Romagne, où le cardinal faisoit la guerre, étoient presque les seules provinces d'Italie dont les habitans fussent demeurés belliqueux. Les petits princes de cette contrée ne confioient point, comme ceux de Lombardie, la défense de leurs états à des mercenaires allemands : ils commandoient eux-mêmes leurs armées ; et ils les composoient des gentilshommes de leurs petites souverainetés, et des paysans de leurs montagnes. Ils les tenoient sans cesse en haleine ; et, quand ils n'avoient pas de guerre pour leur propre compte, ils prenoient du service chez quelque prince ou quelque république plus puissante, plutôt que de rentrer dans le repos.

Le premier seigneur que le cardinal Albornoz attira dans son parti, fut Gentile de Mogliano, tyran de Fermo. Le légat, au commencement de l'hiver, avoit nommé Gentile gonfalonier de l'armée de l'Église, et il lui avoit conféré la seigneurie de Fermo et de son territoire, comme un fief du Saint-Siége (1). Albornoz accordoit volontiers des conditions avantageuses aux plus petits seigneurs, bien sûr que, si, par leur aide, il soumettoit les plus puissans, les premiers se rangeroient sans effort sous sa dépendance. Il avoit besoin de toutes ses forces pour attaquer Malatesta, seigneur de Rimini, dont les états s'étendoient depuis Récanati, jusqu'aux confins du territoire de Forli ; la politique et les talens militaires de ce seigneur le rendoient redoutable, et ses alliances lui assuroient l'appui des républiques guelfes. Albornoz pénétra dans ses états par la

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 33, p. 259. — *Raynald. Annal. eccles.* 1354. §. 2, p. 351.

1355. Marche de Fermo; et, au mois de janvier, il surprit la ville de Récanati, qu'il remit en liberté, sous la protection de l'Église (1).

Mais Malatesta représenta aux seigneurs de l'état ecclésiastique, que le moment étoit venu d'oublier leurs anciennes inimitiés, et de s'unir pour se défendre. La politique du légat étoit facile à pénétrer. L'Église n'avoit pas plus de motif de haine contre les Malatesti que contre tous les autres seigneurs; chacun devoit s'attendre à être attaqué à son tour. Le vaillant François des Ordélaffi, capitaine ou seigneur de Forli, oublia le premier d'anciens ressentimens; et il conclut avec Malatesti, une alliance sincère, à laquelle Renier de Manfrédi, seigneur de Faenza, s'associa bientôt. Gentile de Mogliano entra, de son côté, dans la même ligue; il surprit, et il chassa de Fermo les troupes de l'Église qu'il y avoit lui-même introduites: il renvoya au légat le gonfalon qu'il avoit reçu de lui, et il publia l'alliance qu'il venoit de conclure avec les seigneurs de Romagne (2).

Il étoit déjà trop tard: le légat, après avoir soumis plus de la moitié de l'état de l'Église, étoit assez puissant pour défier cette ligue; d'ailleurs, d'autres princes moins clairvoyans recherchoient encore son amitié, et Ridolfe de Varano, seigneur de Camérino, sollicita le commandement de l'armée que Gentile de Mogliano venoit d'abandonner. Ridolfe, au commencement de la campagne, fut surpris par François des Ordélaffi, et son armée fut mise en déroute (3); mais il se releva de cet échec, et, bientôt après, il battit et fit prisonnier Galéotto Malatesti, frère du seigneur de Rimini, et l'un des meilleurs capitaines

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 42, p. 266. — *Cronica d'Orvieto*, p. 682. — *Cronaca Riminese*, p. 903.

(2) *Matteo Villani.* L. IV, c. 50, p. 272. — *Raynald. Annal. ecclesiast.* 1355. §. 19, p. 369. — *Cronaca Riminese.* T. XV, p. 902.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 6, p. 306. — *Annales Cæsenates.* T. XIV, p. 1183.

d'Italie (1). Cette défaite fit perdre courage à Malatesta : le premier, il abandonna la ligue que lui-même il avoit formée, il demanda la paix au légat; et, comme il étoit Guelfe d'origine, les villes guelfes le recommandèrent à la générosité du cardinal Albornoz. Celui-ci lui fit prêter serment d'obéissance et de fidélité à l'Église : il lui accorda, pour douze ans, moyennant un modique tribut, le gouvernement de Rimini, de Pesaro, de Fano et de Fossombrone; mais il remit en liberté et sous la protection de l'Église les deux villes de Sinigaglia et d'Ancône (2). 1355.

La soumission de Malatesta causa, bientôt après, la ruine de Gentile de Mogliano. La ville de Fermo se révolta contre lui, et ouvrit ses portes au cardinal (3). Renier de Manfrédi, seigneur de Faenza, dont la petite principauté étoit presque enclavée dans l'état de Bologne, n'étoit pas encore exposé aux attaques du légat : mais François des Ordélaffi, capitaine de Forli, resté seul en guerre avec l'Église, devoit s'attendre à voir l'orage fondre sur lui; il s'y prépara avec courage (4). Il s'enferma dans sa capitale; il confia la défense de Césène à sa femme, qui ne lui cédoit point en résolution : il ne tint aucun compte de la croisade et de la sentence d'excommunication publiées contre lui; et sans alliés, il brava seul, dans ces deux petites villes, toute la puissance du Saint-Siége (5).

Avant que le cardinal-légat pût conduire son armée de-

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 18, p. 315. — *Raynald. Annal. eccles.* 1355, §. 20, p. 370. — *Cronica d'Orvieto.* p. 682. — *Cronaca Riminese.* p. 903.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 46, p. 333. — *Cronaca Riminese.* T. XV, p. 903. — *Cronica di Bologna.* T. XVIII, p. 437.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 57, p. 339. — *Cronaca Riminese.* p. 903.

(4) *Matteo Villani.* L. V, c. 77, p. 348. Son fils Louis, qui auparavant avoit commandé à Céséna, mourut de maladie le 1er janvier 1356. *Annales Cæsenates.* p. 1183.

(5) *Matteo Villani.* L. VI, c. 14, p. 363. — *Raynald. Annal. eccles.* §. 21, p. 370. — *Cronica d'Orvieto.* p. 683.

1355. vant Forli, une révolution dans la plus puissante des villes qui relevoient de l'Église, présenta un nouvel appât à son ambition, et lui offrit l'espérance d'une nouvelle conquête. La Saint-Siége avoit sur Bologne des droits tout semblables à ceux qu'Albornoz avoit fait valoir sur les villes de Romagne : mais Bologne obéissoit aux Visconti ; et ces puissans seigneurs ne pouvoient être dépouillés avec la même facilité que les petits princes d'Agobbio, de Viterbe et de Fermo. Le cardinal ne laissoit entrevoir aucun projet hostile contre Bologne ; cependant il vit avec joie cette ville enlevée au seigneur de Milan, par un tyran plus foible, qu'il espéroit dépouiller à son tour.

Les Bolonais supportoient impatiemment la domination des Visconti, et, dès le mois de juin 1354, ils avoient fait une tentative pour secouer leur joug ; mais Jean Visconti d'Oleggio, auquel l'archevêque de Milan avoit confié le gouvernement de cette ville, découvrit la conspiration tramée contre lui: il envoya au supplice trente-deux des principaux citoyens, il désarma tous les autres, et il réduisit les Bolonais à une telle servitude (1) que, dans la guerre des alliés contre les Visconti, Oleggio conduisit sur le territoire de Modène les milices bourgeoises sans armes avec un bâton seulement à la main. Arrivé au camp, il leur distribua des armes pour combattre ; et après une victoire sur les troupes du marquis d'Este, il leur ôta ces armes victorieuses, pour les ramener dans la ville avec leur bâton.

A la mort de l'archevêque de Milan, Bologne étoit échue en partage à Mathieu, l'aîné de ses neveux ; et celui-ci avoit confirmé Oleggio dans son gouvernement. Mais les nouveaux seigneurs se défioient de ce commandant ; ils savoient que sa politique et sa dissimulation égaloient sa

(1) *Matteo Villani.* L. IV, c. 11 et 12, p. 241. — *Matth. de Griffonibus Memoriale historic.* p. 169. — *Chronic. Mutinense Johan. de Bazano.* T. XV, p. 620. — *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 334. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, p. 221.

valeur, et que la faveur de l'archevêque, dont on croyoit qu'il étoit fils, avoit accoutumé son esprit aux projets les plus ambitieux. Une jalousie d'amour se joignit encore à celle du pouvoir, dans le cœur de Galéaz, l'un des frères Visconti (1). Ils résolurent d'ôter à Oleggio sa place; et celui-ci, qui devinoit leurs projets, prit ses mesures pour la conserver malgré eux. 1355.

Les seigneurs de Milan attaquèrent d'abord les officiers subalternes qu'Oleggio avoit avancés; ils retirèrent de Bologne plusieurs corps de troupes, et ils citèrent plusieurs capitaines par-devant un tribunal extraordinaire, pour y rendre compte des voleries dont ils les accusèrent. Un jugement infamant paroissoit déjà suspendu sur leur tête (2), lorsqu'au mois d'avril 1355, un lieutenant de Mathieu Visconti vint demander à Jean d'Oleggio, au nom du seigneur de Milan, de lui consigner Bologne avec toutes ses forteresses, et de s'en éloigner ensuite immédiatement.

Oleggio parut disposé à l'obéissance : il remit à celui qui étoit désigné pour lui succéder les clefs des principaux châteaux; et il lui conseilla de s'en mettre en possession avant de faire connoître aux Bolonais l'ordre dont il étoit porteur. Lorsque le nouveau gouverneur fut sorti de la ville pour suivre ce conseil, Oleggio retint dans le palais, le 17 avril au soir, les recteurs et les officiers de justice; il y fit assembler tous les citoyens, et il leur annonça que les Visconti avoient résolu de lui ôter le gouvernement, après l'avoir contraint, disoit-il, à traiter les Bolonais avec une dureté bien contraire à son cœur. Ces seigneurs seuls, ajoutoit-il, étoient coupables de sa précédente conduite tyrannique : ils lui avoient demandé plus de sang encore, et aujourd'hui ils ne lui ôtoient sa place, que pour le punir de sa trop grande douceur. « J'ai résolu, dit-il enfin, de

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 5, p. 306.

(2) *Petri Azarii Chronicon.* T. XVI, p. 338. L'auteur de cette chronique fut lui-même chargé de vérifier les comptes des troupes à Bologne.

1355. » vous soustraire au caprice de ces tyrans; j'abjure leurs » ordres cruels; je renonce à toute obéissance. Consolez » vos familles par l'assurance que vous n'aurez plus d'au- » tre seigneur que moi, ou plutôt dites-leur que vous » gouvernerez avec moi : car, à dater de ce jour, les ci- » toyens de Bologne partageront avec leur prince les hon- » neurs comme les fatigues de l'administration. »

Les Bolonais écoutèrent ce discours avec un morne découragement; ils connoissoient Oleggio depuis long-temps, et ils l'accusoient seul des violences qu'ils lui avoient vu commettre. Lors même qu'ils auroient pu désirer de recouvrer leur indépendance sous un pareil maître, ils soupçonnoient que ses paroles cachoient quelque piége, et ils craignoient d'être sacrifiés par lui au seigneur de Milan. Long-temps ils s'excusèrent de prendre aucun parti, sous prétexte qu'ils étoient désarmés. Enfin les Maltraversi et les Gibelins, plus attachés à Oleggio, décidèrent leurs concitoyens à choisir entre les tyrans auxquels ils étoient vendus (1). L'assemblée proclama Jean Visconti d'Oleggio seigneur perpétuel de Bologne; et cette nuit même, on rendit aux citoyens leurs armes.

Oleggio appela ensuite l'un après l'autre les capitaines des gens de guerre auprès de lui; il leur communiqua les procédures déjà intentées contre eux; et il leur montra que la révolte étoit le seul moyen de dérober leur tête à l'échafaud (2). Plusieurs d'entre eux, attachés dès long-temps à sa fortune, abjurèrent le parti des Visconti, et lui prêtèrent serment de fidélité; un tiers tout au plus des soldats refusa de le reconnoître pour seigneur de Bologne. Oleggio les fit sortir de la ville, après les avoir désarmés; il nomma d'autres recteurs ou officiers de justice, à la place de ceux qu'il avoit retenus au palais; il envoya en

(1) *Matthæi de Griffonibus Memor. Hist.* p. 170.—*Cronica di Bologna,* p. 440. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, p. 225.

(2) *Petri Azarii Chronicon,* p. 339.

diligence des contr'ordres à tous ses châtelains, pour les 1355.
empêcher d'ouvrir leurs forteresses au nouveau gouverneur; toutes furent sauvées, à la réserve de celle de Lugo. Les alliés de Vénétie, en guerre avec les frères Visconti, s'empressèrent de le reconnoître et de lui promettre des secours. Le marquis d'Este lui fit passer immédiatement deux cent cinquante chevaux; enfin, le 20 avril au matin, Oleggio se trouva seigneur absolu de Bologne, et la révolution fut accomplie (1).

Les Visconti, instruits de la révolte de leur lieutenant, envoyèrent une armée contre lui (2). Mais ils ne purent réussir à s'emparer de Bologne par surprise, et ils ne se trouvèrent pas assez forts pour entreprendre un siége régulier : leurs troupes se retirèrent donc après avoir ravagé le territoire bolonais (3); et des événemens plus rapprochés d'eux détournèrent pour quelque temps ces princes de tout projet de tenter de nouvelles entreprises.

L'aîné des frères Visconti, Mathieu, ne donnoit presque aucune attention au gouvernement : perdu de débauches, il n'étoit entouré que de femmes qu'il enlevoit à leurs maris, ou de filles qu'il ravissoit à leurs pères. Un jour, il fit appeler un citoyen respecté de Milan, dont l'épouse étoit jeune et belle; et il lui ordonna, sous peine de mort, d'amener lui-même cette femme, dans le sérail qu'il s'étoit formé. Ce citoyen vint, en pleurant, raconter à Bernabos Visconti l'ordre honteux qu'il avoit reçu, et implorer sa protection. Bernabos alla trouver Galéaz, son autre frère; tous deux reconnurent que le peuple, poussé à bout par la tyrannie de Mathieu, pourroit les punir tous également de ses déréglemens. L'amour fraternel avoit

(1) *Matteo Villani.* L. V, c. 12, p. 309. — *Petri Azarii Chronicon*, p. 341.

(2) *Matteo Villani.* L. V, c. 67, p. 344. — *Ghirardacci storia di Bologna.* L. XXIII, p. 226.

(3) *Matteo Villani.* L. V, c. 78, p. 349. — *Joh. de Bazano Chronic. Mutinense*, p. 624.

1355. peu d'influence sur le cœur de ces princes, il cédoit aisément à l'intérêt et à l'ambition : le même jour, on servit sur la table de Mathieu des cailles empoisonnées ; et le lendemain l'aîné des trois seigneurs de Milan fut trouvé mort dans son lit (1).

(1) Les Visconti répandirent, et Azario répéta, d'après eux, que Mattéo étoit mort d'épuisement à la suite de ses débauches. *Chronicon Petri Azarii*, p. 342. — *Matteo Villani.* L. V, c. 81, p. 350. — *Bernard.* Corio *storia di Milano.* P. III, p. 230 v. —*Ripamontius histor. Mediolani.* L. II, p. 553. — *Pauli Jovii Matthæus. Grævii* T. III, p. 310.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME QUATRIÈME.

CHAPITRE XXX. *Commencemens de Castruccio Castracani. — Révolutions dans les républiques de Toscane. — Tyrannie de l'abbé de Pacciana à Pistoia. — Déroute des Florentins à Altopascio.* 1320. — 1325. *p.* 1

Ligue des villes guelfes de Toscane. 2
Caractère de Castruccio, chef du parti gibelin à Lucques. *id.*

An

1320. Castruccio se fait accorder la seigneurie par le sénat de Lucques. 3
— Castruccio attaque les Florentins; il ravage le val d'Arno et la Lunigiane. 4
1321. Les Florentins attaquent à leur tour Castruccio sans succès. 5
1322. Mai. Révolution à Pise; les chefs de la noblesse sont exilés. 6
— Castruccio veut profiter de ces troubles pour surprendre Pise. *id.*
— Il porte la guerre dans le territoire de Pistoia. 7
— L'abbé de Pacciana, en promettant la paix au peuple, s'empare de la seigneurie de Pistoia. *id.*
— Intrigues de l'abbé de Pacciana avec Castruccio. 8
1323. L'abbé est supplanté par Philippe Tédici, son neveu. 9
— Castruccio envahit l'état florentin et menace Prato. 11
— Armement des Florentins pour le repousser; leur présomption. *id.*
— Discorde entre la noblesse et le peuple. 12
— Les Florentins soumettent au sort le renouvellement de leur magistrature. 14
— Inconvéniens du nouveau mode d'élection. 15
— Puissance de Bologne; célébrité de son université. 17

Sédition excitée par les écoliers, à l'occasion de Jacques de Valence, 1320. 18
Roméo de Pépoli prend leur parti, pour se frayer un chemin à la tyrannie. *id.*
Roméo de Pépoli est exilé, le 17 juillet 1321. 19
Castruccio fait une tentative pour s'emparer de Pise. 20

An

1324. Intrigues de Castruccio à Pistoia, auprès de Philippe de Tédici. *p.* 21
1325. 5 mai. Il achète la seigneurie de Pistoia, et en prend possession. 2
— Les Florentins mettent Raimond de Cardone à la tête de leur armée. 23
— Cardone s'empare des passages de la Gusciana. *id.*
— Il assiége et prend le fort château d'Altopascio. 24
— Castruccio obtient des secours de Galéaz Visconti. 25
— Il oblige Raimond de Cardone à séjourner dans une position désavantageuse. 26
— Il lui livre bataille, le 23 septembre 1325. *id.*
— Déroute entière des Florentins; Cardone est fait prisonnier. 27
— Castruccio vient camper aux portes de Florence. 28
— Il célèbre des jeux sous les murs mêmes de la ville. *id.*
— Il rentre à Lucques avec tout l'appareil d'un triomphe. 30

CHAPITRE XXXI. *La Sardaigne enlevée aux Pisans par le roi d'Aragon. — Le duc de Calabre, seigneur de Florence. — Expédition en Italie de l'empereur Louis de Bavière. — Grandeur et mort de Castruccio Castracani.* 1324—1328. *p.* 31

Les Pisans renoncent peu à peu à la navigation et au commerce maritime. *id.*
Importance de leur colonie de Sardaigne. 32

An

1323. Conjuration de Hugues Bassi contre eux. Il fait massacrer en un seul jour, le 11 avril 1323, tous les Pisans établis en Sardaigne. 33
— La Sardaigne est envahie par le roi Alphonse d'Aragon. *id.*
— Efforts des Pisans, commandés par Manfred de la Ghérardesca, pour défendre la Sardaigne. 34
1324. Siége et prise de Città di Chiésa et de Castro de Cagliari. *id.*
— Les Pisans cèdent la Sardaigne au roi d'Aragon, le 10 juin 1326. 37
1325. Les Gibelins de Lombardie attaquent Bologne. *id.*
— 15 novembre. Déroute des Bolonais, à Montévéglio. 38
— Les Guelfes ont recours à Robert, roi de Naples. *id.*
1326. Janvier 13. Les Florentins accordent pour dix ans la seigneurie de leur ville au duc de Calabre, fils du roi Robert. 39
— Inaction du duc de Calabre et de l'armée qu'il conduit à Florence. 40
1327. Bologne se donne au légat du pape Bertrand du Poïet. 41

An

1327. Louis de Bavière arrive à Trente, et préside un congrès des Gibelins d'Italie. p. 41
— Il veut se venger du pape et l'accuse d'hérésie. 42
— Il vient prendre la couronne de fer à Milan, le 30 mai 1327. 44
— 6 juillet. Il fait arrêter Galéaz Visconti et s'empare de ses forteresses et de ses troupes. 46
— Il accuse Visconti, dans une diète, d'avoir trahi la cause des Gibelins. 47
— Castruccio sollicite Louis de Bavière de passer en Toscane. *id.*
— Il ouvre le château de Piétra-Santa, et lui fait prendre la route de Pise. 48
— Il l'engage à arrêter trois ambassadeurs pisans pour lui servir d'otages. 49
— Louis de Bavière assiége Pise et force cette ville à lui ouvrir ses portes. 50
— Louis érige les états de Castruccio en duché. 52
1328. Louis marche vers Rome avec Castruccio. *id.*
— Louis se fait couronner au Vatican, le 17 janvier, sans l'autorisation du pape. 53
— Il intente un procès au pape et lui donne un successeur. 55
— Pistoia surprise par un lieutenant du duc de Calabre. *id.*
— Castruccio revient en Toscane et forme le siége de Pistoia. 56
— Il force cette ville à capituler le 3 août 1328. 57
— Il tombe malade ensuite des fatigues du siége. 58
— Galéaz Visconti, qui servoit à sa solde, tombe aussi malade et meurt. *id.*
— Mort de Castruccio, 3 septembre 1328, et son caractère. 59
— Son fils aîné s'assure la possession de Lucques et de Pise. 60
— Conduite foible et imprudente de Louis de Bavière. 61
— Son entrevue, à Cornéto, avec don Pédro de Sicile. *id.*
— Mort de Charles, duc de Calabre, seigneur des Florentins, le 9 novembre 1328. 62

CHAPITRE XXXII. *Grandeur de Florence. — Retraite de Louis de Bavière; ruine de ses anciens alliés. — Campagnes en Italie du roi Jean de Bohême*, 1328—1333. p. 63

Caractère des Florentins. *id.*
Leurs progrès dans les arts du dessin; Giotto et ses élèves. 64

An

1328. Ils réforment leur constitution à la mort du duc de Calabre. 65
— Ils font en sorte que tous les grands intérêts de l'état soient représentés dans le gouvernement. 66

An

1328. Ils entreprennent de délivrer leurs voisins du joug des tyrans. *p.* 67
— Ingratitude et perfidie de Louis de Bavière envers ses partisans. *id.*
— Il traite avec les Visconti, pour leur vendre Milan. 68
— Une partie de ses soldats l'abandonne et se fortifie au Cerruglio. 69
1329. Louis de Bavière s'empare de Lucques le 16 mars 1329, et vend ensuite cette ville à François Castracani. 70
— Les fils de Castruccio chassés aussi de Pistoia, se réfugient dans les montagnes. *id.*
— Louis de Bavière quitte la Toscane le 11 avril 1329. 71
— Pistoia est livrée aux Florentins, par les Panciatichi, le 24 mai 1329. 72
— Le val de Niévole se soumet volontairement aux Florentins. *id.*
— Marc Visconti, avec les Allemands du Cerruglio, s'empare de Lucques le 15 avril. 73
— Il offre aux Florentins de leur vendre cette ville. 74
— Il aide les Pisans à chasser de leurs murs la garnison de l'empereur. 75
— Les Allemands renouvellent l'offre de vendre Lucques aux Florentins. *id.*
— Ils vendent enfin cette ville à Ghérardino Spinola, émigré de Gênes. 77
— La ville de Modène enlevée à Passérino Bonacossi, par une sédition, le 5 juin 1327. 78
1328. Conjuration des Gonzague de Mantoue contre Passérino Bonacossi. 79
— Passérino est tué le 14 août 1328, et Louis de Gonzague se fait seigneur de Mantoue. *id.*
1329. Azzo Visconti ferme à Louis de Bavière les portes de Milan. 80
— Louis de Bavière retourne en Allemagne. 81
— Azzo Visconti fait assassiner son oncle Marc dont il redoutoit le crédit. *id.*
— Cane della Scala, le grand capitaine gibelin, meurt le 22 juillet 1329, après avoir soumis Padoue et Trévise. 83
1330. Les deux chefs de l'Empire et de l'Église également méprisés par leur parti. *id.*
— Jean de Bohême, fils de Henri VII, devient l'idole de l'Allemagne. 85
— Il entreprend d'être l'arbitre et le pacificateur de l'Europe. *id.*
— Il passe en Italie, et toutes les villes de Lombardie se donnent à lui. 87
1331. Ghérardino Spinola lui offre aussi la seigneurie de Lucques. 88

An
1331. Les Florentins, qui assiégeoient Lucques, entrent en guerre avec le roi de Bohême. *p.* 88
— Le légat Bertrand du Poïet paroît d'intelligence avec le roi Jean. 90
— Le roi Jean retourne en Allemagne pour y combattre ses ennemis. 91
1332. Les seigneurs gibelins de Lombardie lui déclarent la guerre. *id.*
— Ligue du roi Robert et des Florentins avec les Gibelins de Lombardie. 92
— Le roi de Bohême obtient des secours du pape Jean XXII. 93
1333. L'armée du légat, son allié, est battue devant Ferrare, le 14 avril 1333. 94
— Révolte de la Romagne contre l'Église. 95
— Le roi Jean vend à divers seigneurs les villes qui s'étoient données à lui, et quitte l'Italie le 15 octobre 1333. *id.*

CHAPITRE XXXIII. *Mastino della Scala s'élève sur les ruines du roi de Bohême et du légat Bertrand du Poïet. — Il est humilié par les républiques de Florence et de Venise.* 1333—1338. *p.* 97

Esprit des deux factions des Guelfes et des Gibelins. *id.*

An
1333. Prospérité des Florentins; ils célèbrent des fêtes. 99
— Terrible inondation le 1er novembre 1333. 100
— Les seigneurs cessionnaires de Jean de Bohême s'allient au légat Bertrand du Poïet. 102
1334. Révolte de Bologne contre Bertrand du Poïet, le 17 mars 1334. 103
— Les Florentins prennent le légat sous leur protection. 104
— Mort de Jean XXII à Avignon, le 4 décembre 1334. 105
— Les théologiens l'avoient accusé d'hérésie et forcé à se rétracter. 106
— Élection de Benoît XXII pour lui succéder. 107
— Les Florentins, de concert avec les princes lombards, attaquent les seigneurs cessionnaires du roi de Bohême. 108
1335. Mastino della Scala achète Lucques au nom des Florentins. 109
— Il veut garder cette ville, et se rendre puissant en Toscane. *id.*
— Il excite les nobles de Pise à prendre les armes contre le peuple. 110
— Les Florentins somment vainement Mastino de leur rendre Lucques. 111
1336. Ils entreprennent la guerre contre ce puissant seigneur. 112
— Pierre Saccone des Tarlati, seigneur d'Arrezzo, allié de Mastino. 113

An

1336. Sienne, Pérouse et Bologne, alliées des Florentins. *p.* 114
— Tentatives des Florentins pour s'assurer l'alliance de Venise. 115
— Traité d'alliance entre les deux républiques, le 21 juin 1336. 116
1337. Pierre des Rossi de Parme, général de leur armée. 117
— Hardiesse et habileté de Pierre des Rossi, dans sa première campagne. 118
— Les Florentins mettent à la tête de la justice un conservateur avec une autorité arbitraire. 119
— Administration tyrannique de Jacob Gabrielli d'Agobbio, conservateur. *id.*
— Les Florentins achètent la seigneurie d'Arezzo. 120
— Ils suscitent de nouveaux ennemis à Mastino della Scala. 121
— Pierre des Rossi offre des secours aux mécontens de Padoue. *id.*
— Conjuration de Marsilio et Ubertino de Carrare, à Padoue. 122
— Marsilio de Carrare proclamé seigneur de Padoue, le 3 août. *id.*
— Mort de Pierre des Rossi, le 7 août 1337. 123
— Révolte de Brescia contre Mastino della Scala. 124
1338. Louis de Bavière ne peut pénétrer en Italie pour secourir Mastino. *id.*
— Les Vénitiens traitent séparément avec Mastino, le 18 décembre 1338. 125
— Les Florentins obligés d'accéder au traité de paix, le 11 février 1339. 126
— Échecs éprouvés par le commerce des Florentins. *id.*

Chapitre XXXIV. *Bologne asservie à Taddéo de Pépoli. — Guerre des mercenaires, ou de Parabiago. — Les Génois se donnent un doge. — Célébrité de Pétrarque, il est couronné au Capitole.* 1338 — 1341. *p.* 128

Prospérité de Bologne sous le gouvernement du parti guelfe. *id.*
Popularité de Taddéo des Pépoli. 129
Triomphe de sa faction dans une émeute, le 27 avril 1334. 130
Seconde émeute et seconde victoire de la même faction, le 7 juillet 1337. 131
Taddéo des Pépoli se fait proclamer seigneur par les soldats. *id.*
Il est reconnu par les conseils de Bologne et par le pape. 132
Mastino della Scala cherche à se venger d'Azzo Visconti. *id.*

An

1338. Les mercenaires de l'armée de la ligue gardent en gage les faubourgs de Vicence. 133

An

1339. Lodrisio Visconti leur propose de les conduire à Milan. *p.* 135
— Formation de la compagnie de Saint-Georges, conduite par Lodrisio Visconti. *id.*
— Bataille de Parabiago, entre la compagnie et Luchino Visconti, le 20 février. *id.*
— La compagnie est détruite par cinq combats livrés en un seul jour. 136
— Azzo Visconti obtient le droit de cité à Pise. 138
— Il meurt inopinément, le 16 août 1339. *id.*
— Sédition des matelots génois au service de France. 139
— Ils rapportent l'esprit de révolte parmi le peuple de Gênes. *id.*
— Sédition à Savone dirigée contre les nobles. 141
— Le peuple de Gênes défère la dignité de doge à Simon Boccanigra, 23 septembre 1339. 142
— Administration vigoureuse de Boccanigra, premier doge de Gênes. 143
— État convulsif de toute l'Italie. 144
— Gloire attachée aux lettres; zèle pour l'étude. 145
1340. La couronne de laurier offerte à l'envi à Pétrarque, par Rome et Paris. 146
— Caractère de Pétrarque. 147
— Son origine et sa première éducation. 148
— Maîtres sous lesquels il étudia à Bologne. 149
— Forme qu'il donne à la poésie italienne. 150
— Amours de Pétrarque. 152
— Ses voyages en Allemagne et en Italie. 154
— Avant d'être couronné à Rome, il demande un examen public. 155
1341. Il se rend à Naples auprès du roi Robert, en mars 1341. *id.*
— Foiblesse du roi Robert; son avarice et sa pédanterie. 156
— Robert examine Pétrarque pendant trois jours, et le déclare digne du laurier des poètes. 157
— Pétrarque couronné au Capitole, par le sénateur de Rome, le 8 avril 1341. *id.*

CHAPITRE XXXV. *Les Florentins achètent Lucques, tandis que les Pisans s'emparent de cette ville par les armes. — Guerre des deux républiques. — Tyrannie du duc d'Athènes à Florence.* 1340 — 1343. *p.* 159

An

1340. Prospérité du commerce florentin. *id.*
— Peste à Florence, en 1340. 160

An

1340. Entreprises du parti oligarchique; cruauté de Jacob Gabrielli d'Agobbio. *p.* 161
— Conspiration contre Gabrielli et l'oligarchie. *id.*
— Elle est découverte ; exil des Bardi et des Frescobaldi. 162
1341. Les fils de Giberto de Coreggio enlèvent Parme à Mastino della Scala. 163
— Mastino ne communiquant plus avec Lucques, cherche à vendre cette ville. *id.*
— Les Florentins veulent acheter cette ville à un prix très-élevé. 164
— Les Pisans prennent la résolution de s'y opposer. *id.*
— Les Pisans, au mois de juillet, mettent le siége devant Lucques. 165
— Les Florentins entrent en campagne au milieu d'août. 166
— La ville de Lucques est consignée par Mastino aux Florentins. 167
— Défaite des Florentins, aux portes de Lucques, le 2 octobre 1341. 168
— Les Florentins demandent des secours à Louis de Bavière. 169
— Malatesta avec l'armée florentine, rentre dans l'état de Lucques. 170
— Gaultier de Brienne, duc d'Athènes, passe à Florence. *id.*
1342. Malatesta, avec l'armée florentine, s'éloigne de Lucques. 171
— Lucques se rend aux Pisans, le 6 juillet 1342. 172
— Mécontentement des Florentins; ils défèrent au duc d'Athènes le titre de capitaine de justice. *id.*
— Sévérité du duc d'Athènes contre divers membres de l'oligarchie. *id.*
— La noblesse et la populace favorisent le duc d'Athènes. 174
— On demande aux prieurs de lui déférer la seigneurie de Florence. 175
— Refus du gonfalonier de justice. *id.*
— Intrigues du duc pour être élu par le parlement. 176
— Compromis entre la seigneurie et le duc. 177
— La souveraineté déférée au duc par le peuple, le 8 septembre 1342. *id.*
— Le duc cherche à s'affermir dans l'usurpation de la tyrannie. 178
— Il fait la paix avec les Pisans, et leur abandonne Lucques. 179
— Premiers symptômes du mécontentement des Florentins. 180
1343. Le duc s'allie, pour sa défense, avec les autres tyrans d'Italie. 181
— Indignation de toutes les classes du peuple contre le duc. *id.*
— Trois conjurations formées en même temps contre le duc. 182
— L'une d'elles est découverte le 18 juillet 1343. 183
— Le duc veut punir tous ses ennemis à la fois. 184

An

1343. Tous les citoyens s'arment contre le duc. *p.* 185
— Le duc, assiégé dans son palais, consent au supplice de ses ministres. 186
— Il renonce à la seigneurie, et s'évade de Florence, le 26 juillet 1343. 187

CHAPITRE XXXVI. *Florence après l'expulsion du duc d'Athènes. — Grande compagnie du duc Guarniéri. — La reine Jeanne succède à Robert, et fait mourir son mari. — Charles IV élu en opposition à Louis de Bavière.* 1343—1346. *p.* 189

Pertes éprouvées par les Florentins pendant la durée de la tyrannie. *id.*
Revenus de la république, de 1336 à 1338. 190
Ses dépenses à la même époque. 191
Population de Florence. 193
État de son commerce. *id.*

An

1343. Révolte d'Arezzo, Pistoia, Colle, San-Gémignano et Volterra. 194
— Nouvelle constitution que se donnent les Florentins. 196
— La noblesse admise de nouveau aux honneurs publics. *id.*
— Elle s'en fait chasser un mois après. *id.*
— Cinq cent trente familles nobles admises à la bourgeoisie. 198
— Jean Visconti d'Oleggio conspire à Pise pour s'emparer de la souveraineté. 199
1343-1345. Guerre entre cette république et les Visconti. *id.*
1345. Grande compagnie formée en Toscane par le duc Guarniéri. 200
— Elle pille les campagnes de Sienne, et met la ville à contribution. 201
— Elle accable tour à tour les petits princes de Romagne. 202
— Elle force le tyran de Bologne à acheter la paix. 203
— Elle se sépare, de concert avec les seigneurs de Lombardie, et ses soldats retournent en Allemagne. *id.*
1343. Guerres civiles dans toute l'Europe. 204
— Mort de Robert, roi de Naples, le 19 janvier 1343. *id.*
— Jalousie entre la reine Jeanne et le roi André, son cousin et son mari. 205
— Menaces et projets de vengeance du roi André. 206
1345. Complot des courtisans de la reine contre le roi André. 208
— Le roi André étranglé à la porte de la chambre de la reine, le 18 septembre 1345. 209
— Les princes du sang prennent eux-mêmes les armes contre la reine. *id.*

An

1346. Le pape nomme un juge pour punir les meurtriers du roi. *p.* 210
— Supplice des principaux confidens de la reine. *id.*
— Louis, roi de Hongrie, accuse la reine elle-même de complicité. 211
— Il s'avance jusqu'à Zara, pour passer dans le royaume de Naples. *id.*
— Ne pouvant traverser d'Adriatique, il s'assure de la paix avec ses voisins, et se prépare à faire par terre le tour du golfe. 212
— Le pape veut opposer un nouvel empereur à Louis de Bavière, allié du roi de Hongrie. 213
— Il fait élire Charles IV, fils du roi Jean de Bohême. 214
— Mort inattendue de Louis de Bavière, le 11 octobre 1347. 215

CHAPITRE XXXVII. *Colas de Rienzo donne à la république romaine une constitution nouvelle. — Ébloui de sa propre grandeur, il aliène le peuple, qui l'abandonne.* *p.* 216

An

1347. Caractère de Colas de Rienzo. *id.*
— Anarchie de Rome sous le sénateur et les Caporioni. 217
— Colas de Rienzo envoyé en députation au pape, en 1342. 219
— Colas, de retour à Rome, éveille l'imagination du peuple par des tableaux. *id.*
— Il explique à Saint-Jean-de-Latran une inscription romaine. 220
— Il appelle les Romains au rétablissement du *bon état.* 221
— Il prend, le 20 mai 1347, possession du Capitole. 222
— Le peuple lui confère les titres de tribun et de libérateur de Rome. 223
— Les nobles prêtent serment de maintenir le *bon état.* 224
— Colas demande au pape d'approuver ses opérations. 225
— Enthousiasme que Colas excite dans toute l'Europe. 226
— Il invite toutes les puissances à rétablir le *bon état* dans toute la chrétienté. *id.*
— Vanité excessive et magnificence du tribun. 227
— Plusieurs souverains recourent à lui, et lui soumettent leurs différends. 228
— Il se fait armer chevalier le 1er août. 229
— Il cite devant lui le pape, les deux empereurs, les cardinaux et les électeurs. 230
— Offensé par Étienne Colonna, il menace tous les nobles du supplice. 231
— Il leur fait grâce et leur distribue des emplois. 232

An

1347. Les Colonna et les Orsini s'échappent de Rome et prennent les armes. *p.* 232
— Incapacité militaire de Colas de Rienzo. 233
— Les Colonna s'approchent de Rome, et périssent par leur lâcheté. 234
— Joie immodérée du tribun, qui ne sait pas profiter de sa victoire. 235
— Un légat du pape vient à Rome et se déclare contre le tribun. 236
— Jean Pepin, comte de Minorbino, brave le tribun dans Rome. *id.*
— Colas, abandonné par le peuple, descend du Capitole le 15 décembre 1347. 238

CHAPITRE XXXVIII. *Faminè et peste en Italie. — Nouvelles factions de Pise. — Guerres du roi de Hongrie et de la reine Jeanne. — Second jubilé.* 1347—1350. *p.* 239

Éclat du quatorzième siècle. *id.*
Ses vices. 240
Influence des petits tyrans sur la morale publique. *id.*
Corruption des républiques. 241
Fléaux dont le quatorzième siècle est frappé. 242
Invention des armes à feu, employées pour la première fois en 1346. *id.*

An

1346. Famine occasionée par l'intempérie des saisons. 243
1347. Générosité du gouvernement florentin pendant la famine. 244
— Mortalité occasionée par la famine. 246
— Origine de la peste dans le Levant. 247
1348-1350. Elle parcourt toute l'Europe. 248
1348. Symptômes de la peste. *id.*
— Effroi qu'inspire la contagion. 249
— Comment on ensevelissoit les morts. *id.*
— Sort des pauvres pendant la contagion. 251
— Licence et anarchie universelle. *id.*
— La peste dans les villages et les campagnes. 252
— Nombre des victimes de la peste, les trois cinquièmes de la population. 253
— Mort de Giovanni Villani, l'historien. *id.*
— Autres morts célèbres. 254
— Origine des factions des Bergolini et des Raspanti, à Pise. 255
— Les Bergolini vainqueurs; les Raspanti chassés; André Gambacorti, chef de la république, le 24 décembre. 256
1346. Décembre. Zara pris par les Vénitiens. 257

An

1347. Le 3 novembre. Le roi de Hongrie part pour l'Italie. *p.* 257
— Il ne se laisse point arrêter par les ordres du pape. 258
— Le 20 août. La reine Jeanne épouse Louis de Tarente. *id.*
1348. 15 janvier. La reine Jeanne s'enfuit de Naples et passe en Provence. 259
— Charles de Duraz mis à mort par le roi de Hongrie. 260
— Les princes du sang et le fils de Jeanne prisonniers en Esclavonie. *id.*
— Le roi de Hongrie prend possession du royaume de Naples. 261
— Il repasse en Hongrie à la fin de mai, pour éviter la peste. 262
— La reine Jeanne et son mari reviennent à Naples à la fin d'août. *id.*
1349. Le royaume dévasté par les condottiéri. 263
— Les mercenaires partagent leur butin qui s'élève à cinq cent mille florins. 264
— Repos forcé du nord de l'Italie. *id.*
1350. Affluence des pèlerins à Rome pour le nouveau jubilé. 265

CHAPITRE XXXIX. *Clément VI entreprend de soumettre la Romagne. — Les Pépoli vendent Bologne aux Visconti. — Invasion de la Toscane par l'archevêque de Milan; son armée est repoussée. — Paix entre le roi de Hongrie et la reine de Naples.* 1350—1351. *p.* 267

Vues intéressées de l'Église en publiant un second jubilé. *id.*

An

1350. Clément VI veut employer ses nouvelles richesses à soumettre la Romagne. 268
— Hector de Durfort, parent de Clément VI, attaque le seigneur de Faenza. *id.*
— Intrigues de Durfort en Romagne. 269
— Le 6 juillet il arrête dans son camp Jean de Pépoli, seigneur de Bologne. 270
— Il prodigue les récompenses militaires à ses soldats, pour des trahisons. *id.*
— Jacques de Pépoli, frère de Jean, a recours aux Florentins. 271
— Ceux-ci répondent qu'ils sont prêts à défendre la république de Bologne, mais non pas ses tyrans. *id.*
— Une révolte dans l'armée de Durfort arrête ses succès. 272
— Les Florentins s'efforcent de remettre Bologne en liberté. *id.*
— Ambassade des Pépoli à Florence, pour tromper le Florentins. 273
— Ils vendent Bologne aux Visconti. *id.*
1339-1349. Règne et caractère de Luchino Visconti. *id.*

An

1349. Il meurt le 23 janvier, empoisonné par sa femme; son frère Jean, archevêque de Milan, lui succède. *p.* 274
1350. Marché des Pépoli avec Jean Visconti exécuté. *id.*
— Durfort attaque de nouveau Bologne. 275
— Clément VI intente un procès contre Visconti. 276
— L'archevêque effraie la cour d'Avignon. 277
1351. Mort de Mastino della Scala, le 3 juin. Foiblesse de ses successeurs. *id.*
— La république de Florence sans alliés contre Visconti. 278
— Elle réunit la ville de Prato à son territoire. 279
— Tentative sur Pistoia; traité avec cette ville. *id.*
— Alliance de Visconti avec tous les tyrans. 280
— Bénédetto Monaldeschi s'empare de la seigneurie d'Orviéto. *id.*
— Et Jean Cantuccio des Gabrielli de celle d'Agobbio. *id.*
— Jean Visconti d'Oleggio entre en Toscane avec l'armée milanaise. 282
— Déclaration d'Oleggio aux Florentins. 283
— Les Florentins envoient tous leurs soldats à Prato et Pistoia. 284
— La plaine de Florence dévastée par Oleggio. *id.*
— Il passe en Mugello et entreprend le siége de Scarpéria. 285
— Les Florentins cherchent à couper les vivres à Oleggio. *id.*
— Un Visdomini et un Médici entrent dans Scarpéria. 286
1351. Premier assaut donné à Scarpéria, le premier dimanche d'octobre. 287
— Second assaut repoussé avec honte. 288
— Scarpéria attaquée inutilement par escalade. *id.*
— Oleggio lève le siége, après soixante et un jours, et sort de Toscane. 289
— Alliance des quatre communes guelfes, Florence, Pérouse, Sienne et Arezzo. *id.*
1350. Le roi de Hongrie entre dans le royaume de Naples et assiége Averse. 290
— La reine Jeanne demande la paix et obtient une trève. 291
— Le jugement de la reine déféré à la cour d'Avignon. *id.*
1351. La reine absoute du meurtre de son mari. 292
— Clément VI reconnoît Louis de Tarente pour roi de Naples. *id.*
— Les ambassadeurs de Hongrie renoncent aux dédommagemens stipulés en faveur de leur maître. 293

CHAPITRE XL. *Commerce et colonies des Italiens dans le Levant. — Guerre des Génois avec les Grecs. — Avec les Vénitiens. — Bataille du Bosphore.* 1348—1352. *p.* 294

Rivalité des deux républiques maritimes, Gênes et Venise. *id.*
Marine des Catalans. 295
Des Siciliens et des Napolitains. *id.*
Des Grecs, des Pisans, des Français et des Anglais. 296
Tout le commerce du monde se faisoit par la Méditerranée. 297
Commerce par la mer Noire avec la Russie. *id.*
Caffa, colonie des Génois en Crimée, et la Tana, près d'Asow. 298
Commerce de Synope avec les Turcs de l'Asie-Mineure. 299
Commerce de Trébisonde avec les Arméniens. *id.*
Commerce des Indes par l'Arménie et la Bactriane. *id.*
Par le golfe Persique et l'Euphrate; par la mer Rouge et l'Égypte. 300
Constantinople au centre du commerce du monde. 301
Colonie des Vénitiens à Constantinople. *id.*
Colonie des Génois, Péra ou Galata. *id.*
La rivalité entre les empereurs latins et grecs avoit cessé. 302
Guerres civiles des Grecs durant le règne des deux Andronic. 303
Guerres civiles de Cantacuzène; les Turcs passent en Europe. *id.*
Paix de 1347 entre les empereurs rivaux; pauvreté de l'Empire. 304
Brouillerie de Cantacuzène avec les Génois. 305

An

1348. Les Génois fortifient Péra malgré l'empereur, et commencent les hostilités. *id.*
— Les Grecs se soumettent aux rigueurs d'un siége. 306
— Cantacuzène entreprend le blocus de Péra. 307
1349. Les Grecs arment une flotte et l'envoient à l'île au Prince. *id.*
— La flotte grecque, abandonnée par ses matelots, est prise par les Génois. 308
— Terreur panique des Grecs en garde sur les murs. *id.*
— Modération des Génois; traité de paix. 309
— Guerre dans la petite Tartarie entre les Latins et les Tartares. *id.*
1350. Les Génois interrompent tout commerce avec les Tartares. 310
— Les Vénitiens retournent à la Tana, et battent les Génois qui vouloient leur fermer le chemin. 311
— Ils offrent leur alliance à l'empereur grec, et sont refusés. 312
1351. Paganino Doria bloque une flotte vénitienne à Négrepont. 313
— Les Vénitiens recherchent l'alliance de Pierre IV d'Aragon. *id.*
— 3 août. Le roi d'Aragon déclare la guerre aux Génois. 314
— Les Grecs se déclarent pour les Vénitiens. *id.*

An

1351. Nicolò Pisani débloque la flotte retenue à Négrepont. *p.* 315
— Pisani et Doria passent l'hiver dans les mers de Grèce. 316
1352. 13 février. Bataille du Bosphore entre les deux amiraux. 317
— Elle se continue pendant la tempête et la nuit. *id.*
— Nuit horrible que passent les deux flottes dans la baie de Saint-Phocas. 318
— La perte des Vénitiens surpasse celle des Génois. 319
— Nicolò Pisani quitte les mers de Grèce. 320
— 6 mai. Paganino Doria force Cantacouzène à la paix. *id.*

Chapitre XLI. *Défaite des Génois à la Loiéra; ils se donnent à l'archevêque de Milan. — Défaite des Vénitiens à Porto-Longo. — Paix de Venise. — Prise de Tripoli par les Génois. — Conjuration du doge Marin Faliéri. — Introduction des lettres grecques en Italie.* 1352-1355. *p.* 321

An

1352. Mort de Clément VI, le 5 décembre; Innocent VI lui succède. *id.*
— Les Génois recherchent l'alliance de Louis de Hongrie, et lui promettent la Dalmatie Vénitienne. *id.*
1353. Antonio Grimaldi nommé amiral de la flotte génoise. 323
— Il vient chercher les Vénitiens unis aux Catalans, à la Loiéra, en Sardaigne. *id.*
— Supériorité de forces de la flotte vénitienne de Pisani. 324
— 29 août. Bataille de la Loiéra perdue par les Génois. 325
— Attaque infructueuse des Catalans sur la Sardaigne après cette victoire. *id.*
— 10 octobre. Les Génois, abattus par leur défaite, se donnent à Jean Visconti, archevêque de Milan. 326
— Visconti veut faire la paix avec Venise; ses offres rejetées. 327
1354. Paganino Doria entre dans le golfe et menace Venise. *id.*
— Il va chercher Pisani qui s'est enfermé dans le golfe de Sapienza. 328
— 3 novembre. Il attaque et détruit toute la flotte vénitienne à Porto-Longo. *id.*
1355. Un Génois fait triompher à Constantinople le parti de Jean Paléologue. 330
— Cantacouzène abdique l'empire et se fait moine. *id.*
— Les Vénitiens demandent la paix; elle est signée le 28 septembre. *id.*
— Tentative de Philippe Doria sur la ville de Tripoli. 331
— Révolution dans les royaumes de Tunis et de Tripoli. *id.*
— Les Génois surprennent Tripoli et livrent la ville au pillage. 332

An
1355. Le sénat de Gênes punit son amiral et sa flotte pour cette trahison. *p.* 333
1354. Marin Faliéri succède, le 11 septembre, au doge André Dandolo. 334
1355. Marin Faliéri insulté par Michel Sténo. *id.*
— Ressentiment du doge; il veut armer les mécontens pour se venger. 335
— Conjuration de Marin Faliéri; elle doit éclater le 15 avril. 336
— La conjuration est révélée la veille au conseil des Dix. 337
— Le doge et les principaux conjurés sont arrêtés. *id.*
— 17 avril. Le doge a la tête tranchée sur le grand escalier de son palais. *id.*
1340-1364. Les Grecs commencent à apprendre les lettres latines. 338
— Les Italiens s'attachent avec ardeur aux lettres grecques. 339
— Premières traductions du grec dans le douzième et le treizième siècles. *id.*
— Érudition et enthousiasme pour les anciens à Constantinople. 340
— Le moine Barlaam; premières leçons qu'il donne à Pétrarque. *id.*
— Jean Boccace; son zèle pour les lettres, son savoir. 342
— Ambassade dont il est chargé. 343
— La république florentine l'envoie auprès de Pétrarque avec des offres. *id.*
— OEuvres savantes de Boccace négligées, ses romans et ses contes. 345
— Ardeur avec laquelle il étudie le grec. *id.*
— Léonce Pilate, savant grec, attiré par Boccace à Florence. *id.*
— Première chaire de grec fondée par la république florentine. 346

CHAPITRE XLII. *L'Italie image de la Grèce.—Ses tyrans.—Entreprises de Jean Visconti, archevêque de Milan. — Grande compagnie du chevalier de Montréal.—Le cardinal Albornoz entreprend la conquête du patrimoine de l'Église.—Mort de Colas de Rienzo.* 1351-1354. *p.* 348

Rapports physiques entre l'Italie et la Grèce. *id.*
Rapports entre le caractère des Italiens et celui des Grecs. *id.*
Le génie des Italiens étouffé par l'érudition et l'usage du latin. 350
Les arts sont moins arrêtés par l'imitation que les lettres. 351
Rapports dans le gouvernement entre le quatorzième siècle en Italie et le siècle de Périclès. *id.*
Caractère et ambition de la maison Visconti. 352
Les maisons de Savoie et de Montferrat. 353
An
1352. Guerre civile dans la maison d'Este. 354

An
1354. Conjuration dans la maison della Scala. *p.* 354
1355. Conjuration dans la maison de Carrare. 356
1362. Conjuration dans la maison de Gonzague. *id.*
— Il ne reste de républiques que Venise, Pise, Florence, Sienne et Pérouse. 357
1351. Conjuration des Brandagli d'Arezzo, excitée par l'archevêque de Milan. 358
— Négociations de l'archevêque avec Clément VI. *id.*
1352. 5 mai. Le pape réconcilie l'archevêque à l'Église et lui cède Bologne. *id.*
— Les républiques toscanes entrent en traité avec l'empereur Charles IV. 359
— L'archevêque les fait attaquer sur toutes leurs frontières. 360
— 5 décembre. Mort de Clément VI; Innocent VI lui succède. 361
1353. Paix de Sarzane, le 1er avril, entre Visconti et les villes guelfes. *id.*
— Compagnie d'aventuriers formée par le frère Montréal d'Albarno. 362
— Novembre. Il dévaste le territoire de Rimini. 363
— Malatesti implore vainement le secours des républiques guelfes. *id.*
1354. Pérouse et ensuite Sienne traitent avec Montréal et abandonnent les Florentins. 364
— Les Florentins et les Pisans sont obligés de se racheter à leur tour. 365
— Montréal confie sa compagnie au comte Lando et vient à Rome. 366
— 29 août. Le tribun Colas de Rienzo lui fait trancher la tête comme à un brigand. *id.*
1347-1354. Aventures de Colas de Rienzo, après sa fuite du Capitole. 367
1353. Le cardinal Albornoz envoyé par Innocent VI, en Italie avec Colas. 368
— Révolutions à Rome depuis la fuite de Colas de Rienzo. 369
— Colas de Rienzo appelé avec empressement par les Romains. 370
1354. Le préfet de Vico, seigneur de Viterbe et Orviéto, attaqué par Albornoz. 372
— Il se soumet au légat et remet ces villes en liberté. *id.*
— Le légat crée Colas de Rienzo sénateur, et l'envoie à Rome. *id.*
— Colas emprunte de l'argent des deux frères de Montréal. 373
— Colas aliène les Romains. *id.*
— 8 octobre. Sédition contre lui, il est attaqué au Capitole. 374
— Il essaie de s'échapper sous un déguisement. 375
— Il est reconnu et massacré. *id.*

CHAPITRE XLIII. *Mort de l'archevêque Visconti. — Charles IV en Italie. — Il traite avec Florence; il renverse à Sienne le gouvernement des Neuf, et à Pise celui des Bergolini. — Il se retire avec honte. — Anarchie de la Sicile et de Naples. — Conquêtes d'Albornoz; discorde entre les Visconti.* 1354—1355. p. 377

An

1353. La paix de l'archevêque Visconti assurée par les entreprises d'Albornoz. *id.*
— Les seigneurs de Mantoue, Vérone, Ferrare et Padoue exposés aux intrigues de Visconti. 378
— Décembre. Les Vénitiens les engagent à se liguer entre eux et appeler Charles IV à leur aide. *id.*
— Caractère intrigant et avide de Charles IV. 379
— Il obtient du pape la promesse d'être couronné à Rome. *id.*
1354. La guerre éclate en Lombardie. La grande compagnie entre au service des alliés. 380
— 5 octobre. Mort inattendue de Jean Visconti, archevêque de Milan. *id.*
— Partage de ses états entre ses trois neveux, Matthieu, Bernabos et Galéaz. *id.*
— 14 octobre. Charles IV entre en Italie sans armée. 381
— Il négocie une trève entre les alliés et les Visconti. 382
1355. 6 janvier. Il est couronné à Milan, dans la basilique de Saint-Ambroise. *id.*
— Il passe en Toscane avec peu de suite; inquiétude des Florentins. *id.*
— Pendant son séjour à Pise (18 janvier — 22 mars), une armée se rassemble autour de lui. 384
— Témoignages d'affection que lui donnent les Lucquois. 385
— Charles, engagé avec les Pisans, ne peut rendre à Lucques sa liberté. *id.*
— État des factions à Pise; les Gambacorti à la tête du gouvernement. 386
— Sédition excitée par les Raspanti; nouveau traité avec l'empereur. *id.*
— Les ambassadeurs de Sienne et Florence présentés à l'empereur. 388
— L'ordre des Neuf de Sienne décerne à l'empereur la seigneurie illimitée. *id.*
— Mouvemens de tous les Gibelins en Toscane, contre Florence. 389
— Traité des Florentins avec l'empereur. 390
— Le peuple de Florence est amené avec peine à ratifier ce traité. 391

An

1355. L'empereur se rend à Sienne. Oligarchie des Neuf. *p.* 391
— Haine du peuple contre les Neuf, et perfidie de cet ordre. 392
— 23 mars. Sédition à Sienne contre les Neuf, à l'arrivée de l'empereur. 393
— Les Neuf poursuivis par le peuple; leur palais ouvert à Charles IV. 394
— L'empereur se rend à Rome, et il y est couronné le 5 avril. *id.*
— 19 avril. De retour à Sienne, l'empereur trouve les Neuf exclus de toute part au gouvernement. 395
— Institution d'une nouvelle oligarchie; les Douze. 396
— Charles nomme son frère, le patriarche d'Aquilée, seigneur de Sienne. *id.*
— Le patriarche est chassé par le peuple. 397
— L'empereur donne à Pise le laurier poétique à Zanobi de Strata. *id.*
— Les Lucquois sollicitent l'empereur de leur rendre la liberté. 398
— Sédition à Pise contre l'empereur; les Bergolini arrêtés. 399
— Sédition à Lucques contre les Pisans. *id.*
— Zèle des Pisans pour défendre Lucques; les Lucquois soumis. 400
— 26 mai. L'empereur fait trancher la tête aux Gambacorti. 401
— Charles retourne en Allemagne. 402
— Guerres civiles dans le royaume de Sicile. *id.*
— Anarchie dans le royaume de Naples, foiblesse du roi Louis. 403
— La grande compagnie ravage l'état de Ravenne. 404
— Elle dévaste ensuite les Abruzzes et la Pouille. 405
— Elle s'approche de Naples sans rencontrer d'opposition. *id.*
— Suite des conquêtes du cardinal Albornoz. 406
— Gentile de Mogliano, seigneur de Fermo, réconcilié avec l'Église. 407
— Ligue formée par Malatesti, pour se défendre contre le légat. 408
— Malatesti, forcé à la soumission. Gentile de Mogliano, dépouillé. 409
— François des Ordélaffi, seigneur de Forli, persiste seul à se défendre. *id.*
— Jean Visconti d'Oleggio, lieutenant des seigneurs de Milan, à Bologne. 410
— Les Visconti veulent lui ôter ce gouvernement. 411
— Conspiration d'Oleggio, pour se rendre indépendant. *id.*
— Le 17 avril, il se fait proclamer seigneur de Bologne. *id.*
— Mathieu, l'aîné des frères Visconti, empoisonné par ses frères. 413

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

